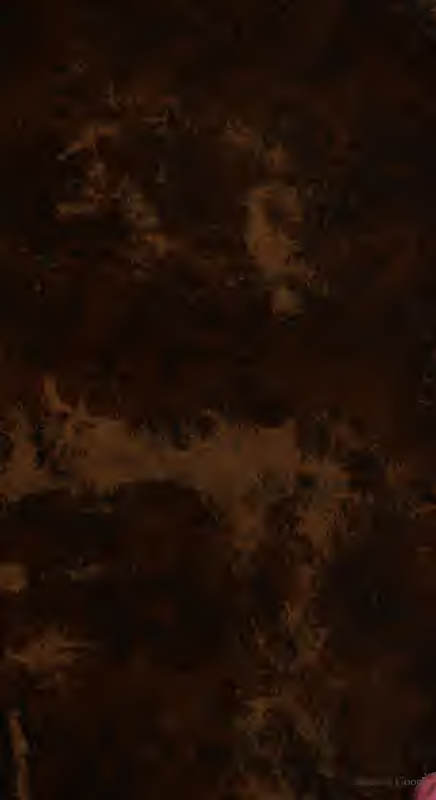




NAZIONALE

B. Prov.

BIBLIOTECA

VITT. EM. III

II
1433

NAPOLI

PROVINCIALE

Armadio



Palchetto

Num.º d'ordine

10 A. 6 7170
22

N.º 19



12

111

1433



613071

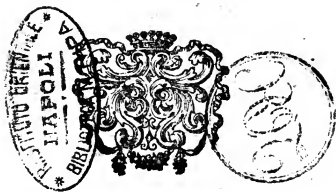
TUSCULANES
DE
CICERON,

TRADUITES

Par Messieurs BOUHIER & D'OLIVET,
de l'Académie Française.

AVEC DES REMARQUES.

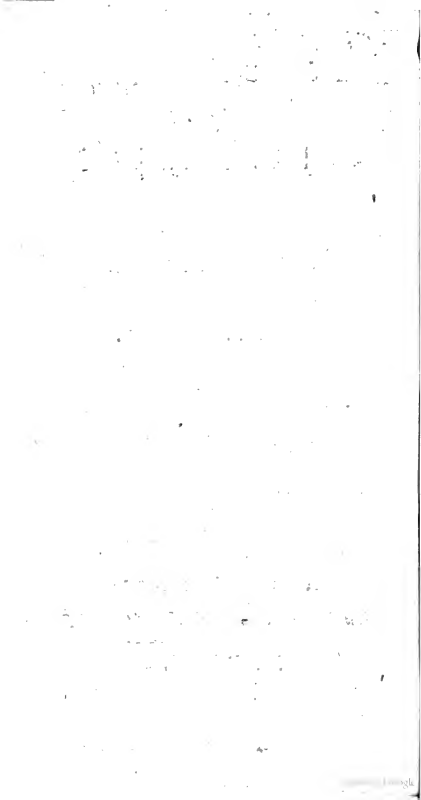
TOME TROISIÈME.



A AMSTERDAM,

Aux Dépens de la COMPAGNIE.

MDCCXXXIX.



LETTRE
DE M. LE PRESIDENT
BOUHIER,
A. M. l'Abbé D'OLIVET.

Votre dessein , Monsieur , de nous donner une nouvelle édition des *Entretiens de Cicéron sur la nature des Dieux*, sera sans doute applaudi de tout le monde. On ne sauroit trop multiplier les exemplaires de votre excellente traduction , ni remettre trop souvent devant les yeux de nos concitoyens, les modèles de cette éloquence simple & majestueuse, qui a soutenu l'admiration de dix-huit siècles, & dont il semble que le nôtre s'éloigne insensiblement.

J'avois aussi mon intérêt particulier à une seconde édition de mes Remarques sur le texte original de ces *Entretiens*. Vous savez par combien d'occupations j'étois distrait, lorsque vous m'engageâtes à ce travail. Aussi ne tardai-je pas à reconnoître qu'un plus grand loisir m'eût été nécessaire, pour revoir plus attentivement mes Remarques, & pour y faire des changemens, qui les auroient rendues plus dignes de voir le jour.

D'ailleurs peu de temps après qu'elles eurent paru, le savant M. Davies fit r'im-

L E T T R E

primer ses Observations sur le même texte, avec plusieurs réflexions nouvelles: & je me fais un plaisir d'avouer, que quoique je lui sois fort obligé de la docilité avec laquelle il a bien voulu préférer assez souvent mes conjectures aux siennes, je lui suis encore plus redevable pour les avis qu'il m'a donnés sur quelques méprises qui m'étoient échappées. Cette seconde édition de mes Remarques lui fera connoître que j'ai profité de sa Critique, par-tout où elle m'a paru bien fondée, & que je cherche moins les applaudissemens, que mon instruction. La carrière que nous courons l'un & l'autre dans cette espèce d'amusement littéraire, ne ressemble point à celles où les rivaux ne doivent aspirer qu'à l'honneur de vaincre. La vraie gloire des Critiques consiste à chercher la vérité, & à rendre justice à qui l'a trouvée. J'ai donc été charmé de la rendre au savant Anglois. Que si en quelques endroits j'ai persisté dans mes premiers sentimens, malgré ses réflexions, j'ai usé en cela de la liberté dont il m'a donné l'exemple. Mais comme j'en ai presque toujours dit les raisons, lorsque la chose m'en a paru valoir la peine, je suis prêt de céder à de meilleures, quand on voudra me les proposer.

Je ne me suis pas contenté de revoir mes premières Remarques. J'y en ai ajoutée de nouvelles, qu'une lecture plus réfléchie du texte de Cicéron, & de quel-
ques

ques Ouvrages critiques, qui ont paru depuis peu, m'a donné lieu de faire. Si vous jugez qu'elles méritent d'être ajoutées aux premières, je vous en laisse entièrement le maître.

Je me croyois quitte de cette besogne, lorsqu'en me marquant depuis peu que vous vous proposiez de donner en même temps une nouvelle (1) traduction du premier livre des Tusculanes, & du Songe de Scipion, vous avez paru souhaiter qu'elle fût encore accompagnée de mes Observations. Vous m'avez si fort accoutumé à ne vous point résister, que je me suis rendu à vos instances. Je l'ai fait avec d'autant moins de répugnance, que je me suis trouvé secouru dans ce travail, par deux excellentes (2) éditions

que

(1) Ceci fut écrit en 1732. Un nouvel Avertissement de M. le Président Bouhier auroit été très-inutile, parce que la méthode qu'il suit à l'égard des quatre dernières Tusculanes, est absolument celle dont il rend compte ici par rapport à la première.

On doit seulement avertir, que ses Remarques sur la première sont revues & augmentées en cette seconde édition.

(2) La troisième édition de M. Davies, quoique faite en 1730, n'étoit pas encore connue en France, lorsqu'on imprima ce volume pour la première fois. Mais dans cette nouvelle édition des Remarques de M. le Président Bouhier, on verra que la troisième de M. Davies y est critiquée avec la même exactitude, que les deux précédentes.

L E T T R E

que M. Davies a données de ces Disputes philosophiques de Cicéron. La première parut en 1709, avec ses Remarques, & celles de l'illustre M. Bentley: & la seconde en 1723, sans les Observations de ce dernier, mais avec des Notes beaucoup plus amples de M. Davies. Après d'aussi habiles Critiques, s'il y a moins d'honneur à acquérir dans la révision d'un Auteur, il y a aussi moins de peine; & ce n'étoit pas un léger motif pour exciter ma paresse naturelle.

Ces éditions néanmoins n'ont pas été le seul secours, qui m'ait encouragé à faire ce que vous avez désiré de moi. Vous m'avez fourni, Monsieur, les diverses leçons que vous aviez tirées du célèbre Manuscrit de la Bibliothèque du Roi, distingué par versets, & connu par l'éloge qu'en ont fait Saumaïse, Gudius, & plusieurs autres. Le savant & obligeant M. Burman a eu aussi la bonté de m'envoyer les variétés qu'il a trouvées dans trois Manuscrits de la Bibliothèque de Leyde, & le Public lui doit, aussi-bien que moi, des remercimens de la peine qu'il a bien voulu prendre à cet égard.

J'ai recouvré de plus une ancienne édition des Tusculanes, qui pourroit bien être la première de toutes. Mais l'année n'y étant pas marquée, ni le lieu de l'impression, je ne puis rien assurer sur ce point. Comme il n'en est fait mention nulle part que je sache, à moins que ce

né

DE M. LE P. BOUHIER.

ne soit celle de Rome del'an 1468, dont parle M. Fabricius en sa Bibliothèque Latine, vous ne serez pas fâché d'en trouver ici la notice. C'est un petit in folio de 165 pages d'un assez beau caractère ; mais où l'on trouve des abréviations, ainsi que dans la plupart des Manuscrits. Les livres y sont divisez, non par sections, comme dans les éditions modernes, mais par des Chapitres, beaucoup plus longs, qui ont chacun leur Sommaire. A la fin, on trouve deux petites pièces en vers. La première est sous le nom de l'Imprimeur nommé *Erhardus*, & commence ainsi : *Quum tua vel mutis tribuant eloquia vocem.* Et la seconde, qui suit la table des Chapitres, & qui contient l'éloge de cet Ouvrage, commence par ce vers : *Quicquid Socraticæ manavit ab ordine sectæ.*

A l'égard du *Songe de Scipion*, je n'ai été aidé pour la révision du texte, que par les seules éditions qui sont entre les mains de tout le monde. Mais ce beau fragment d'un Ouvrage, qui paroît avoir été le chef-d'œuvre de Cicéron, n'a pas grand besoin du secours des Critiques. Aussi n'ai-je eu occasion d'y faire qu'un très-petit nombre de Remarques.

Si vous trouvez trop de sécheresse dans les unes & dans les autres, souvenez-vous, s'il vous plaît, que tout ce qu'il

L E T T R E

y avoit de philosophique, & de plus agréable à dire sur ces écrits, a été fait par les précédens Commentateurs, & que je me suis fait une loi de ne rien répéter de ce qui a été observé par les autres, à moins que je n'eusse quelque réflexion à y faire. D'ailleurs je me suis proposé principalement d'épurer le texte de Cicéron, des fautes que le temps, ou l'ignorance des Copistes y ont glissées. Or vous savez que ces sortes de discussions ne sont pas susceptibles d'ornemens, & ne peuvent guère plaire qu'à ceux qui ont l'esprit tourné vers ce genre d'étude; dont le nombre, si grand autrefois en ce Royaume, est aujourd'hui réduit à très-peu de personnes. Ce n'est pas qu'on n'y lise encore les excellens livres qui nous restent de l'Antiquité. Mais il semble qu'on ne cherche plus à les entendre que de gros en gros, sans entrer dans le détail des expressions qu'ils ont employées; comme si on pouvoit en sentir, & en démêler les beautés dans un texte corrompu, & quelquefois plein de barbarismes.

J'ai vu, à la vérité, des gens d'esprit soutenir, que les Critiques se tourmentoient le plus souvent en vain, en proposant des conjectures, qui ne tendoient qu'à corriger des négligences, qui avoient pu échapper très-naturellement aux meilleurs Ecrivains, & à Cicéron lui-même. Sur quoi j'avouerai sans peine, qu'il y a
de

DE M. LE P. BOUHIER.

de légères négligences , dans lesquelles Cicéron a pu tomber comme les autres ; quoiqu'il soit difficile de croire , qu'elles n'aient pas été corrigées , soit par lui-même , soit par l'illustre Affranchi qui se fit un devoir d'être le censeur & le réviseur des Ouvrages de son Maître. Mais quand on supposeroit qu'il en est resté quelques-unes , on doit convenir qu'elles doivent être très-rares , & que lorsqu'on en trouve de tant soit peu considérables , il est moins naturel de les imputer à l'Auteur , qu'aux Copistes ; puisque lui-même il se plaignoit de la négligence de ceux de son temps. Rappelez-vous , je vous prie , ce que vous en avez lu dans une de ses Lettres * à son frère : *De Latinis, quò me vertam nescio; ita mendosè, & scribuntur, & veneunt.* Si cela étoit ainsi dans un siècle aussi éclairé , que peut-on penser des Copies qui ont été faites dans des temps de barbarie , où la belle Latinité étoit presque tombée dans l'oubli ?

Ceux qui se persuadent qu'il a pu échapper de plus grandes fautes , & même des façons de parler impropres & peu exactes , à un aussi grand maître que l'étoit Cicéron dans sa langue , pensent bien différemment des Romains eux-mêmes , & de leurs plus habiles Critiques. J'en prens à témoin Asconius Pédianus , Grammairien célèbre , qui vivoit au siècle d'Auguste,

* *Ad Q. Fratr. III. 15.*

L E T T R E, &c.

guste, & qui ayant trouvé un pareil défaut, ne craignit pas de dire, qu'il aimoit mieux attribuer ce vice à une faute de Copiste, qu'à l'Orateur Romain: *Inducor † magis, Librariorum hoc loco esse mendam, quàm ut Ciceronem parum proprio verbo usum esse credam.*

Jen'ai donc garde de me repentir d'employer quelques momens de loisir à purger les Ouvrages de ce grand homme, des vices de cette nature qui peuvent y rester. Il me semble que je lui rends en quelque manière le plaisir que j'ai pris toute ma vie à le lire, si je parviens à le délivrer d'une partie des taches qui le défigurent, & qui diminuent la vénération qu'on doit avoir pour lui. Que s'il m'arrive de m'égarer quelquefois dans une route aussi incertaine, je ne ferai, ni surpris, ni mortifié, de me voir redressé par une main habile. La vôtre, Monsieur, est plus propre qu'aucune autre, à me rendre avant toute autre ce bon office ; & ce n'est qu'à cette condition que je vous abandonne mes Remarques. Je suis, &c.

† *Ascon. in Orat. pro C. Cornelio.*

T A B L E

Des Auteurs corrigez, ou éclaircis dans les Remarques sur le Texte Latin des Tusculanes.

- A** Cron sur Horace, corrigé, 82.
 Anthologie corrigée, 76.
 Arrien corrigé, 382. & suiv.
 Athénée corrigé, 373, 397.
 éclairci, 369.
 Aurélius Victor corrigé, 48.
 Callimaque éclairci, 55.
 Catulle éclairci, 319.
 Cicéron corrigé, *ad Herenn.* 190, 191.
 In Verrem, 334.
 Epist. ad Famil. 91, 318.
 Epist. ad Q. Fratr. 199.
 Epist. ad Attic. 195, 198,
 273.
 De Finibus, 336.
 De Nat. Deor. 80.
 De Divinat. 58, 174, 190,
 204.
 éclairci, *Epist. ad Famil.* 253.
 Diodore de Sicile corrigé, 105, 308,
 397.
 Elie corrigé, 302.
 Euripide corrigé, 38.
 Festus corrigé, 174, 211.
 Hérodote corrigé, 94, 332.
 Hésychius corrigé, 87, 88, 351.

Ho-

T A B L E.

- Horace corrigé, 32, 196.
 éclairci, 116.
 Lucrèce corrigé, 174.
 Martian Cappelle corrigé, 135.
 Minucius Félix corrigé, 290.
 Nonius Marcellus corrigé, 40, 174,
 190, 193.
 Platon corrigé, 30, 31, 99.
 repris, 148.
 Plutarque corrigé, 87, 183, 387.
 éclairci, 75.
 Polybe corrigé, 105.
 Publius Syrus corrigé, 195, 196.
 Quintilien corrigé, 99.
 Scholiaste d'Aristophane corrigé, 377.
 Scholiaste de Stace éclairci, 325.
 Servius sur Virgile corrigé, 205.
 Silius Italicus éclairci, 111.
 Sophocle corrigé, I. 125, 126, 128,
 129, 130.
 Stobée corrigé, 88, 343.
 Strabon corrigé, 372.
 Tacite éclairci, 71.
 Térence corrigé, 212.
 Tibulle corrigé, 33.
 Valère Maxime corrigé, 70, 96, 97,
 104, 105, 300.
 Velléius Paterculus corrigé, 319.
 éclairci, 88, 318.
 Virgile éclairci, 19.
 Zénobius corrigé, 88.

REMAR-

REMARQUES

SUR LE TEXTE

De la Première Tusculane.

TUSCULANARUM DISPUTATIONUM] Je ne condamne point ce Titre, qui dans les dernières éditions a pris la place de celui-ci : *Tusculanarum Questionum*. J'observerai seulement que ce dernier, qui paroissoit à la tête de toutes les éditions précédentes, se trouve confirmé, non-seulement par un grand nombre de Manuscrits, mais encore par quelques Auteurs anciens; entre autres par l'un des Scholiastes d'Horace, *I. Ep. I, 38.*

CAP. I. In ullis fuit] Après avoir dit, *neque ullâ cum gente*, il n'est pas vraisemblable, que Cicéron ait encore répété, *ullis*. En effet j'ai trouvé *illis* dans mon ancienne édition.

Annis ferè ccccx] Le Consulat dont il est parlé ici, tombe, suivant les uns, sous l'an 513 de Rome, & suivant les autres, sous l'an 514. Cicéron, qui suivoit la Chronologie de Varron, avoit préféré cette dernière opinion, comme il paroît par ce passage de son *Brutus*, chap. 18. *ivius, qui primus fabulam, C. Claudio, eci filio, & M. Fuditano Coss. dicit, no post Romam conditam quarto decimo,*
Tome III. A 3

2 R E M A R Q U E S.

Et quingentesimo. La présomption est donc qu'il s'étoit exprimé ici de même. D'ailleurs Fulvius Ursinus ayant vû un Manuscrit, où il y avoit *icxiv*, au lieu de *ccccx*, on ne doit plus douter que Cicéron n'ait écrit *dxiv*; d'autant plus que faisant ici mention du Consulat, qui chez les Romains marquoit au juste la date des années, on voit bien qu'il n'a pas voulu être moins exact en l'un de ces passages, qu'en l'autre.

Anno ante natum Ennium, qui fuit major natu, quàm Plautus Et Nævius] Qui se rapporte ici naturellement à Ennius. Mais comme ce Poëte étoit plus jeune que Nævius, & qu'il a été tenu pour tel par Cicéron lui-même; quelques Savans ont cru que le pronom relatif se rapportoit à Livius. Ce qui seroit contretoutes les règles de la construction, & formeroit une ambiguïté. Il y auroit plus d'apparence de corriger: *Fuitque major natu, &c.* ainsi que me l'a proposé le savant M. Burman dans une de ses Lettres. Cependant, comme je ne vois pas pourquoi Cicéron auroit fait ici plutôt mention de Nævius, & de Plaute, que de plusieurs autres Poëtes, qui sont venus depuis Ennius, & qu'il ne s'agissoit ici, que de fixer l'Epoque du commencement de la Poësie chez les Romains, qui étoit suffisamment marquée par ce qui précède, j'aurois beaucoup de penchant à croire, que cette phrase: *Qui fuit major natu, &c.*

TUSCUL. I, 2, 3, 4. 3

2c. est une glose marginale de quelque ancien Studieux, qui, comme tant d'autres, s'est glissée dans le texte.

CAP. II. *In qua objecit ut probrum*] Gebhard, *Crepundior. I, 13*, dit avoir trouvé *probrum* dans un très-bon Manuscrit, juge cette leçon préférable, par des sons qui ne sont pas à mépriser.

Omnesque incenduntur] S. Augustin qui à cet endroit, *De Civit. Dei, V. 13.* doit avoir lû, *accenduntur*.

CAP. III. *Nihil omnino Græcis cederetur*] Les Manuscrits de Leyde a, *cederent*; c'est ainsi que je voudrois lire.

si aliquid oratoriae laudis] Le très-ancien Manuscrit du Roi, & mon ancienne édition sont conformes à cela. Mais Bentley a fort bien défendu les autres éditions, qui ont *laudi*, aussi-bien l'un des Manuscrits de Leyde. *Si notre industrie*, dit Cicéron, *nous a ajouté quelque chose à la gloire de l'humanité.* Ce n'est pas que l'autre le ne pût faire un bon sens dans un autre sens, comme l'a observé M. Wopkens, *Tull. I, 9.* Mais en celui-ci elle ne l'est pas convenable. Gebhard, *Crepundior. I, 13*, suivant un ancien Manuscrit, lit dans ce qui suit: *multos studiosius*, de que je ne saurois approuver.

P. IV. *Scientiæ copia*] Puisque ces choses qui sont avec raison peine aux

4 R E M A R Q U E S.

Critiques, ne se trouvent pas dans quelques Manuscrits, je serois assez d'avis de les rejeter. On pourroit pourtant fort bien lire: *Vir summo ingenio, & scientiæ copia*, en sousentendant *summa*. Je ne dois pas omettre, que dans l'un des Manuscrits de Leyde on trouve, *summi ingenii, & scientiæ copiâ*. Ce qui favorise la conjecture de M. Bentley, lequel corrige: *summa ingenii, & scientiæ copia*.

[*Dicere etiam capit, adolescentes docere*] M. Bentley voyant que *docere* manque en plusieurs manuscrits, auxquels est conforme celui du Roi, s'est déterminé en dernier lieu à dire; *dicere etiam capit ad adolescentes, & prudentiam cum eloquentia jungere*. Mais cette façon d'employer *dicere*, sent moins le maître que le Harangueur, comme dans ces phrases: *Dicere ad Senatum, ad Populum, ad Judices*. Ainsi, puisque quelques Manuscrits ont: *Docere etiam capit adolescentes, & prudentiam, &c.* je ne doute pas que Cicéron n'ait écrit de la sorte.

[*Ita nos studiose operam dedimus*] Le mot, *operam*, qui ne convient point ici, a été visiblement ajouté par quelque Copiste, qui n'entendoit pas l'élégance de cette expression, *in quam exercitationem ita nos dedimus*. Je suis donc entièrement de l'avis de Lambin, qui effaçoit ce mot, & qui a été suivi par Gebhard, *Crepund. lib. I, cap. 13*. On peut pourtant défendre la
le-

TUSCUL. I, 4, 5. 5^e

leçon reçue par ce vers de Plaute, *Prolog. in Cassin. v. 22*:

Benignè ut operam detis ad nostrum gregem.

Voyez aussi ce qu'en a dit M. Davies en la troisième édition.

Si hæc nunc mihi] Dans le Manuscrit du Roi: *Sic hæc mihi nunc.* Ce qui est plus doux.

Adid aut sedens, aut ambulans, disputa-
am] Presque tous les Manuscrits, auxquels on peut ajouter celui du Roi, mon ancienne édition, celles d'Alde, celle de Robert Estienne, & plusieurs autres, ont *ad id*, & c'est la façon de parler ordinaire de Cicéron. Je m'étonne donc que les derniers Editeurs aient préféré la leçon proposée par Gebhard, qui n'est fondée que sur un seul exemple, tiré des *Tusculanes*, III. 6. où il est dit: *Dionysius ad disputat, quæ apud Homerum Achilles peritur.* Mais ces mots, *ad ea*, &c. ne signifient pas, sur les plaintes, mais, à l'occasion des plaintes d'Achille, comme on le voit par ce qui suit.

CAP. V. *Siti enectus Tantalus?*] M. Davies, sur le témoignage de Nonius Marcellus, & de Priscien, confirmé par le manuscrit du Roi, & par mon ancienne édition, a fort bien corrigé, *enectus siti*, s'est servi de cela pour montrer que c'étoit ici un vers Trochaïque. Mais il me semble que pour la mesure, il faut lire:

6 R E M A R Q U E S.

*Mento summam aquam attingens, & e-
nectu' siti Tantalus.*

CAP. VI. *An tu hæc non credis?*] Une pareille interrogation seroit absurde, après l'aveu que l'ami de Cicéron vient de lui faire. Cela me persuade qu'il faut lire: *Ain' tu? Hæc non credis?* Est-ce tout de bon, que vous n'en croyez rien?

Atqui pleni sunt &c.] Le Manuscrit du Roi, & mon ancienne édition, ont: *Atqui pleni libri sunt contra ista ipsa differentium Philosophorum.* Ce qui me plaît fort.

Quid tandem?] Je ne fais pourquoi M. Bentley & M. Davies corrigent, *Qui tandem*, malgré les Manuscrits, ces deux phrases étant synonymes. L'édition d'Alde l'ancien favorise néanmoins leur sentiment, ainsi que quelques autres. Mais M. Davies a rétabli l'ancienne leçon dans sa troisième édition.

Tanta gloria, &c.] Dans mon ancienne édition: *tanta dignitate, tanta gloria morte sit orbatus.* On trouve aussi ces deux premiers mots dans l'un des Manuscrits de Leyde, & ils font ici un bon effet.

Nam istud ipsum] On lit, *istuc*, dans mon ancienne édition. Et ces mots: *Quid minus, quàm omnino non fuisse*, sont mis dans la bouche du disciple de Cicéron. Ce qui favorise la conjecture de M. Bentley, qui change seulement *quid*, en *quin*. Mais je ne crois pas qu'il soit besoin ici d'au-

d'aucun changement. Il ne faut que développer la pensée de Cicéron, qui ne l'a pas encore été suffisamment, si je ne me trompe. Son disciple, pour montrer que l'homme est malheureux de n'être plus, avoit dit, que cette cessation de vivre étoit une chose très-malheureuse, confondant ainsi l'événement avec l'homme à qui le malheur étoit arrivé. Pour lui faire sentir le fatux de ce raisonnement, Cicéron lui oppose, qu'il en faudroit conclure que celui qui n'est pas né, est malheureux. C'est ce qu'on ne peut pas lire néanmoins de celui qui n'existe pas encore. On ne le doit donc pas dire non plus de celui qui est mort. Car l'un n'existe pas plus que l'autre. Il est malheureux de mourir: mais on n'est point malheureux quand on est mort.

CAP. VII. *Et non eos miseros*] Ce dernier mot manque dans mon ancienne édition, qui me paroît en cela préférable, aussi-bien qu'à M. Davies.

Eos miseros esse] Ou plutôt, *ed*, suivant excellent Manuscrit du Roi, & un autre encore, que M. Davies a suivi.

Sed si invenero melius] Ce *sed*, qui ne se trouve point en plusieurs Manuscrits, non plus que dans mon ancienne édition, & dans celles d'Alde, de Robert Estienne, c. mérite en effet d'être retranché.

Haberemus in vitâ] Il eût été ridicule à Cicéron de dire, que si les morts étoient

REMARQUES.

malheureux de n'être plus, les hommes feroient éternellement malheureux dans le cours de leur vie. M. Bentley, qui l'a très-bien senti, a proposé de joindre ces derniers mots à ce qui suit: *Invitá nunc video calcem, &c.* & de lire un peu plus haut: *Si mors etiam mortuis miserum esset.* En quoi je suis entièrement de son avis. M. Wopkens, *Leét. Tull. I, 9.* propose de lire: *horreremus in vita.* Mais ce changement n'est pas nécessaire. Le Manuscrit du Roi a ensuite, *ad quam*; & c'est ainsi qu'il faut lire, comme l'a fort bien montré M. Davies.

Cui proximum tempus est post mortem] Ces deux derniers mots, qui défigurent, & embarrassent ce passage, sont évidemment une glose marginale, pour expliquer ce temps, qui suit immédiatement la mort, & qui, après ce qui vient d'être dit, s'entend suffisamment par ces termes: *cui proximum tempus est, in quo nihil mali esse concedis.*

Nonne respondebis] Il faut manifestement: *non respondebis?* comme l'a fort bien observé H. Estienne, en son Pseudo-Cicero, pag. 138.

CAP. IX. *Et animosos, &c.*] La sagacité de M. Bentley lui a fait fort bien juger, que ces mots: *Et animosos, & bene animatos, & ex animi sententia*, ne pouvoient se rapporter à ce que les Romains appeloient, *Animam*, l'Air que nous respirons. C'est pour

pour cela qu'il a proposé de retrancher toute cette phrase, depuis *Nam & agere*. Cette conjecture est ingénieuse. Cependant, comme elle est trop contraire à tout ce qui nous reste de Manuscrits, je croirois qu'on pourroit redresser tout ce passage, en doublant seulement le mot, *dicimus*, en cette sorte: *Animum autem alii animam, ut fere nostri. Ipsum declarat nomen. Nam & agere animam, & efflare dicimus. Dicimus & animosos, & bene animatos, & animis sententiâ. Ipse autem animus ab anima dictus est.* Voici le sens de cet endroit, à mon avis. Il y a des gens, dit Cicéron, qui croient que l'ame n'est qu'une espèce de vent. De ce nombre sont les Romains, comme on le reconnoît par ces expressions, *agere animam, &c.* Nous désignons cependant aussi l'ame par d'autres expressions, qui ont plus de rapport à *Animus*. Mais cela revient au même. Car ce mot est pareillement dérivé d'*Anima*. Telle est la pensée sur ce passage. Pour ce qui est de l'origine du mot *Animus*, il y a plus d'apparence qu'originellement il vient du grec, *ἄνεμος*, comme on le croit communément. Mais nous cherchons moins la vérité de cette étymologie, que le sentiment particulier de Cicéron.

CAP. X. *Locis disclusit*] Je ne vois pas de son pour lire *disclusas*, comme a fait M. Vies, contre l'autorité de tous les Manuscrits. Aussi a-t-il changé de sentiment sa troisième édition. Mais il y a fait une

autre correction peu nécessaire, en lisant, suivant quelques Manuscrits: *quas locis suis, iram, &c.* Il me paroît plus à propos de s'en tenir à la leçon ordinaire. Aux passages, qui ont été citez par les Savans pour illustrer celui-ci, on peut ajouter S. Augustin, *De Civit. Dei, XIV, 19.*

Præstans & ingenio & diligentia] Dans mon ancienne édition il y a : *Et ingenio, & sapientiâ, & diligentia.* Ce qui n'est pas à mépriser. On y lit aussi peu après, comme dans le Manuscrit du Roi: *quatuor nota illa.* Mais le mot, *principiorum*, ne se trouve pas dans cette édition. En effet il paroît assez superflu.

Quintam quandam naturam] S. Augustin, *De Civit. Dei, XXII, 11*, l'appelle, *quintum corpus.*

Ἐντελέχεια.] Mon ancienne édition porte, *endelecheian*, & c'est ainsi que Cicéron a lû ce mot dans Aristote, comme l'a très-bien reconnu M. Davies en sa dernière édition. Il s'écrivoit de la sorte en effet dans l'origine, suivant Lucien, en son Jugement des Voyelles. Je ne fais au reste, si on a eu raison de reprendre Lambin, pour avoir dit que suivant Aristote l'ame étoit cette vertu motrice, qui fait agir nos corps. Car cela convient à la doctrine de ce Philosophe, qui vouloit que l'ame, quoiqu'immobile, fût le principe du mouvement. Sur ce passage, voyez Achille Stace, *Observ. difficil. aliquot locor. cap. 1.*

CAP. XI. *Hæ sunt ferè*] Je n'ai pas compris pourquoi M. Davies, en ses dernières éditions, a corrigé: *Hæc sunt ferè*, &c.

Sed est difficile confundere.] Les Critiques proposent ici diverses corrections, que je crois inutiles. *Confunderè*, c'est mêler ensemble plusieurs choses différentes, *quasi cum unâ multa jura confundit coquus*, comme dit Plaute quelque part. Je voudrois fort, dit le Disciple de Cicéron, que vous pussiez m'apprendre ce que je dois croire sur la nature de l'ame. Mais il est difficile de mêler tant de choses à la fois. Si nous pouvons donc nous délivrer de la crainte de la mort, sans cette discussion, allons à notre principal but. Sinon, commençons par-là. Une autre fois nous reprendrons notre question principale. L'un des Manuscrits de Leyde a dans ce qui suit: *Nunc, si videtur, differatur hoc*. Ce qui me paroît plus net.

Si anima est, fortasse dissipabitur.] Je ne fais pourquoi M. Davies n'a point adopté la ponctuation de M. Bentley, qui me paroît la vraie sans difficulté, en cette sorte: *si anima est fortasse, dissipabitur*. C'étoit l'opinion de la plupart des Poëtes. Virgile, *Æneid. IV, 705: Inventos vita recessit*. Horace, I, Od. 28: *Tithonusque remotus in auras*. Ovide, I, Trist. IV, 11: *Spiritus hic vacuas prius extenuatus in auras lbit*, &c.

Si est Aristoxeni harmonia] Cela est ainsi dans la plupart des Manuscrits. Mais l'un de ceux de Leyde porte: *Si, ut Aristoxeno visum est, harmonia*, & je crois que c'est comme il faut lire. L'édition de R. Estienne de 1528, a une leçon approchante: *Si est, ut placet Aristoxeni harmonia*. Le Manuscrit de Fulvius Ursinus a: *Si est, ut Aristoxeni harmonia*.

Quid si maneant?] Le Manuscrit du Roia, *Quod*. Ce qui favorise la manière, dont M. Davies dispose ce passage dans ses dernières éditions, où il fait du Dialogue un discours continu. Mais je ne voudrois rien changer à la leçon communément reçue.

CAP. XII. *Sententiam, quam vis obtineri*] M. Davies avoit d'abord proposé de corriger, *obtinere*. Il paroît l'avoir abandonné depuis, & je crois qu'il a raison. Outre l'autorité de la plupart des manuscrits, & des éditions, la leçon ordinaire convient mieux à la manière dont Cicéron a toujours employé ce verbe en ce sens. Car il a toujours dit, *causam, litem obtinere*, & par conséquent il a dû dire, *lis, causa, sententia obtinetur*. J'en dis autant des mots, *propius aberat*, qui suivent peu après.

In ceteris humi & retineretur, &c.] Cet &, ne se trouve point dans le Manuscrit du Roi, dans deux de ceux de Leyde, ni dans mon ancienne édition. Ainsi M.
Da-

Davies a eu raison de le proscrire. Mais l'ame paroît s'être trompé en dernier lieu, en ce qu'il a rapporté ceci à *vita*. Il est clair au contraire, qu'on doit le rapporter à la mort. Car comme c'est elle, qui conduit les grands personnages dans le Ciel, suivant le système, dont il s'agit; c'est aussi elle, qui retient les autres dans les ténèbres du tombeau; en permettant néanmoins, que leurs ombres demeurent errantes tout à l'entour, comme n'ayant pas la force de s'élever plus haut. Je crois donc que M. Davies avoit mieux rencontré, lorsque dans sa seconde édition il avoit proposé de lire: *Cum ceteros humi retineret, ut permanerent tamen*. Car *retineret*, & *permanerent*, se trouvent en plusieurs Manuscrits. Je crois pourtant qu'il faut conserver *in ceteris*, qui répond à *in claris viris*.

Liber Deus, Semele natus] Plusieurs Manuscrits ont: *Liber Semela natus*; & c'est ainsi que Cicéron a écrit, si je ne me trompe. Le mot, *Deus*, ne se trouve qu'en peu de Manuscrits, & paroît ici superflue. Peut-être vient-il de ce que Cicéron avoit écrit: *natus de*, comme il se trouve dans quelques Manuscrits. Car anciennement les Romains parloient ainsi, comme on voit dans Plaute, au Prologue de son Amphitryon: *Natus ex Argopatre*. Ovide, *Ietam. IV, 422: De pellice natus*, &c. *semela*, pour *Semele*, est suivant l'ancien usage des Romains, jusques au siècle

14 REMARQUES.

d'Auguste, & même encore quelquefois depuis, comme on le voit dans l'Indice de Lucrèce de Giphanius au mot, *Effigia*: dans Vossius le père, *De Analog. lib. II, cap. 2*: dans Dausquius, *Orthogr. Part. I, p. 56, 57, &c.* & sur-tout dans Cujas, *Observat. XII, 18*. M. Davies a fort bien corrigé Cicéron, tant dans cet endroit, que dans sa dernière édition des Dialogues *De Nat. Deor. II, 24*. Et je crois qu'on en doit faire de même par-tout, où le Texte de Cicéron a été mal à propos réformé par les Editeurs, à l'égard de ces sortes de noms féminins dérivez du Grec.

CAP. XIII. *Si vero scrutari vetera*] Lactance, *Inst. Div. I, 15*, a lû: *Sivoluerò scrutari*, & je crois que c'est la vraie leçon. Car c'est ici la preuve de ce que Cicéron vient d'avancer; & la leçon ordinaire semble annoncer quelque chose de différent.

Hisque nocturnis] Ou plutôt, *iisque*, comme il y a dans le Manuscrit du Roi, dans mon ancienne édition, & dans celle de Robert Estienne de 1528.

Ut porro firmissimum, &c.] Les Critiques changent ceci différemment. Pour moi, je crois qu'il faut lire: *Et porro, &c.* Peu après Gebhard, *Crepund. lib. I, c. 11*, sur la foi d'un Manuscrit de la bibliothèque Palatine, corrige: *cui mentem non imbuerit Deorum opinio*.

Mul-

Multi de Diis prava sentiunt.] L'un des manuscrits de Leyde a: *Multi de his*. Ce qui est très-bien pour éviter la répétition du mot, *Dii*.

Nec vero id collocutio hominum, aut consensus efficit.] Mon ancienne édition a, *fecit*. Mais ce n'est pas la seule chose qui me paroisse devoir être réformée dans ce passage. J'y trouve une contradiction, laquelle je m'étonne que les Critiques aient pas pris garde. L'objet de Cicéron est d'y prouver l'existence des Dieux, par le consentement général de tous les hommes. Il emploie le même raisonnement au Liv. I, ch. 17, de la Nature des Dieux, & presque dans les mêmes termes: *Cum non instituto aliquo, aut more, et lege sit opinio constituta, maneatque ad eum omnium firma consensus, intelligi necesse est, esse Deos, &c.* De quo autem omnium natura consentit, id verum esse necesse est. Et ci-après, ch. 15. *Omnium consensus, naturæ vox est.* Cicéron n'a donc pas dit, que cette opinion n'étoit pas fondée sur le consentement des hommes. Cela est sensible. Un homme d'esprit de mes amis m'a proposé de corriger: *at consensus*. Ce que j'approuverois fort, si ces mots étoient à la fin de la phrase, au lieu qu'ils sont au milieu. Je suis donc persuadé, que Cicéron avoit écrit: *Nec vero id collocutio hominum, aut consensus efficit. Non institutis, &c.* Cette opinion, dit Cicéron, n'est pas le fruit de

16. REMARQUES.

„ de quelques conférences entre les hom-
 „ mes, ni d'aucune assemblée, où cette
 „ matière ait été agitée, & résolue. Elle
 „ ne se trouve point établie par les Loix
 „ des Nations ; mais elle dérive d'un
 „ commun aveu de tous les Peuples, &
 „ d'une persuasion universelle." Il semble
 que Cicéron ait pris cela d'Aristote, en
 sa Rhétorique, *Liv. I, ch. 13*, où par-
 lant du Droit naturel, il dit, que *c'est*
ce que naturellement tous les hommes tien-
nent pour communément juste ou injuste,
quoiqu'ils n'aient fait entre eux, ni société,
ni traité sur ce point: "Εστὶ γὰρ ὁ κοινὸν δικαίον, καὶ ἄδίκον, πάντων μηδε-
 μιᾶ κοινονία πρὸς ἀλλήλους ἢ, μηδὲ συνθήκη.

CAP. XIV. *Ait Statius in Synephebis.]*

Le mot, *Statius*, manqué en quelques
 Manuscrits. Il y a, *Ennius*, dans l'un de
 ceux de Leyde, & dans mon ancienne
 édition. Par ce qui suit, *quid spectans*,
 &c. il est évident, que Cicéron vient
 de désigner un des personnages de cette
 Comédie, qui étoit sans doute un Vieil-
 lard, comme le sens l'exige, & comme
 on le voit dans le Livre *De Senectute*,
cap. 7. où ce vers est pareillement cité.
 Je soupçonne donc que Cicéron avoit é-
 crit, *ut hic senex in Synephebis; quid spe-*
ctans, nisi etiam postera secula ad se per-
tinere? Il est aisé de voir comment quel-
 ques Copistes, qui ont cru que le nom
 du Poëte devoit se trouver ici, ont chan-
 gé *Senex* en *Ennius*; & comment d'au-
 tres,

tres, voyant ce vers attribué ailleurs à Statius, ont substitué son nom à celui d'Ennius. Mais ces mots, *ad se*, ne peuvent convenir au Poëte.

Ergo arbores feret diligens agricola, &c.] Un Manuscrit cité par M. Davies, a *ferit*. D'autres ont *conferet*. Quelques éditions, entre autres celle de Robert Estienne de 1528, a *non ferit*. La plupart ont aussi *Reipublicæ*. Dans cette diversité, je proscrirois la marque de l'interrogation, qui me paroît défigurer ce passage, & je lirois: *Ergo arbores ferit diligens agricola, quarum adspiciet baccam ipse nunquam. Vir magnus leges, instituta Reip. conferit.*

Adoptiones.] Le Manuscrit du Roi, deux des trois de Leyde, & mon ancienne édition, ont aussi ce mot, que M. Davies a bien fait de rétablir.

Quin specimen naturæ capi deceat.] Je ne fais pourquoi M. Davies a trouvé cette expression contraire à la pureté de la Langue Latine. Virgile, *Æneid. V*, 384, a dit: *Quò me decet usque teneri?* Et Ovide, *I*, de Ponto *VI*, 20: *Stulta magis dici, quàm scelerata, decet Pectora.* J'en pourrois citer mille autres exemples. Voyez ceux qu'a rapportez M. Wopkens, *Lect. Tull. I*, 9, où il est de mon avis.

CAP. XV. *Hic vestrum pinxit, &c.*] Le Manuscrit du Roi, ceux de Leyde, & mon ancienne édition, ainsi que celle d'Alde l'ancien, de Robert Estienne, & quel-

quelques autres, sont conformes à ceci. Il est pourtant difficile de ne se pas rendre aux raisons qu'apporte M. Bentley, pour rétablir *panxit*, qui étoit dans les éditions d'Alde le jeune, de Lambin, &c.

Nec funera fletu faxit.] M. Davies l'a omis dans sa seconde édition. Il manque aussi dans le Manuscrit du Roi. Mon ancienne édition a: *Neque fletu funera faxit. Cur? Volitans vivo docta per ora virum.* L'un des Manuscrits de Leyde a: *Nec funera lessum.* Lambin en avoit approché, en corrigeant au Livre *De Senectute*, c. 20. *Nec funere lessum.* Mais il faut lire, *Funera*. C'étoit le nom de la femme qui menoit le deuil aux obsèques, & qui commençoit ce chant plaintif, qui s'appeloit *lessus*. Ce mot étoit consacré en pareil cas; & les Copistes, qui ne l'entendoient pas, l'ont mal à propos changé en *fletum*, tant ici, qu'en d'autres endroits de Cicéron. Je m'étonne que cela ait échappé à Scaliger, lequel en ses *Catalectes*, sur cette Epitaphe d'Ennius, a très-bien montré d'ailleurs le vrai sens de *Funera*. Voyez encore Vossius le père, en ses *Etymologies Latines*, aux mots: *Funus*, & *Lessus*. Voyez aussi les *Miscell. Observat. Erudit. Britann. T. I, p. 403*. Je ne fais pourquoi M. Davies, sur le chap. 49, ci-après, a préféré, *fletum*.

Qui vitâ cesserint.] Sur la foi d'un seul Manuscrit, M. Davies a corrigé, *excesserint*, quoique l'autre façon de parler ne soit

soit pas moins familière à Cicéron; témoin cet endroit du commencement du Livre, *De Claris Oratoribus*, sur Hortensius: *Cessit à vitâ, &c.* & plusieurs autres, que je pourrois citer. Peu après, le Manuscrit du Roi a: *quia naturâ optimâ sint.* Ce que j'aimerois mieux.

CAP. XVI. *Cujus ignoratio finxit Inferos, easque formidines, &c.*] Il faut faire ici une observation, qui a échappé à tous les Commentateurs, si je ne me trompe. Ce mot, *formidines*, ne doit pas être pris ici dans sa signification ordinaire, pour des frayeurs. Car ce n'est pas la crainte, qu'ont imaginé les Poëtes; mais bien ce qui la cause. *Formido* étoit une des Déeses du Paganisme, fille de Mars & de Vénus, suivant Hyginus en la Préface de ses Fables, & qu'on représentoit comme un Spectre, qui servoit à épouvanter les hommes. Le même Auteur nous apprend, *Fab. 145*, que Junon s'en servit pour donner de la terreur à Io: *Juno Formidinem ei misit, cujus timore exagitata, &c.* Virgile, *Æneid. XII, 35*, parlant du Dieu Mars:

*Circumque atræ Formidinis ora,
Iræque, Infidiæque, Dei comitatus aguntur.*
& dans ses Géorgiques, *IV, 468*, parlant des Enfers:

*Et caligantem nigrâ Formidine lucum
Ingressus.*

Auquel endroit les Interprètes n'ont pas pris garde non plus, qu'il s'agissoit de cer-
te

20. REMARQUES.

te ténébreuse Déesse. Il en est aussi parlé dans Stace, *Thebaid. V*, 68, en cette sorte:

Sævâ Formidine cuncta replevit

Limina.

Cicéron multiplie ici cette Divinité, comme avoit fait auparavant Lucile, dans ces vers, qu'a citez Lactance, *Instit. Div. I*, 22:

*Terriculas, Lamias, Fauni quas, Pompei-
liique*

Instituere Numæ, &c.

Car c'est ainsi qu'il faut lire ce passage, suivant l'avis de Frutérius, quoique d'autres aient pensé autrement. *Terricula*, est la même chose que *Formidines*. Ce dernier mot doit par conséquent être écrit ici avec une lettre majuscule. Il en faut dire autant de ce passage d'Arnobé: *O Species Formidinum diræ, metuendique Terrores*, &c. Il est au *Liv. VI. pag. 209. Edit. 1651.*

Quam meus amicus Appius.] Il y a, *qua*, dans le Manuscrit du Roi, ainsi que dans l'un de ceux de Leyde; & c'est la vraie leçon. Du reste, puisque suivant Fulvius Ursinus un ancien Manuscrit porte, *Psychomantia*, & que c'est l'expression dont Cicéron s'est servi à l'égard du même Appius, *De Divinat. I*, 58; je la préférerois ici sans difficulté. Ci-après, *Cap. 48*, il appelle, *Psychomantium*, le lieu, où se faisoient ces sortes d'évocations des Morts.

Ob-

Obscura umbra, &c.] Ces mots désignent ici les Enfers, qu'on peignoit couverts d'épaisses ténébres, & ils se rapportent au verbe qui précède. Ainsi je ne voudrois pas changer *aperto*, qui suit, en *operta*, comme l'a fait M. Davies. Il me semble aussi, que pour conserver la mesure du Vers trochaïque il faut: *aperto & ostio*. Dans le vers suivant, la plupart des Manuscrits ont, *Salso sanguine*, & c'est ainsi qu'il faut lire, si je ne me trompe, suivant l'avis de Turnébe, *Advers. XIX, 24*. *Falso* ne peut subsister, puisqu'il falloit de vrai sang pour faire ces sortes d'opérations magiques. Je fais bien que Guthérius, de *Jure Pontif. IV, 9*, parlant de ces opérations, veut que *falsus sanguis* soit employé ici pour *sanguis impius & nefarius*. Mais comme il n'en apporte aucune preuve, je ne crois pas qu'on doive s'y arrêter. *Fuso*, que propose M. Bentley, est trop éloigné de la leçon ordinaire. *Salso* fait un très-bon sens. Comme la plupart des Anciens mettoient l'ame dans le sang, ils le croyoient fort propre pour ranimer les Morts. C'est pour cela qu'ils le répandoient sur les tombeaux des cadavres, qu'ils vouloient resusciter en quelque manière pour les consulter. Ils étoient persuadés de plus, que le sang des jeunes personnes contenoit une plus grande partie de ce sel, qu'ils s'imaginoient donner la vie & la santé. Cela paroît par le vers de Plaute, *I. Stich. II,*

II, 35, où un Vieillard prétendoit, que le baiser d'une jeune personne redonneroit à son ame ce degré de salûre, qu'il avoit eu autrefois: *Quia ita meæ animæ falsura evenit.* Ainsi dans Ennius ce sang salé marque celui des jeunes victimes, qu'on immoloit en cette occasion. Si donc Vossius le père y avoit bien pensé, il n'auroit point changé le *falsum sanguinem*, non-seulement ici, mais encore dans un autre vers d'Ennius, qu'a cité M. Bentley, & qui confirme ce que je viens de dire.

Faucium, laterumve, & pulmonum vi] Le petit changement qu'a fait ici M. Davies en ses dernières éditions, *faucium, laterum, pulmonum vi*, est confirmé par l'un des Manuscrits de Leyde, par celui du Roi, & par mon ancienne édition. Je suis aussi de son avis, pour le changement de *revocare* en *sevocare*.

Etiam alios tot sæculis] L'un des Manuscrits de Leyde, & mon ancienne édition ajoutent, *disputasse*; & ce mot me paroît entièrement nécessaire, pour distinguer les disputes verbales des Philosophes antérieurs, de celles qui se firent ensuite par écrit. D'ailleurs *alios*, qui précède, semble le demander. Mais je ne voudrois pas changer *primum* en *primus* contre la foi de tous les Manuscrits, ainsi que l'a proposé M. Davies.

- CAP. XVII. *Idem, quod Pythagoras.*] L'un des Manuscrits de Leyde, celui du Roi,

Roi, & mon ancienne édition ont, *Pythagoram*. En quoi ils justifient la correction de MM. Bentley & Davies. Le même Manuscrit de Leyde porte aussi : *Sed rationes etiam adtulisse, quas, &c.* Ce que ces Critiques préfèrent pareillement avec raison.

Deferis.] Sur les différences, que je trouve ici dans deux Manuscrits de Leyde, je corrigerois ainsi ce passage : *An tu cum me in summam expectationem adduxeris, deferes? Me errare, hercule, malo, &c.*

An, sicut pleraque.] L'un des Manuscrits de Leyde a : *An sic ut pleraque, quamquam hoc, &c.* Ces mots, *sic*, & *hoc*, manquent aussi dans le Manuscrit du Roi, comme dans plusieurs autres. Mais il faut avouer que la correction de cet endroit, qui n'étoit pas intelligible, est due à la sagacité de M. Bentley, dont la correction a été suivie dans les dernières éditions de M. Davies, où on lit : *Num igitur dubitamus, sicut pleraque, (quamquam hoc quidem minime; persuadent enim Mathematici) terram, &c.*

Terrena, & humida.] Les Manuscrits qui ont, *ut terrena*, me paroissent préférables aux autres.

Gravitate ferantur.] Il me semble qu'il faut, *feruntur*. Dans ce qui suit, quelques Manuscrits ont, *sursum*. Ce qui me plairoit davantage.

Sive ipsa natura superiora appetente.] M.

24 REMARQUES.

M. Bentley, suivi par M. Davies, a corrigé: *Sive ipsa natura superiora adpetentes.* Mais cela n'est pas nécessaire. Cicéron a voulu dire: Soit que la nature même de ces Elémens les porte à s'élever aux régions supérieures. Peu après, plusieurs excellens Manuscrits ont, *spiritabiles*. Ce mot, que Cicéron paroît avoir aimé, a été mal à propos banni par la plupart des Copistes en plusieurs endroits de ses ouvrages. Voyez encore ci-après, cap. 29.

Horum igitur aliquid animus est, ne, &c.] Ceci est tourné comme une conséquence de ce qui précède, quoique ce n'en soit sûrement pas une. D'où il résulte une espèce d'absurdité. Je ne doute donc presque pas que Cicéron n'ait écrit; *Horum igitur aliquid animus esto, ne, &c.* Après avoir parlé de l'heureux sort de nos âmes, supposé qu'elles soient composées d'air, ou de feu, &c. il ajoute: Souhaitons donc qu'elles soient quelqueune de ces choses, de peur qu'elles ne périssent indignement avec nos corps, comme il arriveroit infailliblement, s'il étoit vrai, qu'elles eussent leur principe, soit dans le cœur, ou dans le cerveau, ou même dans le sang, comme le veulent quelques Philosophes.

CAP. XIX. *Accedit, ut eo facilius, &c.]* Quelques Manuscrits ont: *Accedit eò, ut.* D'autres, *Accidit.* J'écrirois volontiers, *Accidit eò, ut faciliùs animus evadat ex hoc aëre, quem sæpe jam appello crassum.* Car il me paroît à propos de retenir ce dernier mot,

mot, qui se trouve dans le Manuscrit du Roi, & dans mon ancienne édition, pour marquer la distinction de l'air épais, & du subtil. La même édition a peu après: *Nulla est enim celeritas*. Ce qui me plairoit assez.

Suique similis.] Mon ancienne édition est ici singulière, en ce qu'on y lit *Qui supermanet incorruptus ad sui simile necesse est ita feratur, ut, &c.* Il est evident que ce passage seroit beaucoup mieux de la sorte.

Veri videndi.] On lit au Manuscrit du Roi: *veri visendi*. Ce qui convient mieux avec ce que Cicéron vient de dire: *ut spectare aliquid velimus, & visere*.

Patritam illam, & avitam, &c.] Presque tous les Manuscrits, & celui du Roi entr'autres, ont, *patriam*; ainsi que la plupart des éditions avant Paul Manuce, qui sur le témoignage de Nonius Marcellus a corrigé, *patritam*. Nonobstant cette autorité, qui ne laisse pas d'être considérable, M. Davies en ses dernières éditions rejette ce mot; parce que Cicéron ne paroît pas s'en être jamais servi. Mais savons-nous, s'il ne l'a pas employé dans quelques-uns de ses Ouvrages perdus? Savons-nous même, si dans ceux qui nous restent, les Copistes ignorans ne lui ont pas substitué le mot, *patrius*, qui étoit plus commun? Puisque Varron son contemporain a employé *patritus*, Cicéron

26. REMARQUES.

a pû l'employer de même. Ce qui me fait ici de la peine, c'est que voulant désigner l'ancienne Philosophie, que le terme *avita* marque suffisamment, il y ait joint celui de *patrita*, qui ne signifie rien de plus en cet endroit. Mon ancienne édition porte: *primam illam, & avitam*. Ne seroit-ce point la véritable leçon?

CAP. XX. *Qui ostium Ponti viderunt, &c.*] Messieurs Bentley & Davies sont d'avis, que pour la régularité de la phrase, il faut lire, *viderint*. Mais *viderunt* fait le même effet. Il ne faut rien changer. Ceux, dit-il, qui ont vu l'Hellespont, croient avoir quelque avantage.

Et is omnium judex esset.] J'aimerois mieux, *ut idem*, comme dans l'édition d'Alde, & quelques autres. En effet divers Manuscrits ont, *Et idem*.

Quo minus percipiat.] Puisque toutes les éditions, conformes à tous les Manuscrits, à l'exception d'un seul, nous représentent, *percipiat*, je ne voudrois pas le changer. On dit, *oculis percipere*, comme chacun fait, & même plus élégamment que *perspicere*.

CAP. XXI. *Quàm varia, quanta, &c.*] Ce *quanta*, qui ne se trouve pas dans l'un des Manuscrits de Leyde, ni dans l'édition d'Alde, me paroît de trop en ce passage. Peu après, au lieu d'*insolentiam*, on lit dans le même Manuscrit, *insolertiam*;
mot

mot, à la vérité, dont je ne trouve ailleurs aucun exemple. mais qui conviendrait bien ici. Car quand Cicéron dit peu après: *Ex quo intelligi potest, quàm acuti natura sint*, c'est comme s'il disoit: *quàm solertes*.

Terrore sempiterno.] Il est difficile de résister aux raisons, qui portent M. Bentley à corriger, *errore*, tant ici, qu'un peu plus bas.

CAP. XXII. *Ut si jam possint in homine uno cerni omnia.*] J'approuve fort le changement, que fait ici M. Davies, après M. Bentley, du mot, *uno*, en *vi-vo*. Il m'étoit déjà venu en pensée, avant que d'avoir vû sa seconde édition.

In corpore sit tanquam alienæ domui.] Ces deux derniers mots doivent être, ce me semble, au même cas, que *corpore*, comme un peu plus bas ceux-ci, *quasi domum suam*, se trouvent au même cas que *cælum*. Je crois donc qu'il faut corriger: *tanquam aliena domu*. On sait que les anciens disoient indifféremment *domu*, & *domo*. Mais le premier ayant vieilli peu à peu, & n'étant plus connu que des Grammairiens, a été changé par les Copistes ignorans presque par-tout où ils l'ont trouvé.

Intelligere non possumus, &c.] M. Davies conserve ici la particule négative, & la retranche après, *complecti*. Il me semble

que pour suivre la pensée de Cicéron, il faut faire le contraire. Car quel est son objet? De réfuter le sentiment des Epicuriens, qui ne comprenoient pas ce que c'étoit, que l'ame détachée du corps; parce qu'ils ne concevoient, que ce qui tomboit sous leurs sens. Sur quoi Cicéron dit, que si cela est, il faut renoncer à avoir aucune idée de Dieu; puisque nous ne saurions parvenir à le voir. C'est pour cela qu'il faut lire, à mon avis: *Nisi enim, quod nunquam vidimus, id quale sit, intelligere possumus, certe & Deum ipsum, & divinum animum, corpore liberatum, cogitatione complecti non possumus.* Cela est conforme à plusieurs Manuscrits, & convient à la suite du raisonnement. La plupart des éditions ont: *Si enim, quod nunquam vidimus, id quale sit, intelligere non possumus.* Ce qui feroit le même sens. Mais les Manuscrits retenant constamment, *nisi*, il ne faut pas s'en écarter.

: *Neque nos corpora sumus; neque ego tibi hac dicens, corpori tuo dico.*] Je ne puis me persuader, que toute cette phrase soit de Cicéron quoiqu'elle se trouve dans tous les Manuscrits.

: *Ab animo tuo quidquid agitur, id agitur à te.*] Il me semble qu'il faudroit: *Ab animo tuo id agitur, quidquid agitur à te.* Mais tout ce passage est si brouillé dans les Manuscrits, qu'il est presque intelligible.

: *Nisi divinum esset, &c.*] M. Davies en
fa

sa dernière édition corrige, *divinus*. Mais je crois que la leçon ordinaire doit s'entendre, comme si Cicéron avoit dit *Nisi quid divinum*. Du reste je suis persuadé, comme lui, & quelques autres, que ces mots; *Hoc est, se ipsum posse cognoscere*, doivent être retranchés; d'autant plus que Paul Manuce cite un Manuscrit où ils ne se trouvent pas.

Dic queso.] *Dic* ne paroît pas convenir ici. Ainsi je crois que Cicéron avoit écrit: *Hic, queso, ne esse quidem se sciet.*

Ex quò illa ratio nata est Platonis.] Cet argument favori de Platon, & dont Cicéron étoit si frappé, a été fort bien réfuté par Aristote, & par d'autres, qu'a suivis feu M. Bayle, en ses Réponses aux Questions d'un Provincial, *Part. I, ch. 12*, qu'il est bon de voir. En effet ce que Platon dit de l'ame, ne convient qu'à Dieu seul. Mais aussi la reconnoissoit-il pour une Divinité, comme il paroît par cet endroit, & par ce qui en est dit dans le Songe de Scipion, *Cap. 8, & 9*.

CAP. XXIII. *Quia numquam deseritur à se.*] Cela n'a pas besoin de correction. Cependant il n'est pas inutile de remarquer, que dans un des Manuscrits de Leyde on lit, *desinitur*. Or ce mot étoit souvent employé par les Anciens dans le sens de *deserere*. On en peut voir plusieurs exemples dans les notes d'Heinsius le fils sur Ovide, *Art. Amat. II, 726*. Il n'est

donc pas impossible, suivant que Lambin l'a jugé sans le secours des Manuscrits, que Cicéron ne s'en soit servi ici, comme il a fait ailleurs. Il est même peu vraisemblable, que les Copistes aient substitué un mot, qui n'étoit plus guère en usage en ce sens, à un terme aussi connu, que l'est *deseritur*. Cependant l'autorité de Macrobe, qui en citant cet endroit de Cicéron, *in Somn. Scip. II, 13*, a conservé *deseritur*, me fait suspendre mon jugement; quoique je sache que ces sortes de citations ont été souvent corrigées sur les éditions vulgaires des Auteurs citez, ou sur des Manuscrits modernes. Au livre de *Seneca*, ch. 21, Cicéron donne à la même pensée cet autre tour: *Cumque semper agitetur animus, nec principium motus habeat, quia se ipse moveat, ne finem quidem habiturum esse motus, quia nunquam se ipse sit relicturus.*

Omnisque natura] Puisqu'il y a dans Platon, *πᾶσαν τε γῆν*, il paroît difficile de ne pas admettre la correction de Muret, qui lit: *Omnisque terra*; d'autant plus qu'on ne comprend pas, comment toute la Nature pourroit tomber. Aussi M. Davies paroît-il avoir suivi cette conjecture en ses dernières éditions, où il a mis: *Omnisque terra, & consistat, &c.*

Nec vim ullam nanciscatur.] Ce mot de *vis* me persuade que dans Platon, au lieu de ces mots: *καὶ μὴ πότε αὐδὲς ἔχον σλῶαι*,
il

il faut lire, ἔχει δὲν, ὅθεν, &c.

Qua primò impulsamoveatur.] Primò ne convient point, puisqu'il s'agit ici d'un second mouvement. Et c'est ce que marque le mot, αὐτίκα, dans Platon. Il y a dans Macrobe, à *primo*. D'où Muret a fort bien corrigé, *ut à primo*. Du reste cette traduction de Cicéron donne lieu de soupçonner, qu'il y avoit dans le Grec: ὅθεν κινηθεῖσα γιγίσται. Ce qui se rapporte à γῆ συμπεσῖσα, qui précède: comme *impulsa*, dans la traduction, se rapporte à *terra*. A l'égard de ce qui suit, quoique la petite correction, que M. Davies fait dans le texte Grec, puisse suffire pour donner un bon sens à ce passage, je crois pourtant, que pour éviter le concours des deux *s*, qui n'est pas agréable, il vaut mieux lire: τις λίγων δὲ κινηθεῖται; On y retrouve même l'*igitur*, qu'a rendu Cicéron.

Quod autem est animale.] Presque tous les Manuscrits ont, *animal*; & c'est ainsi qu'il faut lire. Cicéron oppose de même ce mot à *Inanimum*, dans ses Questions Académiques, IV, 12.

Hæc est propria natura animi] Dans l'un des Manuscrits de Leyde on lit, *prima*. D'où le savant M. Burman m'a proposé dans une de ses Lettres, une conjecture fort vrai-semblable. C'est de lire *priva*. Sur quoi il renvoie à sa judicieuse Remarque sur Ovide, *Metamorph.* IX, 20. où il fait voir, qu'en beaucoup de passages des An-

ciens, les Copistes ont mal à propos substitué à ce mot ceux de *primus*, ou de *propius*. J'en pourrois ajouter quelques-uns; entre autres celui-ci du Vers 60 de l'Art Poétique d'Horace, qui me paroît devoir être lu ainsi:

*Ut sylvæ foliis pronos mutantur in annos,
Priva cadunt. Ita verborum, &c.*

Car *prima* ne paroît pas supportable en cet endroit; au lieu que *priva* marque, que le sort de toutes les choses de ce monde, est d'être sujettes au changement, comme les feuilles des arbres. La ressemblance de ces mots a fait qu'en plusieurs endroits *privus* a pris la place de *primus*. Par exemple, dans le même Poète, II. Sat. V, 11, on trouve dans toutes les éditions:

Sive aliud privum dabitur tibi.

Dans un Manuscrit, que nous avons ici, j'ai trouvé *sive aliud primum*; & peut-être que si l'on y regardoit de près, l'on trouveroit la même chose dans la plupart des autres. Car je ne fais nul doute, qu'Horace n'ait écrit de la sorte. Il compare en cet endroit les vieillards riches, & sans enfans, aux Dieux Lares;

*Et quoscunque feret cultus tibi fundus
honores,*

*Ante Larem gustet venerabilior Lare
dives.*

Or on fait que l'un des devoirs de la religion des Romains étoit d'offrir à ces Dieux

Dieux les prémices de tous leurs fruits, aussi-bien qu'aux Divinitez qui présidoient aux récoltes. Sur quoi je remarquerai encore en passant, que dans ces Vers de Tibulle, *I. Eleg. I, 17*:

*Et quodcunque mihi pomum novus educat
annus,*

Libatum agricolæ ponitur ante Deo,

il semble qu'au lieu de *pomum*, il faudroit lire *primum*. Car la leçon ordinaire paroît supposer contre la vérité, qu'on offroit aux Dieux tous les fruits de l'année. Mais il est temps de finir cette petite digression. Revenons donc au passage de Cicéron. Je ne dois pas oublier que H. Estienne, *Castig. in Cicer. p. 1*, croit qu'il y faut lire, *animæ*, au lieu d'*animi*. Sa raison est, qu'il paroît absurde, de rapporter le *que* à *natura*. Mais il n'a pas pris garde, qu'en tout ce Traité Cicéron ne donne jamais à l'ame le nom *Anima*; & il n'y a point d'absurdité à dire qu'elle a une force mouvante, qui lui donne à elle-même le mouvement.

Ego vero facile sum passus, &c.] Quoique quelques Manuscrits favorisent le changement de *sum*, en *sim*, qu'a fait M. Davies, il me paroît trop contraire au sens de ce passage, pour le recevoir.

CAP. XXIV. *Eodem perveniat]* M. Davies, en sa seconde édition, lit: *eò demum perveniat, quò, &c.* Ce qui me pleroit

assez, quoique M. Davies paroisse avoir en dernier lieu changé de sentiment.

Cumque nihil esset] Un des Manuscrits de Leyde a: *Quumque corpus nihil esset*. C'est ainsi qu'il faut lire indubitablement. Autrement ces mots se rapporteroient à ceux-ci, *non potuit animus, &c.* Ce qui seroit contre la pensée de Platon, & de son Imitateur.

Tum agnoscit illa remiuiscendo] On lit dans mon ancienne édition: *Tum agnoscit, vel retractat illa, reminiscendo*. Vrai-semblablement c'est l'ancienne leçon.

Aut unde naturam] Je suis entièrement de l'avis de ceux qui lisent ici, *natam*.

Charmadas] Il faudroit du moins, *Charmidas*. Mais puisqu'il est appelé, *Charmides*, au second Livre *De Orator.* c. 88, je ne vois pas pourquoi il seroit nommé autrement ici.

CAP. XXV. *Que sit illa vis, & unde intelligendum puto*] Presque tous les Manuscrits, & mon ancienne édition ont, *& unde sit*. Ce qu'a adopté en dernier lieu M. Davies. Mais ce double *sit* fait un effet desagréable. D'ailleurs il paroît manquer ici quelque chose au raisonnement de Cicéron, lequel seroit, à mon avis, mieux tourné, si on lisoit: *Que sit illa vis, & unde, sic intelligendum puto*. Car voici quelle est sa pensée. Il n'est pas oisé de comprendre ce qui produit en nous
la

la mémoire. On peut cependant s'en former quelque idée en cette sorte. Le principe de la mémoire n'est sûrement pas dans le cœur, dans le sang, ni dans le cerveau. Elle ne peut être l'effet du concours des atomes. On sent bien qu'elle n'a rien de terrestre, ni d'aqueux. Si elle tire son origine de quelque substance aérienne, ou ignée, c'est ce que je ne puis décider. Mais que ce soit de l'un, ou de l'autre, je jurerois bien qu'elle a une source divine. La conclusion de tout cela se trouve très-bien expliquée ci-après à la fin du chapitre 26.

Anima sit, ignisve, nescio.] M. Bentley, & M. Davies ont très-bien vû, qu'il falloit, *anima*. Mais je ne crois pas comme eux, qu'il faille corriger, *An anima*. Je lirois plutôt avec Lambin, *ignisve*. Encore cela n'est-il pas nécessaire. Rien n'est plus commun chez les Latins, que de sous-entendre la particule *An*, comme l'ont remarqué les Grammairiens. Cette suppression a même ici beaucoup de grace.

Concreta ea videtur] Quoique la correction, *concretus esse*, proposée par M. Bentley, & adoptée par M. Davies, ne soit soutenue d'aucun Manuscrit, elle ne laisse pas de me paroître certaine.

Stellarum cursus] Quelques éditions anciennes, confirmées par l'un des Manuscrits de Leyde, ont, *motus, cursus*. Ce qui se rapporte à ce qu'a dit, Cicéron, *De Divin. I, 11: Stellarum motus, cursusque vagantes.*

Progressiones, institutiones] Dans le Manuscrit du Roi, conforme à quelques autres, on lit *prægressiones*, & c'est la véritable leçon. Cicéron exprime par là ce qu'il a dit ailleurs, *De Nat. Deor. II*, 20: en parlant du mouvement des Planètes, *tum antecedunt, tum subsequuntur*. Et cela me fait soupçonner, que Cicéron avoit écrit, *insecutiones*, au lieu d'*institutiones*. A la vérité je ne connois point d'exemple de ce mot. Mais y en a-t-il d'*institutiones*, que les Critiques ont reçu ici? Le mot, que je propose, est encore plus analogique, puisqu'on a dit, *secutio, consecutio, exsecutio, obsecutio, persecutio*. D'ailleurs on sait que Cicéron n'a pas fait difficulté d'inventer quelques termes nouveaux, pour les matières philosophiques. Je ne fais au reste, s'il ne seroit pas mieux de ponctuer ainsi tout ce passage: *Aut qui errantium stellarum motus, cursus, prægressiones, insecutiones notavit omnes? Magni etiam superiores, &c.* C'est ainsi que peu après Cicéron dit: *Quorum conversiones, omnesque motus, &c.*

Omnesque motus qui animus vidit, &c.] M. Bentley a fort bien prouvé, après Lambin, qu'*animus* ne pouvoit subsister ici. Ils ont corrigé, *animo*, qui certainement convient mieux. Cependant il faut faire attention, que cette expression est trop générale; puisque, contre l'intention de Cicéron, elle peut être aussi bien appliquée à ceux, qui n'ont point in-

inventé cette science admirable de l'Astronomie. Il y a donc apparence, que Cicéron avoit écrit, *qui primus vidit*, &c. comme il avoit dit ci-dessus: *qui primus omnibus rebus imposuit nomina*. M. le Clerc, en ses Remarques *In Æschin. Socrat. Dialog. p. 110*, corrige peu après: *Similem animo se ei esse, qui*, &c. Mais c'est sans nécessité, ce me semble.

CAP. XXVI. *Hæc quidem notiora, & illustriora, &c.*] Comment Cicéron a-t-il pu dire, que cette rare & utile science d'Archimède étoit moins illustre que la Poësie, & que l'Eloquence, qu'il avoue être d'un usage plus commun & plus ordinaire? C'est ce que je ne saurois me persuader. Ainsi je crois qu'il faut lire, *notiora, & illis tritiora*. C'est ainsi qu'il joint souvent *notus* à *vulgatus, usitatus, &c.* Comme ci-après, c. 27: *Ab his usitatis, notisque naturis; & Epist. ad Q. Fratr. II. 13; Callisthenis vulgare, & notum negotium*. Du reste j'adopte volontiers le changement, que fait M. Davies de *aut Poëtam*, en *haud Poëtam*.

Sine cælesti aliquo mentis instinctu.] Je préférerois *cælestis*, qui se trouve dans l'un des Manuscrits de Leyde.

Aut Juventute] MM. Bentley, & Davies ont supprimé, *aut*. Mais c'est sans nécessité, comme il est observé dans les *Miscellaneæ Observat. in Auctores veteres, & recentes*, qui s'impriment à Amsterdam, Tom. I, p. 406.

Divina mallem ad nos.] Voyez ce qui est dit contre cela par Victorius, *Var. Lett. XXXV*, 10.

Dicere audet, Deus.] Je crois que pour la netteté de la phrase, Cicéron avoit écrit: *Ergo animus, qui, ut ego dico, divinus est, ut Euripides dicere audet, est Deus.* Les Interprètes ne nous indiquent point l'endroit, où Euripide a tenu ce langage. On pourroit croire, que c'est en ce vers, *Troad. v. 886.*

Σὺς, εἴτ' ἀνάγκη φύσις, εἴτε νῦν βροτῶν,
Περικυβήμεν σι.

Car il semble qu'Euripide y veuille confondre l'ame de l'homme avec le Jupiter du Paganisme. Mais tous ceux qui ont fait mention de son opinion, & qu'a citez M. Davies, lui ont fait dire seulement, que l'ame de l'homme est une espèce de Divinité, qui le dirige. Il n'y a pas même d'apparence, qu'Euripide ait été assez fou, pour croire que notre ame fût le Dieu suprême, qui gouverne l'Univers. Il paroît plus probable, qu'en bon disciple d'Anaxagore, il croyoit que Jupiter étoit l'intelligence infinie, *mens infinita*, qui régit la machine du monde, comme le dit Cicéron, *De Nat. Deor. I, 11.* où l'on peut voir ce que j'ai remarqué. C'est pourquoi je suis persuadé qu'il y a une faute dans le vers d'Euripide que je viens de citer, & que le Poète avoit vraisemblablement écrit:

écrit: *ἔτι αἷς χροταῖς*. Pour ce qui est du passage que Cicéron avoit en vue, il étoit apparemment dans quelqu'une des Tragédies d'Euripide qui se sont perdues.

CAP. XXVII. *Hæc expressimus*] J'aime mieux, *boc*, comme on le lit dans le Manuscrit du Roi, dans l'un de ceux de Leyde, & dans quelques autres.

Nihilne aut humidum quidem] Dans mon ancienne édition, ainsi que dans Lactance, *De Ira Dei*, cap. 10, il y a, *nihilve*, & c'est ainsi qu'il faut lire.

Quod vult, quod viget, &c.] Au lieu de *vult*, presque tous les Manuscrits, & mon ancienne édition ont *vivit*. Mais aucun de ces mots ne convient ici, puisque ce qu'ils signifient l'un & l'autre, nous est commun avec les bêtes, & que *vivit* convient également aux Plantes, suivant la doctrine de Cicéron, ci-dessus, chap. 24. Je serois fort tenté de corriger: *Quod sapit, quod invenit*, (ou bien, *quod meminit*) *quod viget*. Car au chapitre précédent il venoit de dire: *Quæ autem divina? Vigere, sapere, invenire, meminisse*. Et au chap. 8, du Songe de Scipion, en parlant de l'homme: *Deus est, qui viget, qui sentit, qui meminit, &c.* Dans ce qui suit, je me conformerois au Manuscrit du Roi, & à mon ancienne édition, où il y a: *Et cæleste, & divinum, ob eamque rem æternum sit necesse est.* CAP.

CAP. XXVIII. *Diminutione luminis*] Le Manuscrit du Roi, où on lit, *de-minutione*, nous a conservé la manière, dont ce mot s'écrivoit au temps de Cicéron, & que les Editeurs ont changée presque par-tout.

Cælum mitescere, &c.] Le Manuscrit du Roi, l'un de ceux de Leyde, & mon ancienne édition confirment pleinement les corrections, qu'a faites M. Bentley dans ces vers, où il change *mitescere*, en *nitescere*; & *latiscere*, en *latifica*.

Incurviscere] Ce mot ne se trouve écrit de la sorte dans aucun Manuscrit, que je sache. Un seul a *incurvascere*. Dans les autres on lit *incurvescere*, & toutes les anciennes éditions y sont conformes. Lambin est le premier qui a crû qu'il falloit corriger *incurviscere*, parce que ce mot se trouve ainsi dans Nonius Marcellus. Mais il devoit plutôt corriger ce Grammairien, tant en ce passage de Cicéron, qu'en un autre du Liv. III, *De Orat. cap. 38*, cité par Nonius, où il y a pareillement *incurvescere*; d'autant plus que cela est conforme à l'usage de la Langue Latine. Car de *maturus* on a fait *maturesco*; de *mutus*, *mutesco*; de *surdus*, *obsurdesco*, &c.

Hominemque ipsum, quasi contemplatorem cæli, ac Deorum, ipsorumque cultorem;] Comment l'homme contemplerait-il les Dieux, qu'il n'a jamais vûs, & qu'il ne
sau-

sauroit voir, comme Cicéron le reconnoît quelques lignes plus bas, ainsi que ci-dessus, chap. 22, & ailleurs? Il y a apparence qu'il avoit écrit: *Contempl torem cæli, ac Deorum cultorem*. Le Manuscrit du Roi, & mon ancienne édition favorisent cette conjecture. Car on y lit, *Deorum eorum cultorem*. Or le second de ces mots est né du premier, & a été ensuite mal à propos changé par les Copistes en *ipsorum*.

Agros omnes, & maria potentia.] M. Davies, en ses dernières éditions, corrige, *parentia*. Ce que je ne condamnerois pas, s'il étoit soutenu de l'autorité des Manuscrits. Mais puisqu'ils confirment tous la leçon reçue, & qu'elle fait un très-beau sens, je ne crois pas qu'il faille s'en écarter.

Hæc igitur, & alia] Je ne vois pas de raison pour corriger ici, *& talia*.

Sic mentem hominis, &c.] Il y a dans ce passage un embarras, dont je m'étonne que les Critiques ne se soient pas aperçus. Car de quelque manière qu'on le tourne, on ne peut s'empêcher d'en faire ainsi la construction: *Sic mentem hominis, quamvis eam non videas, sic ex memoria, &c. vim divinæ mentis agnoscito; ut Deum non vides, &c.* Or ce concours des deux *sic* n'est pas supportable. On y pourroit remédier, ce me semble, en changeant ainsi la ponctuation: *Sic mentem*
tem

tem hominis. Quamvis eam non videas, ut Deum non vides, tamen ut Deum (ou pluſtôt, tamen eum) agnoſcis ex operibus ejus, ſic ex memoria rerum, & inventione, & celeritate motus, vim divinæ mentis agnoſcito. Cette phrase, ſic mentem hominis, renferme une Ellipſe du mot, *crede, exiſtima*, qui eſt aſſez familière aux bons Auteurs de la Langue Latine. Dans le changement de *divinam* en *divina*, j'ai ſuivi le Manuſcrit du Roi, celui de Leyde, quelques anciennes éditions, & l'avis de Lambin, qui me paroît indubitable. Car c'eſt la même penſée, que celle qui eſt dans la Tuſcul. V, chap. 13 : *Humanus animus decerptus ex mente divina*; & que Cicéron a encore répétée au Livre *De Senect.* cap. 21, & dans quelques autres paſſages, que j'ai rapportez dans ma Remarque première ſur le Livre I, *De la Nature des Dieux*.

CAP. XXIX. *Sed aliàs. Nunc ubi ubi ſit animus, &c.*] Je crois qu'il faut ſ'en tenir aux meilleurs Manuſcrits, où on lit : *Sed aliàs, ubi ſit animus. Certè quidem in te eſt.* Après cet *aliàs*, il faut ſous-entendre, *dicemus*, comme en pluſieurs autres endroits. Il paroît que M. Davies a ſuivi en dernier lieu ce ſentiment, quoiqu'il ait ponctué différemment ce paſſage.

Fac ſpirabilem.] Liſez, *ſpiritabilem*, ſuivant la pluſpart des Manuſcrits citez par M. Davies. Voyez ce qui a été remarqué ci-deſſus, cap. 17. Nec

Nec interire igitur.] Le P. André Schott, *Nodor. Cic. V*, 16, cite des Manuscrits, ou il y a : *Ne interire igitur.* Cette expression, comme plus élégante, me plairoit davantage.

Secretio, ac direptus] M. Davies a eu raison de mettre *direptus*, en ses dernières éditions, suivant l'avis de Lambin, qui s'est néanmoins trompé, quand il a voulu changer *junctio*ne, en *vinctio*ne, sans aucune nécessité.

CAP. XXX. *Ita enim censebat, itaque differuit*] Il vient déjà de dire : *Locutus ita est.* Voici encore deux *Ita*, qui font un effet peu agréable. Ainsi je croirois volontiers, que Cicéron avoit écrit, *atque differuit.*

Qui se humanis vitiis contaminassent, &c.] Il est vrai, comme l'a remarqué M. Bentley, que communément, & en d'autres endroits de Cicéron même, *humana vitia*, sont des vices médiocres & excusables. Mais il faut faire attention, que Cicéron emprunte ici le langage d'un Philosophe, & qu'il y oppose le Sage aux hommes ordinaires, pour l'approcher en quelque manière de la Divinité. Ces vices de l'humanité sont donc proprement ici ces *κατὰ ἀνθρώπων*, dont parle Platon, *Phædon. p. 81*, Edit. H. Steph. d'où Cicéron paroît avoir tiré ceci. D'ailleurs, sous le nom de vices tolérables, les Philosophes ne comprenoient pas

pas une infinité de choses, que la Religion nous fait envisager comme vicieuses, & que le Payen sage ne se croyoit pas défendues. Je crois donc avec M. Davies, qu'il n'y a rien à changer dans ce texte, ni dans ces mots, *Et se totos*. Car *libido* est un terme générique, qui renferme toutes les espèces différentes de cupiditez condamnables, comme on le voit dans la Tusculane IV, 6.

Velut domesticis vitiis atque flagitiis] M. Bentley a très-heureusement corrigé, *vel domesticis*. Il a aussi fort bien jugé, que *vitiis* faisoit ici un mauvais effet. Il voudroit qu'on lût: *stupris atque flagitiis*. Mais je crains que cela ne soit trop éloigné du texte. On s'en écarteroit moins en lisant: *domesticis, privatisque flagitiis*.

Vel Republica violanda fraudes inexpiabiles concepissent] Mon ancienne édition, & toutes les autres, comme celle de Gruter, ont, *vel in Republica*, &c. Ce qui suppose sans doute l'autorité de quelques Manuscrits. D'ailleurs cette façon de parler me paroît plus Latine.

Ut cygni, &c.] J'entre tout-à-fait dans la pensée de Lambin, qui corrigeoit, *cygnis*. Il me paroît aussi, qu'il faut peu après effacer le *sed*, qui défigure tout ce passage. Il cessera de paroître embarrassé, si on le lit ainsi; *Itaque commemorat, ut cygnis (qui non sine causa Apollini dicati sunt, quod ab eo divinationem habere vi-*
dean-

deantur, quâ providentes, quid in morte boni sit, cum cantu, & voluptate moriantur) sic omnibus & bonis, & doctis esse faciendum.

Cum acriter.] Il faut absolument, *tam acriter*, ainsi que M. Davies l'a très-bien observé.

Multa adversare revertens.] Turnébe, *Advers.* X, 14, & après lui Lambin, me paroissent faire de vains efforts, pour défendre *revertens*. Ainsi je suis entièrement de l'avis de M. Davies, qui dans ses dernières éditions a mis, *reverens*, à l'exception que je lirois comme Lambin, & suivant le Manuscrit du Roi, *tanquam rate*, au lieu qu'il met, *tanquam ratis in mari*, &c. Voyez sur cela H. Estienne, *Pseudo-Cicer.* p. 54.

Nec tamen illa vincla carceris ruperit.] Cette prison n'est autre sans doute, que le corps, dans lequel l'Ame est comme emprisonnée, comme il le dit au dernier chapitre de ce Livre. Mais le Sage, quelque juste sujet qu'il ait de se donner la mort, suivant la morale Payenne, ne sauroit volontairement sortir de cette prison sans la forcer. Comment donc Ciceron a-t-il pû dire: *Nec tamen illa vincla carceris ruperit*? Lui, qui vient de louer Caton, de s'être donné la mort. Voici, à mon avis, sa pensée, qui n'a pas encore été bien développée. Il prétend que l'hommeicide de soi-même est condamnable, à moins qu'on n'y soit porté par de bonnes rai-

raisons, & en quelque manière par les ordres de ce Dieu qui est en nous-même. Sur quoi il compare notre ame à un accusé, qui est dans les prisons. Car comme il ne lui est pas permis de briser ses chaînes, sans l'autorité de son Juge; de même notre ame ne doit point rompre les liens, qui l'attachent au corps, sans la permission de la Divinité, qui nous guide, c'est-à-dire, de notre raison. Il faut donc rétablir ainsi ce passage: *Nec tanquam ille vincula carceris ruperit, (Leges enim vetant) sed tanquam à magistratu, aut ab aliqua potestate legitima, sic à Deo evocatus, atque emissus exierit.* Les Critiques savent, que *tamen* & *tanquam* sont souvent confondus dans les Manuscrits. Un Critique cité dans la dernière édition de M. Davies, corrige: *vincla corporis*. Mais cela n'est aucunement nécessaire.

CAP. XXXI. *Ad se. i. sum advocamus*] Quelques Manuscrits ont *evocamus*. D'où je lirois volontiers, *revocamus*.

Nec quidquam aliud est, quàm emori discere. M. Davies a corrigé dans sa dernière édition: *Secernere autem à corpore animum, nec quidquam aliud, est mori discere.* Mais cela fait un trop grand changement. Il est vrai qu'il y a beaucoup de variété dans les Manuscrits. Cependant puisque quelque-uns ont, *ne quidquam*, je crois qu'il faut s'y tenir. Cicéron a dit ci-après, chap. 3 *Ne quidquam mali esse in morte.* Le P. Schott Nodori. *Cic. IV, 16.* est pour, *Nihil*

hil quidquam. Mais je ne fais s'il ne faudroit pas entièrement effacer *discere*, suivant mon ancienne édition. Car il est évident, que Cicéron traduit ici Platon, *Phædon.* p. 4, T. I, edit. H. Steph. dont voici le texte: Χωρίς ὃ τὸν ψυχῶν ἔσθλα-
 τῶ ἀπαλλαγῆσαι, αὐτὸ καὶ αὐτὸ εἶναι, ἀλλὰ
 μὴ ἀλλο τι ἢ ὁ θάνατος ἢ τῷ; *Animum à cor-
 pore sejunctum per se ipsum seorsim extare,
 quidnam hoc est aliud, quàm mors?* Et un peu
 plus bas, p. 67: Οὐκοῦν ἔτι τοῦ θάνατος ἐνο-
 μάζεται, λύσις, καὶ χωρισμὸς ψυχῆς ἀπὸ σώμα-
 τος; *Solutio, ἔξ separatio animi à corpore,
 nonne hoc illud est, quod mors vocatur?*

Et si ve retrañabis, si ve properabis.] Je li-
 rois, *si ve retreñabis, si ve probabis.* Ce der-
 nier mot se trouve dans un Manuscrit cité
 par M. Davies, & répond à merveilles à
retreñabis, qui vaut autant que *detreñab-*
is. Cela fait le même sens, que la cor-
 rection proposée par M. Bentley, *obtem-*
perabis, & que celle de M. Davies, *pare-*
bis, & s'éloigne moins du texte. Peut-être
 voudra-t-on conserver *retrañabis*, à cau-
 se de ce qu'a dit notre docte Saumaïse sur
 l'Histoire Auguste, pag. 31, pour prouver
 que ce mot signifie aussi *refuser*. Mais il
 ne s'appuie que sur quelques passages, qui
 sont vrai-semblablement corrompus. Car
 il est plus naturel de penser, que les La-
 tins ont dit *retreñto*, pour *detreñto*, que de
 croire qu'ils ont donné tant de significa-
 tions différentes à *retrañto*. En effet je
 trouve dans Columelle, II, 2, sur la fin:
 Ju-

Juvencum retreſtatem, calcitroſumque reddi; & je ſuis perſuadé que ce mot doit être rétabli dans les paſſages d'Aurélius Victor, & autres, qu'a citez Saumaſe. M. Wopkens, *Leſt. Tull* I, 9, corrige: *Sive retardabis, ſive proſperabis*. Mais c'eſt dommage qu'on ignore ce beau ſecret, de retarder ſa mort.

Quid refert? Adſunt enim qui hæc non probent.] Qui étoient ces aſſiſtans, qui étoient d'un autre avis? On ne voit point qu'il y en eût, & Cicéron peu après en parle comme de gens abſens. Cela ne peut auſſi être entendu de ſon Diſciple, qui l'ailurera dans un moment, qu'il n'eſt pas dans d'autres ſentimens. Il faut donc lire; *Absunt enim, &c* Qu'importe, lui dit ſon Diſciple, que vous entriez dans cette diſcuſſion, ſi la mort, loin d'être un mal, eſt un bien au contraire, puis-qu'il n'y a ici perſonne, qui ſoit diſpoſé à vous contredire? Je ne fais au reſte, pourquoi dans les dernières éditions de M. Davies on a oublié de diſtinguer ici les Interlocuteurs.

Doctiſſimus quiſque contemnit.] Quand ce dernier mot ne manqueroit pas dans quelques anciens Manuſcrits, citez par Manuce, & par Lambin, on s'appercevrait aſſez qu'il eſt ici de trop. Car en le laiſſant ſubſiſter, on ne ſauroit faire la conſtruction de ce paſſage, qu'en cette ſorte: *Catervæ veniunt contradicentium, non ſolum Epicureorum, acerrimè autem Di-*
caar-

caarchus contra hanc immortalitatem disseruit. Ce qui n'est pas supportable à mon avis. D'ailleurs, en faisant dire ici à Cicéron, qu'il ne méprise par les Epicuriens, on le fait tomber en contradiction avec lui-même. Car il en parle par-tout avec mépris, comme on le voit en plusieurs endroits, & entre autres, *Tuscul. III, 21 : & De Nat. Deor. I, 32 : & II, 17, & 29.* Comment pourroit-il donc dire ici : *Nescio quomodo doctissimus quisque contemnit ?* Je ne sais si je me trompe; mais il me paroît que ce passage doit être rétabli en cette sorte, en suivant le Manuscrit de Manuce, & en changeant seulement une lettre : *Catervæ veniunt contradicentium, non solum Epicureorum (quos equidem non respicio) sed nescio quomodo doctissimus quisque. Acerrimè autem delicta mea Dicæarchus contra hanc immortalitatem disseruit.* Quand Cicéron a dit que les Savans combattoient pour la plupart, l'immortalité de l'ame, il a voulu seulement parler de ceux de son temps, où les Stoïciens avoient la principale vogue. D'ailleurs Lactance, *Divin. Instit. VII, 7*, nous apprend que, quoique la doctrine de Platon sur l'immortalité de l'ame fût la meilleure, ses disciples cependant ne pouvoient la défendre contre les objections des autres Philosophes : *sed aliis refellentibus defendere id, quod invenerant, nequiverunt.* Il n'étoit donc pas surprenant, que le plus grand nombre des Savans abandonnât une opi-

Tome III. C nion,

nion, qui paroïssoit renfermer des difficultés insurmontables.

CAP. XXXII. *Num vis igitur, &c.*] Le P. Schott, *Nodor. Cicer. IV*, 16, sur l'autorité de quelques Manuscrits, corrige: *Numne vis igitur audire, cur, etiamsi ista sint, mors tamen, &c.* Il prouve de plus par divers exemples, que cette manière de sous-entendre *vera*, est ordinaire à Cicéron, ainsi qu'à d'autres bons Auteurs. M. Bentley, & M. Davies ont aussi corrigé: *Numne*.

In his est enim aliqua obscuritas.] Cette proposition est sans doute trop générale, & il paroîtroit absurde de dire sans restriction, qu'il y a de l'obscurité dans les choses les plus claires. Paul Mahuce a si bien senti cela, qu'il a proposé de réformer ainsi tout ce passage. *Labamus, mutamusque sententiam. Clarioribus etiam in rebus inest aliqua obscuritas.* Mais je crois que sans faire un si grand changement, il suffiroit de lire: *Labamus, mutamusque sententiam, clarioribus etiam in rebus. In his est enim aliquando obscuritas.* La manière abrégée d'écrire *aliquando*, a pû donner lieu à cette faute.

Istos vero, &c.] Comme ceci renferme la raison, sur laquelle Cicéron assure, qu'il faut abandonner en cette occasion le sentiment des Stoïciens, il n'est pas naturel que cela soit dit par son disciple, ni qu'il coupe ainsi la parole à son maître.

maître. Aussi cela ne se trouve de la sorte, ni dans le Manuscrit du Roi, ni dans ceux de Leyde, ni dans mon ancienne édition, ni dans celle d'Alde l'ancien, ou autres antérieures à celles de Paul Manuce & de Lambin. Toutes supposent, que c'est ici une suite du discours de Cicéron, qui finit à *Bene reprehendis*, & recommence à *credamus*. Cela doit donc, ce me semble, être rétabli de la sorte.

Eo concesso, quod volant, consequens.] Ces mots, *quod volunt*, ne peuvent se lier à ce qui suit. Car les Stoïciens n'auroient pû nier une chose, dont ils auroient reconnu la conséquence. Ils ne peuvent se lier non plus à ce qui précède. Car qui est-ce qui n'accorde pas ce qu'il soutient lui-même? Je crois donc que Cicéron avoit écrit: *Sed eo concesso, quod volumus, consequens idcirco, non dant, &c.* Je proscriis *id* certe, tant sur l'autorité de quelques bons Manuscrits, que parce que cet *id* ne peut subsister avec l'*illud*, qui précède. Car voici la construction de tout ce passage: *Illud autem non dant, ut cum diu permanferit, ne intereat; quod non modo facile ad credendum est, sed idcirco consequens, eo concesso, quod volumus.*

Quæ gignuntur in corpore:] Il n'est pas question ici de ce qui s'engendre dans le corps; mais de ce qui tire son principe du corps. Aussi est-il dit un peu plus haut: *Multa à corpore existunt.* Et ici l'un

des Manuscrits de Leyde a, *que gignuntur à corpore*. C'est la vraie leçon, si je ne me trompe.

CAP. XXXIII. *Quæ similitudinem faciant*] Ou plutôt *faciunt*, suivant mon ancienne édition,

Cur nascatur animi similitudo.] Il faut nécessairement ici un pluriel, pour marquer la ressemblance d'une ame avec une autre; d'où Panétius concluoit que l'une étoit produite par l'autre. Manuce, & Lambin avoient donc raison de corriger, & de ponctuer ainsi ce passage: *Nihil necessitatis affert, cur nascantur animi, similitudo*. M. Bentley paroît en effet avoir adopté cette correction, que je crois sûre, de même que le changement qu'il fait de *similitudines*, en *dissimilitudines*.

CAP. XXXIV. *Video te altè spectare,*] Le Manuscrit du Roi, ceux de Leyde, & mon ancienne édition, confirment cette leçon; & ce qui la met hors de doute, c'est cet autre passage de Cicéron, *Somn. Scip. VII*, qui est toutesemblable: *Altè spectare si voles, atque hanc sedem, & æternam domum contueri*.

Dēmocritici negant.] M. Davies a corrigé, *Democritēi*, en sa seconde édition. Mais il ne faut rien changer. Cicéron, *De Orat. I, 10*, a dit de même: *Pythagorei omnes, atque Democritici*. Aussi M. Davies a-t-il rétabli en dernier lieu l'ancienne leçon. Et

Et falsum esse arbitror] Il faut, ce me semble, *At falsum, &c.*

- *Illud angit, &c.*] Dans quelques anciennes éditions, entre autres dans celle de Robert Estienne de 1528, ceci est mis avec beaucoup de vrai-semblance dans la bouche du Disciple, & Cicéron répond : *Vide ne à malis dici verius possit.* En effet le Disciple y tient le langage du vulgaire, & le Maître répond en Philosophe.

Quid ego nunc lugeam vitam hominum, &c.] Ceci me paroît devoir être ainsi ponctué : *Quid! Ego nunc lugeam vitam hominum?* C'est à-dire : Mais quoi! déplorerai-je ici la condition des vivans? Je le pourrois avec justice. Mais, &c.

[*A Rege Ptolemæo*] Lequel est-ce des Rois d'Egypte, Successeurs d'Alexandre, qui portèrent tous le nom de Ptolémée? C'est-ce qu'il n'est pas aisé de décider; les Anciens ne nous ayant rien dit de cet Hégésias, qui nous puisse guider sur cela avec une pleine certitude. Il est sûr cependant, que Vossius le père s'est trompé, lorsqu'en son *Traité des Historiens Grecs, Lib. I, cap. 12*, il a supposé qu'Hégésias étoit contemporain de Platon. M. Ménage a démontré la fausseté de ce fait, en ses *Remarques sur Diogène Laërce, II, 86*, & auroit pû ajouter à ses preuves celle-ci, que le règne des Ptolémées n'a commencé qu'assez long-temps après la mort de Platon. Mais ce Critique

54 REMARQUES.

n'ayant rien dit sur le temps, où a vécu Hégésias, voici quelle est sur ce point ma conjecture. Elle est appuyée sur le même endroit de Diogène Laërce, où se trouve marquée en cette sorte la succession des Sectateurs d'Aristippe, Chef de la Secte Cyrénienne.

ARISTIPPE.

Aréta, condisciple d'Antipater.

Aristippe le jeune,	Epitimède,
<i>Disciple d'Aréta.</i>	<i>Disciple d'Antipater.</i>

Théodore, surnommé le Dieu,	Parabatès,
<i>Disciple d'Aristippe.</i>	<i>Disciple d'Epitimède.</i>

Hégésias, *Disciple de Parabatès.*

Il est constant que Théodore, surnommé le Dieu, vivoit du temps du Roi Ptolémée, fils de Lagus, suivant le témoignage du même Diogène, II, 101. Puis donc qu'Hégésias étoit postérieur d'une génération, on peut raisonnablement conjecturer, qu'il vivoit sur la fin du règne du même Ptolémée, qui fut de près de 40 ans, ou plutôt sous celui de son fils, Ptolémée Philadelphie. Car on fait combien sous son règne les Lettres florissoient à Alexandrie, où Hégésias enseignoit, ainsi qu'il paroît par ce passage de Cicéron. Et comme il étoit fort

fort éloquent, au rapport de Valère Maxime, *VIII*, 9, je ne doute presque pas, que ce ne soit le même Hégésias, Magnésien, que Cicéron met ailleurs au nombre des Orateurs, & Vossius au nombre des Historiens; quoique ce dernier en fasse un Auteur différent par une suite de l'erreur, que j'ai ci-dessus remarquée. Du moins est-il certain qu'ils vivoient dans le même temps.

Emuro se in mare abjecisse] Callimaque dit de même: ἀφ' ὑψηλῆς τεῖχεσσι. Mais ce mur ne pouvoit être celui de la Ville d'Ambracie, laquelle étoit éloignée de la mer de 80 stades. C'étoit apparemment celui des fortifications d'un beau port, qu'avoient sur cette mer les Habitans de la même Ville, & dont Scylax parle ainsi au Chapitre d'Ambracie: Ἐστὶ δὲ καὶ ἐπὶ θαλάσσης τεῖχος, καὶ λιμὴν κάλλιστος. Callimaque, que Cicéron paroît ici traduire, dit que Cléombrote se précipita dans les Enfers, εἰς αἴδη. Ce qui a engagé un Critique à corriger: εἰς ἄλῃδι. Mais cela n'est pas nécessaire. Car Cicéron traduisant en Orateur, n'a pas voulu employer une expression poétique, & sachant que ce mur étoit situé sur la mer, il a raconté la chose, comme il a jugé qu'elle s'étoit passée. Ovide, *in Ibin*, v. 455, parlant du même fait, a dit, comme Callimaque, *in Tartara*.

CAP. XXXV. Metellus ille honoratus qua-

tuor filiis, &c.] Il veut parler de Q. Cæcilius Metellus, surnommé *Macedonicus*, duquel, & de ses quatre fils, que le père avoit vû revêtus des plus grandes dignitez, Cicéron parle en plusieurs endroits. M. Davies a corrigé avec raison en sa dernière édition, *honoratis*, au lieu d'*honoratus*. Car qui a jamais dit, qu'on soit honoré pour avoir quatre fils? Mais il me semble que tout ce passage, pour être correct, & bien entendu, doit être lû & ponctué ainsi: *Sit igitur aliquis, qui nihil mali habeat, nullum à fortuna vulnus acciperit; Metellus ille, honoratis quatuor filiis; aut quinquaginta Priamus, à quibus septemdecim iussu uxore nati. In utroque, &c.* Si l'on lit, *at*, ou *Et quinquaginta Priamus*, on ne voit point à quoi cela pourroit se rapporter; au lieu que le sens est clair, par le léger changement que je propose. Supposons quelqu'un, dit Cicéron, qui soit dans la situation la plus brillante, & la plus heureuse; comme un Métellus, qui couvert de gloire par lui-même, voyoit encore ses quatre fils comblez d'honneurs; un Priam qui avoit cinquante fils, dont dix-sept de légitimes. La Fortune avoit les mêmes droits sur l'un & sur l'autre. Mais il n'y en eut que l'un, qui éprouva son inconstance. Il est évident par ce qui suit, qu'il représente Priam dans le temps qu'il étoit dans sa plus grande prospérité. J'ai lû *septemdecim*, ainsi que dans les Manuscrits. Cependant, comme on ne sauroit guère douter, que Cicéron n'ait eu en vue ce qu'a dit là-dessus Homère, au der-

dernier livre de l'Iliade, & qu'il n'a point fait de nombre rond, je suis persuadé qu'il avoit mis: *novemdecim*. Cela étant écrit en chiffres anciennement, il a été aisé de s'y équivoquer.

Vitam evitare] Cette expression, qui m'avoit d'abord fait quelque peine, doit être conservée. Les Anciens disoient, *evitare*, pour *occidere*. Apulée, *Metam. Lib. III.* s'en est servi en cette phrase: *Nec enim verisimile est, hominem solitarium tres tam validos evitare juvenes*. L'ancien Glossaire: *Ἐναγίζω, Evito*. Plaute, *Casin. Act. 3, Sc. 6, v. 21*, s'est servi du verbe *invito* dans le même sens:

Gladium

Ancilla Casinam habere ait, qui me atque te invitet.

Il l'emploie encore pour étriller; en cet autre vers, *Rudent. Act. 3, Sc. 5, v. 31.*

Ni istunc istis invitassitis

Usque adeo, donec, quâ domum abeat, nesciat.

Quasi vero ista, vel quidquam] Ce *vel*, qui est dans tous les Manuscrits, est manifestement corrompu. Quelques Critiques ont proposé de lire, *Ista vi*. J'aimerois mieux, *Ista necesse*. Car qui doute, qu'il ne pût alors arriver à Priam quelque chose de moins triste que cette violence? Mais après tant de malheurs, la mort étoit ce qui pouvoit lui arriver de plus heureux.

On peut pourtant répondre, qu'il est ici question d'une violence, qui ôte la vie à ce malheureux Prince.

Quod si ante accidisset.] M. Davies a bien fait de corriger, *occidisset*. Ce mot se trouve ainsi, non-seulement dans plusieurs éditions anciennes, mais encore dans le Manuscrit du Roi, & dans un de ceux de Leyde.

Tamen eventum omnino amisisset.] M. Davies lit avec raison, *talem eventum*. Ce qui avoit déjà été proposé par H. Estienne, en ses corrections sur Cicéron, pag. 104. Mais y a-t-il quelque exemple d'*eventum amittere*, pour dire, *éviter un événement*? C'est dont je doute fort. En attendant qu'on me le montre, je croirois qu'il faut lire: *talem eventum omnino non vidisset*. La négative s'est confondue avec la dernière syllabe d'*omnino*. Cela est très-ordinaire dans les Manuscrits. On pourroit lire aussi: *talem eventum omnino amovisset*.

Cum graviter egrotaret.] Ou plutôt, *egrotasset*, comme en mon ancienne édition.

Non exercitu amisso nudus, in servorum ferrum, & manus incidisset.] Ce *nudus* peut servir, ce me semble, à corriger un autre passage de Cicéron, de *Divinat.* II, 9, qui a bien donné de l'exercice aux Critiques. C'est celui, où parlant du même Pompée, il dit: *Pompeium censes, tribus suis consularibus, tribus triumphis, maximamque re-*
rum

rum gloria letaturum fuisse, si scisset, se in solitudine Ægyptiorum trucidatum iri amisso exercitu? Cet endroit est manifestement corrompu. Car comment Cicéron auroit-il pu traiter de solitude un lieu aussi peuplé, que le rivage de Péluse; sur-tout dans un temps, où le Roi Ptolémée y étoit avec une armée, & même avec une flotte, comme on le voit ci-après, III, 27? Tanneguy le Fèvre, *Epist. I, 4*, a tenté le premier de rétablir ce passage, en lisant: *se à satellite Ægyptiō contrucidatum iri*. Mais cette conjecture paroît trop hardie, & trop éloignée du texte. Cela a donné lieu à M. Davies, en ses Notes sur César, *De Bell. Civil. III, 104*, d'en proposer une autre, qui est de lire: *Se in celone Ægyptiorum trucidatum iri*. Toute ingénieuse qu'elle est, je ne fais si elle ne s'écarte pas trop de la leçon ancienne. On s'en écarteroit même davantage, si on lisoit, comme il le faudroit, *celoce*, qui est le vrai nom de cette espèce de barque, comme on le peut voir dans le Commentaire de Jérôme Colonne, sur ce vers d'Ennius: *Labitur unēla carina per equora cana celocis*, où il montre, que dans le passage d'Isidore, cité par M. Davies, il faut lire: *celoces*. Cela est encore confirmé par ce que dit Saumaïse en ses Observations *Ad Jus Attic. & Rom. pag. 699*: & par Scheffer, *De Milit. Naval. II, 2, p. 68*. En effet, *eelon* est toute autre chose suivant le même Saumaïse, *In Solin. p. 589, edit. 1.* M. Wopkens, *Leſt. Tull. III, 7*, rejette avec rai-

son toutes ces conjectures. Moi-même dans la première édition de ces Remarques, j'en avois proposé plus d'une; mais sans en être content. Mais enfin, à force d'y faire réflexion, il m'est venu une pensée, qui me paroît la véritable. C'est de lire: *Se in servitudine Ægyptiorum trucidatum iri*. Je ne m'étendrai pas à en rapporter des preuves, parce qu'on les trouve dans mes Observations sur le v. 240. du Poëme de Pétrone de la Guerre Civile, imprimées depuis peu.

Non liberi deleti] M. Bentley a fort bien vu, que cette correction ne pouvoit subsister, non seulement à cause que tous les Manuscrits ont, *defleti*, ou *fleti*, mais encore parce qu'il est faux, que du vivant de Cicéron tous les fils du grand Pompée eussent péri. En effet Sexte Pompée, l'un d'eux, ne fut tué que sous le Consulat de L. Cornificius, & d'un autre Sexte Pompée, au rapport de Dion Cassius, *Lib. 49, p. 403*. Mais que signifie, *non liberi defleti*? M. Bentley dit que cela marque la douleur qu'eut Pompée, de laisser ses enfans dénués de tout secours, & dans un danger évident de périr. Je ne saurois être de ce sentiment. Car 1°. Pompée ne se croyoit point si près de sa fin, quand il fut indignement assassiné. Ainsi il n'eut pas le loisir de verser des larmes sur la triste situation, où il laissoit sa famille. 2°. Il étoit bien éloigné de croire ses affaires si fort desespérées, ayant en-

encore un puissant parti, non seulement dans Rome, & parmi les Sénateurs, qui avoient échappé à la déroute de Pharsale, mais même chez les Rois ses alliez, soit d'Asie, soit d'Afrique. Ce qui est si vrai, que même après sa mort, ce parti se soutint encore quelque temps sous la conduite de ses deux fils, de Scipion son beau-père, & du célèbre Caton. Que déterminerons-nous donc sur ce passage? Il y a apparence que Cicéron avoit écrit: *non liberis inde fletus*. Ce n'est pas à dire, que ses enfans ne l'aient pas pleuré. Cela signifie, qu'ils n'eurent pas la consolation de lui rendre les derniers devoirs. Il n'est pas surprenant, que Cicéron mette cela au rang des malheurs, après avoir compté ci-dessus parmi les bonheurs de Métellus, celui d'avoir été porté sur le bucher par ses enfans: *Metellum multi filii, filia inrogum imposuerunt*. Genre de félicité, que vante aussi Valère Maxime, VII, 1, n. 1, & qui a été encore exalté par beaucoup d'autres.

CAP. XXXVI. *Etiam si non evenerint, &c.*] En suivant les vestiges des Manuscrits du Roi, & de Leyde, & de mon ancienne édition, il me semble que ce passage seroit mieux tourné de cette sorte: *Hæc morte effugiuntur; & si non evenerunt, tamen possunt evenire. Sed homines, &c.*

Proinde quasi] Un Manuscrit de Leyde a *perinde*; & beaucoup mieux, à mon avis. Car, quoi qu'en disent certains

Grammairiens, j'ai peine à croire qu'on ait confondu ces deux mots. Mais la manière d'écrire le *pro*, & le *per*, par abréviation, a causé cette confusion, qu'il seroit bon d'éviter.

Ergo etiam carere mortuos, &c.] La ponctuation proposée ici par M. Bentley, *Ergo etiam carere mortuos vite commodis? idque esse miserum?* ponctuation suivie par M. Davies en ses dernières éditions, apporte bien quelque remède à l'équivoque qui y étoit. Mais ils n'ont pas fait attention, qu'en faisant dire à Cicéron: *certè ita dicant necesse est*, il semble qu'il ait forcé ses adversaires à convenir de quelque conséquence, qui leur étoit désavantageuse. Cependant ce n'est point cela; car il n'est question que d'exposer simplement leur thèse; savoir, que si l'homme perd en effet de vrais biens par la mort, il s'ensuit que cette perte le rend malheureux. Il est donc évident, que Cicéron avoit écrit: *Sed hoc ipsum concedatur, bonis rebus homines morte privari. Ergo etiam carere mortuos vite commodis, idque esse miserum (certè ita dicunt) necesse est.*

Opinor, hac incommoda] Ou plutôt, *Hæc, opinor, incommoda*, suivant le Manuscrit du Roi, mon ancienne édition, & les dernières de M. Davies.

Dicitur enim alio modo] Je ne vois pas qu'il soit nécessaire de corriger, *illo modo*, comme l'avoit voulu faire M. Davies.
Aussi.

Aussi s'est-il réformé en sa troisième édition.

Carere enim in morte] Au lieu d'*enim*, qui ne se trouve qu'en peu de Manuscrits, & qui fait ici un mauvais effet, peut-être faut-il lire, *quem*, & au lieu de *morte*, rétablir *malo*, qui est dans la plupart des anciennes éditions. Car il paroît que Cicéron dit ceci par opposition à ce qui suit: *dicitar illud, bono carere*. Je ne sais pourquoi M. Davies, qui étoit de cet avis, en a changé dans sa dernière édition.

Intelligi tamen potest regno carere.] Quoique mon ancienne édition confirme la conjecture de M. Davies, qui lit, *regno te carere*, je ne sens néanmoins pas pourquoi il a préféré cette leçon. Voyez sur cela l'Observation de M. Wopkens, *Lect. Tull. I, 9*.

CAP. XXXVII. *Exercitus ad non dubiam mortem concurrerunt.*] M. Davies avoit d'abord corrigé, *cucurrerunt*. Ce qui est confirmé par l'ancienne édition d'Alde, & par celle de Robert Estienne de 1528, ainsi que par un ancien Manuscrit, cité, & suivi par Fulvius Ursinus. Je crois pourtant avec M. Wopkens, *Lect. Tull. I, 9*, qu'il ne faut rien changer à ce passage; & M. Davies l'a reconnu en sa troisième édition.

At id ipsum odiosum, &c.] Dans mon ancienne édition, & dans celles d'Alde,
&

& de R. Estienne, dont je viens de parler, ceci est mis dans la bouche du Disciple; & ce qui suit: *Odiosum; si id esset, &c.* dans celle de Cicéron. Fulvius Ursinus cite un ancien Manuscrit, qui y est conforme, & il le préfère aux autres avec assez de fondement.

Cur igitur & Camillus, &c.] Je ne fais pourquoi M. Davies, malgré tous les Manuscrits, & toutes les éditions, vouloit qu'on lût; *Cur igitur aut Camillus, &c.* Et plus bas: *Aut cur ego doleam.* Cela n'est nullement nécessaire. Aussi a-t-il changé d'avis dans sa troisième édition.

CAP. XXXVIII. *Et posteritatem ipsam*] La conformité des trois Manuscrits de Leyde, avec mon ancienne édition, où on lit: *Ut posteritatem &c.* me feroit paucher à préférer cette leçon, qui fait un très-bon sens, quoique je ne condamne pas l'autre.

Sic exitum mors.] Il faut; *exitium*, comme dans l'un des Manuscrits de Leyde. Car c'est précisément le contraire d'*Initium*.

Quam qui leviores faciunt] M. Davies avoit proposé de lire: *Quam quo leniores.* Mais il ne faut rien changer; & lui-même s'est réformé dans la suite. Cicéron parle de ceux, qui pour nous donner une idée moins effrayante de la mort, disent qu'elle ressemble au sommeil.

Quasi vero quisquam, &c.] M. Davies avoit.

avoit voulu rejeter toute cette phrase, disant qu'elle est contraire au but de Cicéron, qui est de rendre la mort moins odieuse; & contraire de plus à sa façon de penser, qui est de comparer souvent la mort au sommeil. Mais s'il fait quelquefois cette comparaison, ce n'est que pour raisonner sur les principes des autres, & pour montrer, que quand on les suivroit, il ne faudroit pas craindre la mort. Ici son objet est seulement de faire voir, qu'on s'abuse; quand on veut nous rassurer contre la frayeur de la mort, en nous disant que c'est une espèce de sommeil. Car dès qu'il est perpétuel, quel avantage y trouvons-nous? Et quel est l'homme, ajoute-t-il agréablement, qui se crût gratifié du Ciel, si on lui accordoit quatre-vingt-dix années de vie, à condition qu'il dormiroit les trente dernières? Un Cochon, quelque goût qu'il ait pour le sommeil, ne voudroit pas qu'on prolongeât sa vie à ce prix. Et de là il conclura dans peu, qu'il y a des considérations plus fortes, qui doivent nous porter à mépriser la mort. Ce sont apparemment ces réflexions, qui ont depuis fait changer de sentiment à M. Davies.

Nescio quando in Latmoob dormivit, &c.] Antoine Augustin, au rapport de Fulvius Ursinus, lisoit, *nescio quomodo*; & peu après il effaçoit, *Qui est mons Caria*, comme une explication marginale. Ce n'est pas sans vrai-semblance. Cependant j'ai remarqué, que Cicéron donnoit quelquefois

fois de ces sortes d'explications. Mais je ne fais pourquoi M. Davies a corrigé: *ut nescio quando*. Un peu plus bas il faut, ce me semble: *Et nondum, opinor, est expectatus*; ou bien: *nondum, opinor, expectatus*, comme dans l'édition de Paul Manuce, & dans celle de Lambin.

Num igitur eum curare censes, cum Luna laboret, &c.] Si l'on conserve, *laboret*; il faut peu après, *osculatur*, suivant un Manuscrit cité par M. Davies. Que si l'on préfère, *oscularetur*, il faut lire ici, *laboraret*, qui se trouve dans un des Manuscrits de Leyde, & dans l'édition de 1528. Mais en ce cas la construction demande, *curasse*, au lieu de *curare*. Je préférerois la première façon, à cause que ce qui suit est au temps présent.

Habes somnum imaginem mortis,] On lit dans mon ancienne édition: *Habet somnus imaginem mortis*. Ce qui est mieux, à mon avis. J'adopte aussi le retranchement, que fait Fulvius Ursinus, sur la foi d'un ancien Manuscrit, du mot, *sensum*, qui finit cette phrase dans l'édition de Gruter, & dont la répétition est choquante.

CAP. XXXIX. *Acerbius exegit natura.*] J'aime mieux, *enigit*, comme dans le Manuscrit du Roi, dans l'édition d'Alde, dans celle de Lambin, & dans quelques autres.

Nondum gustaverat, inquiunt.] M. Davies préfère, *inquit*, qui se trouve en quel-

quelques Manuscrits, & même dans mon ancienne édition. Mais si près de *putant*, il me semble qu'*inquit* auroit mauvaise grace. D'ailleurs le plus grand nombre des Manuscrits est pour *inquiunt*, & Cicéron s'en est servi plus d'une fois. Mais je crois qu'il est mieux de lire, *gustaverant*, comme dans l'un des Manuscrits de Leyde. Car il vient d'être parlé de deux espèces d'enfans.

Hic autem jam sperabat magna, quibus fructu perat. Comment ne faisoit-il qu'espérer ces choses, dont il avoit déjà commencé de jouir? Je suis le plus trompé du monde, où Cicéron avoit écrit: *jam spirabat magna, &c.* Cette façon étoit très-usitée, & comme consacrée pour les courages grands, & élevez, & qui s'étoient signalez par de hautes entreprises. Virgile, VII, 510, de l'Enéide: *Rapta spirans immane securi*. Properce, XII, 53, du Livre II de ses Elégies: *Magnum spiramus amantes*. Silius Italicus, XVII, 536, de son Poëme: *Spirans ingentia Pænus*. A quoi on peut ajouter je ne sais combien d'autres exemples pareils, qu'a recueillis N. Heinsius, tant sur cet endroit de Silius, que sur Ovide, *Metamorph. V*, 348, lesquels ne permettent guère de douter de la certitude de ma conjecture. On y peut encore ajouter ce passage de Cicéron, *Ad Attic. IX*, 5, où il a dit dans le même sens: *Venit ad me Q. Fufius, quo vultu, quo spiritu?*

Après

Après avoir écrit ceci, j'ai reconnu avec plaisir, que Colérus, sur cet endroit de Valère Maxime: *Carthaginem magna spirantem*, &c. III, 7, 1, avoit eu la même pensée sur notre passage, & que Vorstius l'avoit confirmée par l'autorité d'un Manuscrit; qu'il avoit vû en Brandebourg. Un de mes amis croyoit qu'on pouvoit lire: *spectabat magna*. Et en effet Cicéron, *Offic. II, 13*, a dit: *Juvenes magna spectare debent*: comme encore ci-dessus, c. 34: *Video te altè spectare*: & *Pro Rabir. c. 10*: *Nihil nisi sempiternum spectare*. Mais je crois qu'ici, *spectabat* ne convient pas mieux que *sperabat*.

Multo sæpius lacrymasse Priamum, &c.] Cette pensée a été imitée par l'Auteur d'une jolie Inscription antique, mise sur le tombeau d'une jeune fille, & rapportée pag. 377 du Recueil de Fabretti. En voici les derniers vers:

*Perpetuo talis gemitu, lacrymisque rotandæ,
Infelix, ævo tam cito quæ caruit;
An felix, ægræ potius subducta senectæ.
Sic Hecubæ flevit Penthesilea minus.*

Nam, reor, nullis, &c.] On peut bien dire, qu'une plus longue vie devroit être plus agréable au vieillard, qui certainement meurt avec regret pour l'ordinaire. Mais il y auroit de l'absurdité à prétendre, que la vie ne sauroit être plus agréable à personne, qu'à lui. Je suivrois donc ici le sentiment de Paul Manuce, qui sur

sur l'autorité d'un Manuscrit, auquel est conforme mon ancienne édition, lisoit: *Nam, reor, illis si vita longior daretur, posset esse jucundior.* Le P. Schott, Nodor. Cic. IV, 16, est pour *Nullis*, & croit qu'au lieu de *jucundior*, il faudroit *jucundius*. Mais cela n'est pas nécessaire.

Hoc longum ducimus.] M. Davies a très-bien fait de rétablir, *dicimus*, qui se trouve dans la plupart des Manuscrits, aussi bien que dans mon ancienne édition, & dans celles d'Alde, de Robert Estienne de 1528, de Paul Manuce, de Lambin, &c.

Prorata parte à vita longa, aut brevia] M. Davies avoit d'abord défendu cette leçon. Ensuite il a préféré: *Ita longa, &c.* Pour moi je donneroie la préférence à l'un des Manuscrits de Leyde, où on lit: *Prorata parte aut longa, aut brevia dicuntur.* On comprend aisément comment *Aut* a été changé par les Copistes en *A vita*.

Eò magis, si etiam solstitiali die.] Ou plutôt, suivant mon ancienne édition: *Eò magis etiam, si solstitiali die.*

CAP. XL. *Quod enim levius huic levitati*] *Levius* si près de *levitati*, fait un mauvais effet. Ainsi M. Davies a très-bien fait de corriger, *lenius*. J'approuve aussi le changement qu'il a fait peu après de *molestissimis* en *mollissimis*, qui se trouve dans l'un des Manuscrits de Leyde, comme dans quelques autres.

Quàm

Quàm Chaldeorum promissa consecuti sumus] Ou plustôt, *simus*, comme dans le Manuscrit du Roi.

Quod si expectando, & desiderando pendemus animis,] L'un des Manuscrits de Leyde porte, *speetando*, & mon ancienne édition, *expetendo*. La vraie leçon est, si je ne me trompe: *Si & speetando, & desiderando*. Ce mot, *speetare*, se prend souvent pour former des desseinis vastes, & généreux, & se trouve sur-tout employé en ce sens dans Cicéron, comme on peut le voir dans les exemples que j'ai rapportez sur le chapitre précédent. Le mot *expectare* est foible, & moins élégant. Pour ce qui est du mot *animis*, je suis entièrement de l'avis de M. Davies.

Quàm me delectat Theramenes] A propos de Théramène, je proposerai ici une conjecture, sur un passage de Valère Maxime, III, 2, Ext. 6, où il est parlé de cet illustre Athénien, & qui m'a toujours paru corrompu. Il y est dit que Théramène mourut, *inimicorum existimatione punitus, suo judicio finitus*. Les Commentateurs expliquent ce dernier mot par *mortuus*. Mais cela feroit un sens ridicule. Car qu'y auroit-il d'extraordinaire, qu'en cette situation Théramène se tint pour mort? D'ailleurs *punitus* & *finitus* n'ont rien de contraire. Un changement très-léger rendra à ce passage sa première grâce. Il ne faut que lire: *suo judicio fruitus*. Ce participe vient de *Frui*, qui se prend sou-

souvent pour, Etre content, & se réjouir. Dans Tacite, *Hist. III*, 83, on lit: *Exultabant, fruebantur, nulla partium cura*. Ce que quelques Critiques ont voulu changer mal à propos. Le jeune Pline, au chap. 34 de son Panégyrique: *Fruebamur, cum ad lenta supplicia ducerentur*. Et cette jolie Inscription, pag. 986, n. 7, du Recueil de Gruter: C. NÆVIUS. J. L. DROMO. ET NÆVIA J. L. PHILUMENA. DUM. LICUIT. SUAVITER. FRUCTI. SUNT. ANNOS. LV. Car *fructi*, & *fruiti*, c'est la même chose. Claudien, v. 224, de son Poëme sur le Consulat de Mallius Théodorus, parlant de celui qui prend plaisir à la peine d'autrui: *Qui fruitur pœna, ferus est*. Ce mot se trouve pareillement employé plus d'une fois dans les Déclamations de Quintilien, & ailleurs en ce sens. Ici il en fait un très-beau. *Théramène*, dit Valère Maxime, mourut puni dans l'idée de ses Juges, mais très-content dans la sienne.

Qui venenum præbuerat] Le Manuscrit du Roi, & l'un de ceux de Leyde, confirment l'excellente correction: *cui venenum præbiberat*, que M. Davies a adoptée dans ses dernières éditions, & qu'avoit déjà défendue le P. Schott, *Nodor. Cic. IV*, 16. Mais je ne vois pas de raison suffisante pour lire, *maximam animi equitatem*, comme il fait peu après.

Vadit in eundem carcerem] Plusieurs Manuscrits, auxquels est conforme celui du Roi,

Roi, & mon ancienne édition, ont, *vadit enim, &c.* Je ne vois pas d'inconvénient à les suivre. La même édition a peu après, *ille Theramenes*, & mieux, ce me semble.

CAP. XLI. *Cui similis futura est perpetuitas*] Rien n'est mieux que la correction de M. Bentley, adoptée par M. Davies, *Cui si similis, &c.*

Qui è vita excefferunt] Ou plutôt, *excefferint*, suivant mon ancienne édition.

Te, cum ab iis, &c.] Le Manuscrit du Roi, & l'un de ceux de Leyde, ont, *tene cum, &c.* Je ne sais pourquoi M. Davies a reçu cette leçon, qui paroît fautive, mais qui conduit, ce me semble, à la véritable. Car voici comme je reformerois tout ce passage, en ne changeant presque, que la ponctuation: *Sin vera sunt, quæ dicuntur, migrationem esse mortem in eas gras, quas, qui è vita excefferint, incolunt, id multo jam beatius est. Te enim, cum ab iis, qui se judicum numero haberi volunt, evaseris, ad eos venire, qui verè judices appellantur, Minoem, &c. convenireque eos, qui justè, & cum fide vixerint, hæc peregrinatione mediocris videri potest. Ut verò, &c.* J'ai retranché *vobis*, qui n'est point dans l'un des Manuscrits de Leyde, non plus que dans le Grec, & qui est ici hors d'œuvre. J'ai changé aussi *appellentur* en *appellantur*, conformément à mon ancienne édition, & au texte original. D'ailleurs cela répond mieux au *volunt*,
qui

qui précède. Du reste si l'on prend la peine de comparer ce passage ainsi rétabli avec Platon, on verra qu'il y est beaucoup plus conforme, & qu'il a aussi bien plus de grace. L'abréviation d'*enim*, l'a aisément fait changer en *ne*.

Quanti tandem aestimatis?] L'un des Manuscrits de Leyde, & quelques-uns de ceux de M. Davies ont, *existimatis*. Ce qui me plaît davantage.

Ut ea quæ dico, mihi liceret invenire.] Comment cela ne lui seroit-il point permis, comme à tout autre? D'ailleurs ceci ne répond point à ces paroles de Socrate: *εἰ ταῦτά ἐστιν ἀληθῆ*. Cela me fait soupçonner, que Cicéron pourroit bien avoir écrit: *Ut ea, quæ dico, mihi liqueret inveniri*. On sait que la manière d'écrire des Anciens, leur faisoit souvent confondre *Licet*, & *Liquet*, suivant que l'ont remarqué les Grammairiens, & entre autres Vossius le père, *De Art. Gram.* I, 17. *Ut* est ici pour *statim atque*.

Judicio iniquorum] M. Bentley, suivi par M. Davies, a corrigé, *judicio iniquo*, parce qu'il y a dans Platon, *διὰ κρίσιν ἀδίκων*. Henri Estienne, en ses Remarques, *In Platon. locos à Cicer. interpret.* p. 194, a cru avec plus de vrai-semblance, que Cicéron avoit lû dans Platon, *κρίσιν ἀδίκων*. Mais de quelque manière que cela soit, il ne faut rien changer ici.

Judices ii, qui me absolvistis] Cela est
Tome III. D beau-

beaucoup mieux ici, que dans Platon, où Socrate paroît adresser ce discours à tous ses Juges. Car quelle apparence, qu'après avoir exalté le bonheur des justes après leur mort, il annonce la même félicité aux Juges iniques, qui l'avoient condamné ? La suite fait encore mieux voir, que ce n'est pas à eux qu'il entend parler. Il y a donc apparence qu'il manque quelque chose dans l'original Grec, ou qu'au lieu de ces mots, *ἡ ἀνδρῶν δίκας αἰ*, Platon avoit écrit, *ἡ ἀνδρῶν δίκας αἰ*. Ce qui ne pouvoit s'adresser qu'à ceux, qui avoient été d'avis d'absoudre Socrate. Peu après M. Davies corrige avec raison, *negliguntur*.

Nihil autem melius assero] On trouve *extremo*, dans le Manuscrit du Roi, & dans l'un de ceux de Leyde, ainsi que dans plusieurs autres. C'est la leçon, que M. Davies a suivie avec raison : ç'avoit déjà été autrefois le sentiment de Paul Manuce, & de Lambin.

CAP. XLII. *Mors si est misera, finis esse nullus potest.*] Quoique Lambin, & quelques autres excellens Critiques, croient qu'il faille lire : *Mortis, si est misera, finis esse nullus potest*, j'ai peine à me rendre à leur sentiment. Car, que font-ils dire à Cicéron ? *Qu'il n'y a point de fin à la mort, si c'est un mal.* Il n'a sans doute pû avoir une pensée si absurde. Voici son raisonnement. Si la mort est un mal, il n'y a point de fin à nos maux. Nous cro-

croions communément, que la mort est une fin de nos misères. Mais, si elle est un mal elle-même, nous voilà condamnez à être éternellement malheureux. Cela est clair par les paroles de Cicéron. Il faut sous-entendre seulement le mot, *mali*, en cette phrase: *finis esse nullus potest*. Dans ce qui précède, mon ancienne édition porte: *Nam vitæ miseriæ mors finis esse videtur*; & peut-être que Cicéron avoit écrit: *Nam vitæ, & miseriæ, &c.* Auquel cas il n'y auroit plus rien qui arrêât. C'est le même raisonnement qu'il avoit déjà fait ci-dessus, c. 5. *Effect miseriæ finis in morte. Quoniam autem etiam mortui miseri sunt, in miseriâ nascimur sempiternam.*

Quam sine mutuatione, & sine versura] Notre docte Saumaïse s'est fort trompé, lorsqu'en son Livre *De Modo Usur.* pag. 297, 298, il a prétendu, que Cicéron s'étoit mal à propos servi du terme de *Mutuatîo*, pour exprimer le prêt gratuit. Mais c'est une suite de ses préjuges sur le *Mutuum*, qui lui ont attiré de vives censures de la part de nos Jurisconsultes. En revanche il a très-bien corrigé le texte des Apophthegmes de Plutarque, pag. 221, où est rapporté le mot du même Lacédémonien. Car on ne peut douter que suivant l'avis de Saumaïse, au lieu de ces mots: *οὐτε διαίτησιν αὐτῶν*, il ne faille lire: *ἢ τε τι αἰτῆσιν αὐτῶν*.

Cum Legiones scribat Cato, &c.] Le jeune Manuce croit, que ceci est tiré

des Origines du vieux Caton. Mais il y a plus d'apparence, que c'est de son Livre *De Disciplina militari*.

In quos Simonides] C'est Simonide de l'Isle de Céos, qui vivoit dans ce temps-là. Son nom ne se trouve point au devant de cette Epigramme, dans les éditions que nous avons de l'Anthologie. Mais il faut le rétablir, suivant les Manuscrits de la Bibliothèque Palatine, dont j'ai les diverses leçons de la façon de Saumaïse, lequel remarque encore qu'on y lisoit, comme dans Hérodote: *ἐν ἡμῶσι παιδόμενοι*. Mais il est vrai que la traduction de Cicéron ne permet guère de douter, qu'on ne doive lire: *παιδόμενοι τομίμοις*, ainsi que le remarque ici M. Davies. Le même Simonide avoit fait de plus sur cette belle action des Lacédémoniens les quatre autres Epigrammes, qui sont au même endroit de l'Anthologie, & qui portent son nom dans le Manuscrit ci-dessus, au rapport de Saumaïse. Ces Epigrammes étoient apparemment gravées sur les cinq colonnes, qui furent élevées sur le tombeau de ces braves guerriers, & dont parle Strabon, *Lib. IX, pag. 425*. Il en rapporte deux vers, qui étoient sur l'une de ces colonnes, & qui doivent, à mon avis, être ajoutez à la première des Epigrammes, qu'on lit dans l'Anthologie, pour n'en composer qu'une seule, en cette sorte:

Μυριάσιν ποτὲ τῆδε τρηκοταῖς ἐμάχοντο

Ἐκ Πελοποννήσου χιλιάδες τέτορες.

Τὸς δὲ ποτὲ φθιμένους ὑπὲρ Ἑλλάδος ἀντί-
Μίδων.

Μητρόπολιν Λακεδῶν κεύθῃ. Ὀπῆντία γὰρ.

Au lieu de ce dernier mot, qui manque dans les Manuscrits de Strabon, Paulmier de Granteinénil, *Græc. Antiq. p. 574*, croyoit qu'il falloit suppléer *χεῖρον*. Mais j'ai préféré la conjecture de Xylander, & j'ai seulement employé le Dialecte Dorique, dont se servoit Simonide, comme dans cette autre Epigramme du même Poëte, *Anthol. p. 414. édit. de 1600*, où on lit :

Ἑλλάδε Πυθιάνακτα, κατιγνήτην τε κεύθῃ.
Γὰρ ἱρατῆς ἕως, &c.

Hérodote *VII*, 228, & Suidas au mot : *Λεωνίδης*, m'ont fourni le *τέτορες*, en la précédente Inscription. Le quatrième vers se trouve autrement écrit parmi les Epigrammes ajoutées à la fin de l'Anthologie, *p. 15*. Mais il est mieux comme je l'ai marqué. Le même Simonide avoit fait encore pour le Roi Léonidas, qui mourut en ce combat, une autre Inscription en prose, qui est rapportée par Diodore de Sicile, *Lib. XI, pag. 10*.

[*Quid ille Dux Leonidas dicit, &c.*] Ceci est fort corrompu dans tous les Manuscrits, & a intrigué les Critiques avec raison. Premièrement au lieu de *Quid*, je lirois, *Quis*. Et pour le reste, je crois

qu'on s'est trompé de vouloir mettre ici le nom de ce Général, qui n'étoit pas dans les anciens Manuscrits, & au lieu duquel on y lit, *Semida, Semidea, Semidem, Semidam*. C'est ce qu'a très-bien senti P. Victorius en sa Remarque sur cet endroit, qui mérite d'être vûe, quoiqu'il n'ait pû deviner le mot, qui doit être ici rétabli. En suivant les vestiges des Manuscrits, il me paroît qu'on pourroit rétablir ainsi tout ce passage: *Quis ille dux: De prandio, ait, surgite animo forti, Lacedæmonii. Hodie apud inferos fortasse cœnabimus*. Cicéron raconte la chose à la manière de Diodore de Sicile, *Lib. XI, pag. 8*, qui dit: *τάτοις παρέβγει ταχίως ἀεστοποιήσας*. Dépêchez-vous de dîner, leur dit-il, nous aurons ce soir un bon souper chez Pluton. Ce mot en cette sorte a plus de grace, que de la manière dont il est rapporté par les autres Historiens. Léonidas étoit si connu pour le Chef de ces braves Lacédémoniens, qu'il n'étoit pas nécessaire de le désigner autrement. Cicéron en use ainsi quelquefois, comme ci-après, ch. 44. *At illa sicut acerbissimam rem mæret*, où l'on peut voir ma remarque. Cette correction sauve, ce me semble, toutes les difficultés, qui ont été proposées par M. Bentley, & M. Davies.

Fuit hæc gens fortis, dum Lycurgi leges vigeant] Ceci paroît tout-à-fait hors de sa place, & pourroit bien être une glose marginale, mise pour expliquer le second Vers

Vers de Simonide. Du moins cette phrase doit-elle être réléguée à la fin de ce chapitre, où elle ne conviendrait pas mal, avant: *Esse, fortes, & duri Spartiate.*

CAP. XLIII. *De nihil sentiendo*] Je ne fais si cette expression est bien digne du siècle de Cicéron. D'ailleurs elle éloigneroit beaucoup le souvenir du mot *humatione*, auquel il faut pourtant rapporter ce qui suit: *De qua Socrates.* Enfin il est difficile de n'être pas choqué de trouver en un si court espace, *De humatione... De nihil sentiendo... De qua... De quo.* Ce passage auroit, ce me semble, plus de grace si on lisoit seulement: *que paulo ante dicta sunt.* Il y avoit trop peu de temps que Cicéron avoit prouvé, que les morts n'ont point de sentiment, pour qu'il fût besoin de le répéter.

Ut tibi videbitur] Le Manuscrit du Roi confirme ici la correction de M. Davies, qui lit *videtur*, parce que cela est plus conforme au texte de Platon. Il faut cependant faire attention, que Cicéron ne traduit point littéralement les paroles de ce Philosophe. Il n'en donne que la substance.

Et id quidem sentiens] Les Manuscrits varient ici. Plusieurs ont, *& is quidem.* D'où M. Davies corrige, *& is idem.* Ce qui me plaît assez. On pourroit aussi lire: *Et si idem sentiens.*

Si quid occidisset, auferri] Les Ma-
D 4
nu-

manuscrits sont encore peu d'accord en cet endroit. Les uns ont *afferri*, d'autres *conferri*. Je crois qu'il faut, *efferr*, qui est le terme propre.

CAP. XLIV. *At illa*] M. Davies croit qu'il faut, *At Iliona*, ou quelque autre nom. Pour moi je ne le trouve pas nécessaire. Du temps de Cicéron rien n'étoit plus connu, que ces vers d'Ennius, & que le personnage, par qui ils étoient prononcez. C'étoit vrai-semblablement Andromaque, comme le croit Jérôme Colonne, en ses Remarques sur les Fragmens d'Ennius. Dans les choses connues Cicéron se contente souvent de désigner les personnes, par ce terme d'*ille*, comme je l'ai remarqué ci-dessus, ch. 42. Cela lui est sur-tout ordinaire dans les citations des Pièces de Théâtre, comme dans le traité *De Nat. Deor.* I, 6, en cet endroit : *Ut ille in Synepheis*, où je ne voudrois pas retrancher *ille*, comme le veulent quelques Critiques. Et un peu plus bas : *Ut queritur ille*, &c. Il seroit aisé d'en citer plusieurs autres exemples. J'ai reconnu depuis, que M. Davies avoit abandonné sa conjecture en sa troisième édition.

Quadrijugo curru] Le Manuscrit du Roi, & mon ancienne édition favorisent le sentiment de M. Bentley, qui veut qu'on lise, *curru quadrijugo*. C'étoit aussi le sentiment de Vossius le père, sur les anciens Tragiques, p. 30.

Im-

Immo enimvero, &c.] Ce Vers Trochaïque a trop d'une syllabe. Peut-être le Poëte avoit-il écrit:

*Immo enimvero corpus Priamo dedi, He-
Florem abstuli.*

Mater te appello, tu quæ curam somno suspenso levas, &c.] L'un des Manuscrits de Leyde a, *suspensam*; ainsi que Porphyrio sur Horace; & c'est comme il faut lire indubitablement, suivant l'observation de M. Bentley. Il a aussi retranché avec raison le *tu*, comme l'avoit déjà fait Vossius le père, p. 32. de ses Notes sur les Fragmens des anciens Tragiques, où il me paroît avoir fort bien rétabli le second vers en cette sorte:

Neque mei te miseret. Surge, & sepeli natum.

M. Bentley voudroit qu'on y ajoutât le mot, *soror*, qu'Acron semble y avoir lû. Mais outre que sa correction feroit un trop grand changement au texte, il n'y a pas d'apparence que Polydore donne en même temps à Ilione les noms de mère & de sœur. Je soupçonnerois volontiers, qu'il y avoit dans ce vers quelque mot approchant de celui de *soror*, & il y a beaucoup d'apparence que le Poëte avoit écrit ainsi tout ce passage:

*Mater, te appello, quæ curam somno
suspensam levas;*

*Neque mei te miseret! Surge, & sepeli
natum, oro, prius*

Quàm feræ, volucresque. . . .

Sur ce pied il faut pareillement lire dans Acron: *Mater, te appello. Oro, surge, & sepeli me.* Les Copistes, qui voyoient, que dans ce Scholiaste Polydore étoit appelé frère d'Illione, ont facilement substitué *foror*, à *oro*, qui convient ici à merveilles de toutes manières. J. Colonne sur cet endroit d'Ennius s'est fort trompé en voulant corriger: *Matrem te appello*, au lieu de *Mater*; leçon qui se trouve confirmée, non-seulement par Horace, II, Sat. III, 62, mais encore par d'autres citations de Cicéron, *Pro Sextio*, c. 59; & *Quæst. Acad. IK*, 27. Ce que je viens de dire sur le mot, *foror*, seroit encore moins douteux, s'il étoit vrai, comme j'en suis persuadé, qu'en cette Tragédie il s'agit, non de Polydore, mais de Deiphilus, vrai fils d'Illione, comme on le reconnoît par la Fable 159 d'Hyginus, où je crois qu'est rapporté le véritable sujet de cette Pièce. Cela me paroît d'ailleurs évident par le dernier des passages de Cicéron, que je viens de citer. Car après avoir parlé de ces mêmes vers, il ajoute qu'Illione crut en effet avoir entendu la voix de son fils: *Nonne illa credit filium locutum?* Or il n'auroit pas parlé de la sorte, s'il avoit été question du frère, & non du fils de cette Reine.

Pressis, & flebilibus modis] J'avois d'abord cru, qu'il falloit; *depressis*, à cause de ce qui est dit au Liv. III. *Ad Herenn.* c. 14, que quand on veut exciter la pitié, il faut
fe

se servir *voce de pressa, inclinato sono*. Mais il ne faut rien changer. *Pressi modi* signifient ici une cadence lente, telle qu'il convient dans les plaintes, & dans l'affliction. C'est ainsi qu'au Traité de la Nature des Dieux, II, 59, l'on doit entendre ces mots: *Sonos vocis distinctos, & pressos*; c'est: à dire *des sons distincts, & lentement articulés*. Ce que j'ai oublié de remarquer sur cet endroit. Ailleurs il dit, *presse, equaliter, & leniter loqui*, comme au Traité de Or. III, 12 & encore en d'autres endroits. Tite-Live, XXVIII, 14, a dit au même sens: *presso gradu incedere*, pour marcher lentement. Et Ovide, *Metamorph. III, 17*:

Subsequitur, pressoque legit vestigia gressu.

Cela conduit à l'intelligence d'un passage de Velleius Paterculus, II, 129, qui a jusques à présent fort exercé les Savans, comme on le voit dans le grand Recueil de Lettres, dont M. Burman a gratifié depuis peu le Public, Tom. IV, p. 374, 579, 582, 784, 786. C'est l'endroit, où l'Historien flattant Tibère à son ordinaire, dit: *Cum quanta gravitate, ut Senator, & Judex, non ut Princeps, & causas pressius audit?* Perizonius a approché le plus près du but, en expliquant *pressius audire*, par écouter attentivement. Mais le vrai sens est, *écouter lentement, & patiemment*. Velleius veut faire croire, que Tibère écou-
toit les Plaideurs, comme un Juge ordinaire, & même avec plus de patience.

84. R E M A R Q U E S.

Qui inhumati sunt] Ou plutôt, *sint*, comme dans le Manuscrit du Roi, & dans mon ancienne édition.

Heu reliquias, &c.] Il y a *Neu* dans mon ancienne édition. Ce qui confirme en partie les excellentes conjectures de M. Bentley, auxquelles je ne puis qu'applaudir. Il en a proposé deux, l'une dans ses Remarques, qui ont été jointes à la première édition de M. Davies, où il propose de lire ainsi ces deux vers:

*Neu reliquias semiesas denudatis ossibus.
Tetra sanie delibutas, fœdè divexarier.*

L'autre, qui a été insérée dans les dernières éditions du même, où il change ainsi le premier de ces deux vers:

Neu reliquias sic meas sris, denudatis, &c.

Ces conjectures sont toutes fort bonnes. Peut-être néanmoins que le Poète avoit écrit:

*Ne meas sine
Heu! reliquias semiesas, denudatis ossibus,
Tetra sanie delibutas, fœdè divexarier.*

Mais Cicéron n'a cité que les deux derniers vers. On peut sur cela prendre tel parti qu'on voudra.

Cum multi inimicos, &c.] M. Bentley corrige, *stulti*; mais sans nécessité, ce me semble. Ce qui embarrasse le plus ici, c'est le raisonnement de Cicéron, qui ne paroît pas trop juste. Car de ce que beaucoup de gens exercent leur vengeance jusques

sur les cadavres de leurs ennemis, il ne s'ensuit pas, qu'il faille peu s'embarrasser de ce qui arrive après la mort. La conclusion contraire seroit même plus naturelle. Je voudrois que les Commentateurs eussent un peu développé ceci. Il me paroît difficile de s'en tirer, à moins qu'on ne mette à la fin de cette phrase un point interrogant. *Tiendrons-nous donc*, dit Cicéron, *qu'il ne faut point nous inquiéter de ce qui se fera après notre mort, tandis que vous voyez tant de gens se venger même sur les corps morts de leurs ennemis?* C'est une objection qu'il se fait, & qu'il fortifie par l'exemple de Thyeste, dont il se moque ensuite.

Ipse summis saxis fixus asperis, &c.] M. Bentley veut que ce soient ici des Tétramètres Trochaïques parfaits, c'est-à-dire, de huit pieds complets. Moyennant quoi il est vrai qu'il n'y aura rien à changer. Mais j'y vois deux difficultez. La première est qu'il ne cite aucun exemple de pareils vers employez par les anciens Tragiques. Or, comme ils ont réprouvé les Tétramètres Iambiques, suivant que M. Bentley lui-même en convient un peu plus haut, il y a apparence qu'ils en ont usé de même pour les Tétramètres Trochaïques. Et quant à l'exemple, qu'il tire de la Médée d'Ennius, il ne sauroit s'en prévaloir, qu'il n'ait convaincu tous les Critiques de la certitude de sa conjecture sur ce passage. Pour moi je préférerois celle de

86. REMARQUES.

Vossius. Ma seconde difficulté résulte des vers, qui suivent: *Neque sepulcrum, &c.* qui de l'aveu de M. Bentley sont des Trochæiques parfaits. Or il seroit contre l'usage ordinaire, qu'Ennius eût ainsi changé de mesure dans une même scène, & dans une même suite de discours. Une légère transposition suffira pour rendre à ces vers leur vraie mesure, en cette sorte:

*Ipse evisceratus, summis saxis fixus asperis,
Latere pendens, saxa spargens tabo, sanie
& sanguine.*

Atro.

Quàm essent dura, si sentiret! Nulla sine sensu.] Rien n'est plus froid que cet endroit, ni moins digne de Cicéron, comme l'a fort bien observé M. Bentley. C'est dommage que son ingénieuse correction s'éloigne un peu trop du texte. On peut donner de la grace à ce passage avec moins de changement, en lisant: *Quæ essent dura, si sentiret, nulla sine sensu sunt.* Ce dernier mot est dans l'un des Manuscrits de Leyde, & paroît nécessaire. A l'égard de *quæ*, les Copistes en l'écrivant avec une seule lettre, suivant leur coutume, ont donné lieu au changement, qui en a été fait en *quam*, dans la suite.

Neque sepulcrum, quo recipiatur.] Il faut, *recipiat*, suivant le Manuscrit du Roi, & deux de ceux de Leyde. Le P. Schot, *Nador. Cic. II^e, 16*, l'avoit déjà fort bien prouvé, comme aussi que dans le vers suivant il falloit, *requiescat malis.* M.

Da-

Davies lui-même l'a reconnu dans ses dernières éditions.

Quanto hæc in errore versentur.] Il ne faut rien changer à cet *hæc*, qui marque les propositions que Cicéron trouve erronées. Voyez sur cela M. Wopkens, *Lect. Tull. I, 9*. M. Davies a reconnu cette vérité en sa dernière édition.

Requiescere in sepulcro putat mortuum.] Qui doute en effet, que le corps ne repose dans le tombeau? L'erreur consiste dans ce mot, *malis*, qui semble devoir être ajouté ici. Je n'ose pourtant rien décider sur cela. Mais il me paroît que la ponctuation de tout ce passage devoit être rétablie de cette sorte: *Vides, quanto hæc in errore versentur. Porcum esse corporis, & requiescere in sepulcro putat mortuum; magnâ culpâ Pelopis, qui, &c.*

CAP. XLV. *Condiunt Ægyptii mortuos, & eos domi servant.*] Ils avoient dans leurs maisons des endroits destinez à cela, qu'ils appeloient *δικύματα θηκαῖα*, comme dans Hérodote, II, 86, ou bien simplement *θηκαῖα*. Hesychius: *θηκαῖα* (c'est ainsi qu'il faut lire, au lieu de *θηκία*) τὰ ἐντάφια. Ce qui nous servira pour corriger encore un passage de Plutarque, de *Isid.* & *Osfrida* p. 359, lequel n'a point encore été restitué. Car au lieu de *τολιεία θηβαίσις ιοικότα*, & *σηκοῖς*, il faut lire: *θηκαίσις ιοικότα*, &c.

Sed pro sua quisque facultate, &c.] Il y a apparence que Cicéron avoit écrit: *Sic pro*

pro sua, &c. Cela me donne au reste occasion de corriger un endroit très corrompu des Adages de Zénobius, *Cent. V*, 25, où il dit: Βακχίριοι ἐὰν ἀπὸ νόσου σωθῶσι, κυρὶν αὐτοὺς παραβάλλουσιν. Quelle est cette nation, jusques à présent inconnue? Et y a-t-il jamais eu des gens assez fous, pour se donner la mort, parce qu'ils avoient eu le bonheur de guérir? Il me paroît évident que Zénobius a eu en vue les Bactrianiens, parmi lesquels, suivant Strabon, *Lib. XI*, pag. 517, c'étoit un ancien usage, que quand quelqu'un se sentoît accablé, soit de vieillesse, soit d'une maladie incurable, il se livroit lui-même pour être dévoré par les chiens. Il faut donc lire dans Zénobius: Βακτριανοὶ, ἐὰν ἀπὸ νόσου ἢ σωθῶσι, &c. On comprend aisément comment la particule négatives'est perdue dans la dernière syllabe de νόσου. Un peu plus haut, au lieu de Κατωίαι, je lirois, Τεγῶροι. Voyez Hérodote, *V*, 4: & Hésychius, au mot Τεγῶροι, où il faut aussi, Τεγῶροι, ainsi que dans Stobée. Car Κατωίαι, est un peuple inconnu.

Permulta alia collegit Chrysippus, &c. Je suis ravi que M. Davies ait rétabli en dernier lieu, *colligit, & historia*; qui se trouvent non-seulement dans toutes les anciennes éditions, sans en excepter la mienne, mais encore dans presque tous les Manuscrits; entre autres dans celui du Roi, & dans les trois de Leyde. Mais je voudrois d'autant moins changer, *alia*,
en

en *talia*, que Cicéron dit que les coutumes qu'il supprime, inspiroient beaucoup plus d'horreur, & par conséquent n'étoient pas de même espèce. Aussi M. Davies qui avoit proposé cette correction, s'en est-il retracté dans sa dernière édition. Sur les curieuses recherches de Chrysippe, voyez P. Victorius, *Var. Lect. XIII*, 13.

Nihil sentire vivi sentiamus.] M. Davies a très-bien senti, que *vivi* étoit de trop ici, & que d'ailleurs étant nécessaire un peu plus bas, il n'y avoit pas d'apparence, que Cicéron fut tombé dans une répétition aussi inutile. Il me paroît fort vrai-semblable, qu'il avoit écrit, *privi*, c'est-à-dire, *singuli*. Ce mot qui devint ensuite hors d'usage, a été changé presque par-tout par les Copistes, comme les Critiques l'ont remarqué. Peu après M. Davies a eu raison de corriger: *nihil id ad mortuos*, qui est dans le Manuscrit du Roi, dans l'un de ceux de Leyde, & dans mon ancienne édition.

Nemo parum diu vixit, qui virtutis perspecta perfecto functus est munere.] Je ne crois pas que ce soit à cause de la pensée, qu'Antoine Augustin vouloit rejeter cette phrase, mais à cause de ce jeu de mots, *perspecta perfecto*, qui lui paroissoit avec raison peu digne de Cicéron. Mais il auroit dû soupçonner, qu'il pouvoit venir des Copistes, plutôt que de l'Auteur, qui vraisemblablement avoit écrit: *qui virtutis perspecta perfecto functus est munere*. Cicéron.

ron savoit fans doute, combien une vertu éprouvée dans les grands emplois, & par conséquent dans les grandes traverses, est au dessus des vertus cachées. Loin que celles-ci méritent d'être louées, peu s'en faut qu'elles ne soient dignes de blâme, si l'on en croit Horace: *Paulum sepulta distat inertia Celata virtus*. Les Romains ne faisoient cas, que de celles dont on avoit donné des marques publiques & constantes *Durior est conditio spectatae virtutis, quam incognita*, disoit Brutus en son Epitre 16 à Cicéron; & c'est pour cela, que la vertu parmi eux ne pouvoit être regardée, comme parfaite, que quand elle avoit passé par les grandes épreuves. Or voilà ce que Cicéron appelle, *virtutis perspectum munus perfectum*. Parlant ailleurs, *Offic. I, 41*, de la vie de ceux qui avoient atteint ce degré de perfection, il l'appelle, *vitam perspectam in rebus honestis, atque magnis*. La ressemblance de *perspecta*, avec *perfecta*, a fait aisément confondre ces deux mots. Voyez M. Davies, sur Cicéron *De Nat. Deor. II, 15*.

Quæ utinam potuissem obire, &c.] Il faut absolument, *quam*, comme M. Davies l'a judicieusement observé. Mais je ne vois pas de nécessité à changer *jam* en *anim*, dans ce qui suit. Pour le changement de *fortune* en *fortuna*, il y a d'autant moins de difficulté de le recevoir, qu'il se trouve dans tous nos Manuscrits, ainsi que dans les anciennes éditions.

Ua

Ut mortem negligere possimus.] On ne peut douter que Cicéron ne parle ici de lui-même. Or après tout ce qu'il a dit de la mort, il n'est pas possible de penser qu'il la craignît, ou du moins qu'il voulût qu'on le crût capable de la craindre. Tout ce qu'il pouvoit se reprocher dans les idées Stoïciennes, qu'il avoit de la vertu, c'est de n'avoir pas voulu avancer ses jours, après la chute de la République. C'est aussi ce que lui fit sentir un peu durement Brutus, dans l'admirable lettre que j'ai citée ci-dessus: *Vestri miserebor, quibus nec ætas, neque honores, neque virtus aliena dulcedinem vivendi minuire potuerit;* ou, pour le dire en passant, je crois qu'il faut, *alienam*, c'est-à-dire, la fausse douceur, & l'amour peu convenable de la vie. Car le mot, *alienus*, est pris souvent dans ce sens. Mais malgré cette prétendue foiblesse, qu'on imputoit à Cicéron, il avoit trop médité sur la mort, pour n'être pas du moins persuadé, qu'il n'y avoit pas lieu de l'appréhender, quand elle venoit naturellement. Il n'a donc pû dire: *Si ipsa ratio minus perficiet, ut mortem negligere possimus;* sur-tout dans un discours, où il donne des leçons toutes contraires. Je croirois plutôt, qu'il avoit écrit, *mortem eligere*, ou *deligere*, ou quelque mot semblable. *Si la raison*, dit-il, *n'a pas assez de force sur nos esprits, pour nous engager à mourir, soyons du moins assez sages, pour être convaincus, qu'après avoir donné dans le*

cours

cours de notre vie des preuves éclatantes d'une vertu solide, nous avons suffisamment vécu, & que la mort ne nous fera aucun préjudice, quand elle viendra nous fermer les yeux.

Quamquam enim sensus abierit, &c.] Si *aberit*, que M. Davies préfère, se trouvoit dans les Manuscrits, je n'aurois pas de peine à le recevoir. Mais puisqu'ils sont tous conformes à la leçon ordinaire, il n'y a pas de raison de s'en écarter. J'adopterois plus volontiers le changement de *summis*, en *suis*, que proposent Messieurs Bentley & Davies; quoique néanmoins il ne soit pas absolument nécessaire. Il y a aussi beaucoup d'apparence, que ces mots, *quamquam non sentiant*, sont une glose de ceux-ci, *quamvis sensus abierit*.

Et si enim nihil in se habeat, &c.] M. Davies auroit bien dû nous dire les raisons, pour lesquelles il a changé la ponctuation de ce passage, & mis dans le texte plusieurs corrections qui ne paroissent d'aucune utilité. *Et si enim nihil habet in se gloria, cur expetatur; tamen virtutem tanquam umbra sequitur: & verum multitudinis judicium de bonis, si quando est, magis laudandum est, quam illi ob eam rem beati: non possum tamen dicere, quoquo modo hoc accipietur, Lycurgum; &c.* Voilà la seconde édition de M. Davies. Pour moi je trouve le Texte communément reçu, très-intelligible. Car voici le raisonnement de Cicéron. Quoique les Morts ne soient plus sensibles à rien, ils ont pourtant une sorte de bien, qui leur

leur est propre; savoir, celui de la gloire, & de la louange. Et quand cette gloire n'auroit par elle-même rien de desirable, toujours est-il vrai, qu'elle suppose la vertu, dont elle est comme l'ombre. Il est vrai, que quelque avantageux que soit aux honnêtes gens le jugement de la multitude, il est plus louable, qu'il n'est propre à les rendre heureux. Mais, quoi qu'il en soit, comment pourroit-on dire, que Lycurgue & Solon n'ont pas la gloire d'avoir donné à la Grèce de bonnes Loix? Ce raisonnement est clair & suivi, si je ne me trompe, & n'entraîne aucun changement dans le Texte, si ce n'est pour la ponctuation de cette seule phrase: *Verum, multitudinis judicium de bonis, si quando est, magis laudandum est, &c.* Il seroit peut-être mieux aussi de lire, *non possum tamen dicere*; ou bien, *non possumus*, suivant l'un des Manuscrits de Leyde. Cependant cela n'est pas d'une nécessité absolue. M. Davies en sa troisième édition, a cité quelques Manuscrits, auxquels je ne crois pas qu'on doive s'arrêter.

CAP. XLVI. *Cumulus bonorum*] Par ce qui précède, & par ce qui suit, on voit bien qu'il n'est pas ici question de richesses. Si j'osois, j'écrirois ici *honorum*. Il est évident par la suite de ce discours, que Cicéron ne parle que pour lui, & pour chercher quelque consolation dans ses disgraces.

Non enim in cælum ascensurus es.] Un de mes amis croyoit qu'il seroit mieux de
lire;

lire: *Nunc enim, &c.* Mais il ne faut rien changer, non-seulement parce que ce mot est rapporté de la même manière dans Plutarque, en la Vie de Pélopidas; mais encore parce que les Grecs pensoient alors, qu'en pareil cas les hommes avoient atteint le bonheur suprême, à la divinité près, qu'ils ne pouvoient prétendre. C'est ce qui fit dire autrefois à Pindare, *Isthm. V, 18*, en parlant à un Athlète victorieux: *Que vous reste-t-il à desirer, puisque vous n'aspirez pas sans doute à devenir le maître des Dieux?* Μη μάτευσ Ζεὺς ἡνίοχος. Πάντ' ἔχουσ. Ce trait explique parfaitement la pensée de notre Lacédémonien.

Magna hæc, & nimium fortasse] Ce *nimium*, & le *permagnum*, qui suit, ne semblent-ils pas exiger qu'on lise ici, *magnum hoc, & nimium fortasse?*

CAP. XLVII. *Corpora oleo perunxerunt*] Il y a long-temps que ce passage m'a fait appercevoir d'une faute, qui s'est glissée dans le texte d'Hérodote, I, 31, d'où Cicéron a tiré cette Histoire. Car qu'auroit-il voulu dire par ces mots: *ἐκκληϊζόμενοι δὲ τῇ ὥρῃ οἱ νεώται*? *Exclusi tempore juvenes*, disent les Interprètes. Mais, loin d'être exclus par le temps, ils se trouvèrent au contraire très à temps, pour rendre ce service à leur mère. Gronovius a lû dans le Manuscrit de Florence, *ἐκκληϊόμενοι*. Mais nous n'en sommes pas plus avancez. Il me paroît évident, que Cicéron a trouvé un autre mot dans le
tex-

texte Grec. Si Ἀλίζειν signifie, Ἀλειφεῖσθαι, comme le marque Hésichius, on pourroit soupçonner qu'Hérodote avoit écrit: ἐξαλιζόμενοι. Sinon je voudrois lire, ἐξελαιόμενοι, ou bien, ἐξαληλιμμένοι. Il me paroît aussi qu'il faut corriger dans Hérodote, κλίσον, au lieu de κλίσον. Car ce nom se trouve écrit de la sorte dans tous les Auteurs Grecs, & même dans une Epigramme rapportée par Stobée, *Serm.* 119.

Ad jugum accesserunt.] Je n'oserois toucher à cet endroit contre l'autorité des Manuscrits. J'ai cependant de violens soupçons, que Cicéron avoit écrit, *ac jugum acceperunt.* Car c'étoit le terme propre pour marquer les bœufs, qui se mettoient en devoir de tirer. Ce mot, peu connu des Copistes, pourroit bien avoir été changé par eux en un autre, qui est presque tout semblable.

Ita sacerdos adveſta in ſanum.] M. Davies, en ses dernières éditions, met ici un point. Mais je préférerois l'ancienne ponctuation, & je lirois, *precata Deum*, comme dans mon ancienne édition. *Poffit*, que je trouve dans le Manuscrit du Roi, & dans l'édition d'Alde, me paroît aussi préférable à *poſſet*, & plus conforme à l'original Grec.

Judicaviſſe Deum dicunt:] Il semble qu'il faille *ſic judicaviſſe*, ou quelque chose de semblable.

CAP. XLVIII. *De Sileno fabella, &c.*] Il est encore parlé de cette fable dans Hé-

Hérodote, *VIII*, 138, où l'on voit que les Jardins de Midas, où Silène fut pris, étoient situés non dans la Phrygie, comme l'ont crû la plupart des Auteurs, mais dans la Macédoine. A l'égard de ce Midas, qui dans la suite fut Roi de Phrygie, c'est le premier des cinq Rois qui ont porté ce nom, & qui ont été confondus par les plus sçavans dans l'Histoire, & même par l'illustre Dodwel, *De Cyclis*, pag. 129, 909, & seq. où il n'en reconnoît tout au plus que deux, comme l'avoit déjà fait le P. Pétau. Ce qui jette Dodwel dans de grandes difficultés chronologiques, que j'ai tâché de lever dans une Dissertation qui pourra paroître quelque jour. Il suffit à présent de remarquer, que le Midas, dont il s'agit ici, vivoit du temps d'Omphale, Reine de Lydie, & par conséquent du temps d'Hercule.

Proximum autem, quàmprimùm mori.] Je ne m'arrête ici, que pour tenter de rétablir un passage de Valère Maxime, *II*, 6, n. 12, in *Extern.* qui n'est pas intelligible. A propos d'un peuple de Thrace, que je crois être les Trausiens, dont j'ai parlé ci-dessus, ch. 45, & qui pleuroient à la naissance des enfans, il dit: *Removeatur itaque naturalis omnium animalium dulcedo vitæ; quæ multa & facere, & pati turpiter cogit, si ea mortuæ ejus aliquantò felicior, ac beatior finis reperietur.* La conjecture la plus plausible, qui ait été proposée sur ces dernières paroles, est celle-ci

ci de Périzonius: *Si jam ortu ejus aliquanto felicior, &c.* Mais outre qu'on ne voit point à quoi se rapporte cet *ejus*, il n'y a pas d'apparence que Valère Maxime se fût servi d'une expression aussi foible, que celle d'*aliquanto*, tandis qu'il vouloit prouver, que la mort est beaucoup plus désirable que la vie, & que le sort de ceux qui naissent est véritablement déplorable. Il me semble qu'on s'éloigneroit peu des traces de l'ancienne leçon, en lisant ainsi ce passage: *Cita mors natis aliquanto felicior, ac beatior finis reperietur.* C'est la pensée de Silène, rapportée ici par Cicéron. Qu'on écarte, dit Valère Maxime, ce faux attrait, que la vie a naturellement pour tous les animaux, & qui les engage à faire, ou à souffrir tant de choses indignes; on trouvera, que quand on a eu le malheur de naître, une prompte mort est la plus heureuse de toutes les fins. Les Latins appeloient *citam mortem*, une mort prématurée, comme en ce vers d'Horace, II, Od. XVI, 29.

Abstulit clarum cita mors Achillem.

Domum lugere] Pourquoi, *domum*? Il me semble qu'Ennius, ou plutôt Cicéron, que je crois l'Auteur de cette traduction d'Euripide, désigne ici ces assemblées de parens & d'amis, qui se faisoient en la maison du défunt, pour aller à ses obsèques. Ainsi je lirois:

*Nam nos decebat, cætus celebrantes domum,
Lugere, &c.*

Tome III.

E

J'ai

J'ai déjà rétabli ci-dessus, *cap.* 22, ce mot, *domu*, où l'on peut voir ma Remarque. Pour ce qui est du changement d'*omnes* en *omni*, au dernier vers, je suis entièrement de l'avis de M. Davies.

In Consolatione Crantoris.] Il dit ailleurs, *Acad. Quæst.* IV, 44, que cet ouvrage de Crantor étoit intitulé : *De Luctu*. En effet son titre Grec étoit *περὶ πένθους*, suivant Diogene Laërce, IV, 27.

Ipſique, tibique.] A cause de ce dernier mot le P. Schot, *Nodor. Cicer. Lib. II, c. 11*, croyoit que dans le texte Grec il falloit, *ἴτε γοῦν τοι*. Mais cela n'est pas nécessaire; Cicéron ne s'étant point servilement assujetti à son original, sur lequel on peut voir ce qu'a écrit H. Estienne, *Lexic. Cicer. p.* 109. Je suis au reste du dernier avis de M. Davies, pour *Fatorum numine*, qui se trouve confirmé par le Manuscrit du Roi, & par mon ancienne édition. Il est bon de voir ce qui a été dit sur ce passage par Turnébe, *Advers. IX, 18*.

Confirmant causam rebus à Diis immortalibus judicatam.] Lambin vouloit effacer, *rebus*. Fulvius Ursinus cite un Manuscrit, qui porte : *Rebus à Diis immortalibus judicatis*. En effet les anciens Jurisconsultes disent souvent, *Res judicata*, pour *judicium*. Il me paroît néanmoins plus sûr de s'en tenir au sentiment de Gronovius le père, qui en ses Observations, III, 6, explique *rebus*, par les événemens, les cf-

effets, & justifie cette expression par plusieurs exemples.

Alcidamus quidam] M. Bentley a eu raison de lire, *Alcidamas*. On doit corriger la même faute dans Quintilien, *Instit.* III, 1, où l'on trouve dans toutes les éditions: *Alcidamus*. Il y faut aussi corriger *Elaites*, au lieu d'*Eleates*. Car il étoit d'une Ville d'Asie, appelée *Ἐλαία*, suivant Suidas, où l'on peut voir les Notes du savant Kuster. Platon au reste avoit donné à ce Rhéteur le nom de Palamède, parce qu'à son exemple il employoit son éloquence à prouver également le pour & le contre. Cela se trouve dans le Dialogue de Platon, qui porte le nom de *Phédre*, *Tom. III*, p. 261, où l'on doit pareillement corriger, *ἑλαϊτικὸν Παλαμήδην*, au lieu de *ἑλεατικὸν*. Fulvius Ursinus, en ses Notes sur cet endroit de Cicéron, parle d'un ancien marbre, où étoit le portrait de ce Rhéteur, avec son nom ainsi écrit: *ΑΛΚΙΔΑΜΑC*.

A l'égard de *quidam*, je ne suis point de l'avis de M. Bentley, qui le change en *quidem*. Il n'est point vrai, comme il le dit, que l'épithète de *quidam*, ne se soit jamais donnée, qu'à des personnes obscures. Saint Augustin, *De Civit. Dei*, XIV, 18, en parlant de Cicéron a dit: *Sicut ait quidam Romani maximus auctor Eloquii*. Et Cicéron lui-même, au commencement du Livre II, ci-après, a parlé ainsi d'un Roi illustre: *Neoptolemus*

quidam. Car c'est ainsi qu'il faut lire, suivant mon ancienne édition, comme je l'observerai en cet endroit. Ce *quidam* avoit dans la Langue Latine une emphase particulière, comme quand il est dit, II, 4; ci-après: *Te natura excelsum quemdam*. Les Anciens employoient, *Aliquis*, dans le même sens; témoin ce vers d'Ovide, *Metam. XV*, 497:

Fando aliquem Hippolytum vestras, puto, contigit aures, &c.

Sur quoi N. Heinsius a fort bien rétabli en cette sorte ce vers de Virgile, *Æneid. II*, 81, suivant un très-ancien Manuscrit:

Fando aliquod si forte tuas pervenit ad aures

Belidae nomen Palamedis.

Et Tertullien, *Apologet. c. 12*, a dit, en parlant de Sénèque: *Qui Senecam aliquem probatis.*

Repetunt... Codrum, qui se, &c.] Je ne fais comment les Critiques ont pu digérer cette construction: *Repetunt ab Erechtheo... Codrum, &c.* pour marquer, qu'après avoir parlé d'Erechthée, on en vient à Codrus. Cela me paroît entièrement contraire au goût de la bonne Latinité. En attendant qu'on justifie cette construction par quelque exemple, je serois fort tenté de croire, qu'il y a ici quelque mot d'omis, tel que *tum*, qui pourroit bien s'être perdu dans la dernière syllabe de *civium*; en sorte que je lirois volontiers

tiers ainsi tout ce passage. *Repetunt ab Erechtheo, cujus etiam filia cupide mortem expetiverunt pro vita civium; tum Codro, qui &c. Menaceus non prætermittitur qui, &c. Veniunt inde ad propiora, &c.* Toute cette suite quadre à merveilles avec ma conjecture. Elle est d'ailleurs fortifiée par cet autre passage de Cicéron, *Acad. IV, 5*, qui à son tour reçoit du jour de celui-ci: *Repetunt jam à P. Valerio* (c'est ainsi qu'il faut lire avec Lambin) *qui exactis regibus &c. TUM ad hos notiores, &c.*

Cupide mortem expetiverunt] Comme elles ne se contentèrent pas de souhaiter la mort, & qu'elles la souffrirent en effet, M. Bentley, & M. Davies voudroient qu'on lût, *oppetiverunt*. Mais l'Adverbe *cupide* convient mieux à la leçon ordinaire, qu'il n'est pas nécessaire de changer. Car ce qui précède, & ce qui suit, fait assez juger du sort de ces Princesses. D'ailleurs il est évident par les termes, dont se sert Cicéron, que son but n'est pas tant de faire voir qu'elles moururent pour la Patrie, que de nous apprendre, qu'elles firent avec empressement ce généreux sacrifice. Aussi furent-elles pour cela déifiées par les Athéniens, comme on le voit au Livre de la Nature des Dieux, *III, 19*.

Ut hostium sanguis eliciatur suo.] On lit dans un des Manuscrits de Leyde: *sanguinem eliciat suo*. Ce qui me plaît fort, &c.

paroît être la fin d'un vers de quelque Poëte Tragique.

CAP. XLIX. *Nec funera fletu*] Voyez ce qui a été remarqué ci-dessus, *ch. 15.*

Emittique nos è custodia, &c.] Il imite ici le Phédon de Platon, *Tom. I, pag. 67*: *Ψυχὴν ἐκλυομένην, ὥσπερ ἐκ δισμῶν, ἐκ τῶν σώματεσ.*

Quot dies erimus in Tusculano] Le Manuscrit du Roi, & l'un de ceux de Leyde, ont, *quos dies*; & il y a grande apparence, que Cicéron avoit écrit de la sorte. C'est ainsi que Cornélius Népos a dit sur la fin de la Vie de Miltiade: *Chersonesi, omnes illos, quos habitarat, annos perpetuam obtinuerat dominationem.* Faute d'entendre ces sortes d'élégances, les Copistes les ont souvent prosrites des Manuscrits.





REMARQUES

SUR LE TEXTE

Du Songe de Scipion.

CAP. **M.** *Manilio Consuli.*] Les anciens I. nes éditions, entre autres celle d'Alde, ont *Anicio Manilio Coss.* L'Auteur de la version Grecque, qui porte le nom de Théodore Gaza, & que d'autres attribuent à Planudes, paroît aussi avoir lû de la sorte. C'est une faute; mais qui nous conduit à la véritable leçon, qui est, *Marcio, Manilioque Coss.* comme l'a très-bien observé Pighius, en ses Annales, sous l'an de Rome DCIV, ou selon d'autres, DCV, qui est celui de leur Consulat. Car s'agissant de fixer ici une date, il n'est pas vrai-semblable, que Cicéron se soit écarté de l'usage ordinaire, qui étoit de marquer l'année par le nom des deux Consuls. Usage qu'il a suivi d'ailleurs pour la même date en son Brutus, cap. 15, au sujet de la mort de Caton, qui arriva, dit-il, *L. Marcio, M' Manilio Coss.* & encore peu après, cap. 27, au sujet de certaine Loi. Cette époque est fameuse par le commencement de la troisième guerre Punique.

Complexus me senex.] Il étoit en effet très-vieux, puisqu'il mourut l'année suivante, âgé de 90 ans, suivant Polybe, *Excerpt. Vales. pag. 174.* L'Abréviateur de Tite-Live, *lib. 50*, dit même qu'il en avoit davantage: *Major XC. annis.* Et Eutrope, *lib. 4*, pousse la chose encore plus loin, en assurant que Masinissa mourut dans sa 97 année. Cela peut servir à corriger en passant un endroit de Valère-Maxime, *V, 2, 4. in Extern.* où il en parle ainsi: *Tot. tamque variis rebus se Masinissa, infatigabili pietatis serie, ad centesimum extendit annum.* Car je crois qu'il avoit écrit: *serie fere ad centesimum, &c.* La ressemblance des deux premiers mots a donné lieu à la suppression du dernier.

Le même Valère dit que ce Roi laissa en mourant 54 enfans. Eutrope marque seulement 44. Il y a faute dans l'un ou dans l'autre de ces deux nombres. Mais il n'est pas aisé de décider dans lequel; les autres Historiens ne nous donnant aucun éclaircissement sur ce point. Car Appien se contente seulement d'assurer, que Masinissa laissa trois fils légitimes, avec un grand nombre de bâtards. Et à l'égard de Polybe, son texte est manifestement corrompu dans l'endroit que j'ai cité; puisqu'il ne donne à Masinissa, que cinq fils au jour de sa mort, dont l'un, ajoute-t'il, n'avoit que quatre ans.

M. de Valois, en ses Notes sur cet endroit, s'étonne avec raison, de trouver
dans

dans l'Abrégé du Liv. 32. de Diodore de Sicile, que Masinissa laissa dix fils seulement. Mais il pouvoit aisément deviner, d'où venoit l'erreur des Copistes. L'Historien avoit écrit en chiffres: παῖδες δὲ ΔΔΔΔΙΙΙΙ ἐν τῷ απαλλάττειν καταλιπόν. Un premier Copiste, supprimant par inadvertance les deux premiers nombres, a écrit ainsi: ΔΔΙΙΙΙ. Un second leur aura substitué les chiffres courans, en cette sorte: κδ'. Et de ce dernier chiffre joint au mot précédent, il a été facile de faire dans la suite, δεκα, comme on le lit aujourd'hui. Les Critiques savent que parmi les bévûes, qui se sont faites en transcrivant les Livres anciens; il n'y en a point eu de plus fréquentes, que celles des nombres. Voyez Casaubon, *De Satyr.* p. 172, 173. M. le Clerc, *Art. Crit. Tom. II*, p. 212, *édit. de 1699*, &c. Il n'auroit pas été si aisé de changer le chiffre ancien, qui marquoit le nombre 50, en celui qu'on lit aujourd'hui. Si j'ai en cela deviné juste, le nombre de LIV dans Valère Maxime doit être changé en celui de XLIV, & l'on lira dans le Fragment de Polybe: ὅς τις αὐτὸς καὶ τρισαράκοντα.

De via.] L'interprète Grec paroît avoir lû tout autrement, puisqu'il a traduit, ἐκ τριφύλλου. Du reste, quoi qu'en aient voulu dire quelques Critiques, je crois qu'il faut ici, *fessum de via*, comme dans les anciennes éditions.

Ea forma, quæ mihi.] Les anciennes éditions,
E. 5) tions,

tions, qu'a suivies le Traducteur Grec, ont: *qua mihi*. Paul Manuce s'y est conforme, quoiqu'il ait cité trois Manuscrits; qui ont, *que*. Je préférerois cette dernière leçon..

CAP. II. *Karthaginem deleveris, &c.*]

Scipion prit Carthage l'an de Rome DCVI. Il en triompha l'année suivante. Il fut Censeur en DCXI. On ne fait pas au juste l'année qu'il fut envoyé en Egypte, en Syrie, dans l'Asie mineure, & en Grèce. Mais on fait seulement par un autre endroit de Cicéron, *Acad. IV*, 2, que ce fut avant que d'être Censeur. Pour son second Consulat, il tombe sous l'an DCXIX. Ce fut l'année suivante qu'il prit Numance, & il en triompha en DCXXI.

Numantiam exscindes.] Je préférerois *exscindens*, qui se trouve dans plusieurs Manuscrits, & dans l'édition d'Alde, ainsi que dans plusieurs autres que cite Gruter.

Et parum rebus.] Lambin avoit corrigé ainsi cet endroit, & sa correction s'est trouvée confirmée par les Manuscrits de Langius, & de Gruter. Quelques Savans, & entre autres Ph. Pareus, *Lexic. Crit.* au mot, *Res*, veulent qu'on sous-entende ici, *concedite*; c'est-à-dire: *Date aliquid temporis, & otii rebus tam arduis cognoscendis*. Mais je voudrois que cette façon de parler fût soutenue de quelques exemples.

ples plus précis, que ceux qu'ils allé-
 guent. Toutes les anciennes éditions ap-
 puyées de la Traduction Grèque, ont:
Pax sit rebus. Expression, qui n'est pas
 moins extraordinaire que l'autre. Les Cri-
 tiques proposent ici diverses corrections.
 Grævius a lû: *Pax! Verum audite cetera.* Et
 Gronovius le fils: *Et per avum, de his au-*
дите cetera. M. le Clerc, *Art. Crit. T. 2.*
p. 326, a corrigé: *Ne me è somno excitetis*
his pavoribus. M. Heuman, *Parerg. Crit.*
p. 153, en rejetant ces deux conjectures
 par d'assez bonnes raisons, a proposé une
 autre correction, qui ne diffère néan-
 moins de la dernière qu'en ce qu'il lit:
His clamoribus. Pour moi, sans admettre
 de si grands changemens au texte, je
 soupçonne que Cicéron avoit écrit: *Et*
parumper audite cetera. Au lieu de PA-
 RUMPER, les anciens Copistes ont lû
 par inadvertance PARUMREB, & c'est
 apparemment ce qui a donné lieu à la
 corruption de ce passage, quoiqu'il soit
 difficile de rien affirmer en ces sortes de
 choses, sans le secours des Manuscrits.

CAP. V. *Quid? hic, inquam, quis est,*
&c.] L'Auteur de la version Grèque pa-
 roît avoir lû de la sorte. Les anciennes
 éditions, conformes à Macrobe, *In Somn.*
Scip. II. 1, ont: *Quis hic, inquam, &c.*
 L'un & l'autre sont également bons.

Pro rata ratione distinctis.] Quelques
 Manuscrits, suivant Paul Manuce, &c.

Eangius, portent: *Pro rata partium ratione*. Ou bien: *Pro partium ratione*. C'est ainsi qu'a lû autrefois l'Auteur de la version Grèque. Cependant il paroît par les Commentaires de Macrobe, & d'Eulogius, qu'il ne faut rien changer à la leçon reçue.

Summus illè celi stellifer cursus.] Macrobe, la version Grèque, & quelques Manuscrits sont conformes à cela. Cependant, *stelliferi*, qui se trouve en plusieurs autres, & dans toutes les éditions anciennes, me paroît meilleur.

Acuto, & excitato movetur sono.] Dans Macrobe, II, 1, & 4, on lit, *acutè excitato*. Mais il ne faut rien changer.

In quibus eadem vis est duorum, Mercurii, & Veneris.] Quoique les noms de ces deux Planètes ne se trouvent, ni dans Macrobe, ni dans la version Grèque, ni en plusieurs Manuscrits; cependant puisqu'ils se rencontrent en d'autres, je ne voudrois pas les rejeter. Il n'y a pas d'apparence, que Cicéron faisant entrer le vieux Scipion dans un aussi grand détail sur tout le reste, pour l'instruction de son petit-fils, ait voulu laisser ici une obscurité, qui auroit dû sans doute arrêter ce jeune homme.

CAP. VI. *Partim aduersos.*] Macrobe, II, 5, a lû *transuersos*, & explique même ce qu'on doit entendre par ce mot, qui se trouve aussi dans plusieurs Manuscrits.

SONGE DE SCIPION. 109

ferits. C'est sans doute la véritable leçon. Car il ne s'agit point ici d'hommes, qui se tournent le dos. Quand on ne supposeroit pas de véritables Antipodes, lesquels étoient inconnus au temps de Cicéron, il suffit de supposer comme lui la Terre ronde, pour comprendre que sur un Hémisphère, il est des hommes, qui par rapport à nous doivent être dans l'une de ces trois situations. Celui qui est à côté, au bas de l'Hémisphère, est *transversus*, comme on le voit dans Macrobe, & dans Servius, sur l'Enéide, V. 19. Celui qui est vis-à-vis de nous, sur l'autre côté de l'Hémisphère, est *adversus*. Et celui, qui est plus haut, sur le penchant du Globe, ou au sommet, est *obliquus*.

Expectare gloriam certè nullam potestis.] Je lirois, *poteris*, comme dans Macrobe, au même chapitre. Car Cicéron venoit de dire: *Quam expetendam gloriam consequi potes?* Et peu après il dit: *Quis in reliquis Orientis... tuum nomen audiet?*

Quod Atlanticum, quod magnum, quem Oceanum appellatis.] Cela est ainsi dans Macrobe, au même endroit. Mais toutes les anciennes éditions, soutenues de la version Grèque, ont, *quod Oceanum*.

Ipsi autem, qui de vobis loquuntur, &c.] Presque toutes les anciennes éditions, entre autres celles de Lambin, & du jeune Manuce, ont, *nobis*. Cette leçon, quoique contraire à la version Grèque,

ITO R E M A R Q U E S.

me semble préférable; à moins qu'on ne lise ici, *loquentur*, qui se trouve en plusieurs éditions. Car le jeune Scipion n'avoit pas encore acquis assez de gloire, pour que son nom fit déjà du bruit dans le monde. D'ailleurs ce qui suit: *uniuscujusque nostrum*, fait voir qu'il faut s'en tenir à *nobis*.

CAP. VII. *Si cupiat proles.*] Macrobe II, 10, a lû: *Si cupiet*. Cicéron s'exprime en effet souvent de cette sorte.

Non modo eternam.] Cela est ainsi dans les dernières éditions. Toutes les autres, ainsi que Macrobe, ont: *non modo non eternam*. Je fais que la première façon est soutenue de plusieurs exemples citez, & justifiez par Muret, *Var. Lect. X*, 7: par Sanctius, *Miner. IV*, 7, & par Périzonius, en ses Notes sur cet Auteur. Mais Cicéron a-t-il toujours parlé, & écrit de la même manière? Je le croirois volontiers, si l'autorité de Macrobe ne me tenoit en balance.

Populariter.] Les Manuscrits, où quelques Critiques ont lû, *loquulariter*, sont certainement fautifs, comme en a fort bien jugé Turnèbe, *Adv. VII*, 11, qui n'a pas néanmoins mieux rencontré, quand il a proposé de corriger, *joculariter*. La leçon ordinaire est soutenue, non seulement par presque tous les Manuscrits, & par toutes les éditions; mais encore par Macrobe, II, 11, & par l'Interprète Grec.

SONGE DE SCIPION. III.

Grec. D'ailleurs ellé convient ici à merveilles, comme on le voit par la suite. Il y a une assez longue Remarque sur cet endroit dans Achille Stace, *Observat. difficil. aliquot locor. cap. XI.*

Cum autem ad idem, &c.] Gruter se récrie contre la hardiesse de Lambin, qui a voulu corriger: *Re ipsa autem, cum ad idem, &c.* Il est surprenant qu'il n'ait pas vû, que Lambin avoit suivi en cela l'autorité de Macrobe, en l'endroit que je viens de citer, & qu'il l'avoit suivie avec raison. Car il est évident, que le vieux Scipion oppose ici, ce qu'il appeloit la véritable année, à celle dont se sert le vulgaire.

Ut olim deficere sol, &c.] Sur cette Eclipse qui arriva le 26 Mai de l'an 3999. de la Période Julienne, on peut consulter le P. Petau, *De Doctr. Temp. Lib. 10, cap. 21.*

CAP. VIII. *Deum te igitur scito esse*] Silius Italicus, *XV, 74*, parlant des hommes, a dit de même:

*Tribuit namque ipsa minores:
Hos terris Natura Deos.*

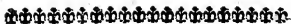
Ce qu'il faut bien se garder de corriger, comme a voulu faire N. Heinsius. Sur cette doctrine, qui est celle des Stoïciens, aussi-bien que des Platoniciens, voyez au long Juste-Lipse, *Physiol. Stoïc. Lib. III, Diff. 8*, & les Auteurs citez en grand nom-

nombre par Barthius, sur la Thébaïde de Stace, II, 63. Ajoutez-y Lactance, *Instit. Divin.* II, 5. où pour réfuter cette doctrine, il ajoute: *Res eò pervenit, ut ranae, & culices, & formicae Dii esse videantur, quia & ipsis inest sensus, &c. Ita semper argumenta, ex falso petita, ineptos, & absurdos exitus habent.*

Nam quod semper movetur, &c.] Voyez ci-dessus, Tuscul. I, chap. 23.

CAP. IX. *Impulsuque libidinum, voluptatibus obedientium, deorum, & hominum jura violaverunt.*] Macrobe, & toutes les éditions sont ici conformes. J'avoue néanmoins, que je suis un peu choqué de cet *obedientium*; d'autant plus qu'il fait une petite obscurité, en ce qu'il semble d'abord, qu'on pourroit le rapporter à *Deorum*, qui suit. Aussi l'Interprète Grec l'a-t-il rapporté à *Animi*, en traduisant; *ταῖς ὑποτακτικαῖς ἐνέκρυψαν*. Il me paroît donc très-probable, que Cicéron avoit écrit, *obedientes*, comme cet Interprète semble l'avoir lû.





REMARQUES.

SUR LE TEXTE

De la Seconde Tusculane.

CAP. **N**^E*optolemus quidem*] Mon ancienne édition a, *quidam*. C'est la vraie leçon, comme je l'ai montré par avance, ci-dessus, I, 48. Le *quidem* auroit d'autant plus mauvaise grace, qu'il est répété un instant après, & qu'il est ici déplacé; en sorte que Lambin a crû avec assez de raison, qu'il conviendrait mieux après *philosophari*. Du reste, sur ce passage d'Ennius, voyez le Père Bisciola, *Horar. subseciv. III, 1.*

Nam quid possum, &c.] Pour rendre le texte plus net, il faut enfermer cette phrase dans une parenthèse, en cette sorte: *Necesse mihi quidem esse arbitror philosophari. (nam quid possum, præsertim nihil agens, agere melius?) sed non paucis, ut ille.*

Aut metu liberemur] M. Daviès pouvoit insérer hardiment, *liberentur*, dans son texte. Car outre que la raison le veut, Gruter a remarqué que ce mot se trouvoit ainsi dans tous les Manuscrits de Victorius, & dans les siens. Il est pareil-

lement dans les trois de Leyde, & dans mon ancienne édition.

Etenim si orationes, &c.] De tous les endroits obscurs de Cicéron, je n'en trouve aucun qui le soit autant que celui-ci: car outre la longue & ennuyeuse parenthèse qui suit, & qui devoit avoir dans le texte les marques ordinaires, jusques à ces mots: *Quid futurum putamus, &c.* on ne voit point à quoi se rapporte ceci: *si orationes*. On lit à la vérité dans mon ancienne édition, & dans celle de Robert Estienne: *Si orationes, quas nos multitudinis judicio probari volebamus, non comprobentur*. Mais il n'y a pas d'apparence, que Cicéron ait dit en termes aussi généraux, que ses Oraisons n'étoient point goûtées, lui, qui tiroit du succès de ses harangues la plus grande partie de sa gloire, & qu'on a si fort accusé d'avoir trop bonne opinion de lui-même. D'ailleurs ces termes, *non comprobentur*, devroient naturellement suivre ce qu'il dit tout de suite, de l'effet de l'éloquence sur la multitude. Ils ne se trouvent, en effet, ni dans les Manuscrits de Gruter & de M. Davies, ni dans ceux de Leyde. On sent néanmoins qu'il manque quelque chose ici au texte: car on voit bien que l'Auteur a voulu dire, que quoique ses discours eussent emporté les suffrages du Peuple, ils étoient cependant censurés par ses rivaux, qui ne pouvant imiter l'abondance & la majesté de son éloquence,
af-

affettoient de préférer le style concis, qu'ils appeloient Attique. Les Grammairiens se tirent ici d'affaire, en disant, que Cicéron y a usé de la Figure, qu'ils appellent *Anacoluthon*. Mais, comme le dit Dom Lancelot, au sujet du même passage, (*Meth. Latin. Remarq. sur les Fig. de construel. chap. 7.*) cette figure n'est souvent qu'un terme spécieux, pour excuser dans les Auteurs, des choses qui semblent plutôt s'y être glissées par inadvertence que par raison. Le point est de savoir, si nous croirons Cicéron capable d'une inadvertence si énorme. Pour moi, je rejetterois plus volontiers la faute sur les Copistes, qui auront oublié ici quelques mots. Est-il impossible, par exemple, que Cicéron eût écrit: *Etenim si orationes, quas nos multitudinis judicio probari volebamus (popularis est enim illa facultas, &c.) et si a plerisque probarentur, tamen reperiebantur nonnulli, qui nihil laudarent, &c.* Si ce n'est point-là ce qu'il a dit, c'est du moins sa pensée. Si cependant on aime mieux s'en tenir à la prétendue Figure dont je viens de parler, on a la liberté de le faire.

Et cum obruerentur copia sententiarum]
 Un des Manuscrits de Leyde porte, *ut cum*. Ce qui me plairoit assez, pour éviter cette fréquente répétition de la même particule. Mais *obruerentur* m'est fort suspect. Car il n'est pas question de gens, qui plaidant contre Cicéron, fussent accablez de la force & de la multitude de ses raisons.

nemens. Il ne s'agit que de ses Censeurs, qui dénués de talens pour la grande éloquence, se contentoient d'un discours sec, & décharné. C'est pourquoi je soupçonne, qu'il y avoit ici: *Ut cum abnueretur copia sententiarum, &c.* Du reste il y a lieu de s'étonner, que Cicéron ait adressé ceci à Brutus, qui étoit l'un de ceux qui censuroient le plus son prétendu style Asiatique.

Auxilia reliquorum Philosophorum disciplinis] Quoi qu'en aient voulu dire les deux Gronovius, & après eux M. Wopkens, *Left. Tull. I.* 10. je crois comme Turnébe, Lambin, & en dernier lieu, M. Davies, qu'il faut corriger: à *reliquorum, &c.* Je ne pense pas qu'on trouve dans Cicéron aucun exemple, où les mots, *auxilium, opis*, & autres semblables aient été employés en pareil cas d'une autre manière.

CAP. II. *Venit ad summum*] Ceci fait voir le mauvais goût de Barthius, qui sur le fondement de je ne sais quels Manuscrits (*Advers. XXXVII*, 18.) a voulu corriger, *ad summam*, dans ces vers d'Horace, II, *Epist. I.* 32.

*Venimus ad summum fortune; pingimus,
atque
Psallimus, & lætatur Achivis doctius
unclis.*

Quod verisimile occurrerit] Un des Manuscrits de Leyde, & mon ancienne édition.

tion ont, *occurrit*. L'une & l'autre de ces leçons sont bonnes.

Ratione & via philosophantur] Mon ancienne édition a, *vita*. Ce qui ayant d'abord été adopté par M. Davies dans sa première édition, a été avec raison corrigé dans les suivantes. Il faut conserver, *ratione & via*, c'est-à-dire, méthodiquement. Cicéron a joint pareillement ces deux mots ailleurs (*In Verr. Lib. V, 3.*) en cette sorte: *Hæc eadem nunc ab illis defensionis ratio viaque tentatur*. En un autre endroit (*De clar. Orat. c. 12.*) il a dit dans le même sens: *via & arte dicere*. Et encore: *Si ratio, si via, si vis denique conclusionis valet*, en ses Questions Académiques, IV, 30.

CAP. III. *Non laborant, &c.*] Gebhardus, *Crepund. I, 2.* corrige sans raison, *librant*. Mais je me range volontiers à l'avis de MM. Le Clerc, & Davies, qui dans ce qui suit, lisent: *Nisi ipsis inter se*.

Non quasi narrantes exponimus] Il me semble qu'il faut, *exponemus*.

CAP. IV. *Qui obtemperet ipsi sibi*] Deux des Manuscrits de Leyde, mon ancienne édition, & celle d'Alde, ont, *ipse sibi*. Ce qui me paroît préférable.

CAP. V. *Falsumque illud, ac improbè*] Ou plutôt, *improbum*, comme dans mon ancienne édition; à moins qu'on ne suive avec M. Bentley, & M. Davies, la correction

rection très-ingénieuse & très-plausible de Muret, qui lisoit: *Falsumque illud Accii: Probæ etsi in segetem, &c.* En effet, la proposition du Poëte peut bien être fautive: mais on ne peut pas dire, qu'elle soit contre les bonnes mœurs.

Tam citò de sententiâ esse dejectum] L'ami de Cicéron se rend ici trop aisément. Car il lui auroit été facile de répondre, en distinguant les maux du corps de ceux de l'ame, & en soutenant, que comme le plus grand de ces derniers est l'infamie, la douleur est le comble des autres. On pourroit même dire, que l'infamie met l'esprit dans le même état de douleur, que l'est le corps dans les plus rudes tourmens. Ainsi la proposition, que la douleur est le plus grand des maux, n'en est pas moins soutenable.

Non modò non recusandus] Cela est ainsi dans l'un des Manuscrits de Leyde. La seconde négative manque dans les deux autres, ainsi que dans mon ancienne édition. L'une & l'autre de ces deux leçons sont bonnes, comme l'a fait voir M. Davies.

Quare ne sit sanè summum malum dolor, malum certè est] Au lieu de *quare*, l'ami de Cicéron, pour raisonner juste, auroit dû dire, *tamen*. Ainsi j'adopte entièrement cette distinction des Interlocuteurs, qui se trouve dans deux des Manuscrits de

de Leyde. M. *Quare ne fit sanè summum malum dolor.* A. *Malum certè est.*

CAP. VI. *De imbecillitate multorum, &c.*]
On diroit par ces paroles, que Cicéron a voulu parler des préjugés de la multitude, aussi-bien que des dogmes des Philosophes. Cependant il est évident par ce qui suit, qu'il n'a intention de parler, que de ces derniers, méprisant trop les opinions vulgaires pour s'y arrêter. Je crois donc, que *multorum* est ici transposé, & qu'il faudroit lire : *De imbecillitate, & de variis disciplinis multorum Philosophorum loquar.*

Ergo, id quod natura ipsa, &c.] Il me paroît que ceux qui laissent subsister ainsi tout ce passage, font parler Cicéron contre sa pensée. Car il y avance, que tous les Philosophes s'obstinent à soutenir cette proposition, qui choque toute ame généreuse, Que la douleur est le plus grand des maux; quoiqu'il vienne de dire, que ce n'étoit le sentiment ni de Zénon, ni d'Ariston, ni de Pyrrhon, & qu'en général cela fût condamné par tous les Stoïciens. D'ailleurs cet *id*, fait une espèce de solécisme dans cette construction, comme l'a remarqué M. Wopkens, *Leët. Tull. I, 10.* On n'a pas pris garde, que Cicéron fait ici une supposition, en raisonnant de cette sorte: *Hé quoi! Si toute la Philosophie, qui se pique de nous enseigner l'art de bien vivre, s'accorde sur ce principe, qui ré-*
vol-

volte la nature même, & toute ame vertueuse, Que la douleur est un plus grand mal, que l'infamie; qui est-ce qui fera désormais assez de cas de l'honneur, & de la louange, pour les acheter au prix de quelques souffrances corporelles? Cela me persuade qu'il avoit écrit: *Ergo, si quod natura ipsa, & quædam generosa virtus statim respuit, ne dolorem summum malum diceres. . . in eo magistra vite Philosophia permanet; quod huic officium, &c.*

Quam porro quis ignominiam] D'autres ont déjà remarqué, que dans plusieurs Manuscrits, on trouve: *Contraque quam, &c.* On peut y ajouter deux de ceux de Leyde.

CAP. VII. *At id quidem illi, &c.*] Un des Manuscrits de Leyde porte: *Atqui iidem illi ipsi.*

Hic, qui solum hoc malum dicit, & malorum omnium extremum] Il est certain, qu'il seroit ridicule de dire qu'une chose est le plus grand des maux, dans le temps qu'on soutient que c'est le seul mal, comme l'a judicieusement observé M. Bentley. Ainsi, quoi qu'en ait dit M. Wopkens, *Leët. Tull. I, 10.* je goûte extrêmement la conjecture du savant Anglois, qui corrige: *Hic, qui non solum hoc malum dicit, sed malorum omnium extremum.* Je ne voudrois pourtant pas imiter M. Davies, qui dans sa dernière édition a inséré cette correction dans le texte.

Quibus Epicurus voluptatem] M. Bentley

ley ne me paroît pas avoir réussi aussi bien ici que sur le passage précédent, quoiqu'il ait été encore suivi par M. Davies Il retranche *voluptatem*, comme si cela avoit rapport à ce que Cicéron vient de dire du sentiment d'Epicure, sur le souverain mal. Mais ce n'est pas sa pensée. Après s'être moqué de ce Philosophe, qui prétendoit, que dans les tourmens les plus aigus, le Sage diroit: *Que cela est doux!* il dit à son disciple: *Je n'outre pas assez les choses pour vous demander rien de pareil, & pour exiger, que vous parliez de la douleur comme du plaisir, ainsi que ce fou d'Epicure.*

Sapienti contra dolorem] Il y a *sapientia* dans le Manuscrit du Roi, dans deux de ceux de Leyde, ainsi que dans mon ancienne édition, dans celle d'Alde, & dans la plupart des autres jusques à Lambin. Quelques Manuscrits de Gruter, & un de ceux de Leyde ont: *Sapienti & contra*. Ce qui conduit à la même leçon, qui est la bonne, & qui auroit dû être rétablie dans le texte. Car il est ici question des forces, que la Philosophie fournit au Sage.

Consolabantur, cum è viperino, &c.] Je crois avec M. Davies, qu'il faut, *consolantur*. Il a eu aussi raison de mettre en sa dernière édition les mots suivans à la tête des deux vers d'Accius, comme Cicéron les cite ailleurs, *De Finib. II. 29.*

Ex sublimi vertice] Je ne ferois aucune
Tome III. F dif-

difficulté d'insérer *sublimo* dans le texte, suivant l'avis de M. Davies, puisque c'étoit l'usage de parler ainsi du temps du Poëte, & que cela se trouve confirmé par divers Manuscrits, auxquels on peut ajouter l'un de ceux de Leyde.

Vis vulneris] Pour la mesure du vers, quelques Critiques corrigent, *virus vulneris*. Mais je crois que mon ancienne édition a conservé la vraie leçon: *vis vulneris*, & *ulceris æstus*.

CAP. VIII. *O multa dictu gravia, &c.*] Cette traduction du beau passage de Sophocle est admirée par le judicieux Camerarius en ses Remarques sur le texte Grec. Le jugement d'un si habile connoisseur, joint à celui de Turnèbe, *Advers. II, 9.* de Muret, *in Cicer. Catilin. fol. 84.* de Casaubon, sur la Vie des Gordiens de Capitolin, *p. 189.* & de plusieurs autres, devoit bien faire taire ceux qui ont la témérité de dire que les vers de Cicéron font tort à sa mémoire. J'ose dire, que jusques à son temps, les Romains n'avoient guère eu de meilleur Poëte. S'il y en a eu depuis de plus excellens, cela ne doit pas empêcher, qu'on ne rende justice à ses talens, & qu'on ne reconnoisse qu'il a du moins plus approché de la perfection, qu'on ne pouvoit raisonnablement l'attendre d'un homme aussi occupé, & qui avoit aussi peu de grands modèles. Je ne dois pas oublier qu'Henri Estien-

Estienne, en ses Notes sur cet endroit de Sophocle, & Vossius, en ses Fragmens des anciens Poëtes tragiques, pag. 147, se sont imaginez, je ne sais sur quel fondement, que cette traduction étoit de la façon du Poëte Accius. Mais outre qu'ils n'en donnent aucune preuve, on fait que quand Cicéron a cité les vers des autres, il n'en a jamais rapporté d'aussi longues tirades. Ici même pour son dessein il n'avoit besoin que du vers 25, ci-après, & des trois ou quatre suivans. Ovide a divinement bien paraphrasé ce passage en ses Métamorphoses, IX, 165, & seq.

Corpore exantlato, atque animo pertuli] M. Davies a eu raison d'insérer dans le texte, *exantlata*, qui se trouve dans plusieurs Manuscrits, & entre autres dans celui du Roi, & dans mon ancienne édition. Mais quoique Cicéron ait ici employé le mot *animo*, ce n'est pas à dire qu'il ait lû dans Sophocle *νόστοι*, au lieu de *νότοισι*, comme le croit le savant Anglois. Cicéron a fait ici une traduction libre, & non littérale; & il a cru sans doute donner plus de force à cet endroit, en joignant les peines de l'esprit aux travaux du corps. Henri Estienne, *Cassig. in Ciceron. p. 33.* a fait une longue Dissertation, pour défendre *exantlato*. Mais il ne paroît pas y avoir réussi.

Junonis terror implacabilis] Qui a jamais
F 2 dit,

dit, *une terreur implacable*? On fait qu'il est question de la haine, & de la colère de Junon. Ainsi, quoique tous les Manuscrits soient ici d'accord, je suis persuadé qu'il faut corriger, *fervor*. Ce mot se prenoit quelquefois pour la plus violente colère; témoin ces vers d'Horace, *Od. I, 16*:

*Me quoque pectoris
Tentavit in dulci juventâ
Fervor, & in celeres Iambos
Misit furentem.*

Et dans un autre endroit, *Od. I, 13*:

*Væ, meum
Fervens difficili bile tumet jecur.*

Oenei partu edita] Cette façon de parler pourra paroître extraordinaire. Cependant elle peut être soutenue par l'exemple, non seulement des Grecs, mais même des Romains. On peut voir sur cela un Savant, dans un Livre périodique, qui s'imprime depuis peu à Amsterdam, sous le titre de *Miscellaneæ Observationes*, Vol. I. p. 407, 408. contre le sentiment de M. Bentley, qui vouloit corriger, *patre*, au lieu de *partu*.

Hos non hostilis dextra] L'original Grec porte: κ'ε ταῦτα λόγῃ παιδίας. Je ne crois pas que personne puisse être satisfait de l'explication, qu'en donnent ni l'ancien Scholiaste, ni Camerarius. La traduction de Cicéron n'y a même aucun rapport. On

On ne peut donc guère douter, que cet endroit de Sophocle ne soit corrompu. Autant que j'en puis juger; je crois qu'il avoit écrit:

Κ'ε ταῦτα λόγῃ τε, δαίς τ', ἔθ' ὁ γηγενὴς
Στρατὸς σιγᾶται, &c.

C'est-à-dire, à la lettre: *Illos non hasta, neque fax, nec Terrâ edita moles Gigantum*, &c. Comme Cicéron n'a pas eu intention de faire une version littérale, il a crû pouvoir remplacer suffisamment ces deux mots, λόγῃ τε, δαίς τε, par *hostilis dextra*; d'autant plus que δαίς signifioit aussi un combat; & δαία χεὶρ, une main ennemie.

Non biformato impetu Centaurus] Cicéron a encore mieux entendu ici Sophocle, que le Scholiaste Grec, comme l'a très-bien observé M. Davies. Aux passages qu'il a citez, pour montrer que Κένταυρος étoit quelquefois pris pour un Centaure, on peut joindre un autre passage de la même Tragédie, v. 693. où Nessus est appelé, Κένταυρος. Du reste, *biformato impetu Centaurus*, est pour *biformatus Centaurus*, par la même Figure, qu'Horace a employée souvent, comme quand il a dit, *adulteros Paridis crines*, &c. Elle est familière aux Poëtes. Cicéron s'en étoit servi un peu plus haut, en disant: *Terrâ edita moles Gigantum*; & il dit plus bas, *barbara immanitas*, pour *barbarorum*.

Ictus corpori infixit meo] L'un des Ma-

nuscrits de Leyde confirme la conjecture de Lambin, suivie par Messieurs Bentley, & Davies, & que Turnébe avoit proposée avant eux, *Advers. II, 8.* qui est de lire, *infixit*. Mais ce changement n'est pas nécessaire; & quand le premier des deux savans Anglois a prétendu, qu'on n'avoit jamais dit, *infigere ictus*, il faut qu'il eût oublié ce vers de Virgile, *Æneid. IV, 689.*

Infixum stridet sub pectore vulnus.

Peragrans undique hinc feritatem expuli] Il paroît que Cicéron a lû dans Sophocle: Γαῖαν καθαίρων ἰκόνων, où nous lisons à présent, *καθαίρων*. Je crois pourtant que cette dernière leçon est la meilleure, & qu'au contraire malgré les éditions, il faut suivre l'autre, au v. 1034. de la même Tragédie: Πολλὰ μὲν ἐν πόλει, κατὰ τοὺς οὐρανούς καθαίρων. Mais je ne vois pas pourquoi M. Davies a voulu dans sa dernière édition changer *hinc* en *hic*, contre la raison, soutenue de l'autorité de la plupart des Manuscrits.

Sed femineæ vi, &c.] Les Manuscrits varient fort ici. Les uns ont, *vis*; les autres *vi*; & quelques autres en petit nombre ont, *vir*. M. Davies a suivi les seconds dans sa première édition. Dans la seconde il a lû: *Sed femineæ vir, femineæ interimor manu*. Enfin dans la troisième il a corrigé; *Sed femineæ vir, femineæ, &c.* Cette incertitude fait voir, que cet habile homme a eu peine

ne à se contenter sur ce passage. M. Bentley avoit été d'avis de lire : *Sed feminea vis*, en rapportant cela à ce qui précède. Après quoi il lisoit : *Femina interimor manu*. Je préfère sans difficulté le dernier sentiment de M. Davies. Il n'est point ici question de violence de la part de Déjanire ; mais tout au plus d'une tromperie criminelle dans l'idée d'Hercule. Ainsi le terme de *vis* ne convient point ici ; d'autant plus que Cicéron venoit déjà de dire : *Non Graia vis*. Il y a donc plus d'apparence, qu'il a voulu faire mieux sentir le regret qu'avoit Hercule de mourir de la façon d'une femme, plutôt que de celle d'un homme, & annoblir cette pensée assez plate du Poëte Grec : *ὅν γ' ἔλυσεν ἄνδρ' ἀνδρὸς φύσιν*. Sur quoi je remarquerai, que l'ancien Scholiaste me paroît s'être ici trompé en deux manières. L'une, en ce qu'il suppose qu'il faut y sous-entendre, *ἔχουσα*. Ellipse, dont je ne crois pas qu'il y ait d'exemple, quoique Camerarius, & Henri Estienne soient entrez dans ce sentiment. L'autre, en ce qu'il fait dire forttement à Sophocle, qu'une femme n'a point la nature d'un homme. Et l'on ne peut l'excuser en disant, que cela signifie seulement qu'elle manquoit de courage. Car le contraire paroît, tant par la manière dont elle se procure la mort, que par les sentimens, que lui donne Sophocle, en la même Pièce, v. 734, 738, 739, 903, & seq. Je ne doute pas.

pas que le Poëte n'ait écrit : *κ' ἐν ἀνδρὶ φύσις*. Ce qui a donné lieu à la corruption de ce passage, c'est que les Copistes ont ignoré une façon de parler poétique, qui paroît avoir été particulière à Sophocle, d'employer le mot, *φύσις*, en disant, par exemple, *πέτρῃ φύσις*, pour une pierre, comme en son Oedipe, v. 342, & ici *ἀνδρὶ φύσις*, pour un homme. Ce qu'il y a de plus cruel, dit Hercule, c'est que je pèris par la perfidie de ma propre femme; & par les mains, non d'un homme, mais d'une femmelette. Pour ce qui est de la traduction de Cicéron, si j'osois y changer quelque chose, j'y lirois : *Sed fœminæ, væ! fœminæ interimor manu*. Il me paroît que ce passage en auroit bien meilleure grace.

O nate, verè hoc nomen usurpa patri] Je m'étonne, que personne n'ait été choqué de ce dernier mot, qui est tout-à-fait hors d'œuvre, & qui ne peut entrer dans cette construction. Il y a toute apparence, que Cicéron avoit écrit :

*O nate, verè hoc nomen usurpa; patre
Neve occidente matris superet charitas.*

Heu adripe ad me, manibus abstractam piis] M. Davies a bien fait de rétablir ici, *Huc*, qui se trouve dans mon ancienne édition, dans celle des deux Manuces, & dans les autres, qui ont précédé celle de Gruter. Mais comment les Critiques n'ont-ils point été bleffez de ce *piis*? Quelque irrité, que :

que fût Hercule contre Déjanire, a-t-il pu dire avec bienséance une chose si extraordinaire? Aussi n'y a-t'il rien de pareil dans Sophocle. Hercule y dit seulement: Δός μοι χεῖρ' αὐτὸς ἐξ οἴκου λαβών, &c. Il est donc évident, qu'il faut dans Cicéron: *manibus abstractam tuis*. En quoi il a rendu presque à la lettre son Original.

An illam potioremputes] Cicéron a fort abrégé ici l'Original, où Sophocle a mis ces deux vers:

Εἰ τὸ μὲν ἀλγὺς μᾶλλον, ἢ κείνης ὀρῶν
Λαβήτ' ἐὶδ' ὅς ἐστι δίκη κακούμενον.

Je les rapporte ici, pour observer que ce dernier mot ne paroît pas supportable. Car il se rapporte nécessairement à εἶδος, qui étant commun à Hercule, & à Déjanire, il s'ensuit que le Héros y avoue qu'il souffre avec justice. Ce qui est manifestement contre sa pensée. La vraie leçon est donc, κακούμενης, & cela paroît assez par l'explication de l'ancien Scholiaste.

Heu! Virginali me ore ploratum edere] Premièrement, je crois ceci une suite de ce qui vient d'être dit. Les nations, s'écrie Hercule, déploreront mon malheur, de me voir réduit à pleurer, comme une jeune fille, le mal que j'endure. Cela paroît manifestement par le Grec, & par le sens même. Ainsi il faut une simple virgule après, *miserias*. En second lieu, quoi-

que l'on puisse absolument défendre, *ore-ploratum edere*, j'avoue que j'aime beaucoup mieux, comme Henri Estienne, & Lambin, *virginali more ploratum edere*, qui se trouve dans l'un des Manuscrits de Leyde, & qui répond mieux au texte Grec.

Sic fœminata virtus afflicta occidit.] Ces deux épithètes données à *virtus*, ont assez mauvaise grace. Je suis persuadé que Cicéron avoit écrit, *afflicto*; d'autant plus que cela revient mieux au Grec, ἡτλησὺς εὐρηματὰ τέλας. M. Davies a aussi changé *sic* en *se*. Ce qui ne me déplairoit pas; quoique *sic*, puisse ici fort bien signifier la même chose que, *adeo*.

CAP. IX. *Corpus lacerati patris*] Mon ancienne édition, conforme au Manuscrit du Roi, a, *laceratum*; & c'est ainsi que M. Davies a fait en dernier lieu imprimer cet endroit. Mais il conserve, *evisceratum*. Il me paroît plus vraisemblable, que Cicéron avoit écrit:

Eviscerati corpus laceratum patris.

Tuque Cælestium Sator, &c.] Cicéron paroît avoir passé ici quatre vers de Sophocle. Mais c'est parce qu'on n'a pas pris garde à une transposition manifeste, qui s'est glissée dans le texte Grec. Ce qui ne permet pas d'en douter, c'est que s'il subsiste en l'état qu'il est, on ne voit pas à quoi se rapportent ces mots: Δαίνυται γὰρ αὖ πάλιν. Cela joint à la traduction de
Ci-

Cicéron, nous guide à la restitution de ce passage, qui sera parfaitement suivi en cette sorte :

Ω "ιαξ Αἰδῶ, δέξαι μ'. Ω Διὸς ἀντίς παῖσσι.
 "Βιοινοῖ, ὦ "ιαξ, ἐγκατάσκηψον βέλῳ,
 Πάτερ, κερκυῖ. Δαίνυται γὰρ αὖ πάλιν,
 "Εθαλψεν ἄτης ἀσασμός ἀρίων. Ο δ' αὖ
 Διῆξε πλειῶν, ἐδ' ἀγυμνασὸν μ' ἰδὼν
 "Εοικεν ἢ τάλαινα διάβορον ἰόσῳ,
 "Ηθῆκεν, ἐξώρμηκεν.

J'ai suivi, pour la ponctuation du troisième vers, le sentiment d'Henri Estienne en ses Notes sur le Poëte Grec. Le premier vers m'est fort suspect. En tout cas, je crois qu'il y faut, *πίσσι*, à la fin. Revenant à Cicéron, on lit dans deux des Manuscrits de Leyde, & dans mon ancienne édition, *Tuque Cælestium*. On pourroit faire de-là, *Tu Cælestium Sator*. Mais la leçon ordinaire peut passer.

Nunc serpit ardor] Ce *serpit*, paroît bien foible pour la description d'un mal, qui étoit à son comble. Je soupçonne qu'il y avoit, *servit*, & j'y suis conduit par l'un des Manuscrits de Leyde, où on lit, *sepit*.

Hæc dextra Lernam tetram placavit] Je ne puis qu'applaudir aux heureuses conjectures de Messieurs Bentley, & Davies, dont le premier a corrigé, *tetrâ mastatâ Excetrâ*, suivant que Turnébe l'avoit déjà proposé, *Adv. II, 8.* & le second, *pacavit*. Camerarius vouloit qu'on lût, *Lerne terram*; & Vossius le père a suivi la

conjecture de Lambin dans ses *Fragments des Tragiques Grecs*, p. 148.

Eduxit Hydrâ generatum Canem] Sophocle avoit dit: *δενὴς Ἐχιδνῆς θρίμμα*, & tel étoit le sentiment de tous les Mythologues, comme Hésiode, *Theog. v. 304.* Ovide, *Metam. VII, 408.* Q. Calaber, *VI, 261.* Hyginus, *Fab. 151, &c.* Il est donc mal-aisé de penser, que Cicéron ayant devant les yeux le Poëte Grec, ait dit, que Cerbère étoit né de l'Hydre. Il est vrai qu'Ovide a quelquefois donné le nom d'*Echidna* à l'Hydre de Lerne, comme en ses *Métamorphoses, IX, 69. 158.* Mais il est le seul qui en ait usé ainsi, & peut-être pour la nécessité de ses vers. Or rien n'obligeoit Cicéron à faire cette confusion. Ainsi il y a lieu de croire, qu'il avoit écrit: *Eduxit Echidnâ generatum canem.* Mais ce mot ignoré des Copistes, a été facilement changé en un plus connu.

Nec quisquam à nostris spolia cepit laudibus] Je m'étonne qu'aucun Critique ne se soit arrêté en cet endroit. Car qui a jamais dit, *enlever des dépouilles de la gloire de quelqu'un*? Cela est même contraire au texte Grec, qui porte: *κ' ὑδὲὶς τρώων ἱσσοῦ τῶν ἰμῶν χερσίν.* Façon de parler, que paroît avoir imitée Properce, en ce vers, *IV. Eleg. X, 11:*

Hac spolia ex humeris ausus sperare Quirinis.

Il étoit donc question ici de ces dépouil-

pouilles, qui se levoient ordinairement sur la personne du vaincu, comme les armes, la cuirasse, les vêtements, &c. & qu'on avoit coutume de consacrer aux Dieux, en les suspendant à la porte des Temples, ou ailleurs, comme on peut voir dans les Auteurs, qui ont ramassé ce qui regardoit ces sortes de coutumes, tels que Bulenger, *De Triumphis, Spoliis, &c. cap. 1.* Tomasin. *De Donar. cap. 6.* Feith, *Antiq. Homeric. I, 11, &c.* Il me paroît donc que la vraie leçon de Cicéron est: *Nec quisquam è nostris spolia cepit cladibus.*

Possumus nos contemnere dolorem, &c.] L'ancien Grammairien Charisius (*edit. Putsch. p. 196.*) a trouvé autrefois dans son exemplaire: *continere dolorem.* Ce qui me paroît de beaucoup préférable à *contemnere.* Car les exemples d'Hercule, de Philoctète, & de Prométhée, sont ici allégués, pour marquer que les hommes les plus courageux perdent patience dans les grandes souffrances.

Tam intoleranter dolere] L'un des Manuscrits de Leyde a, *intolerabiliter*; & l'autre, *intoleranter vite.* D'où l'on pourroit être tenté de corriger, *intolerantem vite.* Mais la leçon ordinaire étant soutenue de l'autorité de Charisius, que je viens de citer, & de tous les autres Manuscrits, ne doit pas être changée.

CAP. X. *Unde ignis lucet, &c.]* Ceci paroît manifestement une traduction des

vers 7, 8, & 9, de la Tragédie de Prométhée, qui nous reste d'Eschyle. Si donc cette version est en vers, comme il y a quelque apparence, il faut que ce soit en vers iambes, comme en a fort bien jugé celui qui les a disposés ainsi dans les Notes de Fulvius Urinus sur cet endroit.

Titanum Soboles, &c.] Vossius le père a fait imprimer ces vers, comme étant tirés du Prométhée d'Accius. D'autres l'ont crû de même, fondez sur le témoignage de Nonius Marcellus, qui en a cité quelques-uns sous le nom de ce Poëte. Mais, puisque Cicéron dit au Chapitre suivant, qu'il les a traduits lui-même du Grec d'Eschyle, il n'y a pas moyen d'en douter; & il faut croire, ou que la mémoire a trompé Nonius, comme l'a pensé M. Davies, ou que Cicéron a employé dans sa version quelques vers d'Accius, suivant qu'en a jugé Jos. Mercier, sur cet endroit de Nonius. Du reste, comme la Pièce d'Eschyle, d'où ces vers sont tirés, est perdue, nous ne saurions juger s'ils ont été rendus aussi exactement, qu'élégamment..

Mulcibri ascrivit manus] Le Manuscrit du Roi, & un de ceux de Leyde, ont *Mulciberi*, & un autre de ces derniers a, *Mulcebri*. Mais suivant Priscien, (*edit. Putsch. p. 696.*) il faut *Mulcibris*. Voici ce qu'il en dit: *Mulciber, Mulciberis & Mulcibris, ut Casellius in Stromateo docet.* Ovide, *De Art. II, 562.* a dit aussi: *Mulciberis capiti,*

ti, &c. Par la même raison, dans un endroit de Martian Capelle, (pag. 189. edit. Grot.) où l'on trouve, *Mulcibero*, il faut corriger, *Mulcibere*. Ces observations, quoique peu importantes en apparence, ne sont pas indifférentes pour l'exactitude du langage.

Pinnata cauda nostrum adulat sanguinem. Je voudrois qu'il eût plû aux Commentateurs de s'expliquer sur ce vers, que je n'entens point. Comment la queue de l'aigle pouvoit-elle sucer le sang de Prométhée? Car c'est-là le sens, qu'on peut donner au verbe, *adulare*, en supposant qu'il renferme une comparaison avec la manière, dont un chien lèche son maître. Turnèbe, *Advers.* II, 9. s'est manifestement trompé, quand il a crû que la queue de l'aigle servoit à essuyer la plaie de Prométhée. Car, outre que la chose n'étoit pas vrai-semblable, ce n'auroit pas été un tourment, dont ce malheureux pût se plaindre. D'ailleurs comment cela auroit-il pû se faire, après que l'oiseau rassasié de sa proie l'avoit quittée, pour s'élever en l'air? Il me paroît donc constant, 1°. que ce vers est hors de sa place, & qu'il doit être rétabli après le douzième. 2°. qu'au lieu de *cauda*, il y avoit, *cruda*; terme, qui étoit quelquefois employé pour cruel & inexorable. On en trouve des exemples dans Plaute, *Trucul. Act. II. Sc. 8. v. ult.* Et dans Sénèque le Tragique, *Hippol. v. 1220.* L'épithète

pithète, *pinnata*, se rapportera ainsi à *Jovis Satelles* du vers précédent, de la même manière qu'en cet autre vers de Cicéron, qu'il a inféré dans son *Traité De Divinat. I, 47.* & qui étoit tiré de son *Marius*:

Hic Jovis altisoni subito pinnata satel-
les, &c.

Cela étant, il me semble que tout ce passage peut être restitué en cette sorte:

Tristi advolatu, aduncis lacerans unguibus,
Jovis satelles pastu dilaniat fero
Pennata, cruda & nostrum adulat sangui-
nem.

Tum jecore opimo farta, & satiata affatim,
Clangorem fundit vastum, & sublime ab-
volat.

Quum verò adesum, &c.

Sic me ipse viduus, &c.] Il me semble qu'il faut, *me ipso*; c'est-à-dire, destitué de mes propres forces, & ne pouvant m'aider en rien. *Viduus* est ici employé, comme dans Horace, *Od. I, 10*, en ce passage: *Viduus pharetrâ risit Apollo.* Il me semble aussi, que *pestes anxias* ne signifient rien, on pouvoit lire: *pestes excipio, anxius amore mortis.* Le terme, *anxius*, marquoit autant le desir que la crainte. On peut voir le savant M. Burman, sur Ovide, *Heroid. XX, 198.*

Seclis glomerata horridis] Hyginus dit pourtant; *Fab. 54. & 144.* que Prométhée

thée fut délivré après trente ans. Mais dans Eschyle, *Prometh. v. 94.* il annonce, que sa peine en dureroit plus de mille, *πὺς μυριάτη χρόνον.* Les anciens Scholiastes enchérissant encore sur cela, disent après Eschyle lui-même dans une autre Tragédie qui ne subsiste plus, que ce supplice durera trois mille ans.

CAP. XI. *Et proprium numerum*] Ces mots, qui me paroissent avoir mauvaise grace, ne sont, ni dans aucun des Manuscrits de Leyde, ni dans mon ancienne édition. Ainsi, c'est peu de les mettre entre deux crochets, comme a fait en dernier lieu M. Davies. Je suis d'avis, qu'on les efface entièrement. L'un des Manuscrits de Leyde a peu après, *Et electa.*

Verti enim multa de Græcis] Cela est ainsi dans le Manuscrit du Roi, dans deux de ceux de Leyde, & dans mon ancienne édition. Le troisième de Leyde a: *verti certè multa.* Ce qui se trouve aussi dans d'autres. Mais je ne rencontre *ipse* dans aucun, non pas même dans les éditions d'Alde, ni de Robert Estienne. Je crois donc que la vraie leçon est: *Sed, sicubi illi defecerunt, verti certè multa de Græcis, &c.*

A Platone educantur] Je ne touche point à cette leçon. Il n'est pourtant pas inutile de remarquer, que les trois Manuscrits de Leyde ont *ducuntur*, ainsi que l'édition

tion.

tion d'Alde; & que celle de Robert Estienne, conforme à mon ancienne, & au Manuscrit du Roi, porte, *expulsi dicuntur*.

CAP. XII. *Concludunt ratiunculis Stoici*] M. Davies a eu raison d'insérer, *ratiunculas*, en ses dernières éditions. Outre que cela est ainsi dans l'un des Manuscrits de Leyde, & dans mon ancienne édition, c'est la façon ordinaire de s'exprimer, pour *ratiocinantur*, comme en cet endroit, *De Divinat. I, 32. Cratippus solet rationem concludere hoc modo*.

Capior] Le sens de ce mot ne se présente pas d'abord. M. Davies l'avoit d'abord expliqué par *delector*. Il a ensuite supprimé cette remarque, ayant sans doute senti, que cela ne convenoit pas dans la bouche d'un homme, qui regardoit la douleur, comme quelque chose d'affreux. *Capior*, signifie donc ici, *vous m'embarrassez*.

Nihil est, inquit, malum] Je m'étonne qu'on n'ait pas vu, qu'il faut ici, *inquis*; & encore ci après: *nunquam quidquam, inquis*.

Desine id me docere] M. Davies en sa première édition avoit corrigé, sur le fondement d'un Manuscrit: *Desine nunc etiam id me docere*. Mais dans les éditions suivantes, il est revenu avec raison à la leçon ordinaire, confirmée par le Manuscrit du Roi, par les trois de Leyde, par mon

mon ancienne édition, & par toutes les autres.

Doleam, nec ne doleam] Je suis assez tenté de croire, que Cicéron avoit écrit simplement: *Doleam, nec ne*. Le mot qui suit, a été apparemment ajouté par quelque Scholiaſte, de même que cette diverſe leçon, *an non doleam*, qui ſe trouve dans l'un des Manuſcrits de Leyde.

CAP. XIII. *Quod rectè amplexantur iſti, quod honeſtum, &c.*] Les Editeurs ont déjà obſervé ici les diverſes leçons de leurs Manuſcrits. Un de ceux de Leyde a: *Iſti, qui virtutem ſcilicet ſolam, aut ſummum bonum dicunt, quod honeſtum, &c.* Et mon ancienne édition: *Iſti, qui dicunt virtutem ſolùm, aut ſummum bonum, quod honeſtum, &c.* Cela me fait croire, que Cicéron avoit écrit: *Quod rectè amplexantur iſti, qui ſummum bonum dicunt, quod honeſtum, &c.* Le reſte me paroît tiré d'une gloſe marginale. Mais il manquoit quelque choſe à la leçon ordinaire. Car les Stoïciens n'étoient pas les ſeuls, qui louoient la vertu comme un bien. Ils différoient ſeulement des autres, en ce qu'ils diſoient que c'étoit le ſouverain bien.

Perexigua, & minuta] Puisque quelques Manuſcrits, auxquels on peut joindre celui du Roi, & mon ancienne édition, ont, *perminuta*, il me ſemble que ce mot devoit être conſervé.

Ne malum quidem ullum, &c.] Mon ancienne édition a, *nec malum*. M. Wopkens, *Lection. Tull. I, 10.* suit cette leçon, & à la fin il lit, *comparandum*, au lieu de *comparanda*, suivant que Lambin l'avoit déjà proposé. Mais en lisant aussi, *nec malum*, je ne voudrois rien changer au reste.

Nihil est planè dolor] C'est ici un pur sophisme. Car quelque courage, que montre celui qui a la force de ne se point plaindre dans la souffrance, il n'en souffre pas moins intérieurement, & n'en est par conséquent pas moins malheureux. Il n'est donc pas vrai, que ce courage amortisse la douleur. Je vois des gens au contraire, qui prétendent en être soulagés par les plaintes. D'ailleurs, de ce que l'ignominie est un plus grand mal que la douleur, s'ensuit-il que la douleur doive être comptée pour rien?

Tuque in ea intuibaris, &c.] Quelques Manuscrits de Gruter, & mon ancienne édition ont: *Cumque in ea*. D'autres de M. Davies, & celui du Roi ont, *intuens*. De-là, je crois que la vraie leçon est: *Cumque in ea intuens, te continebis, cedes profectò virtuti dolor*. C'étoit le premier avis de M. Davies, & je ne fais pourquoi il en a changé dans la suite.

Nihil proficientem, & laborantem] Ce dernier mot choque en cet endroit. C'est pour cela que Lambin soupçonnoit avec assez.

assez de vrai-semblance, qu'il devoit y avoir: *Et frustra laborantem*. Conjecture, que M. Bentley a adoptée. Peut-être aussi qu'il y a ici une transposition. Car il n'y auroit rien à dire, si on lisoit: *laborantem Et nihil proficientem*. Cette correction étoit aussi venue en pensée à M. Bentley. Un des Manuscrits de Leyde a, *elaborantem*.

Afflictusne Et jacens] M. Davies en sa seconde édition avoit corrigé, *afflictusne jacens*. Mais il l'a changé avec raison en la troisième, & M. Wopkens l'avoit fort bien relevé sur cela, *Leet. Tullian. I, 10.* Je ne fais pourquoi dans ce qui suit, le savant Anglois a corrigé, *audieris*, au lieu d'*audies*, qui est beaucoup mieux à mon avis.

Amittenda fortitudo est, Et c.] Ceux qui veulent changer *amittenda*, en *aut mittenda*, n'ont pas pris garde, que le verbe *amitto*, est employé deux fois incontinent après dans le même sens. M. Bentley propose ensuite de lire, *despiciendus dolor*, au lieu de *sepeliendus*. S'il faut changer ce mot, je lirois plutôt, *sopiendus*. Cela seroit conforme à ce qu'il dit plus haut, que si on se roidit contre la souffrance, *cedet virtuti dolor, Et animi inductione languescet*. Au contraire, Cicéron avoit dit à la fin du Chap. 9. qu'il étoit difficile de mépriser la douleur. Mais je crois que *sepeliendus dolor*, peut se souffrir ici, & que Cicéron a voulu dire

dire par là, que l'homme courageux, & vertueux, doit bannir toutes ces marques indécentes & infructueuses de la sensibilité à la douleur. Cela se confirme par ce qui suit: *Non ego dolorem, dolorem esse nego. Sed eum opprimi dicopatientiâ.* Properce a peut-être voulu imiter cet endroit, quand il a dit, *I. Eleg. XVII, 19.*

Illic si qua meum sepelissent fata dolorem.

CAP. XIV. *Aut Philoetam illum*] C'est ainsi que ce passage est conçu dans la plupart des Manuscrits, entre autres dans celui du Roi, & dans les trois de Leyde, si ce n'est que dans l'un de ces derniers on lit: *Illum? Illum enim à te, &c.* Le P. André Schot, *Nodor. Cicer. II, 13.* dit en avoir vu un très-ancien à Tolède, qui porte seulement, *potes dicere Philoetam illum? A te enim malo discere. Sed ille certè non fortis, &c.* Il y en a d'autres pourtant, quoiqu'en petit nombre, qui ont: *aut Prometheum, aut Philoetam illum*, & mon ancienne édition y est conforme. J'avoue que ces derniers me paroissent préférables. Car 1°. après avoir rapporté ci-dessus les plaintes de Prométhée, il étoit naturel que Cicéron les rappelât ici. 2°. Par ces mots, *ille certè non fortis*, il paroît qu'il a parlé de deux personnes, & qu'il trouve que la dernière est la moins excusable. Ainsi sans m'arrêter aux conjectures, que ces Critiques ont proposées sur ce passage, je le li-

lierois ainsi: *Num humana contemnentem potes dicere aut Prometheus, aut Philoctetam illum? A te enim malo discere. Sed ille certe non fortis, qui*

*Facet in tecto humido,
Quod ejulatu, questu, gemitu, fremitibus,
Resonando multum, flebiles voces refert.*

Il m'a semblé, que *lecto humido*, ne convenoit point à une espèce de couchette de feuilles sèches, *επιτῇ φύλλῳ*, comme l'appelle Sophocle, en son Philoctète, v. 33. telle que ce Héros se l'étoit faite dans l'autre qui lui servoit de retraite. D'ailleurs, comment un pareil lit auroit-il pu former un écho, tel que le marque le Poète? Il est évident, qu'il a voulu parler de l'autre où demeurait Philoctète; & l'on peut encore moins en douter, quand on confronte cet endroit avec la citation, qu'en fait ailleurs Cicéron (*de Finib. II, 29.*) en cette manière: *Saxum illud Lemnium clamore Philocteteo funestare,*

Quod ejulatu, questu, &c.

Ce *quod*, qui doit être rétabli ici, comme l'a très-bien observé M. Bentley, & qui se trouve aussi dans le Manuscrit du Roi, auroit pu l'avertir, qu'il falloit y changer en même temps *lecto* en *tecto*, qui répond parfaitement au *saxum Lemnium*; au lieu de changer au vers suivant, *multum* en *mutum*, sans aucune nécessité. Au reste ces vers Latins, qu'on attribue communément au Poète Accius, pourroient bien être

être une traduction des vers 190, & suivans de la même Tragédie de Sophocle.

Si nulla est, quid exornamus Philosophiam] M. Bentley, suivi de M. Davies, a corrigé, *Sin nulla est*, contre l'autorité des Manuscrits. Mais ce qui leur paroît avoir plus de grace, en avoit peut-être moins au gré de Cicéron, à cause de la rencontre des deux N. Le second de ces Critiques avoit lû ensuite, *quid ergo, &c.* sur la foi d'un seul Manuscrit, condamné par tous les autres. Aussi ce Savant s'est-il rétracté dans les éditions suivantes. Dans ce qui suit, l'un des Manuscrits de Leyde a, *punget*; & l'autre, conforme à mon ancienne édition, a, *pungat*.

Ut Poëta ferunt] Cela regarde particulièrement Homère, *Odyss. T. 179.* où il dit, que Minos alloit tous les neuf ans consulter Jupiter, ainsi qu'il vouloit le faire croire. M. Davies a voulu à la vérité expliquer autrement l'*ἐνέωρος* du Poëte. Mais il a été justement censuré sur cela par les Auteurs de la *Bibliothèque Raisonnée*, Tom. X. p. 291. Au reste, sur ces Loix de Minos, on peut voir au long Meursius, *De Cretâ Ins. cap. XI.*

Ut multus, &c.] Les Manuscrits de Lambin, quelques-uns d'Angleterre, & mon ancienne édition, ont, *multis*. Je m'en tiens néanmoins à la leçon ordinaire. Peu après M. Davies, en sa seconde édition, avoit

avoit voulu changer *audiebam*, en *videbam*. Mais en l'édition suivante, il est revenu à son premier sentiment, suivant l'avis de M. Wopkens, *Leët. Tull. I, 10.*

CAP. XV. *Sed tamen differt aliquid*] Quoiqu'on trouve *differt* dans presque tous les Manuscrits, entre autres dans ceux de Leyde, & dans mon ancienne édition, Messieurs Bentley & Davies ont corrigé *differunt*. Mais ils n'ont pas fait attention, que Cicéron a souvent employé *differt*, pour *interest*, entre autres au Liv. II. *De Divinat. cap. 36, & 96.* Horace, II. *Sat. III, 166.* a dit de même:

*Quid enim differt, barathrone
Dones quicquid habes, an nunquam utare
paratis?*

Cette façon de parler a même quelque chose de plus élégant, & de moins trivial, que celle qu'on lui veut substituer. C'est sans doute ce qui a fait adopter cette dernière par quelques Copistes.

Gravioris operis, & muneris] L'un des Manuscrits de Leyde a, *vel muneris*. Ce qui n'est pas à mépriser. Car il y a apparence que Cicéron a voulu distinguer entre *opus*, & *munus*. Le premier répond à *corporis*, & le second à *animi*.

Uno nomine appellant] Puisque M. Davies avoit trouvé dans un Manuscrit *appellant* πένον, il avoit bien fait de l'ajouter
Tome III. G tér

ter en sa première édition, & je ne fais pourquoi il l'a retranché dans les autres. On comprend aisément comment les Copistes ont passé un mot Grec. Du reste ce iavant Anglois n'est pas le premier qui ait repris Cicéron, d'avoir ici préféré sa Langue à la Grèque. Notre Muret en avoit déjà parlé de même, *Var. Lett. XIX*, 4. aussi-bien que Lambin sur cet endroit.

Nihil horum simile esse, &c.] Presque tous les Critiques ont embrassé le sentiment de Jos. Scaliger, qui a reconnu, que ce qui est dit ici des filles de Sparte, étoit tiré de quelque ancien Poëte. Mais ils ne s'accordent pas en la manière d'arranger, & de lire ces vers. Pour en dire mon sentiment, je crois d'abord que ces mots: *Nihil horum simile esse*, n'en font pas partie. En tout cas, s'ils sont le commencement du premier, je lirois: *Nihil horum esse simile apud, &c.* Au second vers il faut: *Quis magis palastra, &c.* suivant Scaliger. Car M. Davies, en y laissant, *Quibus magis*, y a mis un pied de trop. Le mot, *militia*, ne m'est pas moins suspect qu'à M. Bentley, puisqu'il est inouï, que les Lacédémoniennes aient été à la guerre. Mais le changement de ce mot en *duritia*, que propose l'ingénieux Anglois, me paroît trop fort. Ce passage peut être restitué à moins de frais, ce me semble. Car il suffit de lire, *labor militiae*. Sans être soldat on peut bien apprendre les exercices militaires, tels que

que le font, la chasse, la lutte, & les autres choses dont parle le Poëte. C'est ce qui a fait dire à Horace, *Od. I, 8.*

Cur apricam

Oderit campum, patiens pulveris, atque solis?

Cur neque militaris

Inter aequales equitet?

Je pense aussi, comme M Bentley, que *fertilitas* n'est pas supportable dans le dernier vers. Il a bien senti que la vie dure, loin d'être opposée à la fertilité, lui étoit au contraire très-favorable, comme on en est convaincu par l'expérience. Il a aussi fort bien réfuté l'opinion de ceux, qui par *fertilitas*, entendent l'abondance de toutes choses. Ce qui même ne seroit pas opposé au goût pour les exercices militaires. Mais M. Bentley n'a pas si bien réussi dans le choix du mot qu'il y a substitué, qui est *futilitas*. Celui qu'il cherchoit, & qui ne lui est pas venu en pensée, est *teneritas*, si je ne me trompe. Expression qui caractérise parfaitement la mollesse des Nations, que le Poëte oppose aux Spartiates, & dont Cicéron, *De Finib. V, 21.* s'est servi en ce passage: *In primo ortu inest teneritas, & mollietates quædam, ut nec res videre optimas, nec agere possint.* Il n'est pas surprenant, qu'un terme aussi peu usité ait été corrompu par les copistes. Je crois donc que ces vers doivent être lus en cette sorte:

*Apud Lacenas virgines,
 Quis magi palestra, Eurotas, sol, pul-
 vis, labor
 Militie studio est, quàm teneritas barbara.*

La correction de *studio est*, pour *in studio*, est de Lambin, suivi par M. Bentley. Mon ancienne édition, conforme à quelques Manuscrits, a *Eurota*. Mais il y a apparence que la dernière lettre s'est confondue avec la première du mot suivant. J'oubliois de remarquer qu'on trouve *facilitas barbara*, dans un des Manuscrits de Leyde. Mais cela ne sert qu'à faire voir, combien les Copistes ont défiguré cet endroit, faute de l'entendre. Barthius, sur la Thébàide de Stace, IV, 228. dit avoir trouvé, *bertilitas*, dans un ancien Manuscrit, d'où il corrige, *vertilitas*. Mot que je n'entens point.

CAP. XVI. *Militie verò, &c.*] Tous les Manuscrits, & toutes les éditions ayant, *militiam*, M. Davies a fort bien fait de restituer ce mot dans le texte, où Gronovius le fils avoit trop donné aux conjectures de son père; & c'est l'avis de M. Wopkens, *Tull. Lett. I, 10.* Le savant Anglois me paroît aussi avoir trop légèrement adopté les mêmes conjectures, en insérant dans le texte qui suit: *quorum procedit mora ad tibiam*, quoique presque tous les exemplaires, tant manuscrits qu'imprimez, portent: *procedit ad modum ad tibiam*. Sa correction est ingénieu-

nieuse, à la vérité; mais trop éloignée du texte, à mon avis. Un Manuscrit de Cambridge, cité par M. Davies en sa première édition, & ou on lit: *procedit motus ad tibiam*, nous conduit plus sûrement à la véritable leçon, qui me paroît être: *quorum procedit motus ad tibiam*. On fait en effet, que toutes les évolutions de leurs troupes se faisoient au son de la flûte.

Plus dimidiati mensis] Je trouve, *plus quam dimidiati*, dans mon ancienne édition, & plus haut: *qui labor, quantus, &c.*

Ita geruntur aptè, &c.] Quelques Manuscrits, dit-on, ont, *gerunt*. Ce qui paroît préférable à M. Bentley. Je ne crois pas ce changement nécessaire. Car on doit sous-entendre ici *ab eis*. On peut voir sur cela M. Wopkens, *Lect. Tull. I, 10*. Je ne pense pas non plus qu'il faille corriger ensuite: *Si usus ferat*, comme le propose le savant Anglois après Lambin. Car l'une des expressions n'est pas moins latine que l'autre.

Expeditis armis] Cet *expeditis* ne convient point ici. On dit, à la vérité, *expedire arma*, pour préparer ses armes, courir aux armes. Mais un soldat armé les a toujours prêtes. On dit aussi *arma expedita*, pour une armure légère. Mais loin qu'il en soit question en ce passage, Cicéron y parle des soldats les plus pesamment armez; & quoiqu'ils fussent dé-

chargez d'un grand fardeau, quand ils avoient mis bas le sac, qui contenoit leur nourriture, leurs hardes, &c. leurs armes n'en étoient pas pour cela plus légères. Ainsi je suis pleinement convaincu de la certitude d'une conjecture, que m'a proposée l'illustre M. Burman, qui est de lire: *ut, si usus foret, abjectis oneribus expediti, armis, ut membris, pugnare possint.* Quand il ne leur reste plus que leurs armes, ils sont si dispos, & si adroits, qu'ils s'en servent aussi aisément, que s'ils n'avoient que leurs mains. Tel est le vrai sens de ce passage.

Cur? Tantum interest, &c.] Messieurs Bentley & Davies ont très-bien jugé, que ce *Cur* devoit être joint à ce qui suit; & cela est ainsi dans mon ancienne édition. Mais ils n'ont restitué ce passage qu'à demi. Car il me paroît évident que ces mots: *quantum experti sumus*, doivent être liez à la phrase suivante. C'est, dit Cicéron, *ce que l'expérience nous a appris, qu'encore que l'âge d'un jeune soldat semble plus propre à la guerre, ce n'est que par l'habitude, qu'il apprend à supporter le travail, &c.*

Quinetiam, &c.] Mon ancienne édition porte: *Quid? Etiam, &c.* Mais il ne faut rien changer. Dans ce qui suit, M. Bentley avoit voulu corriger: *quamvis leviter ictum.* M. Davies a jugé avec raison, que cela n'étoit pas nécessaire. Car
ces

ces mots se rapportent à *saucios*, qui précède.

O *Patrocle*, &c.] Je suis presque en tout de l'avis de M. Bentley sur la façon de disposer & de lire ces vers, qui sont en quelque manière imitez de l'Iliade d'Homère, A. 827. & seq. Quoique dans le premier, *Patrocle*, qui se trouve dans mon ancienne édition, fit le même effet, je préfère *Patrocles*, sur l'autorité du Manuscrit du Roi, & des trois de Leyde. Un de ces derniers, & mon ancienne édition ont, *oppetam*. Il est assez vraisemblable en effet, que le Poëte n'a pas mis *peto*, & *oppeto* dans le même vers, sans nécessité. Il me semble que le sens exige au troisième, *si sanguis*, &c. Au quatrième, le Manuscrit du Roi a: *Si qui sapientia*. Un de ceux de Leyde: *Si quis*. Et un autre, avec mon ancienne édition, porte: *Si quid eis*. Peut-être le Poëte auroit-il écrit:

Si quidem sapientia magi devitari mors potest.

Car *vestra* paroît ici fort superflu.

CAP. XVII. *Hominem exercitatum*! &c.] L'un des Manuscrits de Leyde a, *exercitum*; & mon ancienne édition: *ô hominem exercitum*! Mais ce n'est pas là où est l'embarras. Je suis surpris qu'aucun des Commentateurs n'ait vu qu'il n'y a ici aucune suite. Car Eurypyle n'ayant rien

dit jusques-là, qui ne soit ordinaire à tout homme blessé, n'est-il pas absurde des'écrier: *ô l'homme courageux, & endurci aux souffrances?* D'ailleurs qu'est-ce qui donne lieu d'ajouter: *Ubi tantum luctus continuatur?* M. Bentley a bien jugé, que dans ce qui vient peu après, Cicéron avoit inséré le Dialogue de l'ancienne Tragédie, & je ne puis qu'applaudir à cette ingénieuse découverte. Mais il faut encore quelque chose de plus, pour remettre ce passage dans son ancien état. Voici sur cela quelle est ma pensée.

J'ai déjà observé, que le sujet étoit tiré d'Homère, dont le Poëte Latin avoit suivi l'idée, en comparant la conduite d'un vieux Capitaine, tel qu'Eurypyle, avec celle de Patrocle, novice encore au fait des armes, quoique brave d'ailleurs. Car dans l'Iliade, quand il voit la blessure d'Eurypyle, au lieu de lui donner promptement les secours qu'il demandoit, il commence d'abord par déplorer le malheur des Grecs: *Ἄ δειλοί Δαναῶν ἡγήτορες*, &c. Ensuite il le prie de lui raconter la situation de leur armée. Ce que fait Eurypyle en peu de mots; après quoi il conjure de nouveau Patrocle de le faire panser.

Tel étoit sans doute à peu près le plan de la Tragédie Latine, dont Cicéron n'auroit pu s'écarter, sans renverser contre toute raison l'ordre naturel des choses. Or cet ordre ne me paroît pas pouvoir

voir être rétabli, qu'en supposant dans cet endroit une transposition qui le défigure, & à laquelle il est aisé de remédier, si on veut bien lire ce passage en cette sorte: *Certè Eurypylus hic quidem est. Abducet Patrocles, credo, ut collocet in cubili, & vulnus obliget, si quidem homo esset. Sed nihil vidi minus. Querit enim, quid actum sit?*

PAT. Eloquere, res Argivorum prælio ut se sustinet?

EUR. Non pote tantum effari dictis, quantum factis suppetit

His laboris. Quiesce igitur, & vulnus obliga. PAT. Tace.

Etiam si Eurypylus posset, non posset Æsopus.

EUR. Ubi fortuna Hectoris

Nostram acrem aciem inclinatam,

Et cetera explicat in dolore. Sic est enim intemperans militaris in forti viro gloria. O hominem exercitatum! Ubi tamen luctus continuatur, vide quàm non flebiliter respondeat: rationem etiam afferat, cur æquo animo sibi ferendum sit.

Qui alteri exitium parat, sibi

Eum scire oportet paratum, pestem ut participet parem,

Ergo hæc veteranus miles facere poterit; &c.
On s'apperçoit présentement, je pense, combien tout cela est lié & suivi. Je reviens présentement au petit détail du texte, pour justifier les leçons que j'ai suivies.

Ubi tantum luctus continuatur] Il y a ici grande variété dans les exemplaires. Le Manuscrit du Roi a, *luctum continuatus*. Un de ceux de Leyde: *tantum luctum*. Un autre: *tantum luctum continuat*. Il m'a semblé que le sens exigeoit *tamen*. Ce mot, & *tantum*, sont souvent confondus dans les Manuscrits, à cause de la manière presque semblable de les écrire en abrégé.

Exitium parat, &c.] J'ai ajouté à ce vers, *sibi*; qui étoit de trop dans le suivant pour la mesure, aimant mieux cela que de changer *oportet* en *opus est*, comme l'a fait M. Bentley. Du reste j'ai adopté son heureuse correction de *paratam* en *paratum*. Le mot, *Eum*, est ici d'une syllabe, comme il étoit d'usage chez les anciens Poëtes. Voyez Christ. Wase, *De Licent. vet. Poët. cap. 9. pag. 105, 106.*

Res Argivorum, &c.] Le changement d'*Argivum* en *Argivorum*, proposé par M. Bentley, m'a paru indubitable à cause de la mesure. Mais au vers suivant, j'ai crû que *tantum* devoit être conservé, & que *laboris* convenoit fort avec *suppetit*. Pour *bis*, il m'a paru nécessaire au commencement d'un vers trochaïque.

Quiesce igitur, & vulnus obliga, &c.] M. Bentley met ces paroles dans la bouche de Patrocle. Mais il n'a pas fait attention, que si Eurypyle avoit pû se panser lui-même, il n'auroit point eu recours

cours à un autre. Le Poëte a certainement imité ce vers d'Homère au lieu cité : *Ἄν' ἱμὶ μέν σὺ σάουρον*, &c. *Quiesce* signifie ici, laissez-moi en repos, & le Poëte le fait de deux syllabes, par une licence ordinaire, dont parle Wase au lieu cité, pag. 114. *Obliga* est dans mon ancienne édition, ainsi que dans quelques Manuscrits; & je crois qu'il faut s'y tenir, puisque Cicéron s'est déjà servi deux fois de cette façon de parler. J'ai ajouté ensuite, *Tace*, en suivant une conjecture très-plausible de M. Bentley. Car sans cela on ne voit pas ce qu'a voulu dire Cicéron dans ce qui suit : *Etiam si Eurypylus posset*, &c. C'est-à-dire, *etiam si posset tacere*. Quand même, dit-il, Eurypyle pourroit se taire, l'Acteur n'auroit garde de le faire. Je prens ici Esope pour le fameux Comédien de ce nom, dont parle souvent Cicéron, & je m'étonne que M. Davies en ait pu douter. Cicéron se moque ici sous son nom du Poëte Tragique, qui apparemment faisoit faire un long récit de la bataille, par un homme qui n'étoit pas trop en état de parler. Tel est, si je ne me trompe, le sens de ce passage, qui n'étoit assurément pas aisé à entendre.

De consuetudine adhuc exercitationis] *Adhuc* n'est pas dans le Manuscrit du Roi. Mais on y lit, *exercitationis*, ainsi que dans deux de ceux de Leyde, & dans plusieurs autres, sans compter mon ancienne édition, celles des deux Manuces, &c.

Je ne fais pourquoi M. Davies dit que cette façon de parler n'est pas Cicéronienne; puisqu'on trouve dans Cicéron, *consuetudo benignitatis, sermonis, fori, &c.* Je ne condamne pourtant pas l'autre leçon: *De consuetudine, & exercitatione.*

Jovem Olympium] L'un des Manuscrits de Leyde, & mon ancienne édition ont *Olympicum*. L'un revient à l'autre. Mais je ne fais pourquoi M. Davies a corrigé; *Jovem, Jovem, &c.* Ce n'est pas ici un de ces mouvemens où ces sortes de redoublemens ont de la grace. Il suffit à mon gré, de ponctuer ainsi ce passage: *Jovem, Olympium eum ipsum, cui se exercet, implorabit, &c.*

Ferre non posse clamabit] Un des Manuscrits de Leyde porte: *non posse se clamabit*. C'est ainsi qu'il faut lire.

Mittunt etiam] Mon ancienne édition a: *Ac tunc etiam vulneribus confecti ad dominos mittunt, qui, &c.*

Si satis his factum sit] Je crois, avec Gronovius le père, qu'il ne faut rien changer en cet endroit; mais je l'entens autrement que lui. Cicéron dit, que les Gladiateurs mettent si fort la satisfaction de leurs maîtres au dessus de leur propre vie, que quand ils sont vaincus, ils leur donnent à entendre, qu'ils sont contents de recevoir la mort, si elle leur fait plaisir. Les Romains estimoient cette soumission généreuse, & en faveur de leur
mé-

mépris pour la mort, ils leur fauvoient quelquefois la vie. Voyez Lipse, *Saturnal. II, 22.* Pour comprendre que c'est le vraisens de *si satis his factum sit*, il n'y a qu'à se souvenir de ce qui vient d'être dit des Gladiateurs, *nihil eos malle, quàm vel domino satisfacere, vel populo.*

Et haud scio, an ita sit, ut nunc sit
C'est faire tort à l'humanité naturelle de Cicéron, que de penser qu'il ait été d'un avis contraire à ceux qui regardoient comme barbare l'usage des combats des Gladiateurs; sur-tout quand on y admettoit des personnes libres & innocentes. Loin de-là, par la distinction qu'il fait ici entre l'usage ancien & le nouveau, & entre les innocens & les coupables, il est évident, que s'il approuvoit ces sortes de combats à l'égard des derniers, il les condamnoit à l'égard des autres. Il étoit donc de ceux dont Tertullien, *De Spectac. c. 18.* rapporte à ce sujet le sentiment: *Bonum est, cum puniuntur nocentes.* Il paroît en effet, tant par ce passage de Cicéron, que par ce qu'en dit Lipse, *Saturn. II, 3.* qu'on ne choisissoit anciennement pour ces cruels Spectacles, que ceux qui avoient mérité la mort pour quelque crime, ou qui avoient été faits esclaves à la guerre. Je ne doute donc pas que Cicéron n'ait écrit: *Et haud scio, an non ita sit, ut nunc sit. Quum verò fontes depugnabant, &c.*

CAP. XVIII. *De Exercitatione, & consuetudine, & commentatione*] Ce dernier mot est manifestement déplacé. Car il n'a pas été question ici de réflexions & de méditations sur les moyens de s'endurcir à la douleur; mais seulement de la force de l'habitude, pour supporter patiemment le mal, & de l'encouragement qu'on y trouve par l'honneur qui en résulte. Les autres moyens que la raison peut suggérer, seront déduits dans la suite: *Nunc de ratione videamus*. Qui ne voit donc qu'il faut ici: *Et consuetudine, & commendatione*. Ce point d'honneur, dont Cicéron a déjà parlé, lui a paru un motif si pressant, pour établir son sentiment, qu'il a crû devoir le proposer un moment après en ce même chapitre. Sénèque, *Epist.* 78. dit, que c'est le principal aiguillon des Athlètes: *Athletæ ferunt omne tormentum gloriæ cupiditate*. En effet un fragment de Cicéron cité par Sénèque, de *Tranquill. c.* 11. nous apprend, que les Gladiateurs qui ne paroissent pas mépriser la mort, étoient haïs du Peuple: *Gladiatores invisos habemus, si omni modo vitam impetrare cupiunt. Favemus, si contemptum ejus præ se ferunt.*

Nec ad sensus permanentibus] Le Manuscrit du Roi a, *permanentibus*, & mon ancienne édition, *pertinentibus*. M. Davies, qui avoit d'abord adopté cette dernière leçon, est ensuite revenu à la commune; en quoi je suis de son avis.

Nota

Non esse malum, dolorem] Ce dernier mot se trouve dans tous les exemplaires, tant manuscrits qu'imprimez, excepté dans les dernières éditions de M. Davies. Ainsi, quoiqu'il soit superflu, je ne vois pas de nécessité à le rayer.

Falsaque ejus visio] L'un des Manuscrits de Leyde a, *falsòque*; & je suis fort surpris que les Critiques n'aient pas vu, que le sens demandoit cette correction. Car il n'est pas question ici d'une fausse apparence de douleur; mais d'un mal très-réel, & même des plus grandes souffrances. D'ailleurs ce seroit une proposition absurde, de dire que nous sommes plus émus par une fausse douleur, que par toute autre.

Doloremque ejus omnem esse tolerabilem] Tous les Critiques ont bien jugé, que cette leçon n'étoit pas supportable. Ne trouvant aucun secours dans les Manuscrits, ils ont proposé diverses conjectures. Les uns ont corrigé: *vimque omnem*. Les autres: *dolorem eis omnem*. D'autres: *doloremque ejusmodi omnem*. Et d'autres enfin: *doloremque rebus*, &c. Je doute qu'aucun d'eux ait frappé au but, & suis persuadé que Cicéron avoit écrit: *colorumque ejus omnem esse tolerabilem*. Le mot *color*, étoit souvent employé métaphoriquement par les meilleurs Auteurs pour *Species*, comme *Quis color arborum*, dans Virgile, *Georg. II, 178*, où l'on peut voir
Ser-

Servius; *Color vite*, dans Horace, II. *Sat.* I, 60. Et I. *Epist.* XVII, 3. Et dans Stace, *Prefat. Sylv. Lib.* 2. Cette métaphore étoit très-élégante, étant prise de la ressemblance qui se trouve entre la variété des nuances dans la peinture, causée par le mélange des couleurs, & la diversité des choses, qui est opérée par le plus ou le moins de ce qui les compose. Ainsi *colores doloris*, étoient comme les différentes espèces de douleur, que Cicéron prétendoit être supportables, quelque fortes qu'en fussent les atteintes.

Ab eâ unâ, quæ ceteris excellebat] Un des Manuscrits de Leyde a: *Sed ab eâ ipsâ, quæ una ceteris*, &c. Ce que j'adopterois volontiers.

CAP. XIX. *Venit Epicurus*, &c.] Ceci me paroît mal ponctué, & doit l'être en cette sorte, à mon avis: *Venit Epicurus. Homo minimè malus, vel potius vir optimus, tantum monet, quantum intelligit.*

Iteradum ista mihi] Mon ancienne édition porte: *Iterandum eadem ista mihi*. Ce qui est conforme aux Manuscrits qu'a suivis M. Davies, à celui du Roi, & aux éditions d'Alde, & de Robert Estienne.

Dolor diuturnus habet lætitiæ plus, &c.] Cela paroîtroit absurde, si on n'entroit dans la pensée d'Epicure, qui prétendoit que les plus vives douleurs étoient plus que compensées par la joie que cause le souvenir d'une vie passée agréablement.

C'est

C'est ce que suivant Diogène Laërce, X, 22, il dit de lui-même, lorsqu'il fut vivement tourmenté d'une rétention d'urine dont il mourut: Ἀντιπαρετάθητο δὲ πᾶσι ταῖς τοῖς κατὰ ψυχὴν χαῖρας ἐπὶ τῶν γεγενησάντων ἡμῖν διαλογισμῶν μέμη: *Compensabatur tamen cum his omnibus animi letitia, quam capiebam ex memoriâ rationum, inventorumque nostrorum.* Il en fera parlé ci-après, III, 15, & V, 26.

Sed homo cautus] Il est vrai, comme d'autres l'ont observé, que Nonius Marcellus a lû ici, *catus*; & je ne conteste point que cette épithète ironique n'ait été fort à propos donnée ailleurs par Cicéron à Epicure. Mais il me semble que, *cautus*, convient mieux à ce passage. Car en examinant la proposition d'Epicure, que toute douleur est peu de chose si elle est courte, & que si elle est extrême, elle est bien-tôt passée: Cicéron, pour la réfuter, emploie cette considération, qu'Epicure n'a pas expliqué assez nettement ce qu'il entendoit par douleur courte, & douleur extrême: *Non satis intelligo, quid summum dicas esse, quid breve.* A quoi il ajoute, que pour esquiver sur ce point les argumens de ses adversaires, il avoit prudemment pris la précaution de ne rien définir sur la grandeur, & la durée de la douleur: *Sed homo CAUTUS nunquam, &c.* On voit donc que M. Davies a trop légèrement inséré *catus* dans ses dernières éditions. J'ai déjà observé, que
les

les citations des anciens Auteurs n'étoient pas toujours des guides sûrs pour les corriger.

Ego summum dolorem] Ces deux, *Ego*, si voisins l'un de l'autre, font un si mauvais effet, que je soupçonne que Cicéron avoit écrit: *Ergo summum*, &c.

CAP. XX. *Si te fortè dolor aliquis pervellerit*] Le Manuscrit du Roi, celui de Fulv. Ursinus, l'un de ceux de Leyde, & l'édition de Robert Estienne ont, *perculerit*. L'un & l'autre sont également bons. Je crois pourtant que le premier marque mieux une douleur aiguë.

Ferrinon potest] M. Davies a bien fait de rétablir *fieri*, qui se trouve dans tous nos Manuscrits, & dans mon ancienne édition.

Pueri ferunt gloria ducti, &c.] M. Davies, suivant l'avis de M. Bentley, a dans ses dernières éditions changé la ponctuation de cet endroit en cette sorte: *Pueri ferunt, gloria ducti ferunt; pudore alii; multi metu*. Je ne puis être de leur avis. Il s'ensuivroit, que tout ce passage ne regarderoit que les enfans de Sparte. Cependant on voit par ce qui précède, qu'il doit aussi regarder les Gladiateurs, *barbaros in arena*. Conservons donc l'ancienne ponctuation. Cicéron dit, que l'amour de la gloire engage ces enfans à souffrir les douleurs; & qu'à l'égard des Gladiateurs, qui ne peuvent avoir le
mé-

même motif, les uns souffrent par la crainte des huées, & les autres par celle de la mort, où ils feroient condamnez par les cris du Peuple.

Et tamen veremur, &c.] Mon ancienne édition a *feremus*. Ce qui pourroit lever tous les scrupules de M. Davies, sur la Latinité de ce qui suit: *natura non patitur*, qui se trouve dans tous les exemplaires manuscrits & imprimez jusqu'à lui.

Sed utar] M. Davies corrige, *utor*, contre l'autorité de tous les exemplaires, & même contre la citation du Grammairien Charisius. Je crois cependant qu'il a raison.

Quàm non summum bonum] C'est ainsi qu'on lit ce passage dans quelques Manuscrits, entre autres dans celui du Roi. Mais l'explication qu'y donne Lambin est trop raffinée. Il me paroît tout simple, que Cicéron ait dit, suivant le sentiment des Stoïciens, qu'il suivoit sur ce point, non-seulement que la vertu étoit le souverain bien, mais même le seul. *Λέγουσι μόνοι τὸ καλὸν, ἀγαθὸν εἶναι*, dit Diogène Laërce, *VII, 101*, en parlant des Stoïciens. Cicéron parle souvent de même, entre autres en son Traité *De Finib. III, 4*, en citant d'autres Philosophes qui pensoient sur cela comme les Stoïciens: *Nec ignoras, iis istud honestum, non summum modò, sed etiam solum bonum videri*. Et ci-après, *V. 30. Nihil bonum, nisi*

nisi honestum, ut Stoici. Je lis donc ici sans difficulté, suivant deux des Manuscrits de Leyde, mon ancienne édition, & celles des deux Manuces: *quàm summum bonum.*

Sic de turpi contraria] Tous les Manuscrits, & les éditions sont ici conformes. J'ai peine cependant à me persuader, que Cicéron n'ait pas écrit: *Si de turpi contra, nihil tam tetrum, &c.*]

CAP. XXI. *Est in animis omnium*] Il y a *hominum* dans l'un des Manuscrits de Leyde.

Et languidum, senile, &c.] Ce dernier mot se trouve aussi dans mon ancienne édition, & ensuite: *Sed aliud nihil esset,* ainsi que dans le Manuscrit du Roi. On lit dans l'un de ceux de Leyde: *Languidum. Sed aliud nihil homine, &c.* Dans un autre: *Nisi quod senile habet;* & dans un troisième: *Nisi quod nihil esset.* Je crois qu'il y avoit: *si nil aliud, nihil esset homine deformius.*

Sæpe enim videmus] M. Bentley a prétendu qu'il falloit, *vidimus,* à cause de *vincerentur,* qui suit. En quoi il a été suivi en dernier lieu par M. Davies. Je doute pourtant, que ce changement soit nécessaire. *Nous voyons souvent,* dit Cicéron, *des personnes abattues, qui par aucune raison ne se laisseroient encourager.*

Vinctis prope ac custodia arceamus] On ne trouve point ce dernier mot, dit-on, dans

dans plusieurs Manuscrits, auxquels on peut joindre celui du Roi, où on lit seulement: *prope ad custodiam*. Mon ancienne édition fournit la véritable leçon, si je ne me trompe: *vinclis prope coërceamus, ac custodiâ*. Il y a apparence qu'Horace a voulu imiter cet endroit, quand il a dit, I. *Epist.* II, 62:

*Animum rege, qui nisi paret,
Imperat. Hunc frenis, hunc tu compesce
catenâ.*

Admonitu oportebit] Je ne dois pas oublier, que dans l'un des Manuscrits de Leyde, & dans mon ancienne édition, ainsi que dans plusieurs autres, il y a: *admonitu simili oportebit, &c.* Les derniers Editeurs ont retranché, *simili*, & il est vrai qu'il mérite de l'être, à moins qu'il n'ait été mal-à-propos substitué à quelque mot approchant, comme *seniti*, par exemple, ou autre pareil.

Pedetentim (inquit) ite, &c.] M. Bentley & M. Davies, croient que ce sont ici des vers Anapæstiques, & pour cela ils retranchent, *ite*, qui les incommode. Je crois au contraire, que ce sont des vers Trochaïques. Car outre que c'étoit dans les Tragédies la mesure la plus commune, hors des chœurs, il me paroît qu'elle est très-reconnoissable dans les vers suivans, quoique Vossius en ait pensé autrement dans ses Notes sur les Fragmens des Tragiques, pag. 100, 101, &

& avant lui Camérarius sur cet endroit de Cicéron. Or on ne peut guère douter, que la versification n'ait été uniforme dans cette Scène. Ce qui a trompé les Critiques, c'est que Cicéron, ou ses Copistes, ont ici omis quelques mots peu essentiels pour le sens. Il est très-vrai-semblable, que le Poëte avoit écrit :

*Pedetentim ite, & heu, precor,
Sedato nisu; ne succussu arripiat major
dolor.*

A quoi ceux qui portoient Ulyssé, répon-
doient :

*Tu quoque, Ulysses, quanquam graviter
cernimus te ictum, nimis
Pænè animo es molli, consuetus in armis
ævum degere.*

Je fais ici beaucoup moins de changement que les autres Critiques, & cela s'accorde mieux aux vers suivans. *Ulysses*, quoi qu'en dise M. Bentley, est aussi bon que, *Patrocles*, ci-dessus, Ch. 16. L'un des Manuscrits de Leyde a au vers suivant : *qui es consuetus*. Il est évident que, *qui es*, vient d'une explication marginale. Dans les derniers vers que Pacuve met en la bouche d'Ulyssé, il faut lire *adversam*, à la manière de ce temps-là.

Melius quàm Sophocles] Meursius, en sa liste des Tragédies de Sophocle, dit que ces vers ont rapport à la Pièce, qui étoit intitulée : *Ὀδυσσεὺς ἀντιβανδίζε*. Ce qui
m'é-

m'étonne d'autant plus, qu'il en cite une autre du même Poëte, qui avoit le titre de Νίπτερα, qui est sans doute celle que Pacuvius avoit imitée ; à moins qu'il n'eût confondu ces deux Pièces en une. Ce qui est de vrai, c'est que le sujet de celle-ci paroît avoir été la mort d'Ulyssé, comme ce l'étoit aussi de l'Ὀδυσσεὺς ἀκασθό-πλαϊξ. Sur cette mort on peut voir fort au long Méziriac sur les Héroïdes d'Ovide, p. 113. de la première édition.

Retinete, &c.] On retrouvera le vers Trochaïque, si l'on lit en cette sorte :

*Retinete, tenete, opprimit
Ulcus. Nudate, heu, miserum me! Ex-
crucior.*

Et pareillement les suivans doivent être ainsi rétablis :

*Operite, abscedite, jam jam dimittite.
Nam attritu, & quassu seivum ampli-
ficati' dolorem mihi.*

Je lis, *dimittite*, comme dans quelques Manuscrits, & entre autres dans l'un de ceux de Leyde, & j'ajoute, *mihi*, seulement pour faire voir, que ce mot ou un pareil, ont pû rendre ce vers complet.

CAP. XXII. *In quo viro, &c.]* Je suis entièrement de l'avis de MM. Bentley, & Davies, qui ont corrigé, *verò*. Dans ce qui suit, l'un des Manuscrits de Leyde, & mon ancienne édition ont, *vidimus*. Ce qui confirme la correction de Lam-
bin,

bin, qu'avoit d'abord adoptée M. Davies, & qu'il a depuis abandonnée, sans en dire de raison. Il y a aussi dans mon ancienne édition: *qualis hic futurus sit, & frve ea ratio*; & c'est ainsi qu'il faut lire, comme les deux savans Anglois l'ont observé.

Suscitabitur] Cela est ainsi dans mon ancienne édition, ainsi que dans plusieurs autres, soutenues de divers Manuscrits, entre autres de celui du Roi, & de deux de ceux de Leyde. Mais un troisième de ces derniers a, *suscitabit*, ainsi que quelques autres, que M. Davies a préféré avec raison.

Contentio] Je ne vois pas en quel sens ce mot peut être pris ici; si ce n'est peut-être pour l'effort qu'on emploie contre la douleur. Mais en ce cas ce seroit la même chose, que *confirmatio*, qui suit, comme il paroît par ces paroles du Chapitre 27: *Patientiam dolorum animi intentione dixi esse firmandam*. Quoique je ne trouve *contemptio*, que dans un seul des Manuscrits de Leyde, je suis pourtant persuadé que c'est la véritable leçon. C'est de quoi ne permet pas de douter cet autre passage de Cicéron: *Fortitudo, est dolorum, laborumque contemptio*. C'est dans ses Offices, III, 33. Dans cette même Tusculane, ch. 25. il dit: *Omnes labores contemnendo fiunt tolerabiles*; où, pour le dire en passant, M. Bentley a trop légèrement

rement voulu changer, *contemnendo*, en *contendendo*, en quoi il a été abandonné par M. Davies. Et au Chap. 26: *Amplitudo animi eminet contemnendis, & despiciendis doloribus.*

Indus indoctus] M. Davies avoit d'abord ajouté : *Vir indoctus*. Il a ensuite abandonné avec raison cette adjonction, que je n'ai trouvée dans aucun exemplaire manuscrit, ni imprimé.

Sed fac totum dolere corpus] Cet endroit est certainement corrompu. Je ne vois rien de mieux, que de lire avec M. Davies, suivant quelques Manuscrits: *si tactum dolore corpus*. Ce *tactum* marque seulement quelque légère atteinte de douleur.

Animum comprimet] Je crois pareillement avec M. Davies, qu'il faut rétablir ici, *comprimit*, suivant tous les exemplaires manuscrits, & imprimez avant Gruter. Mais je suis surpris, que dans ses dernières éditions il ait proposé de lire, *componit*, à l'exemple de M. Bentley, qui avoit voulu corriger *confirmat*; comme s'il n'étoit pas ordinaire à Cicéron, d'employer *comprimere* dans le même sens, en disant: *comprimere audaciam, ferocitatem, letitiam, furores, &c.* Comment ces habiles Critiques n'ont-ils pas vû, qu'*animus* étoit ici, *animus perturbatus*, ainsi que dans le passage d'Horace, *animum rege*, que j'ai cité sur le Ch. 21? Cicéron s'en

est servi dans le même sens, comme quand il a dit: *contudi animum, vincam animum*, en ses Lettres à Atticus, XII, 45, 46.

CAP. XXIII. *Simul ac viderit hostem, &c.*] M. Davies dans ses différentes éditions a fait ici divers changemens, dont aucun ne me paroît convenable. Aussi s'est-il retracté sur quelques-uns en dernier lieu.

Hic nimirum est fletus, &c.] Si quelques Manuscrits ont, *lessus*, je crois que ce mot vient de quelque studieux, qui a voulu expliquer ce qu'a dit ici Cicéron. Mais il a moins songé à copier le mot des XII. Tables, qu'à en donner la signification. Ainsi, puisque tous les Manuscrits que nous connoissons, ont *fletus*, je suis d'avis de le conserver; ainsi que, *fortis & sapiens*, peu après, suivant la judicieuse observation de M. Wopkens, *Tullian. Lect. I. II.*

Quia profundendâ voce] Un des Manuscrits de Leyde a, *profundendo*. Ce qui peut faire voir avec assez de vraisemblance, que Cicéron avoit écrit: *profundendo vocem*. Autrement il faudroit, *in profundendâ voce*, comme dans quelques éditions.

CAP. XXIV. *Omnibus ungulis*] M. Davies avoit été relevé assez à propos par l'un des Auteurs des *Miscellaneæ Observationes Eruditorum Britannorum*, qui s'impriment à Amsterdam, Tom. I. p. 410. pour s'ê-

s'être trop aisément rendu à la conjecture de Lambin, & de M. Bentley, qui lisoient, *Unguiculis*. Mais il s'est redressé sur ce point dans sa troisième édition. A l'égard de cette façon de parler proverbiale, voyez les Adages d'Erasme, *Chil. I. Cent. 4. n. 23.*

Lege Variâ] Les Commentateurs ont bien remarqué par des témoignages exprès de Valère Maxime, que l'accusation formée contre Antoine étoit pour crime d'inceste. Cependant nos Jurisconsultes ne parlent que d'une Loi du nom de *Varia*, qui avoit pour objet de punir ceux qui engageoient les Peuples alliez des Romains à rompre cette alliance. Il est donc surprenant, qu'on n'ait pas remarqué qu'il y avoit une autre Loi qui portoit le même nom, parce qu'apparemment elle avoit été faite contre les Incestes, à la poursuite du même Q. Varius Tribun du Peuple. Ce passage de Cicéron ne permet pas d'en douter.

Balistræ lapidum, &c.] M. Davies a changé la ponctuation de ce passage, en lisant ainsi: *Ut enim balistræ, lapidum; & reliqua tormenta, telorum eò graviores emissionem habent, &c.* En quoi il a mis dans la construction un embarras qui n'y étoit point: *Balistræ lapidum*, se dit très-bien, comme *balistræ infortunii*, dans Plaute, *Pœn. Act. I, Sc. 1. v. 73.* & *tormenta telorum*, comme *sententiarum tormentum*, dans Pétrone,

cap. 118. Cette ponctuation doit donc être rétablie comme dans toutes les autres éditions.

Quo est missa contentius] Il est vrai que quelques Manuscrits ont: *Cum est missa*. De ce nombre est celui du Roi. Mais la leçon ancienne est sans comparaison préférable. Des trois Manuscrits de Leyde, deux y sont conformes, & le troisième porte: *quo est emissa*.

Elementabilis] Quoique ce mot paroisse extraordinaire, il est pourtant dans le Manuscrit du Roi, & dans l'un de ceux de Leyde. Mais il y en a un autre, où il a été tout-à-fait supprimé. Les Anciens avoient beaucoup de mots qui commençoient de la sorte; & l'on en trouvera plusieurs, recueillis par M. Cuningham, *Animadv. in Horat. Bentleii*, p. 252, pour défendre le mot, *Emirabitur*, qu'on avoit voulu bannir d'une Ode d'Horace.

Dicendum est enim sæpius] Je ne m'arrête ici que pour observer, que M. Wopkens, *Leet. Tull. I*, 11. a eu raison de rejeter la pensée qu'a eue M. Davies, de substituer *autem* à *enim*.

Vel sentiunt, sed mori malunt] M. Davies avoit corrigé, *sentiant*, dans sa seconde édition. Dans sa troisième il a rétabli l'ancienne leçon. Ce qu'a approuvé M. Wopkens, au lieu cité, en sous-entendant, *quidem*. A mon égard, puisque
Geb-

Gebhard, *Crepund. III*, 3. dit avoir vû un Manuscrit qui porte: *vel si sentiunt, se mori malunt*, j'adopterois volontiers ce changement.

Quàm tantummodo de dignitatis gradu demoveri] Les éditions de Paul Manuce, de Lambin, & de Davies ont, *tantillum modò*, sans que cela paroisse fondé sur aucun Manuscrit. Mais ce mot se trouve dans l'un de ceux de Leyde, & ç'en est assez pour adopter cette leçon.

CAP. XXV. *A dolore deductus est*] Rien n'est plus heureux que la correction de M. Bentley, qui a corrigé, *deductus est*.

Quia cum tantum opera, &c.] Tous les exemplaires sont conformes. Cependant je trouve très-plausible la conjecture de M. Bentley, qui ayant reconnu, que c'étoit ici un syllogisme, a soupçonné que Cicéron l'avoit tourné en cette sorte: *Quicumque tantum opera Philosophiæ dedisset, dolorem tamen ferre non posset, satis esset argumenti, malum esse dolorem. Plurimos autem annos in philosophia consumpsi, &c.* Aussi M. Davies a-t-il adopté cette correction.

Decedens ex Syriâ] Casaubon, en ses Remarques sur Strabon, *Lib. XI. p. 492.* trouve quelque contradiction entre ce récit de Cicéron, & celui du Géographe Grec, qui dit que cet entretien entre Pompée & Posidonius se passa, lorsque

le premier alloit faire la guerre aux Pirates. Mais on peut les accorder, en supposant que Pompée commença par aller ramasser ce qu'il y avoit de vaisseaux Romains dans les Ports de Syrie, & que de là il vint prendre la flotte des Rhodiens, pour après cette jonction aller attaquer, comme il le fit, les Pirates de Cilicie.

CAP. XXVI. *Nullum fugiunt dolorem*] Il est vrai, comme l'observe M. Wopkens, *Leet. Tull. I, II.* que M. Davies avoit sans nécessité changé *fugiunt* en *fugere*, en sa seconde édition. Mais il s'est retracté dans la troisième.

Qui hanc petessunt] Cicéron, *De Divinat. I, II.* dit en un endroit, *petessit*, & dans un autre *petisset*, ou *petissens*, comme l'a corrigé Giphanius, *Indic. Lucret. v. Petessere*. Mais M. Davies a eu raison de dire, qu'il faut corriger dans Festus, & par tout ailleurs, *petessere*. Ainsi dans ce dernier endroit de Cicéron, je lirois, *petessens*, & *appetessis* dans ce vers d'Accius, rapporté par Non. Marcellus, au mot, *Altum*.

Cum vetera tam ex alto appetissis discidia!

Je lirois pareillement: *Cadesque petessit*, dans Lucrèce, *III, 649*, Et *aurasque petessens* dans le même, *V, 808*. Plaute s'est servi souvent d'*Expetesso*. Lambin s'est donc trompé, quand il a prétendu, contre l'au-
to-

torité de tous les Manuscrits, qu'il falloit ici, *petissunt*.

Leviorem faceret imperatorium] M. Davies dans ses premières éditions avoit corrigé, *Imperatori*. Mais dans la dernière il a changé de pensée avec raison ; puisque tous les Manuscrits confirment la leçon ordinaire. Il y en a seulement quelques-uns, & entre autres deux de Leyde, où l'on trouve, *Imperatorum*.

Cum id honestum putent] Cela est ainsi dans le Manuscrit du Roi, de même que dans l'un de ceux de Leyde ; & M. Davies, qui avoit d'abord préféré : *ut id honestum*, &c. est enfin revenu à la leçon ordinaire, qui est aussi dans mon ancienne édition.

Te autem si, &c.] Deux des Manuscrits de Leyde, & mon ancienne édition ont, *etsi*. On lit aussi dans la même édition : *Tu autem*, & ensuite : *stare noli*. Peu après dans l'un des mêmes Manuscrits, on lit : *non modo te viceris* ; & dans un autre, ainsi que dans mon ancienne édition : *te te viceris*. Ce que M. Davies a suivi en dernier lieu.

Quæ maximè eminet] M. Davies avoit voulu corriger, *qui*, dans sa seconde édition. Mais il a changé de sentiment dans la troisième, suivant l'avis de M. Wopkens, *Leet. Tull. I, 11*. Je ne dois pas oublier, que dans l'un des Manuscrits de Leyde, on trouve : *altissimi animi*.

Se tantum ipsa deletet] M. Davies a préféré avec raison en dernier lieu, *se tamen*, suivant le plus grand nombre des Manuscrits, auxquels on peut ajouter celui du Roi, deux de ceux de Leyde, & mon ancienne édition.

Sine populo teste fiunt] Les anciennes éditions de Nonius Marcellus, au mot, *venditationem*, où ce passage est cité, portent: *rectè fiunt*. Ce qui avoit d'abord paru préférable à M. Davies. Il a depuis changé d'avis, sans en dire de raison; peut-être à cause que dans l'édition de Nonius de 1614, il a trouvé *teste*. Mais qui fait si cette correction n'y a pas été faite, pour se conformer aux éditions de Cicéron? M. Bentley demande ce que c'est que, *sine populo*. Je réponds que c'est la même chose que ce qui est dit un peu plus haut: *si populo vacet*. D'ailleurs ce mot, *populo*, paroît ici assez superflu. Car il suffisoit de dire: *sine teste*. Les autres objections de M. Bentley me semblent plus subtiles que solides. On peut cependant s'en tenir à la leçon ordinaire.

CAP. XXVII. *Animi intentione*] M. Davies avoit d'abord proposé de lire, *contentione*, contre l'autorité de tous les Manuscrits. Mais il s'est retracté dans sa dernière édition.

Aut propter gloriæ] C'est la leçon que M. Davies a suivie en sa dernière édition,
après

après avoir proposé dans la seconde de lire: *propter gloriam*. Je crois qu'il faut comme dans l'un des Manuscrits de Leyde: *propter gloriæ amorem*.

Prudentes ut est captus hominum] Je lirois volontiers, comme dans mon ancienne édition: *Sed prudentes*, &c.

Debeas existimare, &c.] Les trois Manuscrits de Leyde, ont, *debes*. M. Davies avoit d'abord suivi cette leçon, & il est enfin revenu à l'autre. Il en est de même de *tantulum*, qui vient peu après, & qu'il avoit d'abord changé en *tantillum*, qui se trouve aussi dans l'un des Manuscrits de Leyde. Mais tous les autres sont contraires.

Si cui naviganti, &c.] Puisque quelques Manuscrits auxquels on doit ajouter celui du Roi, mon ancienne édition, & celles des deux Manuces, de Robert Estienne, & de Lambin, ont: *si cui naviganti, quem prædones insequantur, Deus quis dixerit*, &c. Pourquoi abandonner cette leçon, qui est claire, & naturelle, pour en suivre une autre, qui est très-embarrassée, pour ne rien dire de plus? Encore moins voudrois-je par conséquent admettre cette correction, que propose M. Wopkens, *Leët. Tull. I, 11; Si cui naviganti, prædones si insequantur, Deusque dixerit*, &c.

Omnem omittet timorem] Il est vrai que
H 5 quel-

quelques Manuscrits, entre autres celui du Roi, & un de ceux de Leyde, ont *omittas*, & un autre de ces derniers, *omittes*. Mon ancienne édition porte pareillement, *omittas*. Je ne crois pourtant pas qu'on doive la suivre, comme a fait M. Davies. Car il est évident, que cela se rapporte au voyageur, qui à la vûe du secours des Dieux se rassure de sa crainte. C'est aussi l'avis de M. Wopkens, *Lect. Tull. II, 3.*

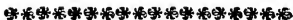
Sit tanti non sint, ut ferendi sint] M. Davies avoit d'abord expliqué cet endroit, comme s'il signifioit: *Si ces grandes & pressantes douleurs ne valent pas la peine d'être supportées.* Mais qui ne sent l'absurdité de cette pensée? Aussi cet habile homme l'a-t-il abandonnée en dernier lieu, pour adopter celle de M. Bentley: qui lit: *si tanti non sit, &c.* comme si cette expression ne signifioit pas la même chose. N'y a-t-il pas plus d'apparence à ce qu'ont soupçonné Ursinus, & Lambin, que la négative a été ici transposée, & que Cicéron avoit écrit: *si tanti sint, ut ferendi non sint?*

Sic enim duximus, &c.] Cela est ainsi dans le Manuscrit du Roi. Ceux de Leyde, & mon ancienne édition, ont, *duximus*. M. Davies s'y est conformé. Mais il me paroît que la vraie leçon, qui se trouve dans les éditions d'Alde, de Robert Estienne, & dans quelques autres,

est, *dicimus*. Pour en être convaincu, il n'y a qu'à se souvenir qu'au Chapitre 3. de cette Tusculane, Cicéron a dit, que dans le temps qu'il passa en sa maison de campagne avec ses amis, il employoit la matinée à des déclamations de Rhétorique, & l'après-midi à des disputes philosophiques: *Cum ante meridiem DITIONI operam dedissemus, post meridiem in Academiam descendimus*. Ainsi l'invitation qu'il fait à son disciple, est pour se trouver le lendemain à la leçon d'éloquence: *cras ad clepsydram*. Car c'est, ajoute-t-il, notre méthode: *sic enim dicimus*. Dans ce qui suit, on ne peut donner qu'un sens forcé à ces mots: *Et tibi hoc video non deberi*. Il me paroît évident qu'il faut: *non deleri*. Je suis, dit-il, bien persuadé que vous ne l'oublierez pas.







REMARQUES

SUR LE TEXTE

De la Troisième Tusculane.

CAP. *Ejus atque utilitas*] Cela est ainsi
 I. **E** ponctué dans mon ancienne édition. M. Davies dans les dernières des siennes a joint, *ejus*, au mot précédent. Mais cela ne paroît pas supportable. J'aurois mieux lire, comme il avoit d'abord fait après Lambin: *Ejusque utilitas*. Car *ejus* appartient manifestement à ce qui suit. Mais si Cicéron avoit écrit de la sorte, ou bien: *atque ejus utilitas*, comme d'autres ont lû par conjecture, il seroit bien singulier, que les Copistes eussent changé ces constructions ordinaires en une autre si peu commune. Je ne vois pas pourquoi on rejette le sentiment de Juste-Lipse, qui a soutenu, *Elector. II*, 19, que la conjonctive, *atque*, se transposoit quelquefois. Horace, *I. Epist. XVI*, 49, en fournit cet exemple incontestable: *Renuit, negat atque Sabellus*. Il y a apparence que ces sortes de transpositions étoient anciennement plus fréquentes que nous ne pensons; mais que les Copistes, qui ne les voyoient plus en usage, en ont peu à peu effacé les traces.

Je ne vois donc pas qu'il soit nécessaire d'admettre la correction que M. Wopkens, *Leët. Tull. I, 12.* a proposée: *Ejusque utilitate, &c.*

Inventioni consecrata] On fait dire ici à Cicéron, que l'utilité de la Médecine a été consacrée à la découverte, que les Dieux en ont faite. Comment n'a-t-on pas senti l'absurdité de cette pensée? Cicéron a voulu dire sans doute, que l'utilité de cet Art avoit été en quelque manière consacrée par l'honneur, qu'on avoit faite aux Dieux de sa découverte; ou plutôt par les honneurs divins, qui avoient été accordez aux hommes, à qui l'invention en étoit due. Il faut donc: *inventio-ne consecrata*. Cicéron parle toujours de même. *Vetera jam ista, & religione omnium consecrata*, dit-il ci-dessus *Tusc. I, 14.* & *Tusc. V. 4.* ci-après: *Socratis ratio disputandi Platonis memoriâ, & literis consecrata*. Pareillement en son Traité *De Natura Deor. II. 26.* *Aër Junonis nomine consecratur*. Et encore *III, 24.* en ce passage qui approche fort du nôtre: *Quarum rerum utilitate video etiam consecrata simulacra*. Ce qui n'auroit pas dû être changé dans les dernières éditions, comme M. Wopkens, au lieu cité ci-dessus, l'a fort bien observé. Cela est encore prouvé par un fragment de je ne fais quel ouvrage de Cicéron, que nous a conservé Lactance, *Institut. Divin. I. 15*, où on lit ce qui suit: *Intelligi potest, ac uende virtutis gratiâ, viro-rum*

rum fortium memoriam honore Deorum immortalium consecratam.

Corporis gravitatem] M. Davies a rejeté avec raison la conjecture de M. Bentley, qui lit ici, *pravitatem*.

De se ipse tum judicet] Si l'ame étoit capable de juger de sa triste situation, quand elle est malade, comment auroit-elle de l'éloignement pour la Science, qui lui apprend à se guérir? Elle ne fuit le remède, que parce qu'elle ne croit pas en avoir besoin. On ne peut douter, que ce ne soit la pensée de Cicéron; & je m'étonne que M. Davies lui en ait attribué une contraire. Pour condamner son sentiment, je ne veux que le témoignage même de Plutarque, qu'il allègue, & qui est tiré de son Discours sur les maladies du corps & de l'ame, *Opusc. pag. 500.* Voici le passage qui semble être une version de celui-ci: τῶν μὲν γὰρ παρὰ τὸ σῶμα νοσημάτων ἑρρωμένως, (ou plutôt ἑρρωμένως, comme dans les diverses leçons) ὁ λογισμὸς ἀποθάνει. τοῖς δὲ τῆς ψυχῆς συνοπῶν αὐτὸς, ἢ ἔχει κρίσιν ἐν οἷς πάχῃ. Πάχῃ γὰρ, ᾧ κρίνῃ. C'est-à-dire, suivant le Traducteur Latin: *Nam ratio sana morbos corporis sentit. De animi morbis, simul ipsa laborans judicium FERRE NON POTEST, affecto eo ipso, cujuserat judicare.* Je ne ferois donc aucune difficulté de lire avec Erasme: *Ipse non judicet*, si je n'avois trouvé la vraie leçon dans l'un des Manuscrits de Leyde, savoir: *ipse non tum*
ju-

judicet, cum, &c. Je crois aussi qu'il faut peu après, *agrotat*. Ce que dit ici M. Davies, que l'homme presque dès sa naissance est troublé par les passions, est bien opposé au passage de Sénèque, *Epist. 22*, où il fait ainsi parler la nature: *Sine cupiditatibus vos genui, sine timoribus, sine superstitione, sine perfidia, cæterisque pestibus.*

Opinionibusque depravati] On trouve *depravatis* non-seulement dans plusieurs Manuscrits, citez par M. Davies, mais encore dans celui du Roi, dans deux de ceux de Leyde, & dans plusieurs éditions, comme dans mon ancienne, dans celles des deux Manuces, de Robert Estienne, de Lambin, &c. C'est ainsi qu'il faut lire, si je ne me trompe. Car cela répond parfaitement à ce qui suit peu après: *In omni pravitate, & summâ opinionum perversitate*. C'est Lambin, si je ne me trompe, qui le premier a voulu lire, *depravati*. Les autres Manuscrits ont *depravatos*, & entre autres l'un de ceux de Leyde.

Natura perduceret] Je ne condamne point cette leçon. Cependant le savant M. Burman m'a proposé une correction très-plausible, qui est de lire: *matura perducerent*. Cela feroit sans difficulté un fort beau sens.

Dein magistris] L'un des Manuscrits de Leyde a, *deinde*. D'autres, auxquels mon ancienne édition est conforme, ont, *de-*
mun

mum. Cela revient au même. Le Manuscrit du Roi porte: *iidem verò magistris traditi sumus.* C'est peut-être la véritable leçon.

CAP. II. *Præ se tulerunt*] ou plutôt, *tulerint*, comme dans mon ancienne édition.

Cum verò eodem, &c.] Je trouve dans l'un des Manuscrits de Leyde: *Cum verò accedit eodem.* Ce qui étant soutenu de quelques autres, ainsi que de mon ancienne édition, de celles des deux Manuces, &c. a été adopté avec raison dans la dernière de M. Verburg.

Optimam naturam] L'accord de plusieurs Manuscrits, entre autres de celui du Roi, & des trois de Leyde, & de mon ancienne édition, où l'on lit, *optimè*, paroît assez surprenant, & rend assez plausible la conjecture de Gronovius, qui corrigeoit, *optimæ naturæ.* Mais je m'étonne que M. Davies ait inféré en dernier lieu dans le texte celle de M. Bentley, qui lisoit: *optimam magistram.* Un tel changement n'est nullement nécessaire. *Natura*, est ici ce que nous appelons *naturel.* Cicéron emploie assez souvent ce mot dans cette signification, entre autres ci-dessus, *Tuscul. I, 15.* en ce passage: *Quorum aut ingenio, aut virtute animus excellit, eos arbitramur, quia NATURA OPTIMA sunt, cernere naturæ vim maximè.*

Ad quam fertur optimus quisque, &c.] M. Davies a bien fait de joindre ces paroles

à ce qui précède. Mais je m'étonne que le mot, *expetens*, qui suit, n'ait arrêté aucun Commentateur ; puisqu'il semble entièrement contrarier le sens de ce passage. En effet, après avoir blâmé les personnes les plus considérables de son temps, qui séduits par les fausses idées du vulgaire se persuadoient, qu'il n'y avoit rien de plus désirable, *nihil magis expetendum*, que les dignitez & la suprême puissance. Cicéron pouvoit-il raisonnablement ajouter, qu'en cela ils n'aspiroient qu'à ce véritable honneur, où nous porte la plus simple nature, qu'il venoit de représenter comme notre meilleur guide ? Il y auroit une contradiction sensible entre ce raisonnement, & ce qu'il venoit de dire, que si l'homme suivoit les impressions de la nature non corrompue, il prendroit une route toute opposée. Il faut donc ici un mot, qui soit diamétralement contraire à *expetens*. On pourroit lire, *expellens*, comme en ces vers d'Horace : *Naturam expellas furcâ, &c.*

Quam una natura] Quoique cela soit ainsi dans presque tous les Manuscrits, & dans mon ancienne édition, MM. Bentley & Davies ont eu raison de rétablir *unam*, qui se trouve dans les éditions des deux Manuces, & dans quelques autres.

Eminentem effigiem virtutis, &c.] Turnebè, *Advers. II, 6.* dit que cela signifie une image si bien faite, qu'elle semble
for-

fortir du tableau. Dans ce qui suit, on lit en l'un des Manuscrits de Leyde: *adumbratam imaginem. Est enim, &c.* Mais s'il faut ici retrancher quelque chose, ce n'est point le mot, *gloriæ*, à mon avis, mais *virtutis*. Car ce n'est point après la vertu que courent les ambitieux, dont parle Cicéron, mais après la gloire; & c'est aussi la gloire, dont ils n'attrappent que l'ombre, au lieu qu'ils n'ont pas même l'ombre de la vertu, suivant l'avis de Cicéron. Il me semble donc que ce passage seroit beaucoup mieux en cette sorte: *consecraturque nullam eminentem effigiem, sed adumbratam imaginem gloriæ. Est enim gloriæ, &c.*

Tanquam imago] Mon ancienne édition, & la plupart des autres ajoutent, *gloriæ*, suivant le plus grand nombre des Manuscrits, entre autres celui du Roi, & deux de ceux de Leyde. Mais Turnèbe, *Advers. II*, 6. a fait de vains efforts, pour justifier cette adjonction. Car, comme dit Lambin, qu'y auroit-il de plus absurde, que de dire: *gloria virtuti resonat, tanquam imago gloriæ*! Il n'y a donc pas à hésiter de suivre quelques autres Manuscrits, comme l'un de ceux de Leyde, & d'autres citez par M. Davies, où ce mot ne se trouve point. On pourra voir ce qu'a dit sur ce passage le P. André Schot, *Nodor. Cicer. II*, 22. & *Cicer. à calumn. vindic. cap. 10.*

Contingit omnibus, &c.] Ce passage n'est bien

bien ponctué, que dans l'édition d'Alde, où ce dernier mot est joint avec ce qui suit, en cette sorte: *Omnibus his nullane est adhibenda curatio?* Car Cicéron applique ce raisonnement à toutes sortes de maladies de l'ame.

CAP. III. *Hi enim ipsi odiosi sunt*] Je ne vois pas pourquoi M. Davies dans ses dernières éditions a ajouté: *ideo odiosi sunt*. Car il n'en a dit aucune raison.

Corporis animus invenerit] Ce second *animus* est de trop. Aussi ne se trouve-t-il pas dans l'un des Manuscrits de Leyde. Il est pourtant vrai que Cicéron se plaît souvent à répéter de certains mots dans la même phrase. Voyez M. Wopkens, *Leët. Tull. I, 13*.

Omnibusque opibus, viribus] M. Davies a suivi dans sa dernière édition quelques Manuscrits, qui ont: *opibus, & viribus*. On lit, *viribusque*, dans mon ancienne édition. On peut voir sur ce passage M. Wopkens, *Leët. Tull. I. 13*. Peu après, deux des Manuscrits de Leyde portent: *quanto opere & expetenda esset, & colenda*. Ce qui me plairoit fort.

CAP. IV. *Motus animi rationi non obtemperantes, &c.*] Le bon sens a fait juger à M. Davies dans ses dernières éditions qu'il falloit, *obtemperantis*. Cette conjecture se trouve confirmée par le Manuscrit du Roi. Le verbe, *dixerimus*,
qui

qui vient peu après, pourroit faire croire, que *perturbatio* étoit alors un mot nouveau dans le sens qu'on lui donne ici. Cela n'étant pas, il me paroît plus vraisemblable que Cicéron avoit écrit, *diximus*.

Næ ista gloriosa sapientia] Ou plustôt comme dans mon ancienne édition, dans celle de Robert Estienne, & quelques autres: *Næ igitur ista gloriosa sapientia non magni æstimanda est*.

Et morbum, id est insanitatem, &c.] M. Davies, en sa dernière édition, a jugé avec M. Bentley, que tout ce qui suit *morbum*, dans ce passage, n'étoit pas de l'Original. Il est bien vrai, qu'il y a de l'embarras en cet endroit, & que la diversité des Manuscrits y fait soupçonner quelque corruption. On trouve dans mon ancienne édition, *insanientem*, au lieu d'*insanitatem*. Cela me persuade, que Cicéron pourroit bien avoir écrit: *Quia nomen insanie significat mentis egrotationem & morbum, ideo insanientem & egrotum animum appellarunt insanum*. Turnébe, *Advers.* II, 6. avoit déjà proposé de lire, *insanum*. Mais il n'auroit pas dû en demeurer là. Il corrige peu après: *appellarunt insanam*. Ce qui a été approuvé par Lambin, & par M. Davies dans ses dernières éditions. Cependant il est bon de voir ce qu'a dit M. Wopkens, *Leet. Tull.* I, 13, pour défendre la leçon commune.

CAP. V. *Stoici retinuerunt, &c.*] L'un des Manuscrits de Leyde a, *tenuerunt*. Quant à ce qui suit: *Qui enim animus, &c.* Il y a bien des variétez, tant dans les Manuscrits que dans mon ancienne édition. Mais je n'en trouve aucune qui mérite attention.

Notata sunt verbis Latinis] Tous les Manuscrits sont conformes. Cependant on lit, *vocata*, dans mon ancienne édition.

Eos enim sanos intelligi necesse est] M. Davies a corrigé en dernier lieu: *sanos quoniam intelligi necesse est*, suivant quelques Manuscrits, auxquels on peut joindre celui du Roi, & l'un de ceux de Leyde. L'une & l'autre de ces leçons est également bonne. Mais je doute que la répétition desagréable de *necesse est*, soit de Cicéron.

Distinguimus nos melius] Le savant Camérarius se moque ici avec raison de la préférence, que Cicéron vouloit en toutes occasions donner à sa langue sur la Grèque.

Si furiosus esse incipit] Nonius Marcellus, au mot, *Furor*, cite ce passage, comme s'il y avoit: *si furiosus esset*. Mais il y faut corriger, comme ici, *escit*, qui est le langage des XII. Tables. *Esse incipit*, est manifestement une glose marginale. La même faute doit être corrigée dans le Traité *De Divinat. II*, 50, où il y a: *si furiosus est*; Et dans la Rhétorique *Ad He-*

Herenn. I, 13, où on lit: *si furiosus existit*. Toutes ces variétez sont autant de marques de l'erreur des Copistes.

Stultitiam enim censuerunt inconstantiam, &c.] Toutes les anciennes éditions, & presque tous les Manuscrits, sont conformes à ceci. Il est vrai que Nonius Marcellus, au lieu cité, paroît avoir lû: *insaniam enim censuerunt, id est inconstantiam sanitate vacantem*. M. Davies avoit d'abord donné ce texte: *Insaniam enim censuerunt esse inconstantiam mentis sanitate vacantem*. Et en dernier lieu il a préféré: *stultitiam enim censuerunt constantia, id est sanitate vacantem*. Il me paroît avoir raison d'avoir banni, *insaniam*. Mais je m'étonne que les Critiques n'aient pas vu, qu'il ne s'agissoit pas ici de la folie, mais des fous; comme il est évident par ce qui suit: *posse tamen tueri mediocritatem officiorum, &c.* Ainsi il y a apparence que Cicéron avoit écrit: *Stultum enim censuerunt inconstantem esse, & sanitate vacantem; posse tamen, &c.* Si cependant on aime mieux: *stultitiam censuerunt inconstantiam mentis esse, &c.* je ne m'y oppose pas.

CAP. VI. *Sed est naturale*] Quoique ce mot soit singulier, il se trouve dans divers Manuscrits, & entre autres dans celui du Roi, & dans l'un de ceux de Leyde. Si les autres ont, *naturale*, ainsi que toutes les éditions qui ont devancé celles de Gruter, il est aisé d'en concevoir

voir la raison. Un mot presque inconnu a été facilement changé en un très-ordinaire. J'aimerois pourtant mieux ce changement, que cette correction de M. Bentley, qu'a adoptée en dernier lieu M. Davies: *sed est natura ferè in animis*, &c. Mais la leçon de Gruter me paroît préférable.

Ne ægrotus sim, &c.] La variété des Manuscrits est ici fort grande. On lit dans celui du Roi, & dans l'un de ceux de Leyde: *Nec ægrotassem. Si, inquit, fuerat sensus adsit*. Dans un autre de Leyde: *Nec ægrotare, si is qui fuerat sensus adsit*. Et dans un troisième: *Nec ægrotis est, si is qui fuerat*, &c. Mon ancienne édition est encore différente en cette sorte: *Nec ægrotasse, inquit, si is, qui fuerat*, &c. Je ne répéterai point ici les différentes conjectures des Savans. Mais en suivant autant qu'il est possible, la trace des anciens exemplaires, je lirois: *Ne ægrotassim. Sin, is, qui fuerat, sensus adsit*. On sait que Cicéron employoit quelquefois, *sin*, tout court, pour ne pas répéter une chose, dont le nom étoit de mauvais augure.

Perturbatione, morbo, ut Græci volunt] Je suis surpris que les Editeurs n'aient pas vu, qu'il manquoit ici quelque chose, ni remarqué aucune variété dans les Manuscrits. Celui du Roi, auquel mon ancienne édition, & celle de Robert Estienne, sont conformes a, *morbove*. L'un des

des Manuscrits de Leyde porte, *sed morbo*. D'où je conjecture, que Cicéron avoit écrit: *seu morbo, ut Græci volunt*.

CAP. VII. *Qui fortis est, idem est fidens*] Je crois qu'il faut: *Qui fortis, est idem fidens*, comme paroît avoir lû Nonius Marcellus, au mot, *confidentie*, quoiqu'il soit aujourd'hui mal ponctué. On fait combien les Stoïciens étoient Laconiques dans leurs raisonnemens.

Discrepat enim à timendo confidere] On lit aujourd'hui dans le même Nonius: *à timendo fidens*. Cela doit nous conduire, comme semble, à la vraie leçon, qui est, *fidere*. Car Cicéron a affecté de rejeter ici, *confidere*.

In quem cadat] Mon ancienne édition a ici, *cadit*, & encore un peu plus bas.

In fractionem quidem animi] Ou plutôt, *quandam*, comme dans le Manuscrit du Roi, dans deux de ceux de Leyde, dans mon ancienne édition, dans celle des deux Manuces, de Robert Estienne, de Lambin, &c. C'étoit aussi d'abord l'avis de M. Davies. Je ne fais pourquoi il en a changé dans la suite. Peu après mon ancienne édition a: *ut victum aliquando se esse fateatur*, conformément à quelques Manuscrits, auxquels je donneroie la préférence, quoique Périzonius, *in Sanctii Minerv.* III, 14. n. 12. soit d'avis de retenir, *quandoque*.

Non cadet ergo] Ou plutôt, *non cadit*, comme dans le Manuscrit du Roi, dans ceux de Leyde, dans mon ancienne édition, & dans plusieurs autres. C'étoit aussi d'abord le sentiment de M. Davies, qui l'a abandonné ensuite sans en dire de raison.

CAP. VIII. *Omnis enim abstinentia, omnis innocentia*] Il y a ici un vice de construction, qu'on peut appeler solécisme, & que M. Davies cherche à sauver, ainsi que quelques autres pareils, par la Figure que les Grammairiens appellent, ἀνακέλευσις. Cela n'a pourtant pas empêché le savant Turnébe, *Advers.* II, 6. de dire: *Lego: OMNEM ENIM ABSTINENTIAM, OMNEM INNOCENTIAM. Quod quidem necesse est, ut à tanto scriptore, & oratore removeatur solécismi fœditas, & deformitas.* M. Davies, sans le nommer, avoit inséré lui-même cette correction dans sa seconde édition. Mais dans la troisième, il est revenu à la leçon ancienne. Pour moi, je suivrois plus volontiers la conjecture de Lambin, qui ne fait presque aucun changement, en lisant: *Omnis enim est abstinentia, &c.* Je me persuaderai bien plutôt, que ce petit mot *est*, a été omis par mégarde par les Copistes, que de croire Cicéron capable d'avoir laissé une obscurité si désagréable dans ce passage. Pour la prétendue Figure des Grammairiens, voyez ce que j'en ai déjà dit ci-dessus, *Tusc.* II, 1.

Si

Si his angustis, quibus plerique putant, teneretur] Cicéron dit ceci, parce que déjà de son temps les principaux de Rome dédaignoient cette épithète. Car ils se comparoient aux Rois, dont le même Orateur, *Pro Dejotar. c. 9.* avoit dit: *Frugi hominem dici non multum habet laudis in Rege*; quoiqu'au même endroit il blâme ce dédain. Mais dans un autre passage (*Ad Attic. VII, 4.*) il fait bien sentir, que cette louange, dont les anciens Romains se sentoient si fort honorer, ne se donnoit plus qu'aux Esclaves ou aux Affranchis. Car parlant d'un certain Denys, il l'appelle, *frugi hominem, ac ne libertinum laudare videar, plane virum bonum.* Auquel endroit pourtant, je crois qu'il faut corriger: *ne ut libertinum, &c.* Car cet homme étoit véritablement un Affranchi d'Atticus. Cela me fait souvenir aussi de cette jolie Epigramme de Martial, XII, 30.

*Siccus, sobrius est. Aper. Quid ad me?
Servum sic ego laudo, non amicum.*

Ce qui avoit un peu décrié cette qualité de *frugal*, c'est que dans le discours ordinaire, elle étoit communément confondue avec l'avarice. *Propter vulgarem dicendi consuetudinem, quâ frugalitas, quasi parcimonia dici solet*, dit saint Augustin, *De Beat. Vit. n. 31.* Ainsi elle étoit particulièrement affectée aux Esclaves vertueux; témoin ce vers de P. Syrus, qui doit

être lû, si je ne me trompe, en cette forte:

Frugalitas in servo est rumoris boni.

On y lit communément, *inserta*. Mot, que notre Saumaise a tenté inutilement de défendre, en ses Observations sur l'Histoire Auguste, p. 407, & 443. Cela me donne lieu de corriger en passant un passage d'Horace, où tous les Critiques me paroissent s'être vainement exercer. C'est en cet endroit, *Il. Sat. VII, 3.*

Davus, amicum

Mancipium domino, & frugi, quod sit satis; hoc est,

Ut vitale putes.

Qu'on lise, *ut tu tale putes*, ce vers ne fera plus la moindre difficulté.

Reliqua igitur & quarta virtus, ut sit ipsa frugalitas] On trouve, *neceſſe eſt ut ſit, &c.* dans mon ancienne édition, & dans quelques autres. Mais cela n'est appuyé sur aucuns Manuscrits. Ils varient tous ici extraordinairement. L'un de ceux de Leyde, a: *reliqua igitur quarta*. M. Davies avoit d'abord fait imprimer: *relinquatur tum, ut quarta virtus sit ipsa frugalitas*. Mais ses dernières éditions portent: *reliquum igitur est, quarta virtus ut sit, &c.* Pour moi, je lirois, *relinquitur ut & quarta virtus sit ipsa frugalitas*. Voici le sens de ce passage, qui ne me paroît pas avoir encore été bien expliqué. Pour l'entendre,

dre, il faut savoir, que suivant quelques Philosophes, suivis par Cicéron, *De Invent. II, 53.* quoique proprement la vertu soit une, elle a néanmoins quatre principales parties, la prudence, la justice, la force, & la tempérance. Or après avoir montré ci-dessus, que les trois premières étoient renfermées dans la frugalité, il ajoute avec raison tout de suite, qu'il ne lui reste plus qu'à prouver, qu'elle renferme aussi la quatrième, qu'il ne nomme pas; mais qui, à la description qu'il en fait, ne peut être que la tempérance. Ce qu'il dit ci-après, *Ch. 17,* ne permet pas d'en douter: *Temperantia, quæ est eadem moderatio, à me quidem paulo ante appellata FRUGALITAS.*

Sed temerius, &c.] Les anciens exemplaires sont peu d'accord sur cet endroit. Le Manuscrit du Roi, a: *Sed tentemus, & visisse putemur, si nil sit.* Deux de ceux de Leyde y sont conformes. Le troisième offre une leçon semblable à celle de Gruter. Je trouve en mon ancienne édition: *Sed temerarius lusisse putemur, si nil sit.* Je ne parle pas des diverses conjectures des Critiques. Celle qui me paroît la plus probable est de lire: *Sed tentemus; & lusisse putemur, si nihil sit.*

Idem nihili dicitur] On trouve, *nihil*, dans quelques Manuscrits, entre autres dans celui du Roi, & dans mon ancienne édition. Mais les trois Manuscrits de Ley-

de ont, *nihili*, comme M. Davies l'avoit d'abord fait imprimer. Dans la suite il a préféré, *nihil*, & nous a renvoyez sur cela à une de ses Notes sur le Traité *De Divinatione*, I, 14. que je n'ai pas vûes. Mais il me paroît qu'ici il s'est trompé. Je n'en veux point d'autre preuve, que le passage même de Varron (*De Ling. Latin. Lib. IX. p. 142. édit. 1623.*) qu'il a cité. *Ut eum, dit-il, quem putamus esse non hili, dicimus nihili, sic in quo putamus esse ne quidquam, dicimus nequam.* Soit que Varron ait tiré cela de Cicéron, comme il est vrai-semblable, ou qu'il ait eu la même pensée que lui, on en doit conclure qu'il faut ici, *nihili*. C'étoit la façon de parler des Romains: *Dicimus, hic homo nihili est, & hujus hominis nihili, & hunc hominem nihili*, dit le même Varron, *ibid. Lib. VIII. p. 111.* Il est vrai, qu'au passage, *De Divinatione*, cité par M. Davies, on trouve, *scientia nihil est*. Mais cela signifie, que la science dont il parle, est nulle, & non qu'elle est mauvaise, comme le signifie, *nihili*, qui est la même chose, que *non hili*, suivant Varron, au lieu que je viens de citer. Au reste ce mot, *hilum*, me fait souvenir, qu'il doit être rétabli dans deux endroits de notre Cicéron, où l'on lui a mal-à-propos substitué, *pilum*. Le premier est dans une de ses Lettres à *Atticus*, V, 20, où se glorifiant de n'avoir reçu aucun présent du Roi de Cappadoce, il dit: *è Cappadocia ne hilum*
qui-

quidem. Le second est dans une autre Lettre à son frère Quintus, II, 16, où sont ces mots: *Ego enim ne bilo quidem minus me amabo*. C'étoit une façon de parler proverbiale qu'on ne changeoit guère.

CAP. IX. *Aliquodpiam membrum*] Le Manuscrit du Roi porte simplement, *aliquod membrum*. Un de ceux de Leyde: *aut non aliquid quod*. Les autres: *num aliud quodpiam*; & mon ancienne édition: *aliud quidpiam*. Je préfère la troisième manière.

Non dixi in invidiam] Cela est ainsi dans deux des Manuscrits de Leyde, dans mon ancienne édition, & dans la plupart des autres. M. Davies qui les avoit suivies dans sa première, a retranché *in* des autres, suivant quelques Manuscrits, auxquels on peut joindre celui du Roi, & l'un de ceux de Leyde. Comme il se trouve cependant dans la citation de Nonius Marcellus au mot, *invidia*, je voudrois le conserver.

Que tum est, cum invidetur] M. Davies a très-bien remarqué en dernier lieu, après M. Bentley, qu'il manquoit ici quelque chose. Car *Invidia*, se dit aussi bien de celui qui envie, que de celui qui est envié; & c'est pour cela, que Cicéron dit, que c'est un terme ambigu. Il n'est donc pas possible, qu'il ne lui ait donné ici que la dernière de ces significations. M. Bentley corrigeoit: *que & tum est*, où

que item est. Je lirois plus volontiers: *que etiam est, cum invidetur.*

Animis intuendo] M. Bentley propose, quoiqu'en doutant, delire, à *limis*. Mais quelque ingénieuse que soit sa conjecture, je m'en tiens à la leçon reçue, qui a un sens très-bon. C'est de quoi on ne doutera pas, si l'on se souvient que les Anciens s'imaginoient, qu'il sortoit des yeux des traits imperceptibles, soit d'amour ou de haine, dont les derniers caufoient une espèce d'empoisonnement, qu'ils appeloient, *fascination*. C'est ce qu'on peut voir entre autres dans Plutarque, *Sympos. Lib. V. Quæst. 7. p. 681.* & dans le Traité de Michel Psellus, *De Omnifer. Doctrin. Cap. 82.* qui nous a été donné par le savant M. Fabricius, *Biblioth. Gr. Vol. 5.* On y peut joindre ce qui en a été dit par quelques modernes, entre autres par le P. Bisciola, *Horar. Subsestiv. Tom. II. Lib. 3. Cap. 6.* & tout récemment par M. de Maillet, en sa description de l'Egypte, *Part. 2. p. 113.* où il atteste, que cette idée extravagante subsiste même encore aujourd'hui en ce pays-là. Elle avoit pris tant de crédit chez les Grecs, qu'ils se servoient du même mot, *Βασκανειν*, pour dire, envier, & tuer par le regard. En quoi ils furent aussi imitez par les Latins; témoin Catulle, *Epigr. 5.* où il dit: *Ne quis malus invidere possit*, pour *fascinare*. Témoin aussi le vers d'Accius, que cite ici Cicéron, où
invi-

invidit, est mis pour *fascinavit*, comme l'a très-bien remarqué Sanctius, *Minerv. III*, 3. Or cette prétendue manière de nuire aux hommes ne pouvoit, selon eux, faire cet effet, que par des regards de quelque durée. C'est ce qu'enseigne Pline, *Hist. Nat. VII*, 2, au sujet de certains peuples, chez qui cette espèce de charme étoit d'un usage fréquent, *Esse in Triballis, & Illyriis, qui visu quoque effascinent, interimantque, quos diutius intueantur*. Voilà l'explication de l'étymologie d'*invidere*, qui est d'autant plus vrai-semblable, que la proposition, *in*, augmente presque toujours la signification dans les mots.

In Menalippo] C'est ainsi que ce nom se trouve dans tous les Exemplaires. Quelques Critiques sont néanmoins d'avis de lire, *Melanippo*, comme dans le Grec, d'où ce mot est tiré. Cependant il se trouve écrit comme ici dans tous les auteurs Latins, qui ont parlé des hommes, ou femmes, qui ont porté ce nom. Outre ceux qu'a citez en grand nombre Munckerus, sur Hygin, *Fab. 186*, on peut voir l'Historien Justin, *II*, 4, & les Grammairiens Festus, & Nonius Marcellus, qui citent souvent les Tragédies de ce nom de la façon d'Ennius, Accius, &c. Ce consentement général me persuade que les Latins ont changé l'orthographe de ce nom, comme dans *Bardus*, pour *βαρδύς*, & en quantité d'autres mots. D'ailleurs je trouve, *Μενάλιππη* dans quel-

I. 5.

ques

ques auteurs Grecs, comme Théophile, *ad Autolyc. pag. 85, edit. 1636*, & dans Aristote, *Poët. cap. 15*. Mais l'Histoire de la belle Ménalippe, que raconte Hygin au lieu cité, me fait ranger à l'avis de ceux qui corrigent ici *in Menallippâ*. Car il y a apparence que c'est elle, qui par le vers suivant déplore la perte de ses enfans, qu'elle croyoit morts.

Et dixit audaciùs] Ces mots ne se trouvent pas dans l'un des Manuscrits de Leyde, & sentent en effet assez la glose marginale.

CAP. X. *Alicujus etiam secundis solet*] Cela est ainsi dans l'un des Manuscrits de Leyde. Mais les deux autres, de même que celui du Roi, & mon ancienne édition ont, *delet*. Cette double répétition de deux mêmes mots dans une phrase si courte pourroit être suspecte, si l'on ne trouvoit souvent la même chose dans Cicéron, qui y sentoît apparemment quelque grace. Voyez ce que j'en ai dit ci-dessus, *Cap. III*.

Quod si hoc ægrè ferre sapiens solet] Le Manuscrit du Roi, & l'un de ceux de Leyde sont conformes à cela. On lit dans les deux autres: *hoc ægrè referre*, & dans mon ancienne édition: *Si ægrè hæc ferre*. M. Davies croit qu'il faut lire simplement *Si ægrè ferre*. Je souscris à son avis.

Hæc si dicuntur à Stoicis, &c.] M. Davies a corrigé en dernier lieu, *si dicuntur*.
Et

Et peu après: *Et latius*. Mais c'est sans nécessité, ce me semble.

Mediocritates] L'on trouve, *mediocritatem*, dans quelques Manuscrits, & entre autres dans l'un de ceux de Leyde. L'une & l'autre leçon sont bonnes. Voyez Stobée, *Eclog. Phys. lib. II*, pag. 191.

Etiam mediocre, magnum est] Quoique tous les exemplaires soient ici conformes, je m'étonne qu'on n'ait pas senti l'absurdité de cette proposition. Car ce qui n'est que médiocre, ne peut jamais être grand. *Mediocria, modica sunt*, dit Varron dans Nonius Marcellus, au mot, *modestia*. Je ne doute donc pas que Cicéron n'ait écrit: *etiam mediocre, malum est*. Dans ce qui suit, l'un des Manuscrits de Leyde, & mon ancienne édition ont: *Nos autem id agamus*. Ce qui ne me déplaît pas.

Ægris enim corporibus] M. Davies est revenu en dernier lieu à cette leçon, qu'il avoit changée mal-à-propos dans la seconde édition, comme l'a observé M. Wopkens, *Leet. Tull. I*, 3.

At non similis est agrotationis libido, &c.] Il y a un passage presque semblable à celui-ci, au Traité *De Finib. &c. III*, 10, & ils s'expliquent l'un l'autre.

CAP. XI. *Cum omnis perturbatio sit animi motus vel rationis expertus, &c.*] Je suis surpris que les Commentateurs ne se soient pas apperçus que ce *vel* devoit être

supprimé. Car suivant les Stoïciens, que suit Cicéron, toute passion étoit dénuée de raison, sans aucune distinction: "Εστὶ τὸ πᾶσι κατὰ Ζήωνα ἡ ἄλογος, καὶ ὡς φέρει ψυχῆς κίνησις: Est, secundum Zenonem, ipsa perturbatio, irrationabilis, ac præter naturam animi motus, dit Diogène Laërce, VII, 110. Ce qu'a suivi Cicéron lui-même ci-après, IV, 6, en cette définition: *Perturbatio est aversa à rectificatione contra naturam animi commotio*. Si l'on en veut d'autres témoignages, on les trouvera dans la Note de M. Davies sur cet endroit. De la manière dont ceci est tourné, on fait dire à l'Auteur, qu'un mouvement fait en dépit de la raison, n'est pas exempt de raison. Lisons donc: *Cum omnis perturbatio sit animi motus rationis expers, vel rationem aspernans, &c.*

Opinione citetur] M. Davies avoit sans nécessité corrigé, *excitetur*, en sa seconde édition. Mais il s'est réformé dans la dernière avec raison. Cicéron se servoit quelquefois de *citare*, pour *incitare*, comme nous l'apprend Nonius Marcellus sur ce mot, qui étoit aussi fort familier en ce sens à Corn. Celsus, & d'autres bons écrivains. Je ne doute pas que le savant Anglois n'eût fait une pareille réforme sur le passage, *De Divinatione*, cité par Nonius; s'il eût donné une nouvelle édition de ce Traité.

Ex opinione boni, &c.] Sur cette distinction,

tion, outre ce qui est dit ci-après, IV, 6, on peut voir Stobée, *Eclog. lib. II, pag. 176*, & Servius sur Virgile, *Georg. II, 499*, où je crois qu'il faut suppléer un mot qui y manque, en lisant: *à malis similiter opinatis duas*, &c.

Bonorum opinione turbantur] Tous les exemplaires sont ici conformes. Mais M. Davies a bien jugé que la raison vouloit, *turbant*. Car ce sont les passions qui nous troublent, & non elles qui sont troublées.

Quas in vita hominum stultitia... immitit] M. Davies s'est trop légèrement porté à décider que cette expression étoit peu latine, & à insérer même, *in vitam*, dans le Texte de ses dernières éditions. Les Anciens joignoient en pareil cas indifféremment, la préposition *in*, avec l'ablatif, comme avec l'accusatif. On en trouve beaucoup d'exemples dans l'excellent Indice de Giphanius sur Lucrèce, & ils sont assez fréquens chez nos Jurisconsultes; témoin cette loi de Modestinus: *Res de domo suâ in eodem Prætorio transtulit*, L. 34, §. 13. D. De Legat. II. Cicéron lui-même, *De Nat. Deor. I, 12*, a dit: *Imagines in Deorum numero refert*. Mais cela ne vaut pas la peine de s'y arrêter davantage.

Id enim sit propositum] Ce *sit* seroit bon, si le sujet dont il s'agit n'avoit pas été choisi dès le commencement de ce Discours.

cours. C'est pour cela que M. Davies, en sa seconde édition, avoit corrigé, *suit*. Mais en sa dernière, il est revenu à l'ancienne leçon, suivant l'avis de M. Wopkens, *Leſt. Tull. I, 14*. Pour moi je lirois: *eſt propositum*. Et plus bas: *omni contentione, & velis, ut ita dicam, remifque fugienda*.

CAP. XII. *Tantaloprognatus, &c.*] Ce ſont ici des vers, comme l'a très-bien reconnu M. Bentley, qui les a auſſi rétablis comme ils doivent être. Je ſuis pareillement de ſon avis pour le mot *ſocru*, qu'il a heureuſement ſubſtitué à *ſocero*. Il ne faut pas douter que cet ancien mot n'ait été ſouvent changé par les Copiſtes, qui ne l'entendoient pas. Je crois au reſte ces vers tirez de la même Tragédie que les ſuivans; c'eſt-à-dire, du Thyeſte d'Ennius.

Raptunaſtus nuptiis] Gebhard eſt le premier qui ait introduit cette leçon, contre l'autorité de preſque tous les Manuſcrits, entre autres de celui du Roi, & de ceux de Leyde, où on lit: *raptis naſtus nuptiis*, d'où M. Bentley a corrigé avec aſſez de vrai-ſemblance, *naſtu' ſt*. Le Poëte a dit, *raptis nuptiis*, comme un autre Poëte, cité par Cicéron, *De Orat. III, 58*, a dit, *innuptis nuptiis*.

Nolite, inquit, hoſpites, &c.] Puisque les Critiques ont dit leur penſée ſur la meſure de ces vers, je me hazarderai de

de dire la mienne; d'autant plus qu'elle me paroît faire moins de changement que les autres; & que cette mesure, qui étoit la plus commune chez les anciens Tragiques, est celle des vers de la même Pièce, qui viennent d'être citez. Voici donc comme je voudrois les disposer, en y joignant la réponse du Chœur, qui est au Livre III, c. 41, De Oratore:

..... *Nolite, hospites, adire ad me, illico
Istius ne contagio mea bonis, umbræ
obsit;*

Tanta vis sceleris in corpore hæret. CH.
Quidnam est, obsecro?

Quid te adiri abnutas?

Le sens paroît demander qu'*illico* soit joint à ce qui suit. J'ai changé *istius* en *istim*, parce que c'est ainsi que parloient les anciens Romains, comme on peut le voir dans l'Indice de Lucrèce par Giphanius, au mot *illim*. J'ai déjà remarqué que ces vieux mots ont été presque toujours changez en de plus nouveaux par les Copistes. La même raison fait comprendre pourquoi *obsit*, & *adiri*, ont pris la place d'*obsit*, & *adiri*.

[*Refugere oculi, &c.*] Vossius le père a mis ces vers parmi les fragmens des anciens Tragiques, dont les Auteurs sont inconnus. Il y a pourtant lieu de présumer qu'ils sont de la Tragédie d'Ennius, qui avoit pour titre, *Médus*, & dont le sujet, si je ne me trompe, est rap-

rapporté par Hyginus, *Fab.* 27. Il est vrai que suivant son récit, Médus, qui étoit fils de Médée, après avoir tué Persès son grand oncle, qui s'étoit emparé du Royaume d'Æéta, devint lui-même Roi de Colchide. Mais comme Apollodore, *Biblioth. lib.* 2, dit qu'Æéta recouvra sa couronne, il y a apparence que Médus ne régna qu'après sa mort..

Situ nidoris] Le Manuscrit du Roi, & deux de ceux de Leyde ont *nitoris*. Turnébe, *Advers.* XXVII, 6, dit avoir trouvé dans un Manuscrit, *situ viventis*. Ce qu'il rapporte à *genas*. Mais outre que ce prétendu Manuscrit est unique, le mot *exsanguis*, du vers précédent, donnoit déjà la même idée. Je goûte fort la correction de M. Davies: *situ' st in ore*.

Non inerant, &c.] Quelques Manuscrits, du nombre desquels est l'un de ceux de Leyde, & presque toutes les anciennes éditions ont: *non erant in his*. Il y a apparence qu'il y avoit anciennement: *non enim erant*, &c.

Quod imperare non liceat liberis] Ce dernier mot m'est suspect. Car il n'est pas ordinaire de régner sur des esclaves. Et quand cela seroit, comme aujourd'hui en Turquie, il n'en seroit pas moins ridicule dans l'idée des Stoïciens, de se désespérer pour la perte d'un pareil Empire. Cela m'a fait soupçonner que Cicéron pourroit bien avoir écrit, *Iberis*. Car
la

la Colchide, où avoit régné ce Prince, & l'Ibérie, étoient la même chose. Mais ce fait, qui étoit ignoré des Copistes, leur a donné lieu de défigurer ce passage.

CAP. XIII. *Lacerat, exest animum, plañeque conficit*] Turnébe, *Advers. XXVII*, 6, a cru reconnoître ici un vers iambique de quelque ancien Poëte. Ce qui n'est pas sans apparence.

Epicuro autem placet, opinione mali, ægritudinem esse natura] Il est évident que Cicéron attribue ici à Epicure une opinion, qui diffère en quelque chose de la proposition précédente. Cependant c'est précisément la même. M. Davies, guidé par quelques Manuscrits, a inséré dans le Texte, *opinionem mali*. Mais ces paroles présentent un sens directement opposé à la doctrine d'Epicure. Car elles donnent à entendre, que l'opinion du mal est aussi naturelle à l'homme, que l'affliction; au lieu que suivant les Epicuriens, le mal étoit purement dans notre imagination, enforte que quand nous savons en écarter l'idée, nous ne ressentons aucun mal, du moins qui soit considérable. Il y a donc lieu de croire que Cicéron avoit écrit: *Opinione malum, ægritudinem esse natura*. C'est précisément ce qu'il dit ci-après ch. 15: *Judico malum illud opinionis esse, non natura*. Et au ch. 27: *Vides opinionis esse, non natura malum*.

lum. Et au ch. 33: *Quicquid esset in ægritudine mali, id non naturale esse, sed voluntario iudicio, & opinionis errore contractum.*

Sit continuò in ægritudinem] Je fais ce qu'on a dit pour défendre cette leçon, qui est soutenue de quelques Manuscrits. Plusieurs autres cependant, du nombre desquels est celui du Roi, & l'un de ceux de Leyde, ainsi que mon ancienne édition, & presque toutes les autres, ont, *in ægritudine*. Comme ce texte me semble plus conforme au style ordinaire de Cicéron, je ne voudrois pas m'en écarter.

Morituros sciui, & ei rei sustuli] M. Davies a bien fait de rétablir *moriturum*, dans ses dernières éditions. Cette leçon, qui se trouve dans quelques Manuscrits, & entre autres dans l'un de ceux de Leyde, est indubitable par les raisons qu'il en donne. On pourroit conserver, *ei rei*, en supposant ici ces mots chacun d'une syllabe, suivant l'usage constant des anciens Poètes Latins. Cependant puisque Sénèque, *Consol. ad Polyb. cap. 30*, paroît avoir lu: *huic rei*, j'admettrois volontiers cette correction.

Sciebam] Cela est ainsi dans le Manuscrit du Roi, dans l'un de ceux de Leyde, & dans la plupart des autres, ainsi que dans mon ancienne édition, & dans presque toutes les suivantes. M. Davies n'y a pas bien fait réflexion, quand il a dit

dit que ce mot répugnoit à la mesure du vers. Car dans les anciens Poëtes, *sciebam*, avoit la même mesure que *scibam*, comme il est justifié par plusieurs exemples rapportez par Giphanius, *Indic. Lucret. V. Scibam*, & par Christ. Wasse, *De Licent. Veter. Poët. cap. 9, pag. 113*. Il est donc inutile de corriger ici *scibam*, comme le vouloit M. Davies, après Lambin, & Vossius sur les anciens Tragiques, p. 44. Par la même raison je crois qu'il faut rétablir *sciebas* dans ce vers cité par Festus, *V. Obsidio*, & tiré de la même Tragédie d'Ennius: *Scibas natum ingenuum Ajacem, cui tu obsidionem paras*.

CAP. XIV. *Ante videris*.] Un des Manuscrits de Leyde porte *videras*, & mon ancienne édition, *prævideris*.

Si quo inveſta diritas caſu foret] Il y a apparence que Cicéron avoit écrit: *diritas caſus*. Car *diritas* seul ne marque pas ce qu'il veut dire. Deux des Manuscrits de Leyde ont *duritas*.

Humana meditata, &c.] Ou, *præmeditata*, comme dans mon ancienne édition. Ce qui se rapporte à ce qui est dit au commencement de ce Chapitre: *Hec igitur præmeditatio futurorum malorum, &c.* Et à ce qui revient au ch. 15: *fieri præmeditata leviora*. Je crois aussi qu'il faut peu après: *prætractatas humanas res*. C'est le sentiment du savant M. Burman, que j'adopte très-volontiers. On sait que la
ma-

manière d'abrégé *præ*, & *per*, dans les Manuscrits, les a souvent fait confondre.

Quamobrem omnes, &c.] La mesure de ces vers trochaïques de Térence me paroît si corrompue, qu'en faveur de ceux qui sont curieux de ces sortes de choses, je vais tenter de la rétablir, à commencer par les deux vers qui les précèdent dans la Comédie de Phormion, *Act. II, sc. 1, v. 9*:

*Incertum' si quid agam; quia præter spem;
atque incredibile obtigit.*

*Ita sum iratus, animum ut nequeam ad
cogitandum instruere. Quam ob
Rem omnes, quum secundæ res sunt maxu-
mè, tum maxumè*

*Meditari secum oportet, quo pacto adver-
sas ferant,*

*Pericla, damna, exilia. Peregrè rediens
semper cogitet*

*Fili peccatum, aut uxoris mortem, aut
morbum filie;*

*Communia esse hæc; fieri posse, ut ne quid
animo sit novum;*

*Quidquid præter spem evenit, omne id
deputare esse in lucro.*

Au premier vers j'ai retranché *hoc mihi*, qui étoit apparemment une glose marginale.

Au second la mesure demandoit *iratus*, pour *irritatus*. D'ailleurs ma conjecture s'est trouvée soutenue par l'un des trois Manuscrits de Térence, qui m'appar-

par-

partiennent. La même raison m'a fait aussi changer *instituire*, en *instruere*, qui se trouve dans plusieurs anciens Manuscrits, au rapport de Paréus, ainsi que dans l'un des miens. Térence a employé ce mot dans la scène suivante dans le même sens: *Jam instructa sunt mi in corde consilia omnia*. J'ai placé à la fin une partie du *quam ob rem*. Lucrèce, I, 55, a fait ainsi trois mots de *quas ob res*.

Au quatrième, ayant trouvé *adversas ærumnas* dans un autre Manuscrit qui est ici au Collège des Jésuites, j'en ai conclu que Térence avoit écrit seulement, *adversas*, en rapportant ce mot à *res*, qui précède. *Ærumnas* est visiblement une glose. Il faut remarquer que dans *secum* il ne se fait point d'élision avec la voyelle suivante. Cela étoit fort usité chez les anciens Poètes.

Au cinquième il faut prononcer, *Prisca*, à cause de la mesure. Les mêmes Poètes sont pleins de pareils exemples, qu'on peut voir dans Wasse, *De Licent. Vet. Poët. cap. 12, p. 159*. M. Bentley condamne *exilia*, qui suit. J'aurois peine à me rendre à son sentiment. En tout cas on pourroit substituer *exitia*, qui, suivant Paréus, se trouve en quelques Manuscrits. Je ne blâme pourtant pas la leçon de Cicéron, qui pourroit bien être la véritable; quoique la répétition du *secum* ne fasse pas un bon effet.

Au septième, *esse* feroit un iambe, qui ne

ne peut entrer dans cette espèce de vers. Il faut donc lire, ou du moins prononcer *ese*. Ce qui étoit d'usage à Plaute, & à Térence. Voyez Wasse, *ibid. cap. 3, p. 17, 18*. Dans ce qui suit M. Bentley préfère la leçon de Cicéron: *Ne quid bonum unquam accidat animi novum*. Si on l'aime mieux, je ne m'y oppose pas, quoique tous les Manuscrits de Térence soient contraires. Mais si cela est, voilà un nouvel exemple des changemens extraordinaires que les Copistes ont faits dans les Anciens Auteurs.

Au dernier vers enfin j'ai substitué *evenit* à *eveniat*, qui en changeoit la mesure. Ainsi je crois ce passage de Térence entièrement rétabli.

CAP. XV. *Nos, è quorum fontibus*] Il y a dans mon ancienne édition: *nosne, è quorum, &c.* Et plus bas: *& sentiemus constantius?*

Hic est enim ille vultus] Ceci a si peu de liaison avec ce qui précède, que je soupçonne qu'il y manque quelque chose, qu'on ne trouve pourtant dans aucun Manuscrit.

Si enim in re essent] Comme cela se rapporte à *malum*, qui précède, il me paroît qu'il faut *esset*, que je trouve dans l'un des Manuscrits de Leyde. Et il ne faut pas dire, que cela ne conviendra plus aux paroles suivantes: *cur fierent provisæ leviora*. Car ce passage signifie: *Si le mal*

mal étoit dans la chose, pourquoi seroit-on moins frappé des cas prévus? Le mot *mala*, qui a été inféré dans quelques Manuscrits, est une vraie glose marginale, qui répondoit à *provisa*.

Meditationem futuri mali] Ou plutôt, *præmeditationem*, suivant deux des Manuscrits de Leyde, conformes à un autre cité par M. Davies.

Vetat igitur ratio, &c.] MM. Bentley & Davies ont corrigé: *Vetat igitur nos intueri molestias*. Leur raison est, que cela se dit d'Epicure, & non de la raison. Mais ils n'ont pas fait attention, que ce Philosophe nous invite en cela à suivre les mouvemens de la raison: *Parere enim censet animum rationi posse, & quod illa ducat, sequi*. Le raisonnement sera donc juste, si on suppose que Cicéron a écrit, comme je le présume: *Vetat autem ratio intueri molestias*. Si les Copistes ont quelquefois confondu, *enim* & *autem*, comme l'a prouvé M. Davies, *In Cicer. de Nat. Deor. III, 38*, on ne peut guère douter qu'ils n'en aient fait de même d'*igitur*.

Hebetem aciem ad misérias contemplandas] Cette leçon n'est pas supportable. Car si l'œil n'avoit pas la force de contempler les maux dont l'homme est accablé, il n'auroit pas grand besoin du secours de la Philosophie. Cela suffiroit, pour les lui faire perdre de vûe. *Mentis acies, se ipsam intuens, nonnunquam hebescit; ob eamque cau-*

causam contemplandi diligentiam amittimus, dit Cicéron ci-dessus, I, 30. *Hebentem*, qui se trouve dans quelques Manuscrits, doit être rejeté par la même raison. Mais il nous conduit à la véritable leçon, qui est *herentem*, si je ne me trompe. La préposition *Ad* se joint quelquefois au verbe *Hæreo*, comme en ce passage de Cicéron: *Ad radices linguae herens stomachus*, au second Livre *De Nat. Deor.* c. 54. M. Davies en ses dernières éditions, a voulu suivre un Manuscrit où il a trouvé: *hebetat aciem ad misérias contemplandas*. Mais on n'a jamais dit, *hebetare oculos ad videndum*, pour empêcher de voir.

Impellit rursus] Je trouve *retrosum* dans un des Manuscrits de Leyde. Mais il ne faut rien changer. *Rursus* signifie ici au contraire. Peu après j'adopte sans difficulté la ponctuation de M. Davies: *Sed, quæ dicant, videamus. Quo modo, negligamus.*

CAP. XVI. *Eleuetque egritudine*] C'est sans nécessité, que M. Davies a voulu corriger, *alleuetque*, qui est même moins fort, qu'*eleuetque*.

Fruatur officio] Cela est ainsi dans le Manuscrit du Roi & dans les trois de Leyde, conformes à mon ancienne édition, & à toutes les autres. Cependant M. Davies a inséré, *fungatur*, dans son texte. Mais rien ne nous y oblige. *Frui* & *Fungi* signifioient la même chose; &
com-

comme on disoit, *fungi epulis, gaudio, &c.* on pouvoit bien dire, *frui officio, & munere*. On peut voir aussi ce que dit, pour la défense de l'ancienne leçon, M. Wopkens, *Lect. Tull. I, 14*. Peu après, quoi qu'en dise le savant Anglois en sa dernière édition, je ne vois pas de raison pour changer cette phrase : *adversis casibus triplici consolatione sanetur*.

[*Quod humanè ferenda intelligit*] Sur l'autorité d'un seul Manuscrit les Critiques ont corrigé : *humana humanè ferenda*. Mais il suffit de lire comme dans le Manuscrit du Roi, dans mon ancienne édition, & dans la plupart des autres, *humana ferenda*. C'est ainsi que Cicéron s'exprime ordinairement ; témoin cet endroit de ses Lettres à Atticus, *XV, 20*, où il dit : *Sed humana ferenda* ; & cet autre : *Qui omnia humana tolerabilia ducat*, ci-après, *V, 6*. Du reste si Cicéron a employé ici l'indicatif, *intelligit*, après le subjonctif, *cogitaverit*, il n'y a rien à cela qui ne lui soit ordinaire, comme l'a observé M. Wopkens, *Lect. Tull. I, 14*.

[*Videt malum nullum esse, nisi culpam*] Je ne puis croire que Cicéron ait parlé d'une manière si impropre. Car la faute est la cause du mal, & non le mal même. Ainsi j'avois fort goûté la correction que M. Davies avoit proposée en sa seconde édition : *nisi culpâ*. Je ne fais pourquoi il l'a abandonnée dans la troisième. Car il n'en dit pas la raison.

Quod ab homine non potuerit preſtari] Je trouve dans l'un des Manuſcrits de Leyde, & dans mon ancienne édition: *non potuerit, ut non eveniret, preſtari, eveniret*. Mais cela paroît venir d'une głoſe marginale.

Revocatio illa, quam affert] Lambin avoit propoſé de corriger, *avocatio*, parce que cela ſemble ſe rapporter au moyen propoſé par Epicure au Chapitre précédent, pour ſoulager l'affliction, *avocatione à cogitanda moleſtia*. Mais il n'a pas pris garde que ce Philoſophe ajoûtoit tout de ſuite. *Et revocatione ad contemplandas voluptates*. Or ce ſont ces deux propoſitions que Cicéron entreprend de combattre ici.

Quia natura datum eſt auxilium, &c.] Comme cela n'a point de ſens, M. Davies a corrigé avec aſſez de vrai-ſemblance: *Qui à natura datum auxilium extorques inveterati doloris*. Mais pourquoi ne pas lire comme dans quelques Manuſcrits, entre autres dans deux de ceux de Leyde, & dans mon ancienne édition: *quod autem à natura datum eſt auxilium, &c.* Cela eſt moins éloigné du texte ordinaire, & fait mieux ſentir la contradiction ridicule d'Epicure, qui vouloit qu'on oubliât le mal préſent, & qui regardoit pourtant comme inutile le ſoulagement, qu'apporte inſenſiblement avec le temps l'oubli du mal paſſé.

CAP. XVII. *Pythagoras mihi ſi diceret, &c.*

[*Et c.*] L'usage du *si*, pour *crederem* & *probarem si*, *Et c.* est ici remarquable, & prouvé par d'autres exemples rapportez par M. Wopkens, *Lect. Tull. I*, 14. Il a donc eu raison de dire, qu'il n'étoit pas besoin de corriger, *sic*, ni de lire, *que ut pervellere*, *Et c.* comme a fait M. Davies. Il avoit aussi d'abord trop légèrement changé *non potuit* en *non poterit*. Mais il s'est redressé dans sa dernière édition.

[*Animo tanto esse cogit*] Il faut *cogat*, suivant l'un des Manuscrits de Leyde. Cela paroît assez par ce qui suit: *non patitur*.

[*Ame quidem paulo ante appellata frugalitas*] M. Bentley, & apres lui M. Davies, ont voulu corriger, à *te quidem*, sous prétexte que ceci paroît dit sous les noms de Pythagore, de Socrate, ou de Platon; au lieu qu'en l'endroit indiqué ci-dessus, c'est-à-dire au *ch. 8*, c'est Cicéron qui parle. Mais ce qui se dit ici doit être regardé comme dit par Cicéron. Autrement il eût été ridicule qu'il eût tout aussi-tôt apostrophé Epicure, qui venoit un siècle après le plus jeune de ces Philosophes.

[*Cui minimum esse videtur in hac causa loqui*] M. Bentley a corrigé, *loci*, & a été suivi en cela par M. Davies en ses dernières éditions. Cependant mon ancienne, soutenue du Manuscrit du Roi & de trois de Leyde, ont *loqui*. L'un de ces

derniers a aussi, *minus*, au lieu de *minimum*. Je ne vois pas de raison suffisante pour les abandonner. Il est pourtant vrai, qu'on trouve, *loci*, dans les éditions des deux Manuces, & dans celle de Lambin.

Quid respondebis dicenti] Quelques Manuscrits, comme celui du Roi & mon ancienne édition, ont *docenti*. Ce qu'a préféré M. Davies. D'autres, comme les trois Manuscrits de Leyde, portent, *dicenti*. M. Wopkens, *Leët. Tull. I, 14.* s'est déclaré pour cette leçon. Je crois aussi que c'est la vraie, parce que Cicéron vient déjà de dire de la Justice: *quæ ita dicit.*

Quæ si extrinsecus religata pendeat, &c.] C'est la doctrine des Stoïciens, que j'ai expliquée sur le Traité *De Nat. Deor. II, 17.*

Hoc dicit, & hoc ille agriculus, &c.] Mon ancienne édition a *agriculus*, ce qui approche fort de la leçon, qui a été introduite par Turnèbe, par Gruter, & par les autres derniers Éditeurs avec raison. Car ce mot n'a rien de plus extraordinaire que le *forticulus*, dont Cicéron s'est servi ci-dessus, *II, 19.* Et le *dulciculus*, qu'il emploie en ce même Livre, *c. 19.*

Si productior] M. Davies a suivi en dernier lieu avec raison quelques Manuscrits où il a trouvé, *sin productior*. Cela est pareillement dans celui du Roi, dans l'un de ceux de Leyde, & dans mon ancienne édition. La même édition, & le Manuscrit du Roi ont aussi, *& ante perceptis*,
com-

comme l'a fort bien corrigé le savant Anglois.

CAP. XVIII. *De quo paullo ante dixi*] J'adopte volontiers la correction de MM. Bentley & Davies, qui lisent, *de quibus*, ou *de quæis*.

Simul animus cum re concidit] M. Davies a bien fait de faire imprimer cela, comme un fragment de la même Pièce d'Ennius. Mais je ne voudrois pas, que contre la foi de tous les exemplaires il eût corrigé: *re cum concidit*. *Cum re* est dans le plus grand nombre. Quelques-uns, comme celui du Roi & deux de ceux de Leyde, ont, *rem condidit*; & mon ancienne édition, *re concidit*.

A gravibus illis, &c.] Je trouve dans l'un des Manuscrits de Leyde, *à gravioribus*. Ce qui ne me déplaît pas. On lit peu après dans un autre: *Sed non ab iis voluptariis*. Ce qui confirme la conjecture, qu'a proposée en dernier lieu M. Davies. Il y a, *si non ab iis*, dans mon ancienne édition.

In eo igitur, qui non est, si malo careat, &c.] Qu'entend-t-on par *in eo*? Celui qui est exempt de douleur, disent les Commentateurs. Mais 1°. le mot *dolor* ne se trouve pas dans ce qui précède; 2°. ceux-ci: *Si malo careat*, qui ne signifient rien de plus, seroient tout-à-fait hors d'œuvre. Il me paroît donc très-vrai-semblable, que Cicéron avoit écrit: *In eo igitur,*

quod non est, qui malo carcat, continuo-ne fruitur summo bono? Voici à mon gré sa pensée. Accordons, si l'on veut, à Epicure, que la douleur soit le plus grand des maux; & par conséquent, que la privation de la douleur soit le plus grand des biens. Prétend-il nous persuader que cette simple privation, *quod non est*, suffise pour nous élever tout d'un coup au bien suprême? Non, ce n'est pas là ton dernier mot, Epicure. Parlons sans feinte. Je vois bien que tu veux me proposer certain plaisir, &c. Voilà en effet à peu près le raisonnement que Cicéron avoit employé contre les Epicuriens, au Traité *De Finibus*, II, 3, 4, où cela est un peu plus développé.

Qui appellantur Sapientes.] M. Davies a eu raison de corriger en dernier lieu: *qui appellabantur*, sur l'autorité de quelques Manuscrits, auxquels on peut joindre celui du Roi, l'un de ceux de Leyde, & mon ancienne édition.

Qui si virtutes ebullire volent, &c.] MM. Bentley & Davies ont fort bien observé, que ce passage ne pouvoit s'entendre, à moins qu'on ne corrigeât; *qui si virtutes ebullire nolent*; ou bien: *qui, nisi virtutes ebullire volent, &c.* Je préférerois cette dernière façon. Mais dans ce qui suit je ne voudrois pas changer *eam vim*, en *eam vim*, sur le fondement d'une citation très-fautive de Nonius Marcellus. Il n'est point ici question d'une puissance qui ex-
cite.

cite les plaisirs des sens, mais de la voie qui nous les procure, savoir le goût, l'odorat, &c.

In eadem sententia sunt, &c.] M. Davies n'auroit pas dû, ce me semble, insérer en dernier lieu dans le texte sans nécessité, & contre l'autorité de tous les Manuscrits, cette correction de Lambin: *In eadem sententiam*. Mais je crois comme lui, qu'il faut peu après: *refertus est verbis, &c.* Cela est dans mon ancienne édition.

Hydrauli] Si ce mot se trouve ainsi dans quelques Manuscrits, c'est par corruption. Car les Latins disoient, *hydraula*, & non *hydraulus*. Je crois même que du temps de Cicéron ce mot n'avoit point encore été latinisé. Ce qui est vrai, c'est que dans la plupart des Manuscrits il se trouve ici en caractères Grecs, quoiqu'un peu corrompus; entre autres dans celui du Roi, où on lit: ΥΔΡΑΔΙ. Et dans mon ancienne édition ce mot a été laissé en blanc, preuve que l'Imprimeur l'avoit trouvé écrit en Grec. Puis donc que Victorius atteste qu'il a trouvé *hydrauleos*, en quelques exemplaires, il y a apparence qu'il y avoit originellement *Υδραυλικός*.

Si verò aliquid etiam] Mon ancienne édition, ainsi que quelques autres, ajoutent, *admoventis*. M. Davies croit que c'est une addition marginale, & je suis assez de son avis.

CAP. XIX. *Namque regnum, &c.*] Pour rétablir la mesure de ces Trochaïques, il faut les lire en cette sorte:

*Namque regnum suppetebat mi; ut scias,
quāto è loco,
Quantis opibus, quibus è rebus lapsa for-
tuna occidat.*

J'ai corrigé *occidat*, sur l'autorité du Manuscrit du Roi, de l'un de ceux de Leyde, des éditions des deux Manuces, & de presque toutes les autres, avant celle de Gruter.

Quid petam praesidi, &c.] Les Collecteurs des Fragmens d'Ennius, & des anciens Tragiques avoient jugé que ces vers devoient être disposez à la forme des Trochaïques, comme ceux dont il vient d'être parlé. MM. Bentley & Davies ont prétendu au contraire, que c'étoient des vers que les Grammairiens appellent, *Crétiques tétramètres*. Ils se sont fondez sur ce que Cicéron, *De Orator.* III, 47, pour exemple des vers crétiques a donné celui-ci:

*Quid petam praesidi, aut exsequar? quo-
ve nunc.*

Mais cela ne me paroît aucunement décisif. Cicéron pourroit bien n'avoir pas donné ce vers, comme il est tourné dans Ennius, qu'il ne cite point; mais avoir imité les Grammairiens, qui forgent des vers à leur fantaisie; en les prenant en par-

partie dans des Poëtes connus: comme l'a fait Diomède, pag. 510, en ce vers Iambe: *Ibis liburnis, non ebur, neque aureum*, tiré de deux lambeaux d'Horace. Sans m'arrêter donc à cette prétendue citation, il me paroît plus vrai-semblable, que ces vers sont de la même mesure que celui qui les précédoit: *Ex opibus summis*, &c. qui constamment est la fin d'un trochaïque. Ceux-ci d'ailleurs peuvent être facilement réduits à cette mesure, & avec de très-légers changemens en cette manière:

Quid petam
Præsidî? aut quid exsequar? Et quo nunc
aut auxilio, aut fugâ
Freta sim? Arce, & urbe sum orba. Quò
accedam? Quòve applicem?
Quoi nec patriæ aræ domi stant; fractæ,
& disjectæ jacent.
Fana flammâ deflagrata, tostî alti stant
parietes
Deformati, absque abiecte crispâ.

Je n'ai presque rien changé au texte, tel qu'il est dans les Fragmens d'Ennius. J'ai seulement substitué *absque* à *atque*, qui ne signifioit rien ici. Andromaque y peint les tristes débris des Temples, & des Palais de Troie, dont il ne restoit plus que les murs presque calcinez, & denuez de ces beaux toits de sapin dont ils étoient ornez. M. Davies a lui-même abandonné le sentiment de M. Bentley pour les trois derniers vers.

Altifono cardine templum, &c.] Turnèbe, *Advers.* XIX, 15, dit que *Templum* marque ici le Palais de Priam. Il ne cite aucun exemple de cette signification. Mais son sentiment se trouve confirmé par ce que dit Servius sur Virgile, *Æneid.* XI, 235. Dans ce qui suit, puisque M. Davies a vu un Manuscrit où il y a: *Instructum regisicè*, je m'étonne qu'il ait hésité à l'insérer dans le texte, où cette correction est absolument nécessaire.

Vivitam evitari] Voyez ce que j'ai remarqué ci-dessus, I, 35..

Hedrycū incendamus, &c.] Il y a dans le Manuscrit du Roi: *Hedrycum incendamus scutellam, &c.* Dans deux de ceux de Leyde: *demus hedricum, incendamus scutellam, &c.* Et dans mon ancienne édition: *demus hedricum. Intendamus scutellam, &c.* M. Davies a si bien prouvé qu'il falloit: *Demus Hedychrum, intendamus scutellam, &c.* qu'on ne peut s'empêcher de souscrire à son avis.

Aliquid videamus & cibi] Il y a *providemus* dans mon ancienne édition. Mais la plupart des Manuscrits ayant *videamus*, & Priscien ayant lu de la sorte, comme l'a observé M. Davies, il faut conserver ce mot, qui a quelquefois la même signification que *providere*. Voyez les Commentateurs sur Ovide, *De Art.* I, 587.

Revocari igitur oportere, &c.] On trouve
opor-

oportet, dans le Manuscrit du Roi, dans deux de ceux de Leyde, & dans mon ancienne édition, ainsi que dans d'autres. Dans quelques-uns de ces exemplaires on ajoute *eum*, & dans d'autres *ea*. Cela me persuade que Cicéron avoit écrit: *Revocari igitur eam à mœrore ad cogitationem bonorum, conveniret mihi cum Epicuro, &c.* Car il semble parler toujours des moyens de consoler Andromaque.

CAP. XX. *Tum Epicurum existimabas*]

Il y a *existimabis*, dans l'un des Manuscrits de Leyde. Ce qui me plaît assez. M. Davies corrige, *existimas*. Dans ce qui suit, je lirois volontiers: *aut ita libidinosos*, &c.

Quod videatur ei summum bonum] Ou plutôt, *quid videatur*, comme dans l'un des Manuscrits de Leyde, & dans mon ancienne édition. C'est aussi le dernier avis de M. Davies.

Summamque esse voluptatem; nihil dolere] Je préférerois la leçon de l'un des Manuscrits de Leyde: *Summamque esse, nihil dolere*.

Quasi titillarentur voluptate] M. Davies a corrigé en dernier lieu, *titillentur*. Mais je ne vois pas de nécessité de s'écarter en cela de tous les Manuscrits.

At laudat & sepe virtutem] M. Davies a eu raison de corriger dans ses dernières éditions: *at laudat sepe virtutem*, suivant

quelques Manuscrits, auxquels s'accorde l'un de ceux de Leyde, & mon ancienne édition.

Animadvertit Gracchus, &c.] Je me garderai bien de corriger, comme a fait en dernier lieu M. Davies: *animum advertit*; ni plus bas, *dissuasert*, pour *dissuaserat*. J'ai trouvé même *animadvertit*, dans le Manuscrit du Roi, qu'il cite au contraire. Le même, & l'un de ceux de Leyde, ainsi que mon ancienne édition ayant: *quid sibi constet*, je serois fort tenté d'admettre cette leçon.

Qui dolore summum malum metiatur] Je ne condamne pas cette leçon. Cependant on en trouve une autre assez bonne dans l'un des Manuscrits de Leyde; savoir: *qui dolorem summum malum mentiatur*. On trouve aussi *dolorem* dans le Manuscrit du Roi, dans mon ancienne édition, & dans plusieurs autres.

CAP. XXI. *Et queruntur quidam Epicurei*] M. Davies en sa première édition avoit très-bien corrigé, *quidem*, suivant quelques Manuscrits, confirmez par celui du Roi, par deux de ceux de Leyde, par mon ancienne édition, & quelques autres. Je ne sais pourquoi il a changé depuis de pensée. Le mépris que Cicéron marque par-tout pour les Epicuriens, ne permet pas de douter que leur plainte ne fût générale.

Et

Et illi pugnant] Il y a *repugnant* dans l'un des Manuscrits de Leyde. Ce qui n'est pas à mépriser.

Actum habiturum, quod egerint] Mon ancienne édition confirme la conjecture de Lambin, qui corrigeoit: *ratum habiturum*.

Neque apud Censores] Ce que dit M. Davies pour corriger *ad Censores*, se trouve encore confirmé par mon ancienne édition.

Nisi quod expediat] Ce n'est point une chose répréhensible, que de ne rien faire qui ne convienne. Mais c'en est une, de n'avoir que son intérêt en vûe dans tout ce qu'on fait. Ainsi il y a lieu de croire que Cicéron avoit écrit: *nisi quod expediat sibi*. Ce dernier mot a été changé en *sive*, par ceux qui ont inséré dans le texte cette explication marginale, qui paroît ici ridicule: *omnia referre ad utilitatem suam*. Peu après, cette façon de parler: *In sinu gaudeant*, étoit une espèce de proverbe, qui est expliqué par les Adagigraphes.

CAP. XXII. *Qui tum aegritudinem censent existere, &c.*] L'un des Manuscrits de Leyde porte: *quæ tum aegritudinem censet, &c.* M. Davies en rapporte d'autres conformes. Il seroit difficile de décider laquelle de ces leçons est préférable. Peu après, le même Manuscrit supprime *magnum*. Mais ce mot répond à ce qu'a dit

Cicéron, ci-dessus, *ch. 13*: *Est id quidem non mediocrè ad ægritudinem augendam.*

Etiam Chrysippo ita videri scio] C'est apparemment dans son *Traité Des Biens, & des Maux*; dont parle Diogène Laërce à la fin de sa Vie.

Id ferire vehementius] Cette leçon est contraire à tous les exemplaires, tant manuscrits, qu'imprimez jusques à Gruter, qui a adopté la correction proposée par Lambin. En quoi il me paroît avoir été trop légèrement suivi par M. Davies. *Fieri* est fort bon, & a plus d'une fois été employé par Cicéron dans le même sens, comme ci-dessus, *ch. 15*; quand il a dit: *Cûr fierent provisa, leviora.* Et plus bas: *Nec fieri præmeditata, leviora.* Horace: *Levius sit patientiâ, quicquid corrigere est nefas*, *Od. I, 24*. Et Sénèque, *Consol. ad Marciam*, *cap. 9*, a dit de même: *Quicquam tu pateras non futurum, quod multis scis posse fieri.* Ce qui paroît imité du vers de Térence, que j'ai cité ci-dessus, en ma Remarque sur le Chap. 14. de ce Livre: *Communia esse hæc, fieri posse, &c.*

Magis aliquando conturbat] Ou plutôt, *aliquantò*, suivant quelques Manuscrits, & quelques anciennes éditions, qu'a suivies avec raison M. Davies, & qui sont confirmées par deux des Manuscrits de Leyde.

Eadem illa de Andromachâ deplorare, &c.]
M.

M. Davies cite un Manuscrit où il a lu *deplorasse*, & mon ancienne édition s'y accorde. C'est ainsi qu'il faut lire indubitablement. Car la suite fait voir que les Corinthiens, dont il parle, ne se souvenoient plus alors de leur Patrie, pour en déplorer le sort. Cicéron dit seulement, qu'ils avoient pu avoir fait autrefois les mêmes plaintes qu'Andromaque; mais que le temps avoit alors dissipé leur chagrin. Dans ce qui suit, mon ancienne édition porte: *Hæc omnia vidi, & cætera*. Cela me paroît encore mieux ainsi. Ensuite on y lit: *sed jam etiam decantaverant*. Et dans l'un des Manuscrits de Leyde, conforme à celui du Roi: *sed etiam, &c.* Je m'étonne qu'on ne se soit pas aperçu, qu'il faut nécessairement: *sed jam recantaverant*. La leçon ordinaire, qui ne dit rien de plus que *cantaverant*, est fort éloignée de la pensée de Cicéron; dont l'intention est de faire entendre, que ces gens, qui avoient regretté Corinthe, n'y songeoient plus, & avoient en quelque manière chanté la palinodie, en adoptant leurs nouvelles patries. Turnébe, qui a bien senti cette difficulté, *Adv. XIX, 5*, s'en est tiré ainsi: *Decantaverant, opinor, dicit, non decantabant; sed decantare desierunt*. Mais cela laisse une ambiguïté trop grande, & il étoit trop naturel à Cicéron de se servir du verbe *recantare*, qui fait ici un effet fort agréable, pour douter qu'il ne l'ait

l'ait employé, comme l'a fait ensuite Horace, *I. Od. XVI, 24.*

Subito ad spectæ parietinæ, &c.] Quoiqu'il y ait *parietum ruinæ*, dans le Manuscrit du Roi, & dans mon ancienne édition, on a eu raison de préférer *parietinæ*, qui se trouve dans la plupart des autres. Mais je suis pour *subito ad spectu*, qui se trouve dans tous les Manuscrits de Leyde, & dans celui du Roi; & je m'étonne que M. Davies, après avoir été d'abord de ce sentiment, l'ait ensuite abandonné, sans en dire de raison.

Quàm ipsos Corinthios] Tous les Manuscrits sont ici uniformes. Mais l'évidence de la chose, qui doit l'emporter, m'engage à préférer la conjecture d'Ursinus, qui lisoit: *quàm ipsi Corinthii*, d'autant plus qu'il dit avoir trouvé les vestiges de cette leçon dans les anciens exemplaires. En effet, comment cet aspect subit des ruines de Corinthe pouvoit-il convenir à des gens qui y étoient nez, & qui l'avoient vû détruire? D'ailleurs, quelque consolez que paroissent les Corinthiens, il n'est pas vrai-semblable que quand ils repassoient devant leur patrie & leurs anciennes maisons, ils fussent moins touchés qu'un étranger, à la vûe de l'état où elles étoient réduites. Enfin il est aisé de voir que tout ceci n'est dit que pour faire sentir, qu'au bout de quelque temps les traces de la plus grande affliction

fiction s'effacent sur le visage des malheureux.

Quanta inveterata ne desideratur quidem.] Il y a *inveterata*, dans mon ancienne édition, ainsi que dans un des Manuscrits de Leyde, & *in inveterata*, dans celui du Roi. C'est à cette dernière leçon qu'il faut s'arrêter, suivant que M. Davies l'a reconnu en dernier lieu ; quoique l'autre pût passer.

Non quò ipsa res immutari soleat] Ou bien, *non quod*, &c. comme dans deux des Manuscrits de Leyde.

CAP. XXIII. *Aut omnino consolatione ullâ*] Ou plutôt, *illâ*, suivant les Manuscrits de Leyde, & quelques autres citez, & suivis par Lambin, & Paul Manuce. Le sens le veut ainsi, puisqu'il ne s'agit ici que du seul motif de consolation, tiré de ce qu'on a dû s'attendre à tout événement. J'ai donc été surpris que M. Davies, après avoir d'abord pris ce sentiment, s'en soit écarté dans la suite, sans apporter de raison de ce changement. Mais j'approuve celui qu'il a fait peu après, de *Hæc enim*, en *Hoc enim*, sur l'autorité de quelques Manuscrits, auxquels s'accordent ceux de Leyde.

Atqui tolerabilius, &c.] Turnébe, *Adv. XIX, 5*, a lu divisément: *Aut quî tolerabilius*. Ce qui est conforme, non-seulement au sens du passage, & aux Manuscrits citez par M. Davies, mais encore à ce-

celui du Roi, à ceux de Leyde, & à plusieurs éditions. Mon ancienne porte, *aut quid*, qui n'en est pas fort éloigné.

Non id efficiunt, &c.] Il y a ici grande diversité dans les Manuscrits. Dans celui du Roi, dans deux de ceux de Leyde, & dans mon ancienne édition, on lit: *Non id efficiunt, ut ea quæ accidunt, majora videantur, quia recentia sunt, majora videntur, non quia repentina.* Cette répétition de *majora videantur*, ne se trouve pas dans le troisième Manuscrit de Leyde. Je ne parlerai pas des diverses conjectures des Critiques. J'observerai seulement, que M. Davies a préféré celle de M. Bentley, qui corrige: *Nam id efficiant, ut ea, quæ accidunt, majora videantur, quia repentina.* Mais ce savant homme n'a pas fait attention que cela est opposé au sens de tout ce passage, qui tend à faire voir, que c'est une foible consolation pour un malheureux, de penser qu'il a dû prévoir son sort. Car, ajoute Cicéron, la grandeur de l'affliction ne vient pas seulement de cette prévoyance; quoique cette circonstance y contribue en quelque sorte. Mais ce qui le touche le plus, c'est que son mal est récent. Car quelque inopiné qu'il ait été, il se passe avec le temps. Lambin est donc mieux entré dans la pensée de l'Auteur, quand il a lu: *ut ea, quæ accidunt, majora sint. Videntur, quia recentia sunt; non quia repentina.* Mais comme cela s'éloigne trop du
tex-

texte des Manuscrits, je crois que cet endroit peut être rétabli, sans y rien changer, en le ponctuant ainsi: *Non id efficiunt, ut ea, quæ accidunt, majora videantur. Quia recentia sunt, majora videntur, non quia repentina.*

Aut de ipsius rei naturâ] Le *dé* que M. Davies a trouvé superflu, ne se trouve en effet dans aucun des Manuscrits de Leyde.

Cognitionem afferat, &c.] L'un des Manuscrits de Leyde a *cogitationem*. Mais il ne faut rien changer. Dans ce qui suit, M. Davies a inséré au texte de ses dernières éditions: *quæ tulerint*, pour *quæ effulerint*. Mais c'est contre l'autorité des Manuscrits, & des anciennes éditions, ainsi que sans nécessité.

CAP. XXIV. *Illud potentissimi Regis anapestum*] Ou plutôt, *anapesticum*, comme dans plusieurs Manuscrits, dans mon ancienne édition, dans celle de Robert Estienne, & dans quelques autres. Je sais bien qu'on a dit, *pedes anapesti*. Mais les Grammairiens disent toujours *anapesticum metrum*. Voyez Diomède, pag. 504. Servius, *Centimetr.* p. 1821, &c. Dans ce qui suit, M. Wopkens, *Leët. Tull.* I, 15, a fort bien fait voir qu'il n'étoit pas nécessaire de substituer *quæ laudat*, à *qui laudat*.

Ego cum genti] Le Manuscrit du Roi, deux.

deux de ceux de Leyde, mon ancienne édition, & quelques autres, sans compter les autres Manuscrits qu'ont cité les Editeurs, portent: *Egocum genui, tum moriturum scivi*. Pourquoi donc sans nécessité retrancher les trois derniers mots, qui servent à développer mieux la pensée de Cicéron?

Quod iis, quibus, &c.] Ou, *quod accidit iis, quibus, &c.* comme en l'un des Manuscrits de Leyde. Ces répétitions étoient dans le goût de Cicéron, comme d'autres l'ont observé. Peu après je serois assez de l'avis de M. Bentley, qui changeoit *ratio quædam*, en *ratio quidem*. Cependant M. Davies qui avoit adopté cette conjecture en sa seconde édition, l'a tacitement condamnée dans la troisième. Dans ce qui suit, mon ancienne édition est singulière, en ce qu'on y lit: *hos ipsa natura temporis*.

Intellecto eo, &c.] Dans toutes les éditions ces mots sont joints à ce qui précède, & l'on y fait finir la phrase à *evertere*. Mais cela fait un contre-sens. Car quand Cicéron dit, que la nature seule console les affligez, cela s'entend, par le secours du temps, & non par celui des réflexions. Je m'étonne donc qu'on ne se soit pas aperçu, que ceci doit commencer une phrase nouvelle, qui se lie naturellement à la suivante en cette sorte: *Intellecto eo, quod ut vitam beatam possit ever-*

vertere, hoc igitur efficitur, &c. Il est évident qu'il est question de la première des deux espèces de remèdes de l'affliction, dont l'Auteur venoit de parler; je veux dire la raison, qui nous enseigne qu'un homme non préparé aux accidens de la vie, les voit arriver à la vérité avec beaucoup d'émotion, mais que s'il est sage & courageux, il ne se laisse pas pour cela abattre à la douleur. Ainsi je suis persuadé, qu'il ne faut point changer *quod remedium*, en *quod rem*, quoique cette leçon se trouve aussi dans le Manuscrit du Roi, & dans l'un de ceux de Leyde. Mais il faut seulement admettre celle d'un autre Manuscrit cité par M. Davies, où il a trouvé, *inopinatum*, & lire ainsi: *malum, quod inopinatum sit, etsi maximum, nequaquam esse tantum, &c.* Par ce léger changement tout devient très-clair, comme on en jugera encore mieux par ma traduction. *Etsi* se trouve aussi après *fit*, dans l'un des Manuscrits de Gruter.

CAP. XXV. *Quem non attingit dolor, &c.*] Je préférerois *attinget*, comme dans les éditions des deux Manuces, & dans quelques autres. Au vers suivant il me paroît qu'il y a faute dans *multi*. Car il semble que ce soit une règle générale, qu'il faille perdre beaucoup d'enfans. Cela est même contraire au texte Grec, qui porte simplement: *Θάπηδ τι τέκνα*. Il y a apparence qu'il avoit écrit, *multis*, par opposition à ce qu'il dit peu après:
mors-

morsque est finita omnibus. Le commencement du cinquième vers est ainsi écrit dans le Manuscrit du Roi, dans l'un de ceux de Leyde, & dans mon ancienne édition: *Reddenda terra est terra.* Ce qui est mieux, ce me semble.

Pugnare cohibet] Il faut *prohibet*, suivant la remarque de Lambin & de M. Davies, confirmée par l'un des Manuscrits de Leyde.

Ipsam ægritudinem, &c.] On lit dans le Manuscrit du Roi, ainsi que dans quelques éditions: *Ipsam ægritudinem λύσις*, *Chrysippus quasi λύσις, id est, solutionem, &c.* Il n'y a guère d'apparence, que cette addition soit de la main des Copistes.

Præferetur spe] La conjecture de M. Davies qui corrige *præfertur*, est confirmée par le Manuscrit du Roi & deux de ceux de Leyde, sans compter plusieurs anciennes éditions.

Aut non tangat ægritudo, &c.] M. Bentley & M. Davies croient qu'*ægritudo*, qui ne signifie rien de plus qu'*animi dolor*, doit être changé en *omnino*, ou entièrement effacé. Mais Cicéron n'étoit pas si exact à ne rien dire que d'absolument nécessaire, & il consultoit plus son oreille, que ces sortes de délicatesses.

CAP. XXVI. *Cum illa etiam opinio accesserit*] Ou plutôt *accessit*, comme dans tous nos Manuscrits, dans mon ancienne édi-

édition, & dans la plupart des autres, auxquels M. Davies s'est conformé.

Agamemno Homericus] Il faut *Agamemnon*, suivant deux des Manuscrits de Leyde, & la façon ordinaire de parler de Cicéron, comme en ses Offices, III, 25, & ailleurs. C'est une bagatelle. Mais il est bon d'extirper jusqu'aux plus petites taches des écrits de ce grand homme.

Medæ miseras] Il n'est pas douteux qu'il ne faille corriger *Medæi*, comme l'a fait M. Davies après Turnèbe, pour rétablir la mesure du vers.

CAP. XXVII. *Dolere intermisserint*] Ou *dolorem*, suivant mon ancienne édition. Ce qui est également Cicéronien, & se trouve confirmé par quelques Manuscrits, entre autres celui du Roi, où on lit *dolare*.

Intellectaque, &c.] Cette leçon qui se trouve pourtant dans quelques Manuscrits, comme celui du Roi & un de ceux de Leyde, est fautive. J'aimerois donc mieux, comme dans deux de ces derniers, *intellectumque*, suivant l'avis des Manuces, de Lambin, & de M. Davies: à moins qu'on ne lise: *Intellectoque*, ainsi que ci-dessus, ch. 24: *Intellecto eo, quod, &c.* Peu après je soupçonne que Cicéron avoit écrit: *nonne re declarat, &c.*

Se puniens, &c.] Il y a *pœnitens* dans mon

mon ancienne édition. Ce qui confirme l'excellente conjecture de ceux qui ont corrigé *pæniens*. Du reste j'ai peine à me persuader, que Cicéron n'ait pas écrit: *Ille Terentianus* Εαὐτὸν τιμωρόμην, *id est, ipse se pæniens*. Car le titre Grec ayant été conservé par Térence lui-même, c'étoit le plus connu des Romains, & par conséquent par où l'Auteur devoit commencer. La suppression du Grec par quelques Copistes ignorans, a donné lieu à d'autres de le mettre hors de sa place.

Ponenda cura egritudinis] J'adopte sans hésiter la correction de M. Davies: *ponenda cura, & egritudinis*; d'autant plus qu'elle est confirmée par deux des Manuscrits de Leyde.

Constabat eos, &c.] Quoique tous les exemplaires soient ici conformes, la raison veut, ce me semble, qu'on lise *constat*. Dans ce qui suit, le Manuscrit du Roi, deux de ceux de Leyde, & mon ancienne édition, semblable à plusieurs autres, ont, *in illo ipso*, comme l'a fait imprimer M. Davies.

Posteaquam Tyrum venissent] Le savant M. Wesseling, *Observ. I, 13*, a corrigé avec beaucoup de vrai-semblance, *Cyprum*. Je n'ai pourtant osé m'y conformer dans ma traduction.

Repellere, &c.] Ou, *depellere*, comme dans l'un des Manuscrits de Leyde, & dans mon ancienne édition. Peu après
M.

M. Davies change, *ac sapientia vera*, en *ab sapienti viro*. Mais ce changement, contraire à tous les exemplaires, ne me paroît pas assez nécessaire pour l'admettre.

CAP. XXVIII. *Ad ponendum dolorem*] Ou plutôt *deponendum*, suivant l'un des Manuscrits de Leyde, fortifié de ce qui suit: *Si igitur deponi potest, &c.*

Idque indicatur] On pourroit également bien lire, comme en mon édition: *Idque indicat eorum patientia.*

Cum multa sint sæpe perpeffi, &c.] Il y a dans l'un des Manuscrits de Leyde, *multa sint, & sæpe*. Et ensuite dans deux de ceux-là, & dans le Manuscrit du Roi, *serant*. Ce qui a été avec raison suivi en dernier lieu par M. Davies.

Non rem ipsam, atque culpam, &c.] Le Manuscrit du Roi confirme la judicieuse correction de M. Davies: *non rem ipsam, causam atque fontem esse meritis*. L'édition d'Alde, & celle de R. Estienne y sont aussi conformes.

Philosophi summi, neque dum, &c.] Je ne fais pourquoi MM. Bentley & Davies ont voulu corriger en dernier lieu: *Philosophi summi quique, nondum tamen sapientiam consecuti*. Il est vrai que quelques Manuscrits, du nombre desquels est l'un de ceux de Leyde, & mon ancienne édition, ont *neque nondum*. Mais c'est une faute manifeste. C'en seroit une aussi de faire dire à Cicéron, que les plus grands

Philosophes n'ont point acquis la suprême sagesse. Car il pensoit autrement de Socrate, & le regardoit comme le plus sage des hommes par le suffrage même d'Apollon: *qui esset omnium sapientissimus oraculo Apollinis judicatus*, dit-il, au Livre De Senect. cap. 21. Ceci ne regarde donc que les Stoïciens, qui ne mettoient point de milieu entre la suprême sagesse & la suprême folie. Ainsi, suivant Sextus Empiricus, *Lib. VIII, n. 433*, ils ne reconnoissoient point de vrais Sages; puisqu'ils mettoient au rang des fous leurs Patriarches même, comme Zénon, Cléanthe & Chrysippe, parce qu'il y avoit des choses qu'ils ignoroient. Voilà justement ces grands Philosophes, à qui en veut Cicéron.

Non affigitur, &c.] Je ne condamne point cette leçon. Cependant au Manuscrit du Roi, & dans l'un de ceux de Leyde, dans les éditions des deux Manuces, & dans quelques autres, on trouve *affingitur*, & plus bas, *affingimus*. Ce qui ne seroit pas moins convenable à cet endroit. Cicéron même emploie cette expression ci-après, *ch. 33.* en parlant du Sage, *qui nihil opinione affingat*.

Herere intelligent] *Herere* se trouve aussi dans le Manuscrit du Roi, dans l'un de ceux de Leyde, & dans la plupart des autres. Aussi M. Davies est-il revenu à cette leçon dans ses dernières éditions.

CAP.

CAP. XXIX. *Crantor, inquit, noster*] MM. Bentley & Davies ont très-judicieusement rétabli *vester*, qui étoit dans les éditions des deux Manuces, dans celle de Lambin, & dans quelques autres, conformément à quelques Manuscrits, auxquels on peut ajouter celui du Roi. Plin, en la Préface de son Histoire naturelle, nous apprend que Cicéron, dans son Livre *De la Consolation*, au sujet de la mort de sa fille, avoit dit: *Crantorem sequor*.

Cum audisset de suo] Deux des Manuscrits de Leyde ont, *de filio*. Mais c'est une explication marginale de *de suo*. M. Davies soupçonne avec assez de vraisemblance, que Cicéron avoit écrit, *de sui*.

Clade ut subitâ, &c.] C'est *ut* ne se trouve pas dans quelques Manuscrits, entre autres dans deux de ceux de Leyde. Aussi mérite-t-il d'être effacé, suivant l'avis de M. Davies. Mais je soupçonne qu'il a pris la place de *heu*. Au vers suivant je trouve *ut nulla* dans l'un des Manuscrits de Leyde. Ce qui peut faire croire que Cicéron avoit écrit: *ut multa*, afin de rendre plus à la lettre le sens de l'original, rapporté par Stobée, *Serm. 113*, où l'on trouve: τὰ πολλὰ φρεῦδα παγκάλως ἐξημένα. Car c'est ainsi à mon avis, que ce vers doit être lû, au lieu de καὶ καλῶς. Je crois aussi que le vers précédent doit être corrigé en cette sorte: Μάστιγ' ἐξήψη τὸ βίη πάλιν τρέπον.

Idem ab aliis requiramus] On peut aussi lire *ab illis*, suivant un ancien Manuscrit, suivi par Fulvius Ursinus & par M. Davies.

Adflctos se, & fratros] Ou *fractos*, suivant l'un des Manuscrits de Leyde, quoique l'autre leçon soit pareillement fort bonne.

At verò plus, &c.] M. Davies a rétabli fort à propos *ut verò*, qui se trouvoit dans les éditions des deux Manuces, & dans quelques autres. Peu après on lit dans le Manuscrit du Roi: *plusquàm se amet*; dans deux de ceux de Leyde: *quàm semet*; & dans un troisième, *quàm se*. Je préférerois la première manière.

CAP. XXX. *Ipsi ad miseriam invitant*] Il faut, *ad se miseriam invitant*, comme l'a très-bien observé M. Davies après Ursinus. Cela est pleinement confirmé par ce qui est dit ci-après *cb. 34*, que si l'homme s'afflige, c'est parce qu'il le veut bien, & qu'il s'y invite en quelque sorte: *quadam invitatione ad dolendum*.

In cogitatione diurnâ] Je suis encore entièrement de l'avis de MM. Bentley & Davies, qui ont rétabli ici & plus bas, *diuturnâ*, qui se trouve dans le Manuscrit du Roi, dans l'un de ceux de Leyde, dans mon ancienne édition, &c. Et que demande le mot *diuturnitas*, qui suit.

CAP. XXXI. *Terminabit modum*] Je trouve *terminavit*, dans l'un des Manuscrits

écrits de Leyde. Ce qui ne me déplaît pas. Pourquoi, disent ces Philosophes, chercher du remède à un mal dont la nature a fixé le terme?

Sic interpretatur] M. Davies a fort bien observé en dernier lieu qu'il falloit *interpretantur*, & plus bas, *velint*, suivant les Manuscrits qu'il cite, auxquels s'accordent celui du Roi, deux de ceux de Leyde, & mon ancienne édition.

Artemisia illa Mausoli] Cet *illa* ne se trouve point dans l'un des Manuscrits de Leyde, & a en effet assez mauvaise grace, à cause de ce qui suit: *quæ nobile ILLUD Halicarnassi fecit sepulcrum*. Pour ce qui est de ce monument célèbre, à ce qu'en a dit M. Davies, on peut ajouter la belle Médaille de cette Reine, où d'un côté elle est représentée avec une tête voilée, & au revers est gravé ce Monument, avec la Légende: ΑΡΤΕΜΙΣΙΑΣ. Cette Médaille est rapportée par Polyc. Tentzelius, *Inter Select. Numism.* & dans le Journal de Leipzig de 1693, p. 194.

Eodemque etiam confecta] M. Davies a corrigé, *eo denique etiam*; mais cela n'est pas nécessaire, comme l'a montré M. Wopkens, *Lect. Tull. I, 15.*

Non appellabatur recens] *Appellabatur* ne convient point avec *exaruit*, qui suit. Il faut *appellatur*, comme dans l'un des Manuscrits de Leyde, & dans quelques au-

res que cite M. Davies. Je ne fais pour-
quoi il a préféré *appellabitur*.

Aut ad aliam traducere] Il faut certainement *ad alia*, comme l'a observé M. Davies. Cela est ainsi dans tous nos Manuscrits, & dans mon ancienne édition; & c'est la même chose que ce qui sera dit dans un moment: *Sunt, qui abducunt à malis ad bona*.

Unum officium consolantis putent, &c.] M. Davies a corrigé *putant*, je ne fais pourquoi. Mais il me paroît avoir raison de dire qu'il manque ici un mot, soit *docere*, ou un autre pareil. Je ne serois pas de son avis de substituer peu après *Peripateticis*, à *Peripatetici*. Car ce dernier mot se rapporte à *sunt*.

Nihil mali] Paul Manuce ayant bien compris que ceci ne convenoit pas, avoit corrigé *nihil novi*. En quoi il a été suivi par Lambin & par M. Davies. On peut se ranger à leur avis. Cependant je crois que le vice de cet endroit est plus caché qu'ils ne l'ont pensé. Dans cette énumération des divers sentimens sur les moyens de consolation, il en a nommé les auteurs; d'abord Cléanthe, puis les Péripatéticiens, ensuite Epicure. Il va nommer Chrysippe dans un instant. On ne peut donc guère douter qu'il n'ait nommé aussi ceux qui s'efforçoient de prouver aux affligés, qu'il ne leur étoit rien arrivé, qu'ils n'eussent dû prévoir. C'étoit la
mét-

méthode de l'école de Cyrène, comme il l'a dit au ch. 13, ci-dessus: *Cyrenaïci non omni malo ægritudinem effici censent, sed insperato, & nec opinato malo.* Il est donc difficile de douter que Cicéron n'ait écrit ici: *ut Cyrenaïci.* Si l'on y prend garde, cela n'est pas si éloigné des vestiges de la leçon ordinaire, qu'on pourroit le croire. J'avois déjà fait cette remarque, lorsque je me suis apperçu que la même conjecture avoit été proposée en dernier lieu par M. Davies, & je me félicite de m'être en cela rencontré avec lui.

Detrahere illam opinionem mœrenti, si se, &c.] On lit dans l'un des Manuscrits de Leyde: *mœrenti, ne se officio.* La première leçon se trouve aussi dans mon ancienne édition. L'une & l'autre sont bonnes, & sont préférables au texte ordinaire. Les autres corrections que M. Bentley a voulu y faire, quoiqu'ingénieuses, ne me paroissent pas nécessaires.

Ut ferè nos omnia in consolationem unam, &c.] J'adopte sans difficulté la leçon qu'a suivie en dernier lieu M. Davies: *ut ferè nos in Consolatione, omnia in consolationem unam conjecimus.* Elle est toute pareille dans le Manuscrit du Roi & dans mon ancienne édition. Je serois même assez tenté de changer *unam* en *nostram*, suivant l'avis de Lambin.

Mederi posse rationem iracundiæ, &c.] H. Estienne en sa note sur le Grec d'Eschyle.

chyle avoit si bien prouvé qu'il falloit aussi *orationem*, que je m'étonne qu'il n'ait pû persuader ni Th. Stanley, ni M. Davies. Ils n'ont répondu à l'objection, que *λόγος* au pluriel n'a jamais signifié la raison, qu'en proposant de corriger *ιατρός λόγος*. Remède qui seroit encore plus violent, & qu'a abandonné M. Davies en sa dernière édition. J'ajouterais une autre observation qui n'est pas moins décisive. C'est qu'il s'agit ici de la colère de Jupiter. Or il seroit ridicule de douter que la raison pût calmer ce Dieu, & encore plus de faire répondre à Prométhée qu'elle ne peut faire cet effet sur lui, que quand le grand feu de son courroux est passé. Je suis pareillement étonné que ces deux savans Anglois aient avancé que le mot *orationem*, rompoit ici la mesure du vers. Ils ne se sont pas souvenus sans doute, que par une licence ordinaire aux anciens Poètes, & dont on trouve plusieurs exemples dans M. Wasse leur compatriote, *De Licent. vet. Poët. p. 119*, ce mot ne faisoit que trois syllabes longues. Cela paroitra encore plus vrai-semblable, si cette traduction est du Poète Accius, comme on le croit. Au vers suivant je lirois volontiers: *Si quidem quis, &c.* Ce n'est pas que je ne sache que les Anciens disoient souvent, *qui*, pour *quis*. Mais je doute que le Poète l'eût fait ici, parce qu'en commençant la phrase, *qui* paroît d'abord être le pronom relatif. Le dernier vers doit

doit être manifestement lû en cette sorte: *Non adgravescens vulnus illidat manu*, comme l'a très-bien observé le savant Camerarius sur cet endroit. Je suis surpris qu'on n'y ait pas pris garde.

CAP. XXXII. *Et propriè*] On lit *proprie* dans le Manuscrit du Roi, & dans plusieurs autres: Il y en a d'autres, suivant Lambin, où on trouve: *Et propria*. Ces derniers me paroissent préférables.

Eam nihil hominis esse] Je doute qu'il y ait d'exemple de cette façon de parler. On trouve *nihilominus* dans quelques Manuscrits, entre autres dans celui du Roi, & dans l'un de ceux de Leyde. Mais cela ne signifie rien. Je lirois: *Ei nihil hominis esse*.

Tum in illâ re, &c.] J'adhère à ceux qui corrigent *Num in illâ re*. Cela est confirmé par l'un des Manuscrits de Leyde, par mon ancienne édition, par celles des deux Manuces, &c.

CAP. XXXIII. *Chrysippi ad veritatem firmissima est*] On veut que cela se rapporte au mot *consolatio*. Mais il est bien éloigné. Pourquoi rejeter la leçon: *Chrysippi auctoritas ad veritatem, &c.* qui se trouve dans plusieurs Manuscrits; entre autres dans celui du Roi; dans l'un de ceux de Leyde, dans mon ancienne édition; dans celles d'Alde, de Robert Estienne, &c.

Magnum opus est] On lit, *onus est*, au
L. 5. Ma-

Manuscrit du Roi, & *omnis*, dans l'un de ceux de Leyde. Le mot *onus*, qui se trouve encore dans plusieurs autres exemplaires, & dans mon ancienne édition, signifieroit que c'est une chose de longue haleine d'entrer dans le détail des preuves de cette proposition. On peut s'en tenir cependant au texte ordinaire.

Quam quisque curationem, &c.] Plusieurs Manuscrits, du nombre desquels est celui du Roi, comme encore mon ancienne édition, portent: *Nam quam quisque, &c.* M. Davies s'y est conformé en dernier lieu. Pour moi je préférerois la première. Ma raison est que dans l'autre il faut sous-entendre *facimus*, après *in ægritudine leniendâ*. Or Cicéron explique ici ce qui se doit faire, plutôt que ce qui se fait d'ordinaire: puisqu'il avoue que chacun y suit sa méthode.

Edocuit tamen ratio, &c.] Cela est ainsi dans presque tous les Manuscrits, entre autres dans celui du Roi, dans deux de ceux de Leyde, dans mon ancienne édition, &c. Cependant M. Davies avoit voulu corriger *oratio*, dans sa première édition. Mais il s'est retracté dans les dernières. Plus bas, au lieu de *num quod esset malum*, on lit au Manuscrit du Roi: *ne esse quidem ullum malum*. Dans l'un de ceux de Leyde: *nec ne quod esset malum*. Dans un autre: *ne quod esset malum*. Et dans mon ancienne édition: *nunc quod esset*.

effet malum. Plus bas encore l'un des Manuscrits de Leyde fournit cette leçon nouvelle: *tum ut videremus*, qui nous servira à expulser ce second *tamen*, qui n'est pas supportable, & à tirer tout ce passage de l'embarras où l'ont jeté les Copistes. Car il doit être lu ainsi, si je ne me trompe: *Edocuit tamen ratio, ut mihi videretur (cum hoc ipsum propriè non quæreretur) cum ne quod esset malum, nisi quod idem dici turpe posset; tum ut videremus, quicquid esset in ægritudine mali, &c.*

Querenda arbitraremur] M. Davies a été d'avis en dernier lieu de corriger *arbitratur*. Mais je ne vois pas pourquoi il a voulu s'éloigner en cela du plus grand nombre des Manuscrits, entre autres de celui du Roi, de deux de ceux de Leyde, de mon ancienne édition, & de toutes les autres.

CAP. XXXIV. *Quaquam planè disputationes, &c.*] Les Manuscrits varient fort ici. Celui du Roi porte: *Quaquam planè disputationis sunt, delectationis. Et tamen, &c.* L'un de ceux de Leyde: *quaquam planè disputationis, delectationisque. Et tamen, &c.* Mon ancienne édition est pareille, à l'exception qu'elle ajoute *sunt*. Ce consentement de presque tous les exemplaires me fait pencher pour le sentiment de M. Davies, qui lit: *Quaquam planè* (ou plutôt, *planè eæ*) *disputationes delectationis sunt.* Mais ce qui me déplaît le plus,

c'est le *tamen* qui suit, & qui fait d'abord croire que Cicéron va dire quelque chose de contraire à ce qui précède; au lieu qu'il va le confirmer. Ainsi je substitue-
rois *Etenim* à *Et tamen*. Moyennant quoi tout se suivra parfaitement.

Toto corpore curando] Il me semble qu'il faut *curato*, quand ce ne seroit que pour répondre à ce qui suit: *Cum universam aegritudinem suscipit*.

Et si singularum, &c.] Cet endroit, qui est fautif, est diversement corrigé par les Critiques. La manière la plus naturelle, à mon avis, est de lire: *Et sic*, pour *Etiam sic*. Je suis d'autant plus surpris que M. Davies ne s'en soit point aperçu, qu'il a lui-même cité un Manuscrit où cela est ainsi.

Morsustamen, & contractiuncule, &c.] J'approuve entièrement l'ingénieuse conjecture de M. Bentley, qui corrige: *Morsustantum, & contractiuncula quædam animi relinquetur. Hanc dicant sanè naturalem, &c.* Ce n'est pas tant pour éviter l'espèce de solécisme qu'on trouve en cette phrase. Car on pourroit le sauver, en rapportant *hanc* à *aegritudo* qui est au commencement, comme le veut M. Wopkens, *Leet. Tull. I, 15*. Mais c'est que cela seroit entièrement contraire à la pensée de Cicéron, qui dans tout ce livre ne combat aucune proposition si fortement, ni si souvent que celle-là, que
l'at

L'affliction est un sentiment naturel. Il veut bien passer ici, comme il avoit fait au *chap. 6*, que naturellement l'homme peut être ému & attendri. Mais il n'a garde de convenir que la nature le porte à l'extrême affliction. Cela est trop opposé à ses principes. Et il seroit ridicule de penser que par ce qui suit, il ne demande autre chose que de bannir le nom de l'affliction. Cela seroit puérile. Il veut dire, qu'il pardonne les premiers mouvemens de sensibilité ; pourvu qu'on écarte tout ce qui s'appelle véritablement affliction. C'est le seul sens raisonnable qu'on puisse donner à ce passage. Les Romains, à l'exemple des Grecs, employoient quelquefois le mot *nomen*, pour la chose même. Outre les divers exemples qu'en citent Barthius, sur *Stace, Thebaïd. VI, 16, & 372*. Arnold, in *Caton. Dir. v. 90*. Périzonius, in *Ælian. Var. Hist. XIII, 28*. & M. Burman, in *Petron. c. 123*, je me souviens d'avoir lû dans Sophocle, *Trachin. v. 1082*, *ἄνομα μῆτις*, pour *μῆτις*. Et je ne fais s'il ne faut pas entendre de même ce que Cicéron, *Epist. ad Famil. I, 9*, dit à Lentulus en cette sorte : *Quid dicam benevolentiam, cum illud ipsum gravissimum, & sanctissimum nomen pietatis, levius mihi meritis erga me tuis esse videatur?* On en verra un autre exemple en mes Remarques ci-après, *IV, 27*.

Atqui stirpes, &c.] On lit *atque* dans
L. 7 mon

mon ancienne édition. Ce qui favorise la conjecture de M. M. Bentley, & Davies, qui ayant trouvé la même chose dans quelques Manuscrits lisent, *at que stirpes, &c.* Cette correction n'est peut-être pas nécessaire pour la construction, comme l'a remarqué M. Wopkens, *Leet. Tull. I, 15.* Mais elle l'est beaucoup pour l'agrément de ce passage, & pour la suite du discours.

[*Omnes eligende*] Tous nos Manuscrits ont *elidende*, ainsi que mon ancienne édition, & celles des deux Manuces, de Robert Estienne, de Lambin, &c. Ce mot, qui est parfaitement propre, n'auroit pas dû être changé.

[*Cuicui modi est*] La plupart des Manuscrits, du nombre desquels sont celui du Roi, & deux de ceux de Leyde, avec mon ancienne édition, celle d'Alde, & la plupart des autres, ont *cujusmodi*, tant ici, que ci-après, V, 41. Si l'on en croit Giphanius, *Observ. in ling. Lat. & Pareus, Lexic. Crit. verb. Cujusmodi*, Cicéron s'est souvent servi de ce mot pour *cujusmodicunque*. Vossius le père au contraire, *De Analog. I, 47*, & Jean Fred. Gronovius, sur Aulu-Gelle, II, 8, sont pour *Cuicui modi*, & prétendent que tous les endroits de Cicéron où on lit ce mot autrement, sont corrompus. On pourra voir leurs raisons, & M. Davies ci-après à la fin du Livre V. Car je ne
veux.

veux point entrer dans cette guerre Grammaticale.

Ut videntur] Ou plutôt, *ut videtur*, comme dans l'un des Manuscrits de Leyde.

Persequenda, &c.] Tous nos Manuscrits sont conformes, ainsi que mon ancienne édition, celles des deux Manuces, &c. Lambin, & après lui Rad. Fornerius, *Rer. Quotid.* I, 30, ont voulu corriger *persecanda*. M. Davies a préféré *presecanda*, qu'il a trouvé dans quelques Manuscrits. Mais il faut s'en tenir au texte ordinaire, suivant l'avis du P. André Schot, *Nodor. Cic.* II, 22, en ajoutant que *persequi* en ce sens est un terme consacré à l'Agriculture; témoin ce vers de Virgile, *Georg.* II, 407:

*Persequitur vitem attondens, fingitque
putando.*

Immédiatement après on trouve dans la plupart des Manuscrits, entre autres dans celui du Roi, & dans deux de ceux de Leyde, dans mon ancienne édition, & presque dans toutes les autres: *Et omnes elidenda*, comme un peu plus haut. Gebhard, & M. Davies ont crû, je ne fais pourquoi, qu'il valoit mieux lire *eligenda*.

Quid autem præclarum, &c.] Je trouve dans mon ancienne édition: *Quid autem præ-*

præclarum, non idem est arduum? Et dans l'un des Manuscrits de Leyde: *quod non idem arduum.* Toutes ces leçons sont bonnes. Mais la dernière seroit plus de mon goût. Dans ce qui suit, la même ancienne édition, ainsi que celles des deux Manuces, & de Lambin, & même les Manuscrits du Roi, & de Leyde, nous engagent à lire avec M. Davies: *id se effecturam, &c.*





REMARQUES

SUR LE TEXTE

De la quatrième Tusculane.

CAP. **R** *Esriptos vocum sonis*] Cicéron II. ne dit rien qui puisse faire croire que les Romains connoissoient dès-lors l'art de noter la Musique. Car ils pouvoient bien chanter sans cela. Il faut convenir qu'on n'est satisfait d'aucune des conjectures que proposent ici les Savans. Je serois fort tenté de croire que Cicéron avoit écrit: *Cantus tum fuisse prescriptis vocum sonis*. Ce qui signifie seulement que les anciens Romains avoient déjà quelque teinture de Musique.

Pythagoreorum videtur] Un des Manuscrits de Leyde, l'un de ceux de M. Davies, & mon ancienne édition, ont *Pythagoreum*. C'est ainsi qu'il faut lire sans difficulté. Au reste je ne sais pourquoi le célèbre Appius Claudius Crassus, auteur de ce Poëme, a été oublié dans la liste des anciens Poëtes Latins, que nous a donnée Vossius le père. Le Tubéron, dont il est ici parlé, est Q. Ælius Tubéro, fils de la sœur du Grand Scipion l'Africain. Comme il étoit grand Stoïcien, il étoit apparemment disciple de Panétius, qui
ac-

accompagna Scipion dans son Ambassade d'Egypte, l'an de Rome DCXXIII, où Tuberon peut-être avoit aussi suivi son oncle. La lettre que Panétius lui écrivit, étoit sur la patience dans l'affliction. Voyez Cicéron, *De Finib.* IV, 9, & *Acad.* IV, 44.

CAP. III. *Occupationemque hominum*] On lit *omnium*, non-seulement dans mon ancienne édition, & dans presque toutes les autres qui ont suivi, mais encore dans le Manuscrit du Roi & dans deux de ceux de Leyde. Cela n'auroit pas dû être si légèrement changé. Car Cicéron donne à entendre que les anciens Romains menotent tous une vie si active, & si occupée des affaires publiques, qu'ils n'avoient pas le temps d'écrire des choses de pure spéculation.

Amasinius extitit dicens] Quoi qu'en veuille dire M. Davies, ce dernier mot n'est pas supportable; & puisque quelques Manuscrits ont *docens*, on ne doit pas hésiter à rétablir cette leçon, qui est évidemment la bonne.

Invitabatur] Tous les Manuscrits sont ici conformes. Si cependant ce mot subsiste, il y aura ici une petite faute de construction. Car il semble que ce soit la secte d'Epicure, qui soit attirée par les charmes de la volupté; au lieu que c'est elle au contraire qui s'en sert pour attirer les hommes. Je suis donc persuadé que:
Ci-

Cicéron avoit écrit: *Sive quòd invitabat illecebris, &c.*

CAP. IV. *Nullisque unius discipline legibus adstricti*] J'approuve fort la correction de M. Bentley: *Nulliusque unius, &c.* Il a eu aussi raison de conserver *adstricti*, quoique quelques Manuscrits, & entre autres un de ceux de Leyde, portent *adscripti*.

Hoc libro concluditur] Il y a *concludetur* dans mon ancienne édition, & mieux, ce me semble. Il a dit de même au ch. 3. du Livre précédent: *Tertius dies disputationis hoc tertium volumen efficiet.*

Temporis causâ assentiebare] Quelques Manuscrits, du nombre desquels est celui du Roi, & deux de ceux de Leyde, ont: *Temporis causâ novi assentiebare.* D'autres, auxquels il faut joindre mon ancienne édition, ont *nobis*, & c'est la leçon qui me paroît la véritable. C'est aussi le dernier avis de M. Davies.

Nos vela facere, an quasi, &c.] Je trouve dans l'un des Manuscrits de Leyde cette leçon qui me plairoit fort: *Statimne nos vela facere, tanquam è portu egredientes? An paullulum remigare?*

CAP. V. *Nobis perturbationes appellari magis placet*] Ce sentiment de Cicéron a été fort au long combattu par H. Estienne, en son *Thréfor de la Langue Grecque*, au mot *πάθος*.

CAP.

CAP. VI. *Aversa à recta ratione, contra naturam*] Quoi qu'en dise M. Davies, je crois que Saumaïse a eu raison d'ajouter: *Et contra naturam*. Car Cicéron n'est ici que le traducteur de Zénon, & des autres Stoïciens qui ont toujours tourné ainsi cette définition: ἡ ἀλογος, καὶ ἀφ' ἑαυτῆς φύσιν ψυχῆς κίνησις. La même correction doit être faite au chap. 21, ci-après.

Injeēta & inflammata rapiatur] M. Davies a eu raison de rétablir ici *inleēta*, qui étoit dans les anciennes éditions, & qui se trouve aussi dans l'un des Manuscrits de Leyde.

Ratione adversa] M. Davies corrige, *aversa*. Mais en ce cas il faudroit, à *ratione aversa*. Il est plus vrai-semblable que Cicéron avoit écrit, *rationi adversa*. C'est ainsi que dans l'un des Manuscrits de Leyde on lit très-bien peu après, *rationi adversa cautio*.

Sapientis affectio, &c.] M. Bentley & M. Davies ont crû qu'il falloit ici *Sapienti*, & peu après *Stultis*. Mais le premier n'est pas nécessaire, comme l'a fait voir M. Wopkens, *Leſt. Tull. I*, 16. Et à l'égard de l'autre, il suffit de rétablir *Stulta*, qui se trouve dans la plupart des Manuscrits; & entre autres dans celui du Roi, & dans l'un de ceux de Leyde.

CAP. VII. *Sub metum*] On lit *sub metu*; dans l'un des Manuscrits de Leyde. Mais je crois toutes ces leçons fautives. Il faut
ici

ici *metui*, comme ci-après *voluptati* & *libidini*, qui dépendent du même régime. Cicéron venoit déjà de dire: *Singulis perturbationibus partes subjiciuntur*, &c. C'étoit aussi l'avis de Lambin.

CAP. VIII. *A quo ipse ledatur*, &c.] M. Bentley, & après lui M. Davies ont corrigé, à *queis ipse*, &c. & peu après, *Hectoris*. Mais c'est sans nécessité, ce me semble, qu'ils s'écartent de l'autorité de tous les Manuscrits. Car de quelque manière qu'on lise, c'est toujours la même chose; puisqu'on ne sauroit envier le bonheur de quelqu'un, sans l'envier lui-même.

Is invidet profecto] M. Davies a corrigé avec raison *invideat*, qui se trouve aussi dans l'un des Manuscrits de Leyde.

Sede a nihil hoc loco utimur; est enim laudis] Il faut mettre ceci en parenthèse, comme a très-bien fait M. Davies.

Angor est egritudo premens] M. Davies a retranché *est*, qui en effet ne se trouve pas au Manuscrit du Roi, ni dans l'un de ceux de Leyde.

Terrorem, metum concutientem, &c.] M. Bentley a bien senti que la définition de *Pudor* étoit ici oubliée. Il a crû y remédier en ajoutant ce mot: *Pudorem, & Terrorem, metum concutientem*. Cela est ingénieux. Mais il paroît que Cicéron a voulu définir chacune de ces passions en particu-

ticulier, à l'imitation de Chrysippe, dont il a fidèlement copié la doctrine, telle qu'elle est rapportée dans Diogène Laërce, VII, 111, & seq. Puis donc que le Philosophe Grec avoit ainsi séparément défini la Pudeur en cette sorte: *Αἰσχύνῃ δὲ φόβῳ ἀδοξίας*, on ne peut guère douter que Cicéron ne l'eût pareillement définie: *Pudorém, metum ignominia. Terrorem, &c.* Ces trois mots ont pû aisément échapper aux anciens Copistes. Si cependant on aime mieux suivre la conjecture de M. Bentley, qui a été adoptée en dernier lieu par M. Davies, je ne m'y oppose pas.

CAP. IX. *Θύμῳ*.] Ce mot, dont on ne trouve point ailleurs d'exemple, a paru justement suspect au savant Henri Etienne, en son *Thrésor de la Langue Grecque*, Tom. I, pag. 1597, où il fait voir qu'il y a plus d'apparence que Cicéron avoit employé le mot *θυμός*, qui est celui dont se font servis les Stoïciens, qu'il copie ici: *θυμός δὲ ἐστὶν ἐνσυχαιότης*. Voyez les Extraits Philosophiques de Stobée, pag. 176.

[*Intimo odio, & corde concepta*] Lambin, suivi de M. Bentley & de M. Davies, a bien vû qu'il y avoit ici quelque faute. Ils ont corrigé: *intimo animo*. Mais ils n'ont pas pris garde, que cette définition convenoit également à la haine, & à l'inimitié. Il me semble donc plus
vrai-

vrai-semblable, que Cicéron avoit écrit: *Inter duos corde concepta*. L'inimitié, la haine, la colère peuvent n'être pas réciproques. Mais le propre de la discorde est d'exciter une aversion mutuelle. Il est aisé de voir que Cicéron fait allusion à l'étymologie de *discors*.

Rerum ipsarum est] Il faut effacer ce dernier mot, ou le changer en *sit*, comme l'ont observé M. Bentley, & M. Davies.

CAP. X. *Intelligatur igitur, perturbationem, &c.*] M. Davies a voulu faire ici quelques changemens. Mais ils ne sont pas nécessaires. Voyez M. Wopkens, *Leët. Tull. I, 16*.

CAP. XI. *Eaque oriuntur, &c.*] Je ne fais pourquoi M. Davies a voulu lire: *Eaque oriuntur*. M. Bentley a mieux réussi en changeant peu après, *sanaret* en *sanet*.

Quae avelli, &c.] M. Wopkens, *Leët. Tull. I, 16*, soupçonne avec assez de vrai-semblance qu'il y avoit originairement *evelli*.

Ceterique similiter morbi, & grotationesque nascuntur] Comme il vient déjà d'être dit: *similiterque ceteri morbi*, M. Bentley a fort bien jugé qu'il n'étoit pas croyable que Cicéron eût si tôt répété ces mêmes mots. Il croit pouvoir y remédier en lisant ici: *ceteri, inquam, similiter, &c.* En ef-

effet ce passage seroit beaucoup mieux de la sorte.

Quale in Mirogynia] Le Manuscrit du Roi a: *in Missogyno Atili est*. Et celui de Leyde: *in Musogunio Attilii est*. M. Bentley corrige: *Mirogyn Hippolyti*. Ce qui est trop éloigné du texte; & d'ailleurs le nom d'Attilius ne se trouveroit point dans tant de Manuscrits, s'il ne venoit originairement de l'Auteur. M. Davies lit: *in Mirogynio Attili*. Mais il faudroit *Mirogyn*. Je crois que la vraie leçon est, *in Mirogynale Attilii*. C'étoit apparemment le titre d'une des Comédies de ce Poëte, dont Cicéron ne parle que pour accoler ce nom avec celui du Misanthrope.

Judicare se scire] M. Davies a eu raison de corriger, *judicatio*, suivant les meilleurs Manuscrits, auxquels on peut joindre celui du Roi.

Quasi petenda sit] Puisque la plupart des Manuscrits, du nombre desquels sont ceux du Roi, & de Leyde, de même que les anciennes éditions, portent: *quasi valde expetenda sit*, il ne faut pas hésiter de rétablir cette leçon, comme l'a fait M. Davies.

CAP. XII. *Ad valetudinis similitudinem veniam*] Ou plutôt, *veniamus*, comme l'a observé M. Davies. Deux des Manuscrits de Leyde y sont conformes.

Sed quia saepe sint, &c.] M. Davies, en
fa

sa dernière édition, a corrigé: *sed quin sepe. Sic alii, &c.* Mais cela n'est pas nécessaire, & l'on fait que l'ellipse du *se* étoit familière aux Romains.

Iracundia dicitur] M. Wopkens, *Leet. Tull. I, 16*, a rejeté avec raison la conjecture de M. Davies, qui veut qu'on lise ici *efficitur*.

Quia proclives] Je ne fais pourquoi il a plu à M. Davies de substituer *proclivè* à *proclives*, qui se trouve dans tous les Manuscrits, & qui est également bon.

Ægrotatio dicitur, &c.] M. Davies, suivant l'avis de M. Bentley, a corrigé, *dicitur*. Je me range volontiers à leur sentiment.

CAP. XIII. *Est morbus, est ægrotatio, & vitium*] Quelques Manuscrits ont, *at ægrotatio*. Deux de ceux de Leyde ont, *& ægrotatio*. C'est la vraie leçon à mon avis. Autrement il faudroit: *est vitium*.

Ita fit, ut in alterâ, &c.] Cet *alterâ* peut absolument se rapporter à *affectio*. Il y a pourtant apparence que pour plus grande netteté, & pour éviter les équivoques, Cicéron avoit écrit ici, & plus bas, *in altero*. Mais ce n'est pas la plus grande difficulté de ce passage, qui a paru avec raison inintelligible à Cameraarius, & à M. Davies. Cela a engagé ce dernier à adopter la conjecture de M.

Bentley, en lisant dans ce qui suit: *Non enim omne vitium pares habet dissensiones, ou dissidentias*. Cela est ingénieux, mais ne contribue pas à rendre plus clair ce qui suit: *Morbi autem, &c.* En effet on n'y voit aucune suite de raisonnement. Car que les passions soient permanentes, ou non, s'ensuit-il qu'elles ne fassent point partie de ce qu'il appelle, *animi vitiositas*? Il me paroît que l'obscurité de cet endroit vient moins de quelque corruption dans le texte, que de la transposition d'une phrase, qui défigure ce passage. Voici donc comme il me paroît devoir être rétabli:

Ita fit, ut in altero, corruptio opinionum morbus efficiatur, & egrotatio; in altero, inconstantia, & repugnantia. Sed perturbationes sintne ejusdem partes, questio est. Non enim omne vitium partes habet dissidentes. Ut eorum, qui non longè à sapientiâ absunt, affectio est illa quidem discrepans sibi ipsa, dum est insipiens; sed non distorta, nec prava. Vitia enim, affectiones sunt manentes; perturbationes autem moventes, &c.

Le nœud de la difficulté consiste à bien distinguer *vitiositas* de *vitium*. Suivant la définition de *vitiositas*, elle marque la corruption entière de l'ame. *Vitium* ne marque que la défectuosité de quelques-unes de ses opérations seulement. Or cette défectuosité diffère de celles du corps, en ce que celles-ci sont permanentes, au lieu que les passions ne sont pas

pas toujours durables. C'est ce que Cicéron entend par ces termes: *Non omne vitium* (c'est-à-dire de l'ame) *partes habet dissentientes*. Car cela signifie, qu'une passion passagère ne suppose pas toujours un esprit de travers. Cela paroît par l'exemple qui suit, d'un homme, qui étant né avec de la disposition à la sagesse, est surpris de quelque passion. Alors son ame n'est pas à la vérité bien d'accord avec elle-même. Mais ce léger dérangement ne ressemble point à ces vices du corps dont a parlé Cicéron, *pravitas membrorum, distortio, deformitas*. L'ame en cet état est comme une montre détraquée, dont le ressort est seulement affoibli, sans que d'ailleurs il y ait rien de rompu. Il est évident que ces mots: *non omne vitium, &c.* font la solution de la difficulté proposée, si les passions font partie de ces maladies, ou infirmités de l'ame, qui en affectent toute la substance. Il est vrai que Cicéron appelle quelquefois les passions *maladies*; mais c'est improprement. Ici il les distingue manifestement, comme il paroît par les définitions qu'il vient d'en donner.

Enim corporis temperatio] M. Bentley & M. Davies ont encore très-bien observé qu'il falloit: *ut enim corporis temperatio, cum ea congruant inter se, è quibus constamus, sanitas; sic animi dicitur, &c.*

Similes similibus verbis] Ou plutôt, si-

milibusque verbis, comme dans le Manuscrit du Roi, dans l'un de ceux de Leyde, & dans quelques autres, qu'a suivis M. Davies. M. Wopkens, *Leet. Tull. I, 19, pag. 106*, croit que la leçon ordinaire peut se soutenir. Mais je préfère l'autorité des Manuscrits.

CAP. XIV. *Morbo tentari non possunt, corpora possunt*] Quoique les Manuscrits soient ici d'accord, il est difficile de ne se pas rendre à la conjecture de M. Bentley, qui corrige: *animi valentes morbo tentari possunt, ut corpora possunt; sed corporum, &c.* En effet il n'y a point d'ame si forte, qui ne puisse être troublée de quelque passion.

Non enim multa efferata & immania] M. Bentley a bien senti que cette leçon n'étoit pas supportable. Il a proposé de lire: *Non enim in ulla efferata, & immania.* Ou bien: *in vitia efferata.* Cette dernière correction me plairoit le plus, à moins qu'on ne préfère: *in illa efferata, &c.* Je ne fais pourquoi M. Davies a mieux aimé insérer dans le texte de ses dernières éditions: *in ullam efferatam, & immanem.*

Vitia sublata esse non possunt] Cette négative défigure ce passage, & doit être rayée, comme l'ont observé de savans Critiques, dont le sentiment est confirmé par l'un des Manuscrits de Leyde.

Scrupulosis centibus] Il faut sans difficulté

culté scrupulis, suivant la judicieuse correction de Lambin, suivie par M. Bentley & M. Davies.

CAP. XV. *Quando & aliis locis, &c.*] Rien ne me paroît plus certain que la conjecture de Manuce, adoptée par M. Davies, qui est de lire: *Quando, ut aliis locis de Virtute diximus, &c.*

Ex qua cogitantur perturbationes] Comme *cogitantur* ne peut convenir ici, chacun le change à sa mode. Je lirois *progignuntur*, qui approche le plus de la leçon ordinaire.

Quæ si quando adepta est id] Toutes les leçons des Manuscrits sont ici très-vicieuses. On lit dans celui du Roi: *quando eadem præretur id*. Dans l'un de ceux de Leyde: *eadem præretur id*. Et dans un autre: *quando adepta retur id*. M. Davies a corrigé: *adepta retur id, &c.* Mais ce prétendu hellénisme a été rejeté avec raison par M. Bentley, qui aime mieux lire: *Si quando se adeptam retur*. Pour moi je ne vois pas pourquoi ils n'ont pas plutôt préféré cette correction très-simple, & très-convenable de Lambin: *si quando adepta erit, ou fuerit*.

Tum fert alacritatem, &c.] Il y a *alacritate* dans le Manuscrit du Roi, & *feret* dans l'un de ceux de Leyde. Je soupçonne avec M. Bentley, que Cicéron avoit écrit: *tam effertur alacritate*. Dans ce qui suit il efface *esse*. M. Davies cor-

rige: *nihil ei conflet*. On pourroit aussi lire: *nihil ipsi conflet*.

CAP. XVI. *Ob scelera, &c.*] M. Davies a bien fait de faire imprimer cela, comme un vers Trochaïque de quelque ancien Poëte. Ce pourroit être ou du Thyeste d'Ennius, ou de l'Atrée d'Accius.

Aliàs modestum, &c.] M. Davies a crû que les Copistes avoient fourré ici quelques mots inutiles, & que Cicéron avoit seulement écrit: *quem cum moderatum, tum temperantem, continentemque dicimus*. Voyez pourtant ce qu'a dit M. Wopkens, *Leët. Tull. I, 16.* pour la défense de la leçon ordinaire.

CAP. XVII. *Nam quid aut in studiis humanis*] Cette répétition de *nam*, après *enim*, a choqué avec quelque raison M. Bentley, qui a corrigé: *Numquid aut, &c.* En quoi je ne trouve pas qu'il ait été justement censuré par M. Wopkens, *Leët. Tul. I, 11. p. 64, 65.* J'aimerois pourtant mieux: *Jam quid, &c.* M. Davies croit que *nam quid* est ici pour *quidnam*. Mais outre que cette expression est trop poëtique, je doute que chez les Poëtes même on en trouve des exemples à la suite d'*Enim*.

Ita acrem in omnes partes aciem] L'un des Manuscrits de Leyde porte *acerrimam*. Ce que je préférerois volontiers.

Beatos efficit] M. Davies voudroit corri-

riger, *beatus efficitur*. Mais cela n'est nullement nécessaire.

Ratio, & Oratio] Ce dernier mot qui est ici hors d'œuvre, pourroit bien venir d'une glose marginale, ou d'une diverse leçon.

Cum res eadem maneat] Je crois avec M. Wopkens, *Lect. Tull.* I, 16, que M. Bentley & M. Davies ont voulu corriger ici sans nécessité: *Cum re eadem maneat*. Mais je ne puis acquiescer à ce qu'il dit sur la correction que j'ai proposée sur le Traité *De Natura Deorum*, II, 3. Les Savans en jugeront.

Quæramus enim] Il y a dans l'un des Manuscrits de Leyde: *quæramus igitur*. Ce que j'adopterois volontiers, pour éviter cette rencontre d'*Enim & Etenim*.

P. Rutilium fratris repulsam, &c.] M. Davies a repris mal à propos Paul Manuce, pour avoir corrigé *P. Rupilium*, tant en cet endroit, qu'au Livre *De Amicitia*, cap. 20. Car on voit en ce dernier passage, que ce frère si sensible à la disgrâce de son frère, avoit été Consul par la faveur du grand Scipion. Or de son temps il n'y a point eu de Consul du nom de *Rutilius*, mais bien ce *P. Rupilius*, comme il paroît par les Fastes Capitolins citez par Manuce. Cicéron a parlé lui-même de ce Consulat dans une de ses Lettres à Atticus, XIII, 32. Du reste Pighius en ses Annales, sous l'an de Rome DCXXIII,

foupçonne que ce fut l'année de la mort de ce Consul.

Sede amodica] Lambin a corrigé: *Etiam si modica*. Et M. Bentley: *Sit ea modica*. Mais je ne crois pas que *sit* s'accommode bien avec *effet*, qui précède & qui suit. M. Wopkens, *Lect. Tull. I, 17*. tâche en vain de défendre la leçon commune. Les exemples qu'il cite ne paroissent pas applicables. Il y a ici une petite faute, mais très-légère, qui obscurcit ce passage. Pour le rétablir, il ne faut que lire: *Quid si, cum id ferret modicè, mors liberorum accessisset; & nata esset egritudo nova, sed eamodica? Magna tamen facta esset accessio*. Supposons, dit Cicéron, que pendant que Rupilius supporte patiemment la disgrâce de son frère, il lui survient encore celle de la perte de ses enfans, & qu'il ait encore le courage de la prendre en patience. On ne peut douter néanmoins que ce ne soit pour lui un grand surcroît d'affliction.

CAP. XVIII. *Eleucade*] Puisque tous les Manuscrits ont *Leucatà*, il faut s'en tenir à cette leçon, suivant l'avis de M. Davies.

Insistere omnino, &c.] Je goûte fort la leçon du Manuscrit cité par M. Bentley, qui lie *omnino* à ce qui suit en cette sorte: *Omninoque quæ crescentia perniciofa sunt, &c.*

Sustinerique nullo modo possunt] Je lirois,
COM-

comme dans l'un des Manuscrits de Leyde: *Sustinereque se nullomodo possunt*. C'est ainsi qu'on lit un peu plus haut: *Ut si posse putet sustinere se cum velit*.

CAP. XIX. *Hæc nullam habent vim*] Quoi qu'en dise M. Wopkens, *Lect. Tull.* I, 17, je goûte fort la conjecture de M. Bentley, qui corrige: *Hæc nullam habere vim*.

Quam lenitatem nos dicimus, vitio solentitudinis nomine appellant] Ce passage est très-bien expliqué par Casaubon sur Suetone, en la vie de Tibère, cap. 57.

Ubi enim quidquid esset] Il y a *quid esset* dans l'un des Manuscrits de Leyde, & c'est ainsi qu'il faut lire, comme l'a observé M. Davies.

CAP. XX. *Dummodo doleat aliquid, &c.*] Cicéron a encore cité ce vers d'Afranius, en ses Lettres à Atticus; XVI, 2, où néanmoins il faut corriger *doleat*, au lieu de *doleant*. Car ce mot est ici employé, comme en ce vers de Térence, *Eunuch. I, 2, 13*.

Ut aut hoc tibi doleret itidem, ut mihi dolet.

Hominum indignorum] Le Manuscrit du Roi, & l'un de ceux de Leyde ont *indigorum*. Je crois que c'est la vraie leçon. Car la pitié nous porte à secourir tous les malheureux, quand même ils auroient en quelque sorte mérité leur disgrâce.

Quæ summa esset in eis] Je ne fais à quoi

à pensé M. Davies de vouloir changer cette épithète.

CAP. XXI. *Anquirere*] Deux des Manuscrits de Leyde ont *inquirere*, ainsi que mon ancienne édition, & presque toutes celles qui l'ont suivie. Mais cela ne vaut pas la peine de s'y arrêter.

E quâ possit attingi] Quoique tous les Manuscrits soient ici conformes, on ne peut douter qu'il n'y ait une faute, comme l'ont observé M. Bentley & M. Davies. Ils corrigent *quâ*, mais cet adverbe ne convient point en ce passage. Paul Manuce a lu *è quo*. Je supprimerois la première lettre, & je lirois: *Quid est igitur, quod occurrat in hac questione, quò possit attingi aliquid verisimile?*

Adversaratione, &c.] J'ai déjà observé sur le ch. 6. ci-dessus, qu'il falloit lire: *aversa à ratione, & contra naturam*. Le Manuscrit du Roi, mon ancienne édition, & quelques autres ont pareillement: *aversa à ratione*, comme ci-après, ch. 28.

Possim dicere] M. Bentley & M. Davies ont corrigé *possint*. Ce que je recevrois sans peine, s'il étoit appuyé de quelque Manuscrit. Mais *possim* fait un aussi bon sens. *Si on m'opposoit ces définitions*, dit Cicéron, *qu'aurois-je à répondre?* Il faut remarquer qu'en qualité d'Académicien, il n'étoit proprement d'aucune secte. Il prenoit de chacune seulement ce qui lui paroïssoit de plus vrai-semblable, comme il vient

vient de le dire. Ainsi il n'étoit obligé de combattre les Péripatéticiens, qu'autant qu'il les croyoit dans l'erreur. Du reste il auroit bien pû répondre pour eux, que les définitions des Stoïciens leur étoient mal opposées. Car ils n'appeloient passions condamnables, que les émotions contraires à la nature & à la raison. Or Aristote tenoit, qu'une émotion médiocre n'étoit ni déraisonnable, ni opposée à la nature. Leurs sentimens n'avoient donc au fond rien de différent.

Nisi stomachariceperit, &c.] M. Davies préfère *cepit*, sur l'autorité de quelques Manuscrits, auxquels est conforme mon ancienne édition. Mais la leçon ordinaire étant soutenue du plus grand nombre de Manuscrits, il n'y a pas de raison pour la changer. Dans ce qui suit M. Davies a bien fait de rétablir la leçon ancienne, *Gladiatorum*, que demandent manifestement les paroles suivantes: *quantum in eis ipsis*.

Aliquid postulant] M. Bentley avoit voulu corriger: *expostulant*. Ce qui me plairoit fort, s'il étoit soutenu de quelque Manuscrit.

Pacideianus] Il y a *Pacidianus* dans le Manuscrit du Roi, dans mon ancienne édition, dans celle d'Alde, & dans quelques autres. Ce nom se trouve encore écrit de même en deux autres endroits de Cicéron, *De optim. genere Orator.* c. 6,

& *Epist. ad Q. Fratr. III, 4.* Et dans un second passage de Lucile, cité par Nonnius Marcellus, au mot *spurcum*, où il est appelé *Pacideianus*. Mais l'un des Manuscrits de Leyde porte ici *Placidianus*. Ce qui revient au nom *Placideianus*, que lui donne Horace, *II, Sat. VII, 96.* Il n'est pas aisé de déterminer lequel est le véritable. Comme il y avoit une famille *Pacidia*, & une *Placidia*, on en a pû former les deux surnoms qu'on vient de rapporter.

Accipiam ipse] N'en déplaise à M. Bentley, je ne trouve rien de mieux que la conjecture de Scaliger, qui corrigeoit: *occipiam ipse*. Mais, dit le savant Anglois, *Pacidianus* avoue qu'il étoit en colère. Or en cette situation, comme on songe moins à se précautionner contre son ennemi, qu'à lui porter un coup mortel, il arrive souvent qu'on en reçoit soi-même de pareils; & c'est ce que craignoit ce Gladiateur. Je ne nie point que cela n'arrive quelquefois. Mais un combattant, & sur-tout un homme qui excelloit en ce genre d'escrime, comme le dit Lucile en un autre endroit, ne s'avise pas de dire aux spectateurs, qu'ils s'attendent à recevoir un coup au visage. Il met au contraire sa gloire à porter des coups, sans en recevoir aucun. Il peut même arriver qu'il se fasse un point d'honneur d'avertir les regardans, qu'il va frapper son adversaire en tel endroit, afin qu'on

ad-

admire davantage son adresse, s'il parvient à y réussir, quoique l'autre fût son intention.

Sura, ac pulmonibu' sisto] Tous les Critiques rejettent *sura* avec raison. Des différentes corrections qu'ils ont proposées, celle de M. Davies, qui lit *Furti*, est celle qui me plairoit le plus, s'il paroïssoit que Pacidianus eût en un rival de ce nom. Car je ne m'arrête point à l'objection de M. Bentley, qu'il n'y a pas d'apparence que Pacidianus eût fait l'honneur à son adversaire de l'appeler par son nom. En effet, quand la chose ne seroit pas vrai-semblable, il faut observer que ce n'est pas à lui que parle ce Gladiateur, mais aux spectateurs. Il y a donc lieu de conjecturer que Lucile avoit écrit:

Quam gladium in stomacho Fulvi, ac pulmonibu' sisto.

Ce Fulvius étoit un des célèbres rivaux de Pacidianus, comme on le voit au passage d'Horace, que j'ai cité ci-dessus. Je ne dois pas oublier qu'on lit *suria*, dans le Manuscrit du Roi, & *una*, dans l'un de ceux de Leyde.

Nec longiu' quidquam Nobis, &c.] Quelques Manuscrits ont *vobis*, entre autres celui du Roi, & l'un de ceux de Leyde. Mais c'est une faute. Je ne fais ce qu'a voulu dire Scaliger, quand il a corrigé, *votis*. Il ne faut rien changer. On doit

fous-entendre seulement *tempus*, & *postulo*, suivant que cela arrivoit fréquemment dans la langue Latine. Je ne veux pour cela, disoit Pacidianus, que le temps qu'il faut à mon adversaire pour mettre la main à l'épée.

CAP. XXII. *Ac sine hac gladiatoria iracundia*] Ou plutôt, *at sine*, &c. suivant M. Davies. Cela est ainsi dans les Manuscrits de Leyde, dans mon ancienne édition, & dans presque toutes celles qui ont suivi.

M. Halienum] M. Davies a corrigé, *Allienum*. Ce qui est confirmé par quelques Manuscrits. Car on lit dans celui du Roi *Alliennium*, dans l'un de ceux de Leyde *Alienum*, & dans mon ancienne édition *Alienium*. Voyez pourtant l'*Onomasticon* de Glandorp.

Iracundia tota levitatis] Mon ancienne édition a *levitas*. Ce qui n'est pas à mépriser.

CAP. XXIII. *Nunquam privatum esse sapientem*] Cette leçon, qui est constamment la vraie, se trouve dans l'un des Manuscrits de Leyde. Du reste on ne doutera pas que Scipion Nasica, & les autres principaux de Rome, ne fussent en effet en colère contre Gracchus, si l'on consulte Plutarque en la Vie de ce dernier.

Nam Ajacem, &c.] J'aimerois beaucoup

coup mieux, comme dans mon ancienne édition: *Nonne Ajacem quidem ira ad furorem, mortemque perduxit?*

Summam rem perfecit, &c.] Comme ce vers n'a pas sa mesure, les Critiques ont fait pour le rétablir diverses tentatives, qu'on peut voir dans les premières éditions de M. Davies. Car il n'en dit rien dans la dernière, & n'y rapporte pas même les diverses leçons des Manuscrits. Les deux seules conjectures qui méritent attention, sont celles de Lambin, & de M. Bentley. Le premier corrige:

Summam rem erexit, praelium cum restituit insaniens.

Mais *erexit* ne suffit pas, pour marquer une bataille gagnée. Le second a mieux pris le sens du Poëte, en lisant:

Summam rem perfecit manu, rem restituit insaniens.

Mais il n'est pas vrai-semblable que le mot *rem*, ait été employé deux fois dans le même vers, ni qu'on y ait parlé du rétablissement des affaires, après avoir parlé de la victoire. Je soupçonnerois donc plutôt que le Poëte avoit écrit:

Summam rem perfecit, dum praelium instituit insaniens.

Le mot *manus*, est celui sur lequel les Manuscrits varient le plus en ce passage. C'est

C'est donc celui qui étoit apparemment le plus corrompu.

CAP. XXIV. *Traeta definitionem*] Mon ancienne édition a *definitione*. Et le Manuscrit du Roi *definitiones*. Cette dernière leçon est la vraie, comme l'ont observé M. Bentley, & M. Davies.

Perferendarum, aut omnino negligendarum] Il est vrai que le premier mot manque en plusieurs Manuscrits, ainsi que dans mon ancienne édition, dans celle d'Alde, & plusieurs autres. Mais il se trouve aussi dans d'autres Manuscrits; comme dans deux de ceux de Leyde, & il paroît même ici nécessaire. Car ce qui suit *aut omnino negligendarum*, suppose un autre verbe précédent, & celui qu'on veut retrancher semble essentiel dans ces définitions, comme il paroît par toutes les autres. Je crois donc, quoi qu'en dise M. Davies, qu'il faut le laisser en sa place.

Sunt enim omnino omnes ferè similes] M. Davies corrige, *sunt autem*. Mais M. Wopkens, *Leſt. Tull. II, 11*, a prouvé par plusieurs exemples, que Cicéron employoit souvent *enim* en ce sens.

Cum omnia essent in morbis vitia, &c.] Il est certain que ce passage est corrompu, comme l'a observé M. Davies, qui l'a ainsi très-heureusement corrigé: *Cum omnia essent in moribus vitia.... iracundos solqs*

solos morosos nominaverunt. Cette conjecture, qui est fort applaudie par M. Bentley, se trouve confirmée par le Manuscrit du Roi, où on lit aussi *solos morosos*. Il est pourtant vrai, que suivant le passage même de Sénèque, cité par M. Davies, la *morosité*, c'est-à-dire l'humeur chagrine, est la plus légère de toutes les espèces du vice dont il s'agit ici. Il est même à remarquer, que Cicéron l'excuse dans les vieillards, *De Senect. cap. 18*. Il n'auroit donc pas dû la mettre au rang de ce que la colère produit de plus condamnable. Mais il ne raisonne pas toujours conséquemment, & il s'est laissé entraîner ici par son goût pour les étymologies.

CAP. XXV. *Aut scripsisse existimamus*] M. Bentley, & M. Davies voudroient lire, *existimas*. Ce que rejette M. Wopkens, *Leet. Tull. I, 17*. Il est pourtant vrai que cette leçon se trouve dans l'un des Manuscrits de Leyde.

Doleat quod lubet] Ou plutôt, *quid libet*, suivant le Manuscrit du Roi, mon ancienne édition, & l'avis de M. Davies, tant sur cet endroit, que sur le même vers cité ci-dessus, *cap. 20*.

CAP. XXVI. *Quis id approbare possit*] M. Davies corrige: *Quid id approbari possit*, sur l'autorité de quelques Manuscrits, auxquels on peut joindre l'un de ceux
de

In quo libido, cupiditasque sit, &c.] Comme *ve* est une particule disjonctive, il s'ensuivroit que *cupiditas*, est une passion différente de *libido*. Cependant c'est la même chose, comme on peut le voir ci-dessus, III, 11. En effet Cicéron dit ici tout de suite: *non libidinosus & cupidus esse*. Ce que M. Davies a voulu mal-à-propos changer en *aut cupidus esse*. Il faut donc lire en ce passage: *In quo libido, cupiditasque sit*. Rien n'est plus fréquent que de trouver ces particules l'une pour l'autre dans les Manuscrits, comme l'atteste M. Bentley, *In Horat. III. Od. II, 28*.

Libidinosum igitur, & cupidum] Parce que ces deux derniers mots ne se trouvent pas dans quelques Manuscrits, ni même dans mon ancienne édition, ce n'est pas une raison pour les retrancher, comme le voudroit M. Davies. Autrement il faudroit en faire autant un peu plus haut à l'égard de *libido, cupiditasque*, & de *libidinosus & cupidus*.

In hanc tu igitur, &c.] Tous les Manuscrits étant conformes, aussi-bien que mon ancienne édition, il n'y a pas de raison pour corriger, *in hunc*, comme le proposent M. Bentley, & M. Davies. Cela peut bien se rapporter à la Sagesse, dont il vient d'être parlé, & qui est ici personifiée. Il y en a dans Cicéron même grand

grand nombre d'exemples, qu'a ramassez M. Wopkens, *Leët. Tull. I, 11, p. 66.*

An improvisum aliquid, aut repentinum, &c.] Il y a ici plus d'une faute. 1°. Cet *aut* suppose que *repentinum* est différent d'*improvisum*. Cependant c'étoit la même chose dans l'idée de Cicéron, comme il paroît par ce qu'il en a dit ci-dessus, III, 13. en ces termes; *Non omnimodo ægritudinem efficiensent, sed insperato, & nec opinato... Videntur enim omnia repentina graviora.* Aussi dans mon ancienne édition, dans celles des deux Manuces, de Robert Estienne, & quelques autres, trouve-t-on ici: *atque repentinum.* 2°. Tout le monde convient que ce qui suit est corrompu. Cependant l'on trouve peu de secours dans les Manuscrits. Dans l'un de ceux de Leyde on lit: *tale & cui quod homini.* Dans mon ancienne édition, & dans quelques autres il y a: *Et cui nihil, quod homini evenire possit, non præmeditatum sit.* Cela est fort net. Mais on convient assez que ces derniers mots ont été ajoutez par les Copistes. M. Bentley croit qu'on pourroit corriger: *An improvisum aut repentinum quid accidere potest ei, cui nihil tale, quod homini evenire possit?* Et M. Davies: *Quid potest accidere? Tale est ei nihil, quod homini evenire possit?* M. Wopkens, *Leët. Tull. I, 17,* prétend qu'il suffit de lire: *Quid potest accidere tale ei, cui, &c.* Pour moi je soupçonne que Cicéron avoit écrit en cette sorte: *An improvisum ali-*
quid?

quid? Atqui repentinum quid potest accidere, tale est cui nihil, quod homini evenire possit?
 Rien n'est plus net, quoiqu'il n'y ait presque point de changement au texte.

Sunt enim omnia ista ex errorum orta radicibus] Dans l'un des Manuscrits de Leyde, & dans mon ancienne édition, ainsi que dans quelques autres, on trouve cette leçon fautive: *Ista non ex naturalibus causis, sed ex errorum, &c.*

CAP. XXVII. *Quæ à philosophia remedia*] La plupart des Manuscrits, & entre autres celui du Roi, ont: *quæ philosophia*. Deux de ceux de Leyde portent: *quæ philosophica remedia*. C'est ainsi vraisemblablement que Cicéron avoit écrit.

Majore indigent diligentia] Je suis entièrement pour les Manuscrits qui portent *indiget*, du nombre desquels est l'un de ceux de Leyde, & mon ancienne édition. Mais il est inutile de corriger, *mentis præstantia*, & un peu plus bas, *bene habita ratio*, comme le voudroit M. Bentley. Voyez M. Wopkens, *Leet. Tull. I, 17.*

Alia invidenti] Le Manuscrit du Roi favorise la correction de M. Davies, qui lit, *aut invidenti*. Mais cela n'est pas important.

Melius adhibeatur oratio] M. Bentley aimeroit mieux *curatio*. Mais je crois qu'il faut lire *ratio*, comme un peu plus haut: *bene adhibita ratio cernit, quid optimum sit.*

Ces

Ces deux mots ont été souvent confondus. Voyez ce que j'ai remarqué ci-dessus, III, 33.

Et utrum illud ne, &c.] M. Bentley, & M. Davies avoient d'abord voulu faire ici quelques changemens, qu'a rejetez avec raison M. Wopkens, *Lect. Tull. I, 17*. Aussi M. Davies s'en est-il départi en sa dernière édition.

An omnium rerum tollenda omnino agritudo] Il est vrai que quelques Manuscrits entre autres celui du Roi, & l'un de ceux, de Leyde, ont *toleranda*. Mais d'autres ont déjà fort bien observé que cela seroit entièrement contraire à la pensée de Cicéron. Pour ces mots: *omnium rerum*, qui se trouvent dans tous les exemplaires, ils mériteroient bien d'être retranchez.

Paupertatis malum tollitur] Je m'étonne que M. Davies ait négligé l'excellente conjecture de M. Bentley, qui sur la foi d'un ancien Manuscrit, a lu ici, *nomen tollitur*. C'est la même façon de parler dont il s'est servi ci-dessus, III, 34, au sujet de l'affliction: *Dum agritudinis nomen absit, &c.* Voyez ce que j'y ai remarqué.

CAP. XXVIII. *Est ea quidem utilior*] Je ne puis qu'adhérer avec M. Davies à l'heureuse correction de M. Bentley, qui lit: *Est ea quidem subtilior*.

Etiam.

Etiam si nec mala sint, &c.] Quoi qu'ait allégué M. Wopkens, *Lect. Tull. I, 18*, pour la défense de cette leçon, il est évident qu'elle est contraire à la pensée de Cicéron. Car on ne peut douter qu'il ne veuille dire, que quand même, suivant l'opinion de quelques Philosophes, ce qui cause notre crainte, ou notre douleur, seroit un vrai mal, toujours seroit-il vrai, que c'est un défaut de se livrer pour cela à une trop grande émotion. Rien n'est donc plus certain que la correction de Lambin, adoptée par M. Bentley & par M. Davies, qui est de lire: *Etiam si vel mala sint illa, quæ metum ægritudinemve, vel bona, &c.* C'est ce qu'il dit au Chapitre 31, ci-après: *Sint sanè ista bona, quæ putantur... tamen in eis ipsis potentiundis exultans, gessiensque lætitia turpis est.*

Humana omnia prementem] Je suis tout-à-fait de l'avis de M. Bentley, qui croit que *prementem* ne convient point ici. Je n'ajouterai rien à ses raisons, pour faire voir que ce mot ne peut être pris ici au sens de *calcare*. M. Wopkens, *Lect. Tull. II, 18*, croit qu'il peut signifier en ce passage *comprimere*. Mais quoiqu'on puisse bien dire qu'on réprime ses passions, ou son esprit, on ne peut pas dire la même chose des adversitez, & des accidens de la vie. Je crois donc que Cicéron avoit écrit, comme il fait ailleurs: *humana omnia ferentem, ou spernentem.*

CAP.

CAP. XXIX. *Orestem fabulam*] Il faut constamment *Orestis*, comme l'a observé M. Davies; & cela est ainsi dans mon ancienne édition.

Ulla fando oratio est] S'il est vrai que Cicéron se soit expliqué ainsi, il est difficile de le défendre contre la censure qu'en a faite Muret, *Var. Lect. VIII*, 17. Car outre que sa traduction ne répond point au Grec, elle n'a aucun sens raisonnable; puisqu'il n'est point ici question de discours. Dans la citation que Priscien en a faite, il paroît avoir lû, *ratio est*. Mais cela ne convient pas à la mesure du vers. Je m'étonne qu'on n'ait pas vu qu'il falloit *occafio est*. Il n'est point, dit-il, de temps si fâcheux dans la vie, qu'une ame courageuse ne puisse supporter. C'est le sens du texte d'Euripide.

Potiundo efferat] Priscien a lû *ferat*. C'est aussi la leçon du Manuscrit du Roi, & de l'un de ceux de Leyde. Il s'y faut tenir.

Etsi agritudinis sedatio] Il ne paroît pas qu'*etsi* convienne ici. Car cela supposeroit que Cicéron dit quelque chose de contraire à ce qu'il venoit d'avancer. Ne seroit-il pas mieux de lire: *ista agritudinis sedatio*.

CAP. XXXI. *Quæ pertinet ad animi perturbationem*] Ou plutôt *perturbationes*, suivant l'avis de M. Bentley & de M. Davies.

Sed loquimur nunc more communi] Il me semble qu'il faut *loquamur*.

Ut nimis afflicti molestia] On ne peut rien de plus heureux que la conjecture de M. Bentley adoptée par M. Davies, qui est de lire: *Ut nimis afflicti molles, sic animi elati letitia, jure dicuntur leves*.

Ut confidere decet] M. Bentley & M. Davies ont très-bien prouvé que cette leçon étoit fautive. Le premier lit *diffidere*, & le second *cavere*; parce que la défiance étoit un vice, suivant les Philosophes, au lieu que la précaution étoit une vertu. Je pancherois beaucoup pour ce dernier sentiment, s'il ne s'éloignoit trop du texte. Peut-être que Cicéron avoit écrit, *consulere*. Il joint souvent ce mot à celui de *providere*.

Illud jam supra diximus] Le sens demande *illud tamen*. Ce mot étant écrit en abrégé dans les Manuscrits, a été aisément changé en *jam*.

Letus sum, &c.] Je ne blâme point la manière dont M. Davies a rétabli ce vers Trochaïque. Il me paroît pourtant mieux suivant que Vossius l'a tourné en ses Remarques sur les anciens Tragiques Latins, p. 65. en cette sorte:

*Latu' sum, laudari me, pater, abs te,
laudato viro.*

Fores patebunt] Pour rétablir la mesure de ce vers M. Bentley a crû qu'il falloit
COR-

corriger: *Fori* patebit. Cette correction a paru si heureuse à M. Davies, qu'il l'a insérée dans le texte de ses dernières éditions. Mais je m'étonne que leur savant compatriote, Chr. Wasse, *De Licent. Vet. Poët.* p. 160. ne leur ait pas appris par divers exemples, que *Fores* devoit être prononcé comme *Fres*, & par conséquent qu'il n'y avoit rien à changer ici.

CAP. XXXII. *Quem insanire, &c.*] Je suis entièrement de l'avis de M. Bentley & de M. Davies, qui lisent ici, *quem sanari*; & au vers suivant:

Quem contra amari, quem expeti, quem arcessire.

Le Manuscrit du Roi, & deux de ceux de Leyde, mon ancienne édition, & plusieurs autres ont: *quem expeti, quem accessiri.*

Tu me amoris, &c.] Presque tous les Manuscrits, du nombre desquels est celui du Roi, deux de ceux de Leyde, mon ancienne édition, &c. ont *servasti*. Ainsi M. Davies a bien fait de corriger, *servavisti*. Du reste pour faire sentir la mesure de ce vers, qu'on croit tiré de la Médée d'Ennius, il faut l'écrire en cette sorte:

Tu m' amoris magis quam honori servavisti gratia.

Apud alium Poëtan] Il y a apparence que c'est le Poëte Accius qui avoit aussi
Tome III. N fait

fait une Tragédie, intitulée *Les Argonautes*, ou *Médée*.

CAP. XXXIII. *Iste amor amicitiae*] Outre ce qui est dit par M. Davies sur ce passage, on peut encore voir Muret, *Var. Lect. XV*, 4.

Quis aut de Ganymedis raptu, &c.] Puisque les Sages du Paganisme ont fait ce reproche à leurs Poètes, on peut bien croire que nos premiers Chrétiens ne les ont pas épargnez. Voyez entre autres Minucius Félix, *cap. 22*, où en parlant des infamies des faux Dieux, il s'explique ainsi sur Jupiter: *Quid loquar in Ganymede Jovis stuprum cælo consecratum?* Car c'est ainsi qu'il faut lire, & non *in Ganymedem*.

Fortis vir in suâ Republicâ cognitus] Je m'étonne que les Critiques n'aient pas fait attention à une diverse leçon qu'ils ont dû trouver dans l'édition d'Alde, & dans quelques autres, ainsi que dans mon ancienne, & qui est non-seulement dans l'un des Manuscrits de Leyde, mais encore dans un de ceux que M. Davies a consultez, comme on le voit en sa première édition. Ils portent: *in summâ Rep. cognitus*. Ce qui conduit, si je ne me trompe, à la véritable leçon de ce passage, qui me semble devoir être rétabli ainsi: *In summa Reip.*, &c. C'étoit une expression usitée du temps de Cicéron en parlant de celui qui étoit à la tête des
af-

affaires, ou qui commandoit les armées, comme il paroît par cet endroit de l'Oraison, *Pro Sex. Roscio Amerino*, cap. 32, où il dit en parlant d'un Général: *In aliis rebus occupatus, qui summam rerum administrabat*. J'en pourrois citer encore d'autres exemples, qui sont d'autant plus applicables, qu'Alcée commanda en effet les troupes de sa République, & qu'il y mérita le témoignage qui lui est ici rendu.

CAP. XXXIV. *Philosophi sumus exorti, &c.*] Quoi donc! Cicéron lui-même se rangeroit au rang des Philosophes qui méritoient le reproche que Dicéarque faisoit à Platon? Cela n'est aucunement vrai-semblable, après ce qu'il en a dit, & qu'il en dira encore. D'ailleurs il semble qu'il manque ici quelque chose, comme *quin etiam Philosophi, &c.* ou quelques mots semblables. Cette considération m'a fait prendre garde de plus près à la leçon singulière que présente mon ancienne édition, & qui se trouve aussi dans celle de Froben, au rapport de M. Davies, & dans celle de R. Estienne de 1528, en cette sorte: *Philosophi summis exorti.... qui amoris auctoritatem tribuerit*. Cette leçon qui sans doute est tirée de quelques anciens Manuscrits, me fait soupçonner que Cicéron avoit écrit: *Philosophi sunt meæ exorti, & auctore quidem nostro Platone.... qui amoris auctoritatem tribuerint nimis*. Cicéron, tout partisan qu'il étoit de

Platon, ne l'épargne pas en cette occasion, non plus que M. Davies. Il sera pourtant bon de voir ce qu'a dit pour la défense de ce grand Philosophe notre savant & illustre Confrère, feu M. l'Abbé Fraguier, dont je regretterai éternellement la perte, dans son discours *De moribus Socratis*, inféré à la suite de ses Poësies Latines. Je ne serai pas néanmoins étonné, si d'autres en pensent autrement. Mais ce qui m'a surpris, c'est de voir un homme aussi réfléchi que M. de Sacy, accuser Cicéron lui-même en son Commentaire sur l'Epître de S. Paul aux Romains, *chap. I, v. 27*, d'avoir été infecté de ce vice abominable. Ce passage seul auroit dû lui faire rendre plus de justice à ce grand homme.

Si quidem sit quisquam Deus, &c.] Je ne vois aucune sorte de mesure dans ces vers: mais il ne me paroît pas impossible de les rendre Trochaïques avec peu de changement. C'est un Dialogue entre un jeune homme que j'appellerai A, & son esclave favori, que j'appellerai B, qui vrai-semblablement étoit conçu ainsi:

A. *Si quidem sit quispiam Deus, cui ego curæ sum,*

Heu me infelicem! B. Sanusne es, qui tam lamentare? A. Te

Apollo sancte (fer opem). teque potens Neptune, invoco,

Vosque adeo Venti. Nam quid ego te appellem, Venus?

Ce

Ce dernier vers prouve la nécessité de rendre les autres de même mesure. Au troisième, *Apollo* doit être prononcé comme *Apolo*. Cela étoit familier aux Poètes de ces temps-là. Si l'on en veut des exemples, on en trouvera dans le Traité de M. Wasse, *De licentia Veterum Poëtarum*, p. 18. Ils en usoient ainsi à l'exemple des Grecs, comme l'a remarqué Casaubon sur Athénée, VII, 13. Le reste n'a pas besoin de justification. Je suis au surplus de l'avis de M. Davies, qui lit dans ce passage, suivant quelques Manuscrits: *quas tragedias efficit?*

CAP. XXXV. *Ut & illud, quod cupiat, ostendat, &c.*] M. Davies a bien vu qu'*ostendat* ne convenoit point ici. Il corrige: *Ut ei illud, quod cupiat, ostendatur, &c.* J'aimerois mieux *ostendas*; d'autant plus que Cicéron dit de même peu après: *Si illa accusare nolis. Ut hæc omittas*. On peut pourtant voir ce qu'a dit pour la défense de la leçon ordinaire M. Wopkens, *Leët. Tull. I*, 19. Dans ce qui suit, M. Davies lit: *quàm nihili sit omnino*. Ce qui me plaît assez.

CAP. XXXVI. *Ira vero, quæ quamdiu, &c.*] Je souscris à l'avis de M. Bentley, qui corrige: *Ira vero, quæ diu perturbat animum, dubitationem insanie non habet*. Dans ce qui suit je préférerois aussi, *existit* à *existit*.

Quis homo te exsuperavit, &c.] Ces vers.

vers ne sont pas une traduction de l'Iphigénie en Aulide d'Euripide: v. 317, & suiv. Car encore qu'Agamemnon & Ménélas s'y querellent, ce n'est pas tout-à-fait de cette manière: mais il y a apparence que ces vers sont tirez, soit de l'Iphigénie de Nævius, soit de celle d'Ennius, qui en imitant Euripide, ont pu tourner différemment ce Dialogue entre les deux freres. Scrivérius s'est lourdement trompé, quand il a inséré ce fragment parmi ceux de l'Atrée d'Accius. M. Bentley a bien remarqué que le premier vers devoit être mis dans la bouche d'Agamemnon, & le second dans celle de Ménélas. J'approuve aussi son changement de *unquam* en *usquam*. Mais ni lui ni M. Davies n'y ont pas bien pensé, quand ils ont corrigé: *Qui homo te exsuperavit*, &c. Loin de rétablir la mesure du vers Trochaïque, ils l'ont corrompue, en le remplissant d'iambes. Ainsi il ne faut rien changer que dans le vers suivant, où je lierois: *Quis te autem malitia?*

Que igitur hæ erunt moles?] A l'aide de quelques Manuscrits, M. Bentley a très-bien corrigé: *Quò igitur hæc erupit moles?*

Impius hortatur me frater, &c.] Je suis encore ici de l'avis de M. Bentley & de M. Davies, qui ont ainsi rétabli ces deux vers:

Impius me hortatu' frater, ut meos malis miser

Man-

Manderem natos, eorum viscera adponit.

Quid est enim, quò non progrediatur ira, quò furor?] Quoique cette phrase ait quelque chose d'extraordinaire, je crois pourtant comme M. Wopkens, *Lect. Tull.* I, 19, qu'elle est plus supportable que celles qu'y voudroient substituer quelques Critiques.

CAP. XXXVII. *Aut naturalem?*] De deux des Manuscrits de Leyde, l'un porte: *Aut naturalis*. Et l'autre: *Aut naturalis est*. Je crois que Cicéron avoit écrit: *At naturalis est. An quidquam esse potest, &c.* La leçon ordinaire m'a toujours paru peu naturelle.

Quam esset ulla ulciscendi libido] Il n'y a pas de doute qu'il ne faille *ulta*, comme d'autres l'ont observé, & comme cela se trouve dans l'un des Manuscrits de Leyde.

Non temerè assentiens] Quelques Manuscrits auxquels on peut joindre celui du Roi, l'un de ceux de Leyde, & mon ancienne édition, ont *assentientis*. Ce que M. Davies a préféré en dernier lieu. L'une & l'autre leçon sont bonnes. Voyez M. Wopkens, *Lect. Tull.* I, 11, p. 66.

Metus quoque est diffidentia, &c.] Ce n'est pas sans beaucoup d'apparence de raison que M. Davies a crû qu'il y avoit ici une petite transposition, & qu'il a lû: *diffidentia quoque est metus expectati, &c.* Autrement Cicéron auroit donné deux diffi-

rentes définitions de la crainte. Ce qui n'est pas vrai-semblable.

Iti sunt constituti, &c.] On lit dans mon ancienne édition: *eis sunt constituti*. Ce qui confirme l'excellente conjecture de M. Bentley, adoptée par M. Davies, qui réforment ainsi ce passage: *Eis sunt constituti, quasi malâ valitudine, animi; sanabiles tamen, ut Socratis dicitur.*

Cum illa sibi signa, &c.] M. Bentley & M. Davies ont jugé avec raison que *signa* ne pouvoit convenir ici. Ils corrigent: *Cum illa sibi insita naturâ, sed ratione, &c.* Mais cela paroît bien éloigné du texte de la plupart des Manuscrits, dans quelques-uns desquels même, ainsi que dans toutes les anciennes éditions, on trouve, *signa inesse*, ou *esse*. Il me semble qu'on s'en écarteroit moins, en lisant: *Cum illa, sibi si qua inessent, ratione à se dejecta diceret.* En cet endroit, *inessent* est la même chose que *insita essent*. Je ne sais pourquoi M. Davies a voulu substituer *ejecta* à *dejecta*, qui est également bon.

Ut naturâ ad aliquem morbum proclivior] Rien n'est si certain que la conjecture de M. Bentley, rapportée par M. Davies, qui corrige: *Ut optimâ quisque valitudine affectus potest videri, at naturâ ad aliquem morbum proclivior.*

Quàm perturbatio] De la manière dont cela est tourné, il semble que suivant Cicéron une passion invétérée n'est plus une

une passion. D'ailleurs il ne se sert point du mot *perturbatio*, pour marquer les maladies du corps. Ces considérations m'ont fait faire attention à toutes les anciennes éditions, où on lit: *egrius depellitur, sic in animis quoque perturbatio*. Cette leçon est sans doute fondée sur quelques anciens Manuscrits, & me paroît conduire à la véritable, qui est, si je ne me trompe; *Inveteratio autem, ut in corporibus egrius depellitur, sic in animis quoque perturbatis*. Peut-être y avoit-il aussi: *ut in corporibus egrius egrius, &c.*

CAP. XXXVIII. *Scire autem vos oportet*] M. Davies a préféré *nos*, qui se trouve en quelques Manuscrits, auxquels est conforme celui du Roi, mon ancienne édition, & la plupart des autres. On peut prendre sur cela le parti qu'on voudra.

Tamen ita ceteros] Cet *ita* doit être supprimé, comme l'ont observé tous les Critiques.

Sed & aegritudinis, &c.] Puisqu'on trouve dans un Manuscrit cité par M. Bentley: *Sed quia aegritudinis, &c.* je suis persuadé, comme lui, que Cicéron avoit écrit: *Sed quia aegritudinis, & reliquorum animi morborum una sanatio est, omnes opinabiles esse, & voluntarios; eâ reque suspici, quod ita rectum esse videatur, hunc errorem, &c.* On ne sauroit douter que ce passage ne soit beaucoup mieux tourné de cette manière.



REMARQUES

SUR LE TEXTE

De la cinquième Tusculane.

CAP. I. **N***Am, cum ea causa, &c.]* Je ne vois pas de raison pour changer *ea* en *aliqua*, comme ont voulu faire M. Bentley & M. Davies. La leçon ordinaire est beaucoup meilleure. Elle donne à entendre que le but des premiers hommes qui se sont appliquez à la Philosophie, n'a été que de tâcher de se procurer une vie plus heureuse.

Corporum doloribus congruentes] Gardons-nous bien d'admettre ici les changemens proposez par M. Davies. Ce seroit détruire le sens de Cicéron, qui est clair, & qui donne à entendre que l'ame semble non-seulement participer aux douleurs du corps, mais en avoir de plus qui lui sont propres. C'est aussi l'avis de M. Wopkens, *Leet. Tull. I, 19.*

Venientiam metu augentes] L'un des Manuscrits de Leyde porte *imminentia*. Ce qui n'est pas à mépriser.

CAP. II. *Nos compulisset]* Il y a *contulisset* dans l'un des Manuscrits de Leyde; & c'est la leçon que M. Davies a préférée avec raison.

Peccanti immortalitati] Cette immortalité vicieuse me paroît ridicule. Ainsi, n'en déplaise à M. Davies, je préférerois la conjecture du Critique, qui li-
soit, *peccantis*.

Instructa primis sit] L'un des Manuscrits de Leyde a, *primùm sit*, & un autre, *primò*. Quelques éditions, & entre autres celle de Robert Estienne de 1528, portent, *prius sit*. Je crois qu'il faut, *primitus sit*, comme en ma très-ancienne édition.

CAP. III. *Cujus temporibus Homerus, &c.*] Il y auroit bien des choses à dire sur la chronologie qu'a suivie ici Cicéron. Mais cette discussion nous mèneroit trop loin.

Eumque cum Leonte] M. Davies voudroit lire: *cumque Leonte*. Mais cela n'est pas nécessaire, comme l'a observé M. Wopkens, *Leët. Tull. I, 19*.

CAP. IV. *Quòve recederent*] Il faut indubitablement, *reciderent*, suivant la judicieuse remarque de Lambin, suivie par M. Bentley, & M. Davies. Cela se trouve ainsi dans un ancien Manuscrit, cité par le P. André Schot, *Nodor. Cicer. II, 17*.

Devocavit è celo] Ou plutôt, *evocavit*, suivant le Manuscrit du Roi, & l'un de ceux de Leyde; quoique l'autre mot pût passer. Mais il est moins propre que celui-ci.

Consecrati sumus, &c.] M. Davies a bien fait de corriger, *consecuti*, qui se trouve dans tous nos Manuscrits, & dans mon ancienne édition. Peu après je lirois: *Socratem ipsum usum*, comme dans l'un des Manuscrits de Leyde.

CAP. V. *Sed de hoc*] Je rejetterois le *de* sans difficulté, comme M. Davies.

In equuleum conjiciuntur] Je trouve, *committuntur*, dans l'un des Manuscrits de Leyde, qui pourroit bien nous avoir conservé la vraie leçon.

Cursum perreçtura, &c.] M. Davies a corrigé: *perreçtura beatavita, nec eas à se desertas passura videatur*. Cela n'étoit pas nécessaire. Voyez M. Wopkens, *Lect. Tull.* I, 19.

M'Aquillio] Ce passage ne permet pas de douter que son prénom ne fût *Manius*. Cicéron, qui étoit son contemporain, ne pouvoit pas s'y tromper. Ainsi il faut corriger les endroits de Valère Maxime, & autres, qui lui donnent le prénom de *Gaius*.

CAP. VI. *Sape contingit*] Il y a *contigit* dans le Manuscrit du Roi, comme dans quelques autres citez & suivis par M. Davies, & auxquels mon ancienne édition est conforme.

Nulla fuit letitia exultantes, &c.] Je ne vois pas pourquoi M. Davies a voulu cor-

corriger, & exsultantes. Il n'y a rien à changer à ce passage.

Omnia humana, quæ cuique accidere possunt] La plupart des anciennes éditions, & des Manuscrits même, auxquels on peut ajouter l'un de ceux de Leyde, ont *quæcumque*. Je m'en tiens comme M. Davics à cette leçon, qui me paroît la meilleure de toutes. Un ancien Manuscrit cité par le P. André Schot, *Nodor. Cicer. II, 17*, favorise la pensée de M. Bentley, qui lit: *quæ cuiquam accidere possunt*.

CAP. VII. *Alterum autem jam integrum non est, &c.*] Il y a ici une faute, dont je m'étonne qu'on ne se soit pas aperçu. C'est que ceci ne doit pas être mis dans la bouche du disciple de Cicéron. Car c'est la raison de décider du maître, qui dès qu'on lui a passé que l'homme exempt de passions est heureux, est en droit d'en conclure que la dispute est finie; puisqu'il a été précédemment accordé que le Sage avoit cet avantage. Il faut donc rétablir la lettre M, avant ce passage: *Alterum jam integrum non est. Superioribus enim disputationibus effectum est, vacare omni animi perturbatione sapientem. Nimirum igitur confectares est. Videtur enim ad exitum venisse questio. A. Propemodum id quidem.* Cela est ainsi dans mon ancienne édition, & dans l'un des Manuscrits de Leyde, excepté que la lettre M est avant le

mot *superioribus*. Ma traduction rendra la chose encore plus sensible:

Proposuit, qui invenisset, &c.] M. Davies a bien fait de rétablir *ei qui*, &c. suivant quelques Manuscrits, & aussi de suivre ceux où on lit: *quâ ipsâ non fuit contentus*. De ce nombre est celui du Roi. Dans l'un de ceux de Leyde on trouve peu après: *invenit libido*.

C A P. VIII. *Auctore Aristone*] Quel Ariston? Ce ne peut être ni celui de Céos, ni celui de Chio, qui étoient morts long-temps avant Brutus. On pourroit penser que c'étoit un autre Ariston, dont il est parlé au second Livre des Questions Académiques, *cap. 4*. Mais quoique ce fût un homme habile dans la Philosophie, on ne l'a jamais mis au nombre de ceux qui en ont donné des leçons, & on ne voit pas que Brutus en ait reçu de lui. Son maître en cette science a été Ariste, frère d'Antiochus, sous lequel il avoit étudié à Athènes, comme l'atteste Cicéron, *Academ. I, 3*, & *De Finib. V, 3*, & Plutarque, au commencement de la Vie de Brutus, où M. Davies a eu raison de rétablir le nom d'Ariste, au lieu de celui d'Ariston. La même faute se trouve dans Elien, *Var. Hist. VII, 21*, où au lieu d'*Αρίστον*, il faut corriger *Αρίστην*, comme ici *Aristo*. Je m'étonne que M. Davies ait hésité sur ce point; d'autant plus que cette leçon se trouve dans un Manuscrit cité.

cité par M. Davies, & que Cicéron parle de ce même Philosophe un peu plus bas (où on lit mal-à-propos *Aristone*, pour *Aristo*) comme d'un homme chez qui il avoit logé à Athènes. Or il est certain que ce fut chez Ariste qu'il logea, suivant qu'il le dit en son *Brutus*, cap. 97. Cela met la chose hors de doute. Lambin, & Pulv. Urfinus étoient déjà de même avis. Mais ils n'avoient pas suffisamment développé ce point de fait.

In malis autem sapientem esse posse] Puisque quelques Manuscrits citez par M. Davies, & confirmez par l'un de ceux de Leyde, ont : *sapiens esse posset*, je ne ferois aucune difficulté de les suivre.

Dicebantur hæc] A suivre cette leçon, il semble que ces choses aient été dites par Cicéron; au lieu que ce sont évidemment les raisons dont les deux frères se servoient pour lui répondre. Ainsi, malgré le consentement des Manuscrits, je suis persuadé que Cicéron avoit écrit : *Dicebant ad hæc*, &c.

Ut honorem] Ou plutôt, *ut honores*, comme dans l'un des Manuscrits de Leyde.

Ex aliquâ parte clauderet] On trouve cette leçon dans le Manuscrit du Roi, & dans l'un de ceux de Leyde. Des deux autres, l'un a *claudicet*, & l'autre *claudicaret*, comme mon ancienne édition.

Mais

Mais il est difficile de résister aux preuves que donne M. Davies, pour montrer que *claudere* avoit anciennement la signification de *claudicare*. On en trouvera même encore d'autres dans Phil. Paréus, *Lexicon Critic. verb. Claudere*. M. Bentley est d'avis contraire, se fondant sur ce que Cicéron n'a jamais employé ailleurs ce mot dans ce sens. Mais il peut se faire très-aisément, que les Copistes aient changé ailleurs cette expression en une autre plus usitée. Cela est arrivé cent & cent fois.

• CAP. IX. *In quo multa disputat, &c.*] Il y a certainement ici quelque faute, comme l'ont observé M. Bentley, & M. Davies. Le premier corrige, *primum quod in eo libro, quem inscripsit de vitâ beatâ, multa disputavit*. Le second lit avec moins de changement: *primum in eo libro, quem scripsit de vitâ beatâ, quod multa disputavit*. On peut s'en tenir à cette dernière manière. L'un des Manuscrits de Leyde porte, *multum disputat*.

Quam enim sibi constanter] M. Bentley, & M. Davies corrigent, *quam autem*. Ce qui ne me paroît point nécessaire, non plus qu'à M. Wopkens, *Lect. Tull. I, 19*.

Qui, nisi quod turpe esset, nihil malum duceret] Qui se rapporte à l'un & l'autre de ces deux Philosophes. Il faut donc, *ducerent*.

Quomodo? Isto enim bono jam exspoliari potes] Les Manuscrits varient fort ici. Celui du Roi, & l'un de ceux de Leyde ont *exspoliare*. Un autre de ces derniers porte: *quo isto jam bono exspoliari potes*. Et mon ancienne édition: *quo modo enim isto bono exspoliare potes*. De tout cela, & des autres diversitez remarquées par M. Davies, je conclus que Cicéron avoit apparemment écrit: *quæ modò isto te bono jam exspoliare potest*. *Modò jam* est la même chose que *nunc jam*.

CAP. X. *Servitus. Denique in his, &c.*] Lambin a eu raison de transporter le point après *denique*, comme l'ont observé M. Bentley, & M. Davies.

Atque etiam quæ plura possunt accidere] Lambin, suivi par M. Davies en sa dernière édition, a corrigé: *ad quæ etiam plura possunt accedere*. Dans mon ancienne édition on lit: *atque etiam plura possunt accidere*, dans une parenthèse. Cette leçon, qui est conforme à quelques Manuscrits citez par Gruter, me paroît préférable; à moins qu'on ne lise, comme quelques autres: *Et quæ etiam plura possunt accidere*.

Quod si titulus, &c.] Puisque cela est ainsi dans presque tous les Manuscrits, je ne vois pas de nécessité de lire *quos*; quoique ce mot se trouve dans toutes les anciennes éditions.

Neque hunc, &c.] Quelques Manuscrits,
&

& entre autres deux de ceux de Leyde, ont *nam hunc*, &c. & peu après: *nullo modo potest*. De là M. Bentley, & M. Davies prennent occasion de corriger: *Namque & hæc loqui*, &c. *concedi nullo modo potest*. Je suis assez de leur avis, à l'exception du mot *hunc*, qui me paroît devoir être conservé, & qui regarde Brutus, si je ne me trompe. Car c'est pour lui que ce discours fut fait.

CAP. XI. *Quod mihi quidem probatur*] Il est vrai que quelques Manuscrits, du nombre desquels est celui du Roi, ont *probare*. Mais je ne fais pas pourquoi cette leçon, qui est contraire à tous les autres Exemplaires manuscrits & imprimez, & qui fait une construction louche, a paru préférable à M. Bentley, & à M. Davies; jusques-là que ce dernier l'a insérée dans le texte.

Quoniam de constantia paulò ante diximus] Cette raison devoit donc engager Cicéron à ne se point relâcher de son principe, que la vertu est le seul vrai bien. Cependant il va dire, qu'il veut bien ne pas insister sur cette maxime. Cela me persuade qu'il avoit écrit *quamquam*, au lieu de *quoniam*. Le raisonnement est plus clair, & mieux tourné de cette manière:

Sed, si ita esset, &c.] On ne peut résister aux raisons qu'a données M. Bentley, pour faire voir que cet endroit est

COR-

corrompu, & qu'il faut lire: *ni ita esset*. Dans ce qui suit, il corrige: *utrum hoc totum beatè vivere, in unâ virtute poneretur*. Mais, 1°. je crois qu'on pourroit corriger avec moins de changement: *numne hoc totum, &c.* 2°. *Poneretur* me paroît trop général; & cependant les Epicuriens n'en seroient jamais convenus. Je lirois donc plus volontiers, *poneres*. Car cela regarde l'ami de Cicéron, qui paroissoit approuver la conciliation des Stoïciens & des Péripatéticiens sur le fait dont étoit question.

Et si Zeno Cittieus, &c.] M. Davies a eu raison de détacher cela de ce qui précède, pour le lier à ce qui suit, comme Lambin l'avoit déjà proposé avant lui. Mais il auroit dû rétablir *Cittieus*, suivant les éditions des deux Manuces, & quelques autres. Car le nom de la patrie de Zénon étoit *κίτιος*. Ailleurs même dans Cicéron, *De Finib. IV, 20*, ce nom se trouve écrit de la sorte: *Cittieos, clientes tuos*. Mais M. Davies a bien fait de lire ensuite sans virgule: *ignobilis verborum opifex*. On verra ci-après sur le chap. 16, pourquoi Cicéron l'appeloit ainsi. Il est bon de remarquer encore, que Jos. Mercier, en ses Notes sur Nonius Marcellus, au mot *opificem*, prétend avoir lû dans d'anciens Manuscrits de Cicéron: *Infinuasse in antiquam, &c.* & qu'il justifie par divers exemples, que c'est ainsi qu'il faut lire.

CAP. XII. *Archelaum, Perdicæ filium*] II:

Il y a de grandes variations parmi les Chronologues, sur le temps de son avènement à la Couronne de Macédoine, sur la durée de son règne, & sur l'année de sa mort. On peut voir entre autres le P. Pétau, *Paralipom. ad libr. de Doctrin. Temp. Tom. 2, pag. 848*, Lydiat, *Annot. in Marmor. Oxon. p. 6*, Edit. 1676, & Henr. Dodwel, *Apparat. in Annal. Thucydid. Sect. 26*. Ce qui est de sûr, c'est qu'il vivoit encore dans le temps où Platon suppose que Socrate tint ce discours. Mais il fut tué peu après par un de ses jeunes favoris, qui piqué de ce qu'Archélaüs, après lui avoir promis sa fille en mariage, lui avoit manqué de parole, le tua à la chasse, & s'empara même de son Royaume, qu'il ne garda que peu de jours. Ce fait est raconté en partie par Elien, *Var. Hist. VIII, 9*, & en partie par Platon lui-même, *Alcibiad. II, Tom. 2, pag. 141*. Cela me donne lieu de corriger une petite faute qui s'est glissée dans le texte de Diodore de Sicile, *Lib. XIV. pag. 266*, Edit. *Rhedom*. Car au lieu qu'il y est dit qu'Archélaüs fut tué par ce favori involontairement, *ἀνευνοίας*, il faut corriger, *ἐκνοίας*, qui signifie tout le contraire. Il est bon aussi de remarquer en passant un anachronisme dans l'endroit de Platon, que je viens de citer. Car après y avoir parlé de la mort d'Archélaüs, comme arrivée tout récemment, il fait mention peu après, *pag. 143*, de Périclès, comme

vivant encore, & étant tuteur d'Alciade. Cependant il étoit mort plusieurs années avant l'avènement d'Archélaüs à la Couronne. Circonstance qui confirme parfaitement ce que de savans hommes ont déjà remarqué, que Platon ne s'est point attaché à la vrai-semblance, par rapport aux temps, où il a fait parler les Interlocuteurs de ses Dialogues.

An ego possum] Ou plutôt, *possim*, suivant quelques Manuscrits suivis par M. Davies, & confirmez par celui du Roi, & l'un de ceux de Leyde.

Quo modo idem] Cicéron fait dire cela à Socrate. Mais dans Platon ces paroles font partie d'un discours qu'avoit récité Périclès devant le peuple d'Athènes; mais que la célèbre Aspasia son amie avoit composé. A la vérité Socrate, qui rapporte ce discours tout entier, paroît l'approuver, & on voit bien qu'Aspasia s'y étoit conformée à sa doctrine. Il y a même apparence qu'il avoit eu bonne part à cette composition.

Neque enim letabitur, &c.] M. Bentley, & M. Davies avoient voulu réformer ces paroles en forme de vers. Le dernier avoit tenté la même chose pour l'original Grec. Mais il a abandonné, avec raison, toutes ces conjectures dans sa dernière édition. Dans l'un & dans l'autre texte, ce n'est que de la prose. Il change seulement,

ment, *in se ipso*, en *in se ipse*. Ce qui est confirmé par l'un des Manuscrits de Leyde.

CAP. XIII. *Ut bestiis aliud alii præcipui*] L'un des Manuscrits de Leyde porte: *bestiis aliis aliud præcipui*. Je lirois: *bestiis aliud aliis*, &c.

Decerptus ex mente divinâ] Outre ce qui est dit ici par M. Davies, voyez mes Remarques sur Cicéron, *De Nat. Deor.* I, 1.

Ne cecaretur erroribus] Ou plutôt, *ne cecetur*, comme dans les anciennes éditions qu'a suivies M. Davies, quoique nos Manuscrits paroissent contraires.

CAP. XIV. *Quid ergo ejusmodi*, &c.] Ce passage me paroît beaucoup mieux ponctué en mon ancienne édition en cette sorte: *Quid ergo? Ejusmodi istorum est, ut mihi*, &c. Il faut sous-entendre ici *bonum*. Et ce qui achève de me le persuader, c'est que dans l'un des Manuscrits de Leyde on lit ensuite: *Ut mihi Laconis illud dictum in hoc cadere videatur*, qui est la vraie leçon, à mon avis.

Quo vita beata complectitur] Comme ce dernier mot ne convient point, M. Bentley l'a heureusement changé en *completur*. Ce que paroît approuver M. Wopkens, *Leët. Tull.* I, 19, pourvû qu'on lise, *compleatur*.

Qui parva metuit] M. Davies a eu raison

son de corriger: *qui parum metuit*. Cela est ainsi dans les Manuscrits de Leyde.

Nisi omnia sibi in se posita censebit] M. Bentley, & M. Davies, qui ont voulu changer cet endroit, ne se sont pas souvenus que la même phrase se trouve au chap. 10, ci-dessus: *Omniaque sibi in sese esse posita*. M. Wopkens, *Lect. Tull. I*, 19, avoit déjà fait cette remarque. Il y a dans un des Manuscrits de Leyde: *omnia bona sibi*, &c. Mais cette adjonction est de la façon des Copistes.

An Lacedemonii Philippo minitanti] M. Bentley, & M. Davies me paroissent avoir corrigé avec raison, *minitante*. Car il n'est pas question d'une réponse que les Lacédémoniens aient faite à ce Roi. Mais je crois qu'il y a encore ici une petite faute qu'ils n'ont pas aperçue. En effet le sens paroît demander qu'on lise: *An, si Lacedemonii.... quaesiverunt, num se esset etiam mori prohibiturus, vir is, quem quaerimus, non multò faciliùs tali animo reperietur*, &c.

CAP. XV. *Perturbationes animi, miseram*] Le Manuscrit du Roi, & l'un de ceux de Leyde, ont *miseriam*, ainsi que mon ancienne édition, & quelques autres. C'est la leçon qu'il faut suivre, suivant l'avis de M. Bentley, & de M. Davies.

Libidoque versetur] Ou plutôt, *versetur*,

tur, comme dans le Manuscrit du Roi, dans l'un de ceux de Leyde, & dans plusieurs autres, qu'ont suivis M. Bentley, & M. Davies.

Atqui etiam omne bonum] Il y a *atque* dans mon ancienne édition, & dans quelques autres. M. Davies a bien remarqué que c'étoit la vraie leçon.

An dubitas, quin præstans, &c.] Il y a ici un vice insupportable de construction, qu'a remarqué Lambin, & qu'il sauve à la faveur de la prétendue figure, appelée par les Grammairiens, *Anacoluthon*. Sans avoir recours à ce subterfuge, sur lequel j'ai déjà dit ma pensée, ci-dessus, II, 1, je crois que pour rendre à ce passage la netteté que Cicéron a dû lui donner, il suffit de le ponctuer ainsi : *An dubitas, quin præstans valitudine, viribus, formâ, acerrimis integerrimisque sensibus* (*Adde etiam, silibet, pernecitatem, & velocitatem. Da divitias, honores, imperia, opes, gloriam*) *si fuerit is, qui hæc habet, injustus, &c.* Cette parenthèse me paroît naturelle, & sauve tout. Peu après on trouve, *miserum ducere*, dans l'un des Manuscrits de Leyde. Ce qui est peut-être la vraie leçon.

Id expetendum est. Quod autem expetendum, id, &c.] On lit dans l'un des Manuscrits de Leyde: *Id expetendum. Quod autem expetendum est, id certè, &c.* Ce qui me plairoit davantage.

CAP. XVI. *Que Anticlea laudat*] Quoique tous les Manuscrits soient conformes, je ne ferois aucune difficulté de corriger, *Euryclea*, puisque c'étoit le nom de la nourrice d'Ulysse. Il est plus vrai-semblable, que les Copistes se sont équivoquez par la ressemblance des noms, que de soupçonner dans Cicéron un défaut de mémoire sur une chose aussi connue que celle de ce nom, sur-tout à cause de la Tragédie Latine, d'où est tiré le vers qui suit.

Stoici præcipua, vel producta dicunt] Cela est expliqué dans Diogène Laërce, VII, 105, ou Ménage a observé après Stobée, que c'étoit Zénon qui avoit imaginé ces distinctions, & qui leur avoit donné ces noms bizarres, que Cicéron a rendus ici comme il a pû. Il s'en étoit déjà plaint ailleurs (*De Finib. III, 15*) en reprochant à ce Philosophe qu'il s'étoit servi de termes nouveaux & tirez de son imagination, *nominibus factis, ac novis*. C'est pour cela qu'il l'a traité ci-dessus, *ch. II, de verborum opifex ignobilis*.

Et honesta. Ergo, &c.] M. Davies a rétabli avec raison l'ancienne leçon: *Et honesta ergo, quoniam laudabilis. Ex quibus &c.* Mon ancienne édition a seulement: *Et honesta igitur*.

Parumne cognitum est] Il y a *cognitum est hoc*, dans l'un des Manuscrits de Leyde; & beaucoup mieux, ce me semble.

Sine alacritate ullâ] Cette leçon n'est

pas soutenable, comme l'a montré M. Bentley. Il propose de lire *futili*, & M. Davies, *vanâ*. Il me semble que *stulta* approcheroit plus de la leçon ordinaire.

CAP. XVII. *Et est in aliquâ &c.*] Il me semble que le sens demande qu'on lise: *At est in aliquâ, &c.*

Supra Mæoti' paludes, &c.] Quelques Manuscrits ont à la vérité, *Mæotides*, ou *Mæotidas*. De ce nombre est l'un de ceux de Leyde, auquel on peut ajouter mon ancienne édition. Mais je crois que ce sont des corrections de Copistes. Ennius a écrit, *Mæotis* pour *Mæotidis*, avec la même licence que Plaute, *Epidic. Act. I, Sc. I. v. 33*, a dit *Theti* pour *Thetide*. Au vers suivant, nonobstant le témoignage des Manuscrits, & de mon ancienne édition, & quoi qu'en ait voulu dire le P. André Schot, *Nodor. Cicer. II, 20*. il me paroît comme à M. Davies qu'il faut lire, *me æquiparare*. La dureté du vers n'est pas considérable dans un Poëte tel qu'Ennius.

Quod si beata vita, &c.] Le P. Schot, au lieu que je viens de citer, explique ainsi ce passage: *Si est beata vita glorianda, etiam prædicare eam, & ostentare licet*. Mais dire qu'on peut se glorifier d'une vie heureuse, & qu'on peut s'en vanter, n'est-ce pas dire deux fois la même chose? M. Bentley & M. Davies ont corrigé après Lambin: *Quod si est, beata vita glorianda, &c.* Mais cela ne fait, ce me semble, aucun sens

sens convenable. Un Epicurien diroit de même, qu'il y a dans la vie des choses dont on peut se glorifier, & que la vie heureuse est de ce nombre. Ce qui suit est encore moins supportable: car Cicéron ne met point en question si on doit se glorifier d'une vie heureuse (ce qui ne fait aucun doute) mais si la vertu seule peut nous rendre heureux. Que dirons-nous donc de ce passage, dans lequel je ne trouve d'autre diverse leçon que celle-ci de l'un des Manuscrits de Leyde: *Quod si beata vita & glorianda, &c.* J'avoue que je n'y entends rien, à moins qu'on ne lise ainsi ce passage: *Quod si est, beata virtus & glorianda, & prædicanda & præseferenda est. Nil est autem aliud, quod prædicandum & præseferendum sit, &c.* On pourroit même laisser subsister *enim* pour *autem*, en supposant que Cicéron l'a employé dans le même sens, suivant les exemples qu'en a rapportez M. Wopkens, *Leet. Tull. p. 64, & 257.* Il y a apparence que les Copistes ont changé *beata virtus* en *beata vita*, à cause que cette dernière expression se trouve très-souvent répétée dans ce chapitre, & dans les précédens. Quoi qu'il en soit, je n'imagine rien de mieux, pour l'explication de cet endroit, qui m'a paru des plus difficiles.

Cum fatentur, &c.] 1°. Je lirois *cum fateantur*, ainsi que je le trouve dans deux des Manuscrits de Leyde. 2°. Puisque dans l'un d'eux on lit: *Vim virtutum esse,*

Éc. je m'y conformerois d'autant plus volontiers, que presque tous les autres, & mon ancienne édition ont *virtutem*, qui en approche. 3°. Je supprimerois le second *vitam*, qui est superflu, & qui ne se trouve point dans l'un des Manuscrits de Leyde.

Illam boni lancem] M. Bentley a très-bien prouvé que *boni* ne convenoit pas ici. Il croit qu'il faudroit retrancher ce mot; ou lire *animi*; & M. Davies a suivi cette correction, qui me paroît néanmoins bien éloignée du texte. Ne s'en approcheroit-on pas davantage, en substituant *honesti*, qui étant écrit en abrégé, a pû être aisément changé en *boni*?

CAP. XIX. *Similene putas, &c.*] Il est vrai que cela est conforme à quelques Manuscrits, & entre autres à celui du Roi. Mais si cette leçon est reçue, on ne peut sauver l'irrégularité de la construction de ce passage, qu'en recourant au remède extraordinaire de l'*anacoluthon* des Grammairiens, dont j'ai déjà dit plusieurs fois ma pensée. Pourquoi donc ne s'en pas tenir plutôt aux autres Manuscrits en plus grand nombre, & aux anciennes éditions, où on lit, *similemne*, &c? En ce cas cela peut se rapporter à la sagesse, dont Cicéron vient de parler, & que Lælius avoit prise pour son modèle. En prenant ce parti, la construction n'aura plus rien d'embarrassé: car je suis de l'avis
des

des Critiques, qui corrigent peu après : *Si cum sapiens, &c.* & qui effacent à la fin de la phrase ces mots : *suffragiis præteritur*, qui ne se trouvent point dans nos Manuscrits. J'approuve aussi le changement qu'ils font de *bono populo* en *malo*, ou *vano populo*.

Qui hos interfecit] Ou plutôt *quia hos, &c.* suivant l'un des Manuscrits de Leyde, & quelques autres qu'a suivis M. Davies.

CAP. XX. *Ancillarique artificio*] M. Bentley préfère *officio*, qui se trouve dans je ne sais quel Manuscrit ; mais ce pourroit bien être une correction de Copiste. Puisque l'on trouve *artificio* dans tous les autres exemplaires manuscrits & imprimés, je ne voudrois pas le changer.

Fossam latam cubiculari lecto circumdedit] L'un des Manuscrits de Leyde a : *fossâ latâ cubicularis lectum circumdedit*. Quelques autres, du nombre desquels est celui du Roi & mon ancienne édition, ont : *fossâ latâ cubicularis lectos circumdedit*. Il y a apparence que Cicéron avoit écrit de la sorte, d'autant plus que le nombre de deux femmes exigeoit celui d'autant de lits & de chambres. Peu après le Manuscrit du Roi, deux de ceux de Leyde, & mon ancienne édition ont *fores*.

CAP. XXI. *Tyrannus ipse judicavit*] Quoique *judicavit* puisse passer, comme l'a remarqué M. Wopkens, *Lect. Tull. I,*

20, on ne sauroit disconvenir qu'*indicavit* ne fût beaucoup mieux. C'est le sentiment de Lambin, qu'ont adopté M. Bentley & M. Davies, & que j'adopterois aussi volontiers.

Eosque nutum illius intuentis] Il faut *intuentes*, comme dans tous les Manuscrits. Dans quelques-uns, entre autres dans deux de ceux de Leyde, on trouve *ad nutum*: mais c'est une faute. Cicéron, *Ad Q. Fratr. Epist. I, n. 7.* s'explique comme ici: *Tot civitates unius hominis nutum intuentur.* Et cela prouve que dans le même, *Epist. ad Famil. XII, 1*, quoi qu'en dise Gebhardus, il faut lire sans difficulté, *Regios omnes nutus intuemur.* Je m'étonne qu'on n'ait pas senti l'élégance de cette phrase.

Aliquis terror] Je ne fais pourquoi M. Davies a voulu abandonner cette leçon qui se trouve dans la plupart des Manuscrits & des anciennes éditions, pour suivre la conjecture bizarre de Gronovius, qui a corrigé: *aliqui terror.*

Adolescens improvidâ etate] Je m'étonne que M. Davies se soit persuadé que Cicéron avoit écrit, *in improvidâ*, &c. comme s'il n'étoit pas ordinaire de sous-entendre cette préposition. Il corrige à ce propos, mais peu heureusement, deux passages de Velleius Paterculus. Dans le premier, *Hist. II, 28*, où cet Historien parlant de la Dictature de Sylla, a dit: *Imperio, quo prio-*

priores ad vindicandam maximis periculis Remp. usi fuerant, immodicæ crudelitatis licentiâ usus est. Il croit qu'on doit absolument lire: *In immodicæ crudelitatis licentiam*; mais il suffit de changer *immodicæ* en *immodicè*, suivant la remarque du savant M. Burman. Dans le second, II, 31, où Velléius a dit: *Idem hoc ante biennium in M. Antonii Præturâ decretum erat*, M. Davies croit qu'il faut corriger: *M. Antonio Prætori*. Pour moi je crois qu'on peut lire avec moins de changement & plus d'élégance, *in M. Antonio Prætorè*.

CAP. XXII: *Docto à puero, &c.*] M. Bentley croit avec assez de vrai-semblance, qu'il y avoit originellement: *docto, & à puero artibus ingenuis erudito*. Mais dans ce qui suit, puisque quelques Manuscrits & mon ancienne édition ont: *per studiosum accepimus*, je ne ferois aucune difficulté de recevoir le verbe, qui est ici nécessaire, à moins qu'on ne fasse de plus grands changemens à ce passage.

Cum Aquinio] Ou plutôt *Aquino*, comme dans l'un des Manuscrits de Leyde. Cette correction est confirmée par Catulle, *Epigr.* 14, où tous les Manuscrits ont *Aquinos*, que la mesure du vers demande. Cela seul devoit faire juger aux Commentateurs de ce Poëte, qu'il valloit mieux s'en servir pour corriger Cicéron, que de faire le contraire. *Aquino* pouvoit être le nom d'une famille Romaine, comme *Crispinus*, *Silvinus*, &c.

CAP. XXIII. *Ad portas Agragianas*] Cela est ainsi dans quelques Manuscrits & dans mon ancienne édition. Quelques-uns ont *Sagragianas*. Des autres, & particulièrement de ceux de Leyde, les uns ont *Agraginas*, & d'autres *Gargianas*. M. Davies conjecture qu'il faut lire *Achradinas*. Mais il ne prend pas garde 1^o. qu'*Achradina* étoit le nom d'un canton de cette grande ville, & non d'aucune de ses portes. 2^o. Que ce canton étant entouré d'un côté du reste de la ville, & de la mer des trois autres, il n'avoit aucune porte qui donnât sur la campagne. Il y a plus d'apparence que Cicéron avoit écrit *Galeagrinas*. Comme la porte qui étoit au bout de la rue, qui séparoit le quartier de l'Achradine des autres de Syracuse, étoit sous la tour appelée *Galeagra*, on ne peut douter que cette porte n'en eût pris le nom. On peut voir sa situation dans le dessein que Cluvier a donné de cette belle ville, *Sicil. Antiq. I*, 12. Quelque défiguré que soit ce nom dans les Manuscrits, on ne laisse pas que d'y en reconnoître la trace.

Animadverticolumellam] Quelques Manuscrits, du nombre desquels est celui du Roi & l'un de ceux de Leyde, ont *animum adverti*. Quoique cette expression ait pour nous quelque chose d'extraordinaire, elle étoit d'usage en ce temps-là. Outre ce qu'en a dit ici M. Davies, on peut

peut voir Cortius, sur Salluste, *Jugurth.*
cap. 93. n. 2.

Dimidiatis ferè] Je ne puis être de l'avis de M. Bentley, & de M. Davies, qui corrigent: *Dimidiatum*. Car il sembleroit que la moitié de l'inscription auroit encore été saine & entière; au lieu que, suivant Cicéron, la fin de chaque vers, ou environ, étoit effacée; en sorte qu'il ne restoit que la moitié de chacun, & que par conséquent on n'y pouvoit presque rien entendre. Il faut donc laisser subsister *Dimidiatis*. La doctrine d'Aulugelle, III, 14, n'a rien de contraire. Dans l'un des Manuscrits de Leyde, on lit: *dimidia ferè*. D'où on pourroit croire qu'il faut, *dimidio*.

Quod queris] Quelle nécessité y a-t-il de changer *queris* en *querimus*, comme le veulent les deux savans Anglois? L'un vaut l'autre.

CAP. XXIV. *Ut cum totius mundi*] Cet *ut*, doit être sans difficulté supprimé, comme l'ont observé M. Bentley, & M. Davies.

Et quibus librata ponderibus, &c.] Tous les Manuscrits sont ici conformes, à l'exception que dans quelques-uns, du nombre desquels est celui du Roi, mon ancienne édition, & presque toutes les autres, on lit, *sustineantur*. C'est la vraie leçon qu'a suivie M. Davies. Mais je ne

puis approuver son changement de *Et quibus*, en *aquis*. Cicéron par ces mots, *unde terra*, marque suffisamment que la Philosophie s'appliquoit à découvrir comment la terre s'étoit formée; & par ce qui suit, qu'elle cherchoit à deviner par quels poids elle pouvoit se soutenir au milieu des airs dans la situation tranquille où les Anciens la supposoient. Ils cherchoient la même chose à l'égard de la mer, dont la plupart croyoient que les eaux se répandoient dans des cavernes souterraines par des canaux qui se communiquoient les uns aux autres. On peut voir ce qu'en disoit Platon, dans Stobée, *Ecl. Phys. pag. 70*, & les autres Auteurs rapportez par Lipse, *Physiol. Stoïc. II, 16*. Or ces cavernes remplies d'eaux, faisoient, selon eux, le contre-poids de la mer. On comprend donc pourquoi Cicéron a dit: *quibus terra librata ponderibus, quibus cavernis maria.*

In quo omnia delata] Lambin corrige, *in quam*. Ce qui ne convient pas, parce que Cicéron vient de parler des mers. M. Davies lit, *qua*, qui convient encore moins. Je crois qu'il faut, *in que*. Car en effet tout ce qui tombe, soit sur la terre, soit sur la mer, tend en bas, comme à son centre.

CAP. XXV. *Ut ipsa se mens agnoscat*] Quelques Manuscrits auxquels on peut joindre l'un de ceux de Leyde, portent:
se

se mens vitiis exutam agnoscat. Et cela est ainsi dans mon ancienne édition, & dans la plupart des autres. Un autre Manuscrit de Leyde a: *mens vitiis exuta.* C'est ainsi qu'il faut lire, si je ne me trompe. Car il s'agit ici de l'ame du Sage.

Compleatur] Puisque Cicéron vient de dire, *agnoscat* & *sentiat*, il me semble que c'est sans raison, que M. Bentley, & M. Davies ont voulu corriger, *completur*.

Illius eternitatis imitande] Le Manuscrit du Roi, & deux de ceux de Leyde, ont *imitandi*. C'est ainsi qu'il faut lire, suivant que l'a remarqué M. Davies. Il faut prendre garde que le mot, *illius*, se rapporte au précédent, & non au suivant.

Collocatam putat] M. Davies n'y a pas pensé, quand il a corrigé, *collocatum*. Car ce mot se rapporte à *mens*; & ce n'est qu'elle en effet, suivant Cicéron, qui aspire à l'immortalité.

Quod in malis ultimum] M. Davies corrige, *quid*; parce qu'il se trouve en quelques Manuscrits, auxquels s'accordent deux de ceux de Leyde, & mon ancienne édition. Il ne faut rien changer. Cela se rapporte au *quid sit*, qui précède, & a beaucoup plus de grace de cette sorte.

Ratio diligenda] Lisons, *deligenda*, comme dans le Manuscrit du Roi, dans les éditions des deux Manuces, dans celle

de Lambin, & dans quelques autres. Peu après deux des Manuscrits de Leyde, & les éditions, que je viens de citer, ont *agitamus*, au lieu d'*agimus*. Je crois l'un & l'autre également bons.

Contineri] Quoique ce mot se trouve dans le Manuscrit du Roi, dans deux de ceux de Leyde, & dans mon ancienne édition, le sens demande absolument qu'il soit rayé, comme les Critiques l'ont observé.

Cui rei refert] *Rei* n'est ni dans l'un des Manuscrits de Leyde, ni dans mon ancienne édition. Ainsi il ne faut pas hésiter de le supprimer, comme a fait M. Davies.

CAP. XXVI. *Qui tantummodò, &c.*] Il y a *quia*, dans mon ancienne édition, & M. Davies s'y est conformé. Mais le sentiment contraire de M. Wopkens, *Le Et. Tull. l. 20*, me paroît préférable. Peu après on trouve, *sibi ipsi*, dans l'un des Manuscrits de Leyde. Il semble aussi que Diogène Laërce, X, 138, ait appelé Epicure, le *Philosophe par excellence*, suivant quel'on observe Ménage sur cet endroit, où l'on voit de plus que quelques-uns de nos Jurisconsultes en ont usé de même.

Aut leve, aut asperum] Ou plutôt, *lene*, comme dans le Manuscrit du Roi, & dans l'un de ceux de Leyde.

CAP. XXVII. *Ut ea, qui adeptus sit*] Lam-

Lambin, suivi de M. Bentley, & de M. Davies, a retranché *ut*, quoiqu'il se trouve dans tous les Exemplaires anciens & nouveaux. Il me paroît qu'il suffît de le changer en *at*, en ponctuant ainsi tout ce passage: *Dum corporis, & externa jaceant humi..... alia autem illa divina longè latèque se pendant, celumque contingant. At, ea, qui adeptus sit, &c.* M. Wopkens a néanmoins tâché de défendre la leçon reçue, *Lect. Tull. I, 20.* Mais il faut avouer, qu'elle n'est guère supportable.

Dolorem verò sapiens extimescet?] M. Davies a corrigé: *Doloremne sapiens, &c.* Cela n'est pas nécessaire, comme l'a remarqué M. Wopkens, *Lect. Tull. I, 19, pag. 107*; sur-tout si l'on convertit le point interrogant en un point simple, comme j'en suis bien d'avis. Car c'est ici, ce me semble, une objection que se fait Cicéron. Dans ce qui suit, il n'y a pas de doute qu'il ne faille lire *maximè*, suivant l'observation de M. Davies, confirmée par tous nos Manuscrits, & par mon ancienne édition.

Se debilitaturum] Il y a *debellaturum*, dans l'un des Manuscrits de Leyde, comme dans quelques autres. Ces deux expressions sont également bonnes.

Pueri Spartiate, &c.] M. Davies cite ici un passage de l'ancien Scholiaste de Stace, où parlant des jeunes Lacédémoniens,

niens, il dit: *Quibus virtuti est in sacris cedi verberibus, &c.* & veut qu'on y corrige: *in usu est in sacris.* Mais il ne s'est pas souvenu en cela de la règle des verbes qui prennent deux datifs.

Adolescentium greges, &c.] Puisque les Commentateurs n'ont rien dit sur cette coutume, j'observerai que ces combats, qui avoient été instituez par Lycurgue, sont fort bien décrits par Pausanias, III, 14, où il nous apprend que les enfans s'y battoient à coups de poings, & de pieds; mais avec tant de fureur, que cela alloit jusqu'à se mordre, & à s'arracher même les yeux. Si on en veut savoir davantage, on peut consulter Cragius, *De Rep. Laced. Lib. III, Tab. 9, Instit. 5*, & le Président du Faur, *Agonistic. I, 12.*

Ut exanimarentur] On dit que tous les Manuscrits ont: *cum exanimarentur.* J'ai trouvé le contraire dans celui du Roi. *Ut* est beaucoup mieux, & vaut autant qu'*ita ut.*

Applicaverint] Il y a *applicaverunt* dans le Manuscrit du Roi, & *applicuerint* dans l'un de ceux de Leyde. M. Davies a suivi le premier.

Cum est cujus vis earum] Il y a *cujusque* au Manuscrit du Roi, & *cujus* dans mon ancienne édition, à laquelle M. Davies s'est conformé.

Illa victa] Je suivrois volontiers l'un des
des

des Manuscrits de Leyde, où je trouve : *illa alia viſta*. M. Bentley, & M. Davies ont corrigé un peu trop hardiment : *illa viſta mœſta diſcedunt*, à cauſe qu'il a été dit plus haut, que les Indiens ont pluſieurs femmes. Mais il ſuffiſoit qu'ils en euſſent deux, pour pouvoir alléguer la pluralité. Tous les hommes ne ſont pas aſſez riches pour en nourrir un plus grand nombre.

Prævitatis erroribus] Sur cette façon de parler, qui doit être conſervée, voyez M. Wopkens, *Leſt. Tull. I*, 20.

Aut crocodilum] Quoiqu'il ſoit aſſez vrai-ſemblable que les Latins, & ſurtout les Poètes, ont dit quelqueſois, *crocodilus*, comme l'a montré Gudius, ſur Phédre, *I*, 25, il me paroît que M. Davies a ſuivi ici trop légèrement cette orthographe en ſa dernière édition. Il n'y a pas d'apparence que Cicéron ſe ſoit ſi fort éloigné de celle des Grecs ſans néceſſité; d'autant plus qu'il paroît l'avoir ſuivie par-tout ailleurs.

Gloriæ gratia] Il me ſemble qu'il y a trop de hardieſſe de retrancher ce dernier mot, comme M. Davies a voulu le faire après d'autres Critiques, contre l'autorité de tous les Manuscrits. Cicéron a prudemment ajouté ce terme, pour éviter l'équivoque qui pouvoit naître de cette expreſſion : *laudis ſtudioſi, gloriæ*.

Omit-

Omitto, quæ perferant, quæque patiantur ambitiosi, &c.] Il y a toute apparence, que ce qui est observé ici à l'égard des ambitieux & des amoureux, est transposé. Car Cicéron avoit dit un peu plus haut: *De hominibus loquor. Quid bestia?* Il n'est donc pas vrai-semblable, qu'après avoir parlé des bêtes, il fasse encore cette petite addition aux exemples qu'il avoit précédemment rapportez des hommes. Je croirois donc volontiers, que ceci doit être à la suite de ce qui est rapporté des Egyptiens.

CAP. XXVIII. *Patientia profecuta*] Il faut sans difficulté, *patientiam*, comme dans le Manuscrit du Roi, & dans l'un de ceux de Leyde. C'est aussi l'avis de M. Davies.

In sapiente situm, &c.] La correction de Lambin, suivie par M. Davies, qui lisent: *In sapientis situm, &c.* est très-ingénieuse. Mais elle ne me paroît pas assez nécessaire pour s'écarter des Manuscrits, qui sont ici uniformes.

CAP. XXIX. *Melius quidem*] Ou plutôt, *equidem*, suivant le Manuscrit du Roi, l'un de ceux de Leyde, & quelques autres, citez & suivis par M. Davies.

Impetrarim libenter, ut nisi, &c.] Deux des Manuscrits de Leyde, conformes à toutes les anciennes éditions, portent :
Im-

Impetrare libenter velim, nisi, &c. Je ne voudrois pas m'en écarter.

Nullius auctoritate adjuncta] M. Bentley a voulu corriger, *adjuta*. En quoi il a été abandonné par M. Davies. Voyez aussi M. Wopkens, *Leſt. Tull. I, 20.*

Nos illud quidem, &c.] Je ne fais comment M. Davies n'a pas vu pourquoi Lambin corrige: *nos illud autem*. C'est que Cicéron ayant dit: *quod quidem Carneadem disputare solitum accepimus*, il seroit ridicule qu'il répétât: *nos illud quidem*. Mais il y aura moins de changement au texte, si on lit: *nos illud idem cum pace agemus*. On sait combien cette expression étoit familière à Cicéron.

CAP. XXX. *Nisi vacuitatem, ut Hieronymus*] M. Bentley, & M. Davies ont très-bien fait de rétablir dans le texte, *vacuitatem doloris*. Cela se trouve ainsi dans le Manuscrit du Roi.

Esse dicunt] Ou plutôt, *dicant*, suivant la remarque de M. Davies, confirmée par mon ancienne édition.

CAP. XXXI. *Omnis tempestatis calamitate, &c.*] M. Bentley, & M. Davies préférèrent *omni*, avec assez de vraisemblance. Ce dernier a raison de lire aussi *vacat*, au lieu de *vacet*. En quoi sa conjecture est confirmée par deux des Manuscrits de Leyde, & mon ancienne édition.

Bo-

Bonorum ratione] Quoique tous les Manuscrits soient ici conformes, & même mon ancienne édition, & celle d'Alde, il est indubitable qu'il faut corriger, *bonorum ratione*. Ce qui m'étonne, c'est que cela se trouve ainsi dans les éditions de Lambin & de Paul Manuce, sans qu'ils aient dit la raison qui leur a fait abandonner les précédentes.

Minimis blandimentis] La correction de M. Bentley, qui lit: *minis*, aut *blandimentis*, m'a paru si heureuse, & même si nécessaire, que je n'ai point hésité de la suivre dans ma traduction.

Disertum illum Carneadem] Ou plutôt, *desertum*, suivant le Manuscrit du Roi, & quelques autres, qui méritent la préférence que leur ont donnée M. Bentley, & M. Davies.

Nemo est enim, qui eorum, &c.] Sur cet endroit, qui est certainement corrompu, les Critiques proposent diverses conjectures. La plus probable est celle de M. Davies, qui corrige: *nemo est enim eorum, qui bonorum animum non putet esse judicem*. C'est ce que Cicéron, ci-après, *cap. 33*, fait dire à Epicure: *omnia jucunda, quam sensu corporis judicentur, ad animum referri tamen*.

Quæ tibi Epicuri videtur] Je ne fais pourquoi il a plu à M. Davies de corriger en sa dernière édition: *Quod tibi Epicurus vi-*
vi-

videtur. Il est vrai que cela est ainsi dans quelques Manuscrits, & entre autres dans celui du Roi. Mais c'est une faute évidente, qui ne se trouve point dans les autres en plus grand nombre, ni dans les anciennes éditions.

Ista sentit] Lisez, *ita sentit*, avec M. Davies, dont l'opinion est confirmée par l'un des Manuscrits de Leyde.

Quorum magnitudinem] Ou plutôt, *cujus*, comme M. Bentley, & M. Davies l'ont corrigé. On écrivoit anciennement, *quojus*. C'est ce qui a donné lieu à cette faute.

Quid tandem, &c.] Dans l'un des Manuscrits de Leyde on lit: *qui tandem isti, &c.* comme l'a corrigé M. Davies.

CAP. XXXII. *Vel potius curet*] M. Davies a rétabli, *cur curet*, suivant quelques Manuscrits. On peut y joindre l'un de ceux de Leyde, & mon ancienne édition.

Facere non poterunt] Quoique le premier mot soit dans tous les Exemplaires, il ne m'est pas moins suspect qu'à la plupart des Critiques. M. Davies suit aussi quelques Manuscrits, où on trouve *potuerunt*. Celui du Roi y est conforme, ainsi que mon ancienne édition.

Hannoni salutem] Il y a eu plusieurs Carthaginois de ce nom. M. Fabricius
en

en a donné la liste en sa Bibliothèque Grecque, I, 6, 9. Celui-ci est sans doute le plus ancien. Mais il n'est parlé de lui nulle part que dans cette Lettre.

Scythicum tegmen] C'étoient alors des habits de peaux, tels qu'ils le sont encore dans la Tartarie Orientale. Voyez l'Historien Justin, II, 2. Hesychius nous a conservé le nom de cet habillement: Σαυθικάκη, ἱδνυμα Σκυθικόν.

Carne vescor] Cela n'étoit pas particulier aux Scythes. Mais Anacharsis, en spécifiant les seules choses dont on vivoit en son pays, excluoit tacitement le pain, qui étoit le mets ordinaire des Carthaginois, comme des Grecs, & qui n'étoit point en usage chez les Scythes. Hérodote, I, 46, atteste qu'ils vivoient, μὴ ἀπ' ἄγρου, ἀλλ' ἀπὸ κτηνίων. C'est ainsi qu'il faut lire, suivant les meilleurs Manuscrits.

Quod cum tristiores vidisset] Il y a quos dans tous nos Manuscrits, & dans toutes les éditions; & c'est la vraie leçon, comme l'a observé M. Davies.

Si quis opus esset] Lisez: si quid opus, &c. suivant tous nos Manuscrits, & les anciennes éditions qu'a suivies M. Davies.

Paulum, inquit, à sole] L'un des Manuscrits de Leyde porte à sole absis, aussi bien
bien

bien que mon ancienne édition, celle d'Alde, & plusieurs autres. Quoi qu'en dise M. Davies, je goûte fort la conjecture du Critique, qui lisoit: *à sole abissis*.

CAP. XXXIII. *Querunt tamen copiam*] Cela est précisément contraire à ce que vient de dire Cicéron, que les Epicuriens affectoient de dépriser toutes ces sortes de plaisirs. Par cette raison, M. Bentley a proposé de corriger: *non querunt tamen*, &c. ou bien, *spernunt tamen*, &c. Peut-être y avoit-il originairement: *herent tamen quippiam*. Mais il est difficile de rien décider ici sans le secours des Manuscrits, qui sont tous conformes au texte ordinaire.

Sic ille præcipit] M. Davies a très-bien corrigé, *præcipit*, suivant quelques Manuscrits. Celui du Roi est de ce nombre, aussi-bien que mon ancienne édition.

Sentiret voluptatem, &c.] J'approuve la correction que fait ici M. Bentley de *sentiret* en *sentiât*, & plus bas de *jungeretur* en *jungetur*. M. Davies change aussi avec raison *expectatio* en *expectationi*, qui se trouve en effet dans l'un des Manuscrits de Leyde.

CAP. XXXIV. *In Phiditiis*] Puisque la plupart des Manuscrits, & entre autres celui du Roi, deux de ceux de Leyde, mon ancienne édition, celle d'Alde, & quel-

quelques autres, ont *Philitiis*, il ne falloit pas témérairement rejeter cette leçon. Le favant Meursius, *Misc. Lacon. I*, 9, cite un grand nombre d'Auteurs, qui ont appelé ces sortes de repas, *φιλίτια*, & qui en ont même dérivé le nom de *φιλία*. Il pouvoit ajouter le grand Etymologique au mot *Συσίτιον*. Il y a donc grande apparence que Cicéron les a appelez de même.

Cursus ab Eurota] M. Bentley, & M. Davies ont eu raison de corriger: *cursus ad Eurotam*.

Ut quidquid obiectum est] Cette façon de parler est assez ordinaire à Cicéron. En son Oraison, *Pro Cluentio*, c. 19, il a dit de même: *ut quidquid ego apprehenderam*. Et contre Verrès, *Lib. 4*, c. 13, il a dit aussi: *ut ubi quidquid esset, aliqua ratione invenirent*. Car c'est ainsi qu'il faut lire, suivant les anciennes éditions, que Gruter a mal-à-propos changées. C'est donc sans nécessité que M. Davies a voulu corriger ici: *ut quid obiectum est*. Je trouve *ut quicquam* dans le Manuscrit du Roi.

Cum copia facili, &c.] Ce texte présente un beau sens, en ce qu'il donne à entendre que la terre nous offre une infinité d'alimens, qui outre l'avantage d'être très-agréables, ont encore celui d'être abondans, & faciles à recouvrer. N'est-ce donc pas avoir une trop grande dé-

démangeaison de corriger le texte des Auteurs, que de proposer ici des changemens très-inutiles ?

CAP. XXXV. *Vestra quidem cenæ*] J'aîmeroîs mieux *equidem*, suivant le Manuscrit du Roi, deux de ceux de Leyde, mon ancienne édition, celle d'Alde, &c.

Italicarum] Cela ne regarde pas tous les habitans d'Italie, mais les Sybarites seulement, qui s'étoient rendus fameux par leur luxe & par leur mollesse. C'est pour cela qu'Aristophane, dans un fragment cité par Athénée, XII, 6. a joint ensemble comme Platon, Συγκατοίαν τραπίδας, Συδαριτιδᾶς τ'ἰωνχίας. Et de-là étoit venu le proverbe: *Sybaritica mensa*. Presque tout le reste de l'Italie vivoit très-frugalement.

Syriæ regis] M. Davies a eu raison de rejeter l'avis de ceux qui ont voulu corriger *Assyriæ*. Hérodote, VII, 63, dit nettement que ceux qui étoient appelez Assyriens par les Barbares, étoient nommez Syriens par les Grecs. Strabon atteste la même chose au commencement du Livre XVI, p. 737, en parlant de Ninive & de Sardanapale. Il avoit déjà dit, Lib. II, p. 84: τῆς τε Σεμιράμιδος, καὶ τῆς Νίνης Σύρων λεγομένων. Et Clitarque au rapport d'Athénée, XII, 7, parlant de Sardanapale, raconte qu'il fut dépouillé de l'Empire des Syriens: τῆς Σύρων ἀρχῆς. Je pourrois

rois citer plusieurs autres exemples pareils.

Les Latins ont en cela communément imité les Grecs. Aux témoignages qu'a rapportez M. Davies, on peut ajouter Quinte-Curce, *V, 1, n. 35*, où il parle ainsi des Jardins de Babylone: *Syria Regem, Babylone regnantem, hoc opus esse molitum memoriae proditum est*. Il est pourtant vrai, que Cicéron parlant ailleurs du même Sardanapale, *De Finib. II, 32*. dit: *ille Rex Assyriae*. Mais je crois que cet endroit doit être corrigé sur celui-ci. Comme on donnoit souvent le nom de Syrie à l'Assyrie, on donnoit de même quelquefois ce dernier nom à la Syrie. Ainsi tout au commencement du Roman d'Achilles Tatius, on trouve: *Σιδῶν ἐπὶ θαλάττῃ πόλις. Ἀσσυρίαν ἢ θάλασσα*. On voit par-là que quand saint Augustin & Tzetzes ont donné à Phérécyde le nom d'Assyrien, ce n'est pas une faute aussi énorme que l'a crû M. Davies sur la première Tusculane, *cap. 16*. On peut voir sur cela M. Réland, *Palestin. p. 1012*. Pour ce qui est de Sardanapale, de son tombeau, & de l'inscription dont parle Cicéron, je renvoie à la Dissertation particulière qui sera insérée à la fin de ces Remarques.

Tabulis, ludis] Quoi qu'en disent M. Bentley & M. Davies, je ne crois pas que ce dernier mot soit corrompu. *Ludi* signifie ici ces Académies de Gladiateurs, qu'entretenoient alors à grands frais les
pre-

premiers de Rome. Florus, *III*, 20, dit: *Effraëto Lentuli ludo*. Et Valère Maxime, *II*, 3, 2: *Ex ludo Cn. Aurelii Scauri doctoribus gladiatorum arceritis*. Cicéron lui-même, *Ad Attic. Epist. VII*, 14, fait mention des Gladiateurs que César entretenoit à Capoue avant la guerre civile. Il en est aussi parlé dans Aulu-Gelle, *XII*, 5. On peut bien croire que les Empereurs enchérissent encore sur cette magnificence, en établissant un plus grand nombre de ces détestables Ecoles. Ainsi dans les Inscriptions de Gruter, *p. 376, n. 3*. on trouve un *Procurator Ludi Familiae Gladiatorum Alexandriae*. Et cela n'empêchoit pas que les riches particuliers n'en fissent aussi la dépense; puisque parmi les mêmes Inscriptions, *p. 489. n. 12*. on trouve un Cn. Voësius Aper, qui fit présent d'une de ces Ecoles à la Ville de Préneſte: *Ludum etiam gladiatorium, & spoliarium, solo empto sua pecunia extructum publicè obtulerit*. On fait combien le Peuple Romain étoit passionné pour ces sortes de spectacles. Il ne faut donc pas douter qu'ils ne crussent heureux ceux qui pouvoient avoir en propre de pareilles Académies. On oppose en vain, que cela ne s'accorde pas avec ce qui suit, que ces prétendus heureux avoient souvent des remords, quand ils se souvenoient des moyens qu'ils avoient employez pour acquérir ces choses. Car en effet l'argent qui servoit à ces établissemens & à leur entre-

Tome III. P tien,

rien, provenoit souvent du pillage des Provinces qu'avoient gouvernées les Grands de Rome.

Nostrá in urbe, &c.] M. Davies préfère *nostrá urbe*, suivant quelques Manuscrits, auxquels sont conformes deux de ceux de Leyde, & mon ancienne édition. Mais la même & tous nos Manuscrits ont *deficiet*.

CAP. XXXVI. *Leviculus sanè noster Demosthenes*] Il y a dans l'un des Manuscrits de Leyde: *Sanè videtur Demosthenes*. Ce qui est peut-être la véritable leçon.

Neque me quisquam agnovit, &c.] M. Davies a bien fait de rétablir ici *ibi*, qui se trouve dans le Manuscrit du Roi, dans deux de ceux de Leyde, dans mon ancienne édition, &c. Ce mot seulement dans quelques exemplaires est devant *quisquam*, & le suit dans d'autres. Il y a dans l'un peu après, *præstantem hominem*, au lieu de *constantem*.

Ita locuti sunt] Ou plutôt *sint*, suivant quelques Manuscrits qu'a suivis M. Davies.

CAP. XXXVII. *Si rerum naturam*] M. Bentley, suivi par M. Davies a corrigé, *et in naturam*; mais cela n'est pas nécessaire. Cicéron a pu dire en général: *Si nous nous arrêtons moins au nom qu'à la nature des choses*. C'est aussi l'avis de M. Wopkens, *Leſt. Tull. I, 16, p. 93.*

At enim sine ignominia afficere sapientem]

On convient assez qu'il y a ici quelque faute; mais la difficulté est de trouver le remède. M. Bentley approuve fort la conjecture de Paul Manuce qui lisoit:

At enim non erit sine ignominia. Ignominia afficere poterit sapientem? Car *poterit* se

trouve dans plusieurs Manuscrits, entre autres dans deux de ceux de Leyde, dans mon ancienne édition, dans celle d'Alde, & dans la plupart des autres. Ce-

pendant le savant Anglois propose encore de corriger ainsi: *At est in nomine ignominia. Anea afficere poterit Sapientem.*

M. Davies, contre sa coutume, n'a pas ici déferé à son sentiment, trouvant apparemment ses conjectures trop éloignées du texte ordinaire. Ainsi il a persisté à lire, ou plutôt à ponctuer ainsi ce passage:

At enim sine, ignominia afficere sapientem. Mais il auroit donc dû répondre aux raisons très-fortes que M. Bentley lui a opposées. Pour moi je crois qu'avec très-peu de changement on peut rétablir ce

passage en cette sorte: *At enim sic nec ignominia afficere poterit sapientem.* La manière ancienne d'écrire en abrégé *sic* & *nec* a sans doute trompé les Copistes. Voyez Henri Estienne, *Castig. in Ciceron.* p. 107, & seq. & Best, *De Rat. Emend. Leg. cap. 1, n. 3, & seq.*

Quocunque hac loco suppeditetur] Ou plutôt *suppeditet.* Car on trouve *suppeditent* dans le Manuscrit du Roi, dans deux de

ceux de Leyde, dans mon ancienne édition, & dans presque toutes les autres. Or on fait que *suppeditare* dans le bon siècle étoit souvent employé pour *suppetere*. On pourroit aussi lire: *quocunque hæc loco suppeditent*. Cicéron, in *Catilin.* II, 11. a dit de même: *quibus rebus nos suppeditamus*.

Quod Athenis Metrodorus] Cela suppose que Métrodore n'étoit pas d'Athènes, quoique Diogène Laërce ait dit le contraire, X, 22. Son autorité embarrasse les Critiques, comme on peut le voir dans la Remarque de Ménage sur cet endroit de Diogène. Pour les accorder, ne pourroit-on pas dire que le Métrodore dont il est ici question, étoit celui de Stratonicé, dont parle le même Diogène, X, 9^e.

Aut Plato Xenocratem, &c.] Quelques Manuscrits, comme celui du Roi, ont: *At Plato*. D'autres, comme deux de ceux de Leyde, ont: *ut Plato--ut Polemo, &c.* & mon ancienne édition y est conforme. J'avoue que je ne suis guère content de ces leçons, ni des autres qui ont été proposées par les Critiques. Mais il ne m'est venu en pensée sur ce passage aucune conjecture qui me satisfasse.

Demaratus] L'avis de M. Davies qui corrige *Damaratus*, est confirmé par le Manuscrit du Roi, par deux de ceux de Leyde, & par mon ancienne édition. Mais puisque ce Corinthien est appelé con-

constamment *Demaratus* par tous les autres, & sur-tout par les Grecs, comme Strabon, &c. je ne fais pourquoi le savant Anglois a préféré cette leçon vicieuse.

CAP. XXXVIII. *Etiamne si sensibus, &c.*] Il y a des éditions, comme celle d'Alde & quelques autres, où ceci est mis dans la bouche de l'amî de Cicéron, dont la réponse commence à *Etiam*: mais je ne suis point d'avis de les suivre. Il me paroît seulement que ce passage seroit mieux ponctué en cette sorte: *Etiamne, si sensibus carebit oculorum? Si auribus etiam. Nam ista ipsa contemnit.*

CAP. XXXIX. *Prætorius & in Senatu sententiam dicebat, &c.*] Pighius, en ses Annales, sous l'an de Rome 634, citant ce passage, croit avec assez de vrai-semblance, que le mot *cæcus* y manque. Car sans cela il ne seroit pas extraordinaire qu'Aufidius eût fait tout ce que dit ici Cicéron. Il n'a pas oublié cette circonstance à l'égard d'Appius & de Drusus, ni peu après en parlant du Stoïcien Diodote. Pourquoi l'auroit-il omise à l'égard d'Aufidius? On pourroit donc lire: *Prætorius, cæcus, & in Senatu, &c.*

Et videbat in Literis] Je goûte assez les raisons qui ont fait croire à M. Bentley que ce *videbat* n'étoit pas de Cicéron, & qu'il falloit lire, *vivebat*. La même pensée étoit déjà venue à Vossius le père, *De Hist. Gr. IV*, 14. quoique sans y insister.

trop. A qui fait qu' *Aufidius* écrivoit l'Histoire Grecque & apparemment en Grec, peut-il être douteux qu'il ne fût Lettré?

Eretricum] Ce mot se trouve fort défiguré dans les Manuscrits. Dans l'un de ceux de Leyde on lit: *hereticum*. Dans l'autre: *medicum*. Et dans mon ancienne édition: *nec inscitum*. Ménage sur Diogène Laërce, I, 17, & M. Davies sur notre passage, ont fait voir que les sectateurs de cette secte ont été appelez indifféremment, *Eretrinoi*, & *Eretrianoï*.

Et sine varietate colorum, &c.] Je lirois volontiers avec M. Davies, *Ei sine, &c.*

Et cum alii saepe, &c.] M. Bentley & M. Davies ont corrigé: *Et cum hi saepe illâ infinitatem*, &c. mais c'est sans nécessité. L'opposition d'un savant aveugle, avec des ignorans qui ont de bons yeux, suffit pour ce que veut ici prouver Cicéron. C'est aussi l'avis de M. Wopkens, *LeEt, Tull. I, 21*. On trouve dans mon ancienne édition, ainsi que dans le Manuscrit du Roi & dans quelques autres: *ille in infinitatem omnem peregrinabatur*. C'est ainsi qu'il faut lire; à moins qu'on n'adopte la leçon d'un Manuscrit d'Angleterre, qui est aussi fort bonne, & qui porte: *ille infinitatem omnem peragrabat*.

Quæ species formæ; quæ pugna] Il n'y a pas à hésiter à suivre la correction de M. Davies, qui conformément à quelques Manuscrits, lit: *quæ species formaque pug-*
na. Ad

Ad delectationem] Cette préposition que supprime M. Davies, ne se trouve point en effet dans l'un des Manuscrits de Leyde. J'aime pourtant mieux cette phrase, telle qu'elle est dans toutes les éditions précédentes.

Aut, ni ita seres haberet, &c.] Il me paroît, comme à M. Davies, qu'il faut: *An, ni ita, &c.* Le Manuscrit qu'il cite, met la chose hors de doute. Mais peu après je lirois volontiers: *Et huic discendi, &c.*

Et quæ vellet] L'un des Manuscrits de Leyde a, *quid vellet*. Les deux autres qui me paroissent préférables, ont *quem*. C'est aussi l'avis de M. Bentley, qui voudroit encore changer *attingere*; mais sans nécessité, ce me semble.

CAP. XL. *Omnesque id nos, &c.*] La conjecture de M. Davies qui lit: *Illi in horum sermone surdi omnes. Quid? Nos in bis linguis, &c.* est ingénieuse. Cependant comme *id* ne se trouve pas dans quelques-uns de ses Manuscrits, non plus que dans l'un de ceux de Leyde, ni dans mon édition, il me semble que comme en le supprimant seulement la leçon ordinaire présente un bon sens, elle doit être préférée à toute autre. M. Wopkens, *Lect. Tull. I*, 21, fait de grands efforts pour conserver cet *id*. Mais la répétition de *surdi*, qui fuit, renverse toutes ses raisons; & ce que dit sur cela cet habile homme ne satisfait en aucune manière.

Grunnitum cum jugulatur sus] *Suis* est mieux, comme l'a observé M. Davies.

Etenim, qui secum loqui poterit] Comme cela ne suit point de ce qui précède, il me semble qu'il faut, *At enim, &c.*

Ut idem oculis] Ou plutôt: *ut idem & oculis & auribus, &c.* comme dans l'un des Manuscrits de Leyde. M. Davies l'a fait imprimer ainsi dans ses dernières éditions; mais sans citer aucun Manuscrit.

Qui primum, &c.] Le pronom relatif paroît ici peu convenable. Je sais que souvent dans les bons Auteurs, & même dans Cicéron, il se prend pour le démonstratif *ille*. M. Wopkens entre autres, *Lett. Tull. II, 13*, en rapporte beaucoup d'exemples; mais il me semble que ce n'est que dans des endroits où il s'agit de confirmer ou d'expliquer ce qui précède: ce qu'il n'est pas dans le cas de notre passage. Je crois donc qu'il seroit beaucoup mieux de le lire & de le ponctuer ainsi: *Congerantur in unum omnia, ut idem & oculis, & auribus captus sit. Prematur etiam doloribus acerrimis corporis. Hi primum per se ipsi plerumque conficiunt hominem. Sin fortè longinquitate producti, &c.*

Quoniam mors ibidem est] M. Bentley & M. Davies croient avec beaucoup de vrai-semblance, que ceci est une glose marginale, que les Copistes ont mal à propos fourrée dans le texte. Je me persuade.

suade pourtant que mors doit être conservé, & qu'on doit lire: *Portus enim praesto est mors, aeternum nihil sentienti receptaculum*. Il est vrai que S. Augustin paroît avoir lû *nihil sentiendi*. Car en parlant de ce passage de Cicéron, *Epist. 155. n. 3. edit. ult.* il emploie jusqu'à deux fois cette expression: *portus non sentiendi*. Mais, ou il est tombé sur un exemplaire peu correct de Cicéron, ou plutôt il a donné à son ordinaire un tour Africain à l'expression de l'Orateur Romain, qui me semble beaucoup meilleure & plus naturelle. *Nihil sentiendi receptaculum* est un vrai jargon.

Lyfimacho] Ce Lyfimaque n'étoit point Roi de Macédoine, comme l'a cru par une grande méprise Aldobrandin sur Diogène Laërce, II, 102. Car ce Prince régnoit environ un siècle après Ptolémée, fils de Lagus, Roi d'Egypte, sous lequel vivoit le Philosophe Théodore. Le Lyfimaque dont il s'agit ici, fût comme ce Ptolémée, l'un des successeurs d'Alexandre le Grand, & eut pour son partage le Royaume de Thrace. Pour ce qui est des Cantharides, on en faisoit une potion, qui étoit très-vénimeuse. C'est ce qui a fait dire à Ovide, en son Poëme contre Ibis, v. 310:

Cantharidum succos, dante parente, bibas.

Voyez aussi Plin, *Hist. XXIX, 4.*

P. 5.

Per-

Perse deprecanti] Ou. *Persi*, comme dans mon ancienne édition, dans l'un des Manuscrits de Leyde, & dans quelques autres, citez par M. Davies. Ce Roi est toujours appelé Persès, par Cicéron, comme ci-dessus, III, 22, & ailleurs.

CAP. XLI. *Lex, quæ in Græcorum conviviiis obtinetur*] C'est sans aucun fondement, que contre l'autorité de tous les Manuscrits, M. Davies a corrigé, *obtinere*. Cicéron a souvent employé ce verbe pour *retinere*, comme en ce passage: *Nos eam necessitudinem, quæ est nobis cum Publicanis, obtinere, & conservare patiantur*. C'est dans ses Lettres à son frère Quintus, I. *Epist.* 1, c. 12. Il emploie aussi *obtinere*, pour avoir lieu. *Sententiam, quam vis obtineri*, dit-il ci-dessus, I, 12. Je ne crois même pas qu'il se soit jamais servi d'*obtinere*, dans le sens que lui attribue M. Davies.

In violentiam] Deux des Manuscrits de Leyde, & mon ancienne édition ont *vinolentiam*. Mais c'est une faute.

Et tamen semper, &c.] Il faut *attamen*, comme M. Davies l'a proposé. Il a changé aussi peu après *putes* en *vides*, suivant quelques Manuscrits, auxquels sont conformes celui du Roi, deux de ceux de Leyde, & mon ancienne édition.

Corporis externa observant] Il n'y a pas de

de doute qu'il ne faille corriger : *corporis, & externa*, comme l'a très-bien observé M. Bentley. Cela est ainsi dans le Manuscrit du Roi, dans l'un de ceux de Leyde, & dans mon ancienne édition, comme dans la plupart des autres. Un autre Manuscrit de Leyde a ensuite *obscurant*. Cela confirme les éditions des deux Manuces, de Lambin, & autres, qui portent *obscurantur*, & qui ont été suivies avec raison par M. Bentley, & par M. Davies.

Causam esse desiderandi] M. Bentley s'est moqué avec raison de ceux qui ont préféré cette leçon aux Manuscrits qui portent, *dissidendi*, du nombre desquels est celui du Roi.

Hoc, cuicuiusmodi est, otio] Sur *cuicuiusmodi*, voyez ce que j'ai dit ci-dessus, III, 34. Du reste, pour plus grande clarté, ce passage me paroît devoir être ponctué en cette sorte : *Equidem me etiam conscripturum arbitror (ubi enim melius uti possumus hoc, cuicuiusmodi est, otio?) ad Brutumque nostrum, &c.*

Ad philosophas scriptiones] Pourquoi ne pas conserver *philosophicas*, qui se trouve non-seulement dans mon ancienne édition, & dans presque toutes les suivantes, mais encore dans le Manuscrit du Roi, dans deux de ceux de Leyde, & dans la plupart des autres? Un

exemple unique, tiré d'un Poëte tel que Pacuve, & la manière dont les Grecs ont quelquefois employé le mot φιλόσοφος, ne nous persuaderont pas que Cicéron se soit ainsi écarté de la façon de s'exprimer en sa langue.





DISSERTATION.

S U R

SARDANAPALE,
DERNIER ROI D'ASSYRIE,

*Et sur son Epitaphe rapportée
par Cicéron.*

QUOIQUE l'Antiquité nous ait conservé peu d'Histoires plus célèbres que celle de Sardanapale, il n'y en a point où il se trouve plus d'incertitudes, & de diversité de sentimens. On ne dispute pas seulement sur l'étymologie du nom de ce Roi, & sur le nombre des autres qui l'ont porté. On a encore de la peine de se fixer sur le temps où a vécu celui dont la chute entraîna la ruine du fameux Empire des Assyriens, sur ses bonnes, ou ses mauvaises qualitez; & enfin sur le sens, & sur la vérité même des différens monumens, qu'on dit avoir été érigés à son honneur. Cela m'a engagé à faire d'exactes recherches pour l'éclaircissement de ces faits, & de quelques autres qui y ont du rapport. Mais comme ils ne sont pas

en petit nombre, il m'a semblé qu'il étoit à propos de les partager en différentes sections. Cette méthode empêchera la confusion des matières, & apportera plus de clarté dans cette discussion.

§. I.

Du nombre des Rois qui ont porté le nom de Sardanapale.

Quoique par le nom de Sardanapale on entende communément ce Roi voluptueux, avec qui finit le célèbre Empire des Assyriens, il est constant néanmoins, que ce nom a été porté par plus d'un Prince.

Callisthène, (1) qui avoit suivi Alexandre en Perse, & qui avoit écrit l'histoire de ce Royaume, assuroit qu'il y avoit eu deux Sardanapales, Rois d'Assyrie; l'un vaillant & courageux; l'autre, mol & efféminé. Hellanicus de Lesbos, (2) qui plus anciennement avoit écrit l'histoire des Perses, avoit déjà dit la même chose. Ainsi l'on ne sauroit guère douter de ce fait.

Les

(1) Callisthène dans Suidas, au mot, Σαρδανάπαλος.

(2) Hellanicus, cité par l'ancien Scholiaste d'Aristophane, *in Aves*, v. 1022. Voyez aussi Hésychius, v. Σαρδανάπαλος.

Les Babyloniens comptoient aussi un Sardanapale au nombre de leurs Rois; & c'étoit le même que Nabopolasar, père de Nabuchodonosor. C'est un fait attesté par un passage de l'Historien Alexandre, surnommé *Polyhistor*, & cité par Syncelle (1).

Je ne sache pas qu'il soit fait mention d'aucun autre Prince de ce nom. Mais ce n'est pas à dire, que nul autre ne l'ait porté; sur-tout s'il est vrai, comme il y a grande apparence, que ce soit moins un nom, qu'un titre d'honneur, commun aux Rois de ce temps-là. C'est un point qui mérite bien un examen particulier.

§. I I.

Etymologie du nom de Sardanapale.

On pourroit croire que ce nom a une origine purement Grecque. Car, suivant Hélychius, Σαρδανάπαλις, vaut autant que γιλατοποιός. Et dans la même langue, Σαρδαναπαλις, signifie γιλοῖα. Car c'est ainsi qu'on doit lire, ce me semble & non ἀμοῖα, comme dans les imprimez. D'où il semble naturel de penser, que le nom de Sardanapale a été donné par dérision à ce Prince dissolu. C'étoit même l'opinion de Cicéron; puisqu'en parlant de lui au Livre III de sa République

(1) Syncelle, *Chronograph.* p. 210.

blique, (1) il a dit: *Sardanapalus ille vitis multò, quam nomine ipso deformior.*

Mais des gens versez dans les Langues Orientales ont crû avec plus de vraisemblance, que ce nom étoit un composé de quelques mots Assyriens, quoiqu'ils ne s'accordent pas sur la qualité, ni sur la signification de ces mots.

Scaliger (2) dit qu'en cette Langue *Sar-dan-Pal* signifie: *Princeps ille mirabilis*. Martinius (3) dérive ce nom de *Sardin-Pal*, qu'il explique: *Princeps judicii miri*. Le Père Hardouin (4) croit que c'est celui du Roi Assarhaddon, connu par l'Ecriture; duquel nom on a fait *Sardon*, à quoi les Grecs ont ajouté l'épithète, *ἀπαλός*, efféminé. D'autres Savans (5) ne diffèrent de cet avis, qu'en ce qu'à l'épithète Grecque ils en substituent une Assyrienne, & qu'ils sont persuadés que ce nom est le même que celui d'*Afordan*, donné par les Juifs au Roi Assarhaddon, en y joignant seulement l'épithète de *Bal*,

(1) Cicéron, cité par l'ancien Scholiaste de Juvenal, *Satyr. X*, 362.

(2) Scaliger, *in Hieron. Chron. ad ann. 1178.*

(3) Martinius, *Lexic. verb. Sardanapalus.*

(4) Le P. Hardouin, *Chronol. Vet. Testam. ad ann. ante Chr. 675.*

(5) Conringius, *Adversar. Chronol. cap. 3, p. 149.* Schroeer, *Imper. Babylonis & Nini, sect. 4, §. I, p. 211.*

Bal, pour *Baal*, qui se prononçoit quelquefois comme *Pal*, ou *Phal*.

Ce dernier sentiment me paroît le plus vrai-semblable de tous. On fait que *Sar*, dans la langue Hébraïque, qui étoit à peu près la même que l'Assyrienne, signifie *Seigneur*, & *Roi*. On en trouve même la preuve dans le Géographe Etienne de Byzance. Car il dit (1) qu'un certain Fleuve de Cilicie, que les Grecs appeloient, *Κοίλαρος*, étoit nommé *Sar* par les Syriens. Sur quoi j'observerai en passant, qu'ils s'est vrai-semblablement trompé, quand il a dit au même endroit, que la ville nommée *Adana*, avoit été bâtie par deux guerriers, dont l'un avoit nom, *Ἀδαν*, & l'autre *Σάρ*. Car il est plus probable, que d'un seul nom, il en a fait deux, & que le fondateur de cette Ville n'étoit autre qu'un Roi d'Assyrie, nommé *Sar-adan*, ou *Sardan*; mais moins ancien néanmoins, que celui qui fit bâtir la ville de Tarse; s'il est vrai, comme l'ajoute ce Géographe, que ces deux prétendus guerriers n'aient pu réussir dans la conquête de cette place.

Quoi qu'il en soit, il est certain que ce mot, *Sar*, se trouve dans plusieurs noms des Rois & Princes d'Assyrie, & de Babylone, comme Teglath-pal-assar, Salman-assar, Assar-haddon, Sar-assar, Nabo-pol-assar, Nabu-cadne-sar, &c.
Et

(1) Etienne de Byzance, v. *Ἀδανα*.

Et cela prouve de plus en plus, que ces noms étoient plutôt des assemblages d'épithètes, que de véritables noms propres; quoique peut-être le nom propre s'y trouvât mêlé.

A l'égard du mot *Bal*, on fait qu'il entroit dans la composition des noms de plusieurs Princes d'Assyrie, & de Phénicie, tels que Baladan, Baltasar, Belus, Belesis, & divers autres. Ce qui ne doit pas surprendre ceux qui savent que (1) ces Princes se paroient volontiers du nom de leurs Divinités. Or de *Bal* on faisoit souvent *Pal*, ou *Phal*, qui par cette raison se trouve dans le nom du Roi Teglat-phal-assar, comme dans celui de Sar-dan-pal, suivant la remarque de Scaliger (2). De là même est peut-être encore dérivé (3) le mot *Phul*, qui est le nom d'un autre Roi d'Assyrie, dont il sera parlé dans la suite.

Cela se confirme par une autre vérité, qui n'est pas moins constante. C'est que les Princes Orientaux, qui leur ont succédé, ont conservé le même goût pour les titres fastueux. On en peut juger par ceux de *Roi des Rois*, de *Géant des Géants*, &

(1) Voyez Selden, *De Diis Syris*, Synagm. I. cap. 1, § 12. Schroëer, *Imper. Babylonis, & Nini*, p. 180.

(2) Scaliger, *loc. supr. cit.*

(3) C'est le sentiment d'Artopæus, *De summis Imper. Dissert.* 2, §. 2, p. 3.

& autres semblables, que se donnoient les Rois de Perse, qui sont venus dans la suite, & qu'on trouve dans les Historiens (1); pour ne pas parler des titres que se donnent encore aujourd'hui les Rois de l'Orient. Il ne faut donc pas être étonné, si ceux d'Assyrie, dont la puissance étoit si formidable, & si vaste, ont eu le même entêtement.

§. III.

Que la multiplicité des noms des Rois d'Assyrie, & de Babylone, a jetté beaucoup de confusion dans leur Histoire.

Ce qui vient d'être dit de la manière dont se formoient les noms des Rois de l'Orient, & qui avoit déjà été observé par les Grecs (2), fait juger que chacun de ces Princes ne pouvoit manquer d'en avoir plusieurs différens. Car d'un côté la flatterie de leurs sujets, & l'envie qu'ils avoient de leur plaire, leur faisoient imaginer les titres les plus superbes. Et de l'autre la longueur & la rudesse de ces noms, qui en rendoient la prononciation incommode, faisoient qu'on les

estro-

(1) Ammian Marcell. *Hist.* XIX, 2. Ménandre Protecteur, *In Excerpt.* p. 137. *Ed.* 1648.

(2) Strabon, *Lib.* 16, p. 785.

estropioit en les abrégant, ou qu'on les altéroit considérablement, en les faisant passer d'une langue dans une autre.

Le seul Cyaxare, Roi des Mèdes, & vainqueur de Sardanapale, en fournit une bonne preuve. Car il est appelé *Afsuérus* dans le livre de Tobie (1); *Astyage* par Alexandre Polyhistor dans Syncelle (2); *Arbace* par Diodore (3) de Sicile, & par quelques autres; *Arbactus*, par Justin (4); *Pharnace* par Velleïus (5); *Paterculus*; & *Persès* par Suidas (6).

Je pourrois en citer encore divers autres exemples. Mais pour ne pas m'écarter trop de mon sujet, je me contenterai de celui du Roi *Affar-haddon*. Car, si l'on en croit le savant P. de Tournemine (7), non-seulement c'étoit le *Ninus* de Diodore de Sicile, & l'*Affaradin* de Ptolemée, mais encore le *Nabuchodonosor* de l'Histoire de Judith, & l'*Anacyndaxaxe*, ou selon d'autres (8) *Anabaxa-*

(1) Tobie, *Cap. ult. v. 14, & 15, Edit. Gr.*

(2) Syncelle, *Chronogr. p. 210.*

(3) Diodore, *Biblioth. Lib. 2.*

(4) Justin, *Hist. I, 3.*

(5) Velleïus Paterc. I, 6.

(6) Suidas, v. *Σαρδανάπαλος*.

(7) Le P. de Tournemine, *Tab. Chronol. Sacr. p. 449, & seq* à la fin de la dernière édition de Ménochius sur l'Ecriture-Sainte.

(8) Voyez Athénée, *XII, 7, p. 528.*

baxare, qui fut père de Sardanapale.

Il a montré de plus au même endroit, que c'étoit le Sargon d'Isaye, comme encore l'Afordan, & l'Asenaphar d'Esdras. Exemples qui ne laissent aucun lieu de douter, que les Peuples n'énonçassent ainsi en abrégé les noms de ces Princes, de leur vivant même. Or il étoit impossible que cela ne causât beaucoup d'embarras dans leur histoire, comme il est arrivé en effet en plusieurs occasions, & sur-tout à l'égard des Princes dont je vais parler.

§. IV.

Du temps où a vécu Sardanapale I.

Puisque les Historiens, qui ont été cités au §. I. ne font mention que de deux Rois d'Assyrie du nom de Sardanapale, il faut tâcher d'abord de découvrir en quel temps a vécu le premier.

Si l'on en croit un des plus habiles membres (1) de l'Académie des Inscriptions, qui nous a donné un Essai sur l'Histoire & la Chronologie des Assyriens de Ninive, le premier Sardanapale étoit contemporain d'Achab, Roi de Samarie. Car ce Savant prétend, que la prise de Ninive par Arbace, & Bélésis;
&

(1) M. Fréret, *Mem. de l'Acad. des Inscriptions*.
Edit. in 12. Tom. 7, p. 627.

& la mort de Sardanapale, arrivèrent l'an 916 avant Jésus-Christ, qui est le 3798 de la Période Julienne. En quoi il la suppose plus ancienne de 253 ans, que ne l'a fait même le P. Pezron (1).

Mais cette supposition roule, à mon avis, sur un fondement ruineux ; je veux dire sur la Chronologie de Ctésias, suivie par Eusébe, par Syncelle, & par quelques autres ; mais abandonnée depuis plus d'un siècle par les Chronologistes les plus éclairés (2), comme faisant l'Empire des Assyriens beaucoup plus ancien qu'il ne l'étoit en effet. Car quelques efforts qu'ait fait cet illustre Académicien pour la défendre, je ne vois pas qu'il ait suffisamment répondu aux raisons que d'autres ont employées, pour montrer qu'il n'est pas possible de l'ac-

cor-

(1) Dom Pezron, *l'Antiq. des Temps vétéb. chap. 12, p. 138.*

(2) Voyez entre autres Conringius, *Advers. Chronol. cap. 1, & seq.* Le P. Hardouin, *Oper. Select. p. 525.* Le P. de Montfaucon, *Hist. de Judith, p. 120, & suiv.* Le P. Tournemine, *Eclairciss. mis au devant de l'Hist. des Juifs de Prideaux, édit. de Paris, p. LV.* Marsham, *Canon. Chronic. pag. 528, édit. Lips.* Le P. Nic. Abram, *in Pharo Vet. Test. p. 147, & seq.* Schroeer, *Imper. Babylonis & Nini, p. 127, & seq.* Le P. le Quien, *l'Antiquit. des Temps détruite, pag. 309, & suiv.*

corder avec l'Ecriture-Sainte, ni avec Hérodote, qui est après elle le guide le plus sûr, pour l'histoire de ces temps reculez.

Or Hérodote assure (1) que l'Empire d'Assyrie ne dura que 520 ans, & qu'il fut détruit par les Mèdes sous Cyaxare; ce qui ne pût arriver avant l'an 4108 de la Période Julienne. D'où il suit que cet Empire ne faisoit guère que commencer l'an 3798; loin qu'il ait été alors renversé par Arbace, après une durée de plusieurs siècles, comme le prétend M. Fréret. Si quelques autres anciens Historiens se sont jettés dans des calculs différens, c'est qu'étant destituez du secours des Anna-listes des Juifs, ils ont crû pouvoir suivre la route qu'il leur avoit été tracée par Ctésias, & se sont égarez avec lui.

Une chose qui auroit dû ouvrir sur cela les yeux à tous ceux qui ont préféré la Chronologie de Ctésias, c'est que les principales circonstances de la prise de Ninive par Arbace & Bélésis, sont les mêmes que celles de la prise de la même Ville sous Nabuchodonosor & Cyaxare, dont la vérité est assurée par le témoignage du Livre de Tobie (2). Or il n'est guère vraisemblable qu'un pareil événement arrive deux fois de la même manière. Je ne trouve d'ailleurs dans aucun Historien, qu'il y ait

(1) Hérodote, *Hist.* I, 95, & 106.

(2) Tobie, *cap. ult. v. ult. edit. Gr.*

ait eu deux Sardanapales déthrônés. Ainsi le plus sûr est de n'attribuer ce malheur qu'à un seul, & de s'en tenir au rapport d'Hérodote qui s'accorde si bien avec les Livres sacrez.

Un autre Auteur moderne (1) croit que le premier Sardanapale pouvoit bien être le Roi *Phul*, qui est aussi le premier des Rois d'Assyrie, dont parle l'Ecriture. Il est persuadé que son nom étoit *Sardan-Phul*, c'est-à-dire, *Princeps iste Phul*; & comme il paroît avoir été belliqueux, il reconnoît en lui le caractère que lui donne Callisthène (2), & soupçonne que c'est pour lui qu'a été fait le Monument d'Anchiale, dont il sera parlé dans la suite.

Mais une aussi légère conformité de nom & d'actions ne me paroît pas une raison assez forte pour croire que ce Prince soit celui dont a parlé Callisthène; d'autant plus que je ne vois pas qu'il ait fait aucune expédition assez mémorable, pour le regarder comme un Prince fort belliqueux.

Il me paroît donc plus vrai-semblable que le premier Sardanapale a été Assarhaddon. Car 1°. ces noms sont très-conformes, sur-tout si l'on prononce ce dernier, comme le faisoient quelquefois les Juifs,

(1) Jo. Christoph. Artopæus, *De summis Imper. Diatrib.* 2. §. 2. p. 3.

(2) Callisthène, *loco cit. supr.* §. 1.

Juifs, qui disoient *Asordan*. Conformité, qui a tellement frappé la plupart des Savans (1), qu'ils ont pris ce Roi pour le dernier Sardanapale. 2°. Il n'y a guère eu de Roi plus belliqueux que lui. Les Juifs n'en (2) firent que trop la triste expérience, ainsi que beaucoup d'autres peuples de l'Asie (3). Mais quoique ces raisons me paroissent fortes, comme ce ne sont que des conjectures, qui peuvent être fautives, je n'y suis point tellement attaché, que je ne change de sentiment sans peine, si on en propose un meilleur.

§. V.

*De Sardanapale II, dernier Roi
d'Assyrie.*

Il ne faut point être étonné s'il régne une si grande incertitude dans l'Histoire dont je viens de parler. Les Livres saints ne nomment aucun Roi d'Assyrie avant Phul, contemporain de Manahem, Roi d'Israël, qui vivoit l'an 3943, & ils ne di-

(1) Génébrard, *Chronol.* p. 70. Contringius, *Advers. Chronol.* cap. 3. Le P. Hardouin, *Oper. select.* p. 546. M. Fréret, *loc. supr. cit.* p. 602, 634. Newton, *Chronol.* p. 304. *edit. de 1728.*

(2) Voyez Prideaux, *Hist. des Juifs* sur l'an 677, avant J. C. & les suiv.

(3) Voyez Marsham, *Canon. Chronic.* p. 514. *edit. Lipsiens.*

disent que peu de choses de ses Successeurs.

Nous avons malheureusement perdu l'Histoire des Assyriens qu'Hérodote avoit composée, & qui nous auroit pleinement éclaircis sur la Chronologie de cet Empire, autant qu'on en peut juger par ce qu'on en trouve dans ce qui nous reste de lui.

Ctésias son émule, qui avoit donné une Histoire fort étendue de l'Empire d'Assyrie, étoit plutôt un faiseur de Romans qu'un Historien. Une preuve manifeste du peu de soin qu'il avoit pris de s'instruire de ce qui s'étoit passé sous les anciens Rois de Ninive, c'est que dans le grand nombre de ceux qui ont régné depuis Ninyas jusqu'au dernier Sardanapale, il n'y a eu, si on l'en croit, que le seul Teutamus, qui ait fait quelque action mémorable, comme il paroît par ce qu'en rapportent Diodore (1) de Sicile, & Justin, (2) qui ont jugé à propos de le suivre plutôt qu'Hérodote. Cependant l'Ecriture Sainte nous a fourni plusieurs preuves du contraire; quand ce ne seroit que la grande expédition de Sennachérib, qu'Hérodote (3) n'a pas oubliée, & qu'un Historien tant soit peu exact n'auroit pas dû passer sous silence. Je laisse

(1) Diodore de Sicile, *Biblioth. Lib. 2.*

(2) Justin, *Hist. I, 2.*

(3) Hérodote, *II, 141.*

à part les autres justes reproches qu'on a faits à Ctésias, pour en venir au dernier Sardanapale, sur qui nous sommes forcés de nous en rapporter à lui, faute de mieux; bien entendu que nous ne l'en croirons qu'à bonnes enseignes.

On ne sauroit douter que ce Prince n'ait existé, & qu'il n'ait porté le nom de Sardanapale, de l'aveu même d'Hérodote; puisqu'il en dit un petit mot en passant, (1) en parlant de ses grands trésors.

L'une des Inscriptions dont il sera parlé dans la suite (2), le fait fils d'Anacyn-daraxe, que le P. de Tournemine (3) croit avec beaucoup de vrai-semblance être l'Assar-haddon de l'Ecriture. Je soupçonne volontiers aussi comme lui, & comme quelques autres (4), que Sardanapale pourroit bien être le second fils de ce même Roi, qui est appelé *Chiniladan*, dans le Canon Chronologique attribué à Ptolémée. On lui a encore donné le nom de *Sarac*, si l'on en croit Alexandre (5) Polyhistor; & celui de *Thonos Concoleros*, suivant Eusèbe (6), & Syncelle (7); & même

(1) Le même, II, 150.

(2) §. IX.

(3) Le P. de Tournemine, *Dissert. ci-dessus citées*, p. 452.

(4) Usserius, *Annal. ad ann. Mund.* 3378.

(5) Dans Syncelle, *Chronogr.* p. 210.

(6) S. Jérôme, *Chronic. ad an.* 1177.

(7) Syncelle, *Chronogr.* p. 165.

même de plus celui de *Ninus*, comme je le ferai voir au §. X. Sans compter ceux de *Zab*, & de *Bazab*, que les anciens Persans, dit-on (1), lui ont donnez. Ce qui pourroit étonner, si je n'avois déjà montré au §. III. que tous ces différens noms, à les supposer véritables, ne sont point du tout incompatibles.

Pour ce qui est des circonstances de sa vie, nous n'en savons que ce qu'il a plu à Diodore de Sicile (2) de nous en apprendre, sur la foi de Ctésias, qui m'est assez suspecte. Quoi qu'il en soit, il dit que ce Prince se livra à la mollesse & au plaisir plus qu'aucun de ses prédécesseurs. Il nous le dépeint comme passant sa vie avec ses femmes & ses eunuques, & n'ayant rien de mâle que le sexe. Cela le rendit si méprisable aux Grands de sa Cour, que deux d'entre eux, l'un chef des Médes, nommé Arbace, l'autre appelé Bélésis, & l'un des principaux de Babylone, entreprirent de le déthrôner. Ils soulevèrent donc leurs Compatriotes, & avec l'aide du Roi des Arabes, ils formèrent une grande armée, avec laquelle ils marchèrent contre Ninive. Sardanapale rassembla de son côté tout ce qu'il put recouvrer de troupes, & gagna jusqu'à trois batailles sur les rebelles. Mais
dans

(1) Voyez Schikard. dans Rupert, *in Vel-leum Patere*. I, 6.

(2) Diodore de Sicile, *Biblioth. Lib. 2.*

dans le temps que son armée se livroit à la joie que lui caufoient ces prospérités, les rebelles ayant appris qu'on y négligeoit les précautions qu'on doit prendre, quand l'ennemi n'est pas loin, surprirent le Roi dans son camp, & mirent ses troupes tellement en déroute, qu'il fut obligé de se jeter dans Ninive, pour la défendre, & de laisser à Salaméne son beau-frère le commandement du reste de son armée. Ensuite ce dernier ayant été deux fois battu par les rebelles, & même tué dans un dernier combat, Arbace & Bélésis mirent le siège devant Ninive. Mais le Roi qui avoit bien pourvû la Ville de toutes choses, s'y défendit vaillamment pendant deux ans; en sorte que les assiégeans auroient peut-être abandonné leur entreprise, si la troisième année l'Euphrate débordé n'eût abattu un endroit considérable des murs de Ninive. Alors Sardanapale se voyant perdu, & craignant de tomber entre les mains de ses ennemis, fit élever en son Palais un grand bucher, où il se brûla avec ses femmes, ses eunuques & ses trésors. Après quoi Arbace & Bélésis se rendirent maîtres de Ninive sans aucun obstacle. Je ne fais si on doit trop compter sur cette narration. Du moins n'est-elle pas exacte sur le fait du débordement de l'Euphrate. Car Ninive n'étoit point située sur cette rivière, mais sur le Tigre. D'ailleurs d'autres Historiens, comme Clitarque en son Histoire

d'Alexandre (1), ont assuré que Sardanapale étoit mort de vieillesse; quoique d'ailleurs ils soient convenus qu'il fut dépouillé de ses Etats. Et le Scholiaste d'Aristophane (2) dit que le feu ayant pris à son Palais, il périt dans cet embrasement. Quoi qu'il en soit, c'est un fait convenu entre tous les autres Historiens, que l'Empire des Assyriens finit avec lui, & passa entre les mains des Médes.

A l'égard de ses mœurs efféminées, on s'accorde assez sur ce point; quoique peut-être Ctésias & ses Copistes aient un peu outré les choses à cet égard. C'est ce qu'a soutenu il y a quelques années un habile Allemand, en son Apologie (3) de Sardanapale, où il a fait voir par le récit même de Diodore, que ce Prince donna de bonnes preuves de son courage, tant dans la guerre que lui suscitèrent ses Sujets révoltez, que dans la manière dont il se donna la mort. On peut ajouter à cela ce qu'a dit Jean Tzetzes (4), appa-

rem-

(1) Clitarque, cité par Athénée, *XII*, 7. p. 530.

(2) Le Schol. d'Aristophane, *en Aves*; v. 1022. Voyez aussi les Proverbes Grecs recueillis par le P. André Schot, p. 312.

(3) Cette Apologie est imprimée, *inter Observat. select. Hallens. Tom. 10. p. 398.* Voyez aussi le P. Abram, *In Phar. Vet. Testam. p. 148, 149.*

(4) Tzetzes, *Historiar. Chiliad. 3. v. 426.*

remment sur le témoignage de quelque Auteur ancien, que Sardanapale avoit entrepris diverses guerres, dont à la vérité il avoit laissé la conduite à ses Eunuques; mais qui cependant servent à montrer qu'il n'étoit pas tellement enivré de ses plaisirs, qu'il ne songeât aussi aux affaires de son Etat. On sait que la plupart des anciens Rois d'Orient, semblables à presque tous ceux d'aujourd'hui, se contentoient de se rendre formidables à leurs voisins par leurs nombreuses armées, & de faire des conquêtes par leurs Généraux, pendant qu'ils jouissoient tranquillement des plaisirs de leurs Serrails. Mais le malheur de celui-ci, joint à l'intérêt que les usurpateurs de son trône ont eu de le décrier, ont fait donner une mauvaise interprétation à toutes ses actions; à quoi peut-être n'ont pas peu contribué les deux Inscriptions célèbres dont il est temps enfin de parler.

§. VI.

Sur l'Inscription du Tombeau de Sardanapale à Ninive.

Athénée rapporte (1), d'après le Géographe Amyntas, que sur un ancien Monument voisin de la ville de Ninive, où étoient les cendres de Sardanapale, on lisoit

(1) Athénée, XII, 7. p. 529.

lisoit une Inscription en caractères Assyriens, qui fut ainsi traduite en Langue Grecque:

ἜΓΩ ΔΕ ἘΒΑΣΙΛΕΥΣΑ, ΚΑΙ ἈΧΡΙ
ἘΨΩΝ ΤΟΥ ἩΛΙΟΥ ΦΩΣ, ἘΠΙΟΝ, Ἐ-
ΦΑΓΟΝ, ἩΦΡΟΔΙΣΙΑΣΑ, Εἰδὼς τὸν
ΤΕΧΡΟΝΟΝ ὄντα ΒΡΑΧΥΝ, ὃν ΖΩ-
ΣΙΝ ὅι ἄνθρωποι, καὶ τοῦτον ΠΟΛ-
ΛΑΣ ἔχοντα ΜΕΤΑΒΟΛΑΣ ΚΑΙ ΚΑ-
ΚΟΠΑΘΕΙΑΣ, ΚΑΙ ὃν ἄν ΚΑΤΑ-
ΛΪΠΩ ἈΓΑΘΩΝ, ἄλλοι ἔεοϋσι
τὰς ἈΠΟΛΑΨΕΙΣ, ΔΙΟ' ΚΑ' ΓΩ' Ἡ-
ΜΕΡΑΝ ὅυδεμίαν ΠΑΡΕΔΙΠΟΝ ΤΟΥ-
ΤΟ ΠΟΙΩΝ.

C'est-à-dire, suivant la version de l'Interprète d'Athénée:

EGO REGNAVI, ET QUANDIV LUCEM SO-
LIS SUM INTUITVS,
BIBI, COMEDI, VENEREM EXERCVI, QVIA
SCIREM
BREVE TEMPVS ESSE QVO VIVVNT MOR-
TALES,
IDQVE MVLTIS PERMVLTATIONIBVS AT-
QVE MOLESTIIS INQVIETVM,
AC QVORVM BONORVM QVÆ SUM RELIC-
TVRVS FRVCTVM
ET DELICIAS ALIOS PERCEPTVROS: ITA-
QVE NVLLO CESSAVI DIE QVIN ID
AGEREM.

A la vérité cette Epitaphe ne portoit pas le nom de Sardanapale. Mais la tradition constante étoit qu'elle avoit été faite pour lui; & je ne vois pas de raison suffisante pour en douter.

M.

M. Fréret, (1) suivant ses idées sur la longue durée du Royaume d'Assyrie, a soutenu que cette Épitaphe avoit été faite pour un Sardanapale plus ancien que le nôtre. Mais je crois avoir suffisamment prouvé ci-dessus, que son sentiment à cet égard n'étoit appuyé sur aucun fondement solide. Il me reste à répondre à une raison nouvelle, dont il a prétendu le fortifier à l'occasion de ce monument.

Amyntas, cité par Athénée, assure qu'il fut détruit par Cyrus, quand il fit le siège de Ninive. Or, comme l'Histoire ne dit point que ce Roi ait jamais assiégé cette Ville, & que M. Fréret croit d'ailleurs, qu'elle fut entièrement détruite par Cyaxare, il s'est persuadé qu'il falloit lire dans Athénée, *Κυάξαρος*, au lieu de *Κύρος*. D'où il a conclu, que puisque ce monument existoit du temps de Cyaxare, & par conséquent du dernier Sardanapale, il falloit qu'il eût été fait pour un Prince plus ancien.

Mais ce raisonnement roule sur deux suppositions, que j'aurois peine à lui passer. 1°. Que Ninive fut entièrement détruite à la mort du dernier Sardanapale. J'en montrerai ci-après la fausseté. 2°. Que Cyrus n'a jamais assiégé Ninive. Ce qu'il me paroît dangereux d'affirmer.

II

(1) M. Fréret, *Dissertation ci-dessus citée*, p. 595.

Il est vrai que l'Histoire n'en dit rien. Mais avec quelle rapidité ne passe-t-elle pas sur les circonstances de la destruction de l'Empire des Babyloniens par ce Prince? Elle (1) se contente de nous raconter la prise de Babylone, & laisse en arrière toutes les autres conquêtes qui dûrent précéder celle-là. D'ailleurs, qui fait si le Cyrus dont a parlé Amyntas, n'est pas un autre Roi des Médes, postérieur à Cyaxare? Car sûrement ils prirent encore une seconde fois Ninive sous un de ses successeurs, comme je le ferai voir dans la suite. Il est vrai que nous n'en connoissons aucun sous le nom de Cyrus. Mais comme ces Rois portoient plusieurs noms différens, il n'est pas impossible que l'un d'eux n'ait encore eu celui de Cyrus, outre les autres, sous lesquels nous les connoissons. On en trouvera même la preuve au §. X. ci-après.

Revenant à l'Építaphe de Sardanapale, il n'est pas bien aisé de décider si c'est lui qui la fit faire de son vivant, ou si elle ne le fut qu'après sa mort. Il me paroît cependant plus vrai-semblable qu'elle fut posée par ses ordres; & voici sur quoi je me fonde.

1°. Nous avons le témoignage exprès de Diodore (2) de Sicile, qui dit qu'il se l'étoit composée lui-même. 2°. Les
su-

(1) Hérodote, I, 188. & seq.

(2) Diodore, *Biblioth. Lib. 2.*

sujets rebelles qui causèrent sa fin malheureuse, étoient trop animez contre sa mémoire, pour lui faire ériger un monument. 3°. S'ils l'avoient fait, ils y auroient parlé sans doute de sa mort tragique. Il me paroît mal-aisé de détruire ces conjectures.

Il est vrai que nous sommes choquez avec raison de la morale de cette Epitaphe. Mais nous n'en devons pas juger par notre façon de penser. Il faut nous mettre un moment à la place de ces peuples Orientaux, qui sacrifioient tout alors, comme ils le font encore aujourd'hui, aux plaisirs des sens, & qui en faisoient gloire. Si l'on en croit le même Diodore (1), Ninyas, fils de Ninus, & de Sémiramis, disoit que la vraie félicité des Rois étoit d'être affranchi de tous soins, & de tous déplaisirs, & de pouvoir se livrer sans reserve aux charmes de la volupté. Athénée (2) en dit autant de Ninus lui-même, & nous raconte qu'il se fit pareillement une Epitaphe, dont j'aurai dans la suite occasion de parler, & qui n'étoit pas moins licentieuse que celle de Sardanapale. On prétend (3) aussi, que sur le tombeau du célèbre Darius, fils d'Hystaspe, & Roi de

(1) Le même, *ibid.*

(2) Athénée, *XII*, 7, p. 530.

(3) Eustathe, *in Homeri Odyss.* *Σ. p.* 1834, *edit. Rom.*

de Perse, on avoit gravé cette Inscription: Ἡδυνάμην κὶ οἶνον πίνεον πολὺν, κὶ αὐτὸν φέρειν καλῶς. J'avois le don de boire beaucoup de vin, & de le bien porter. Croira-t-on qu'on fût plus réservé sur cet article à la Cour de Sardanapale?

§. VII.

De l'imitation de cette Epitaphe par le Poëte Chærule.

Athénée (1) nous apprend que l'Epitaphe dont je viens de parler, fut traduite, ou plutôt paraphrasée par le Poëte Chærule. Strabon (2) atteste la même chose dans un passage, que Casaubon a trouvé très-corrompu, & où il a bien senti qu'il manquoit quelque chose avant les vers de Chærule. Mais je m'étonne qu'il ne se soit pas apperçu, que ce qui y manque se trouve immédiatement après ces vers; & qu'en corrigeant cette transposition, il faut lire après, ΑΠΟΚΡΟΤΗΜΑΤΟΣ, ce qui suit: Μέννηται δὲ Χοιρῆλ' ὁ τέτις (c'est-à-dire, Σαρδαναπάλης) κὶ δὴ κὶ περιφύεται τὰ ἔπη ταυτί. Cette légère correction rend à ce passage toute la clarté qui lui manquoit.

Les vers de Chærule sont rapportez par beau-

(1) Athénée, *loco cit.* p. 529.

(2) Strabon, *Lib. 14. pag. 672. édit. de 1620.*

beaucoup d'Auteurs (1). Les voici, comme ils se trouvent dans Athénée.

Εὖ εἰδὼς ὅτι θνητὸς ἔφυς, γόν θυμὸν ἄεξε,
 Τερπόμενθ' ἀλίηται. Θανόντι σοι ἄτις ὄησις,
 Καὶ γὰρ ἐγὼ ἀποδὸς εἰμι, Νίνε μεγάλης βασι-
 λεύσας,
 Κεῖν' ἔχω, ὅσ' ἔφαγον, ἐϊφύβρισα, καὶ σὺν Ἑρωτῇ
 Τέρπν' ἔπαθον. τὰ δὲ πολλὰ καὶ ὄλβια πάντα
 λείλυται.
 Ἥδ' ἐ σοφὴ βιότοιο καὶ χαίρεισις. Οὐδ' ἐ ποτ' αὐτῆς
 Λίσσομαι. Ἐκθήσθω δ' ὁ θείων τ' ἀπείροισι
 χρυσόν.

C'est-à-dire, suivant la traduction du fa-
 vant Camérarius (2).

*Esse scias cum te mortalem, dulcibus auge
 Delectans animum. Morientem nulla se-
 quentur
 Gaudia. Namque Ego, Rex Nini maxi-
 mus olim,
 Nunc cinis, hæc habeo, quæ edi, petulanf-
 que libido
 Suavia quæ carpsit. Facet alti copiaregni.
 Hoc sapiens igitur præceptum mente tenebo
 Semper ego memori. Quisquis volet, ille
 parato
 Divitias, studio æterni gliscente laboris.*
 Com-

(1) Strabon, *dict. loc.* Athénée, *VII*, 3.
 p. 336. L'Anthologie, *Lib. 3. cap. 7.* Le
 Scholiaste d'Aristophane, *In Aves*, v. 1012.
 Tzetzes, *Chil. III*, 454, & plusieurs autres.

(2) Joach. Camerarius, *Comment. in Ci-
 cer. Tuscul. V*, 35.

Comme ces vers sont citez par d'autres avec des différences considérables, & que d'ailleurs il y a plus d'une chose qui mérite explication, il me paroît à propos de les examiner ici en détail.

Εὖ εἰδώς] On lit, Εὖ διδαώς, dans d'autres Auteurs. Cette expression, comme plus poétique, paroît venir de Chœrile.

τὸν θυμὸν] Quelques-uns ont lû, ὃν θυμὸν, & d'autres, σὸν. Je serois de l'avis de Casaubon sur Athénée, *VIII*, 3. qui a préféré le dernier.

ἄξει] Camérarius a rendu ce mot, par *Auge*, qui ne fait ici aucun sens raisonnable. Les anciens Interprètes d'Homère, suivis par Casaubon, au lieu cité, l'expliquent par *Genio indulge*. Mais cette signification du verbe ἄζειν, n'est soutenue d'aucun exemple que je connoisse, & a trop peu de rapport avec la signification ordinaire. Je m'étonne que les Grammairiens lui aient été chercher un sens si détourné, tandis qu'il suffisoit de lui conserver celui dans lequel il est souvent employé, savoir du verbe ἔχειν, entre autres en ce passage d'Apollonius de Rhodes (1): Σιφροδάμοι θυμὸν αἰέζον. Je crois donc que θυμὸν αἰέζον, est ici la même chose que θυμὸν ἔχειν, c'est-à-dire, *reprimer ses passions*. De ces deux mots les Grecs ont for-

(1) Apollonius, dans Athénée, *VII*, 7. p. 283.

formé leur *ἐχέθιμ*, qui marque un homme tranquille & modéré, lequel écarte de son esprit toutes les choses qui peuvent lui donner du souci & de l'inquiétude. Si Chœrile s'en étoit tenu là, il ne seroit pas repréhensible, puisque le Sage (1) a dit: *Melior est, qui dominabitur animo suo, expugnatore urbium*. Mais par les leçons qui suivent, le Poète a fait comme le fou de l'Evangile (2), qui se disoit à lui-même: *Requiesce, comede, bibe, epulare*.

Οὐτὶς ὄννησι] Tzetzes (3) paroît avoir lû: ὄννησι. Mais il ne faut rien changer. La parodie de Chrysispe, dont il sera parlé ci-après, prouve qu'il avoit lû, ὄννησι. Cela signifioit, ce que nous disons communément, *qu'il n'y a point de remède à la mort*, & que la suprême puissance ne sauroit en garantir. C'est la pensée de l'ancienne Inscription de Narbonne (4).

*Orbem sub legem si habeas, dum vivis,
ad Orcum quid valet?*

Les voluptueux se servoient de ce prétexte, pour persuader que la principale affaire de l'homme étoit de se réjouir. *Πῖνε, καὶ παῖζε. Θνήσκεις ὁ βίος. Bibe, lude. Vita mor-*

(1) Salomon, *Proverb. XVI*, 32.

(2) Saint Luc, *Evang. XII*, 19.

(3) Tzetzes, *Chil. III*, 454.

(4) Inscription citée par Boxhornius, *Quæst. Rom. cap. 10*.

mortalis est, disoit un Poëte (1). Les Anciens sont pleins de pareils traits.

Βασιλεύσας] Cela est mieux que Βασιλεύων, qui se trouve dans d'autres citations.

Καὶν' ἔχω] On trouve, τόσ' ἔχω, non-seulement dans l'Anthologie, mais encore dans les citations de Dion (2) Chrysostome, de Théodoret (3), & de Suidas (4). Mais je préférerois, ταῦτ' ἔχω, non-seulement parce que cette leçon se trouve dans la plupart des Anciens, qui ont cité ce vers; mais encore parce qu'elle a été suivie dans les Parodies qui en ont été faites, & dont je parlerai dans la suite. La traduction de Cicéron (5) porte: *Hæc habeo*, &c.

*Εφύρεισα] Ce mot a ici le même sens que le simple ὕβριστα, qui signifioit quelquefois, *Stupris operam dedi*.

Καὶ σὺν ἔρωτι] Dans d'autres Auteurs on lit: μετ' ἔρωτι, ou μετ' ἐρώτων. Ces trois façons sont également bonnes.

Λέλυνται] Il faut λείπειν, comme dans tous les autres. On n'en sauroit douter à la vue de cette traduction de Cicéron:

At illa jacent multa, & præclara relictæ
Je

(1) Amphis, dans Athénée, VIII, 3 p. 336.

(2) Dion Chrysost. *Orat. IV.* p. 81.

(3) Théodoret, *Tom. IV.* p. 679.

(4) Suidas, v. Σερδανάπιλος.

(5) Cicéron, *Tusc. V.* 35.

Je suis surpris que Casaubon (1) ait été d'avis différent; d'autant plus qu'il a reconnu que *λέλειπται* se trouvoit dans la Parodie de Chrysispe.

Ἦ δὲ σοφὴ, &c.] De ces deux vers, il n'y en a qu'un dans l'Anthologie, & dans Strabon. Encore finit-il autrement, en cette sorte:

Ἦ δὲ σοφὴ βίοτοις ἀχρεῖσις ἀνθρώποισι.

C'est ainsi, sans doute, que cette Pièce est sortie des mains de Chœrile. La fin qu'on a voulu y coudre, est ridicule. Car un mort, tel qu'on suppose ici Sardanapale, peut-il dire qu'il n'oubliera jamais la leçon qu'il vient de donner? La conclusion, telle qu'elle est dans le Scholiaste d'Aristophane, convient encore moins. Car elle est ainsi tournée:

Ἦ δὲ σοφὴ (ou plutôt σοφῶ) βίοτοις ἀχρεῖσις ἰδεοῦσι ἰσχυρῶς,
Κεκτῆσθαι δ' ὁ θείων σοφίης τὸν ἀπείροτα πλῆτορ.

§. VIII.

Du Jugement que quelques Auteurs ont fait de cette Epitaph

Cicéron (2), parlant de cette Epitaph qu'il croyoit de la façon de Sardanapale lui-même, nous apprend qu'Aristote disoit

(1) Casaubon, in *Athen.* VIII, 3.

(2) Cicéron, *Tusc.* V. 35.

soit qu'elle étoit plus digne d'être mise sur la fosse d'un bœuf, que sur le tombeau d'un Roi. Sur quoi il fait cette réflexion, qu'il y a en effet de la folie de faire dire à un mort, qu'il possède encore des choses, dont la jouissance d'uroit à peine quelques instans pendant sa vie.

Si la morale de l'Építaphe a été critiquée par les Sages du Paganisme, on peut bien croire qu'elle n'a pas été épargnée par les Chrétiens. Aussi a-t-elle été vivement censurée par S. Augustin (1), & par Théodoret (2), copié par Suidas (3); & il faudroit être sans religion, pour n'être pas de leur avis.

Mais 1°. je ne voudrois pas qu'ils eussent crû si légèrement que cette Építaphe avoit été faite véritablement pour Sardapale, & encore moins qu'elle eût été posée par ses ordres. Il est surprenant qu'ils n'aient pas sù, que c'étoit un jeu d'un Poète, qui avoit ainsi brodé la véritable Inscription, qui n'étoit point tournée en Instruction, comme celle-ci.

2°. Ils auroient dû s'appercevoir que le raisonnement de Chœrile, quoique mauvais en bonne morale, est néanmoins le discours ordinaire des hommes voluptueux & corrompus; & l'étoit déjà dès le temps de l'Auteur de l'Ecclésiaste. Car
voici

(1) S. Augustin, *De Civit. Dei*, II, 20.

(2) Théodoret, *Tom. IV.* p. 679.

(3) Suidas, v. Σαρδανάπαλος

voici comme ils parloient (1) : *Hoc itaque visum est mihi bonum, ut comedat quis, & bibat, & fruatur lætitiâ..... & hæc est pars illius.* Et ailleurs (2) : *Cognovi igitur, quod non esset homini bonum sub sole, nisi quod comederet, biberet, atque gauderet, & hoc solum secum auferret de labore suo.*

Quoique dans le vrai il soit ridicule de dire qu'on emporte avec soi un bien qui n'existe plus, & qu'en cela cette pensée soit très-fausse, il est pourtant certain, qu'elle a plû à beaucoup de poëtes, & qu'elle a été, si je l'ose dire, consacrée dans le langage de la volupté. On en jugera par les exemples suivans.

L'Épithaphe du Roi Ninus, rapportée par Phœnix, dans Athénée (3), portoit comme celle de Sardanapale :

*Ἐχω δ' οὐδένον ἔδαισα, καὶ οὐδένον ἤεισα,
καὶ οὐδένον ἐπέθλω ταῦτα μὲν ἔχω λοιπὰ.*

Quidquid comedi habeo, & quidquid volupe mihi fuit,

Et quidquid in amore lascivii, hoc solum reliquum est mihi.

Anacréon, (4), suivant l'excellente correction de Baxter :

Ὅτ' ἐγὰ πῶς τὸν οἶνον,

Τέδε

(1) Ecclésiaste, V, 17.

(2) Le même, VIII, 15.

(3) Athénée, XII, 7. p. 530.

(4) Anacréon, Od. 39.

Τὸδε μοι μόνον τὸ κέρδιον.

*Ubi suave poto vinum,
Mihi solum hoc est lucellum.*

Alexis (1), dans une de ses Comédies:

Ἐξεν δ' ἔσ' ἂν φάγῃς τε καὶ πίνῃς μόνα.
Σποδοὶ δὲ τ' ἄλλα.

*Sola tua erunt, quæ comederis, ac biberis.
Reliqua cinis sunt.*

Et Martial (2), exhortant un de ses amis à goûter les plaisirs:

Et solum hoc ducas, quod fuit, esse tuum.

Pensée, qui appréciée à sa juste valeur, signifie seulement, que les plaisirs dont nous jouïrons ne passeront pas à nos héritiers, suivant ce joli trait d'Horace (3):

*Cuncta manus avidas fugient heredis, amico
Quæ dederis animo.*

Il faut bien que les Anciens trouvaient de la grace à cette pensée, puisqu'elle a été imitée dans la Parodie que deux grands Philosophes, Chrysippe, suivant quelques-uns (4), & Cratès, suivant d'autres (5), ont faite de la Pièce de Chœrile en cette manière:

Ταῦτ'

(1) Dans Athénée, VIII, 3. 336.

(2) Martial, I, 16.

(3) Horace, Od. IV, 7.

(4) Athénée, VIII, 3. p. 336, 337.

(5) Diogène Laërce, VI, 86. Plutarque,

Ταῦτ' ἔχω, ἕως ἡμεῶν, ἐ ἰφθύνισα, καὶ μετὰ
Μουσῶν

Σίμῳ ἰδένῳ, &c.

*Hæc habeo, quæ didici, Et sum meditatus,
quæque Musæ*

Seria me edocuere.

Sénèque (1) admiroit ce mot de Marc Antoine, qui ayant tout perdu, se consoloit en pensant qu'il lui restoit encore ce qu'il avoit donné à ses amis: *Hoc habeo, quodcumque dedi.* En quoi il paroît avoir été imité par Martial (2), en cette Epigramme:

Extra fortunam est, quidquid donatur amicis.

Quas dederis, solas semper habebis opes.

Il n'y a pas jusques à Apulée, qui dans son Apologie a dit, que la virginité de la femme étoit la seule chose qui après sa mort restoit à son mari: *Sola virginitas apud maritum ex rebus dotalibus remanet.*

Laissant donc à part la morale de Chœrile, & m'arrêtant seulement à sa pensée, il me semble qu'elle a été trop sévèrement critiquée par Cicéron, & par quelques autres. Les expressions des Poètes ne doivent pas toujours être examinées avec la précision philosophique. D'ailleurs,
comme

Tom. 2. p. 546. L'Anthologie, III, 33. pag. 426. edit. 1600.

(1) Sénèque, *De Benefic. VII, 3.*

(2) Martial, V, 43.

comme l'a observé l'un des anciens (1) Interprètes d'Homère, ce qui a pû engager Choerile à s'exprimer ainsi, c'est que chez les Grecs le même mot, *πείρασθαι*, signifioit quelquefois manger, aussi-bien que posséder; comme s'il n'y avoit pas de possession plus assurée que celle de ce qui se mange.

Et à l'égard de la morale, on doit convenir que dans les ténèbres du Paganisme on étoit assez excusable de penser comme l'Auteur de l'Epitaphe. *S'il n'y a rien à espérer au-delà du tombeau*, dit un des plus grands Philosophes de nos jours (2), *la conséquence est sans doute fort juste: Mangeons, & buvons. Jouissons de tout ce qui nous fait plaisir. Car demain nous mourrons.* Voilà en deux mots l'Apologie de Sardanapale, & du Poëte qui a paraphrasé son Epitaphe.

§. IX.

Sur une autre Inscription de Sardanapale, qui étoit à Anchiale.

Arrien (3), en son Histoire d'Alexandre, raconte que près des murs d'Anchiale, ville de Cilicie, on voyoit autrefois

(1) Eustathe, *In Homer. Iliad. I.*, & φ. p. 766, & 1224. *edit. Roman.*

(2) M. Locke, *Del'Entendement humain*, Liv. 2. ch. 21. p. 203. *edit. de 1729.*

(3) Arrien, II, 5.

fois le Tombeau de Sardanapale, & qu'au dessus de ce monument étoit représenté ce Roi, battant des mains, comme dans les applaudissemens publics. Il ajoûte qu'on voyoit au bas une Inscription en vers, Assyriens, qu'il explique ainsi :

ΣΑΡΔΑΝΑΠΑΛΟΣ Ο ΑΝΑΚΥΝΔΑΡΑΞΟΥ
ΠΑΙΣ ΑΓΧΙΑΛΟΝ ΚΑΙ ΤΑΡΞΟΝ ΕΝ Η-
ΜΕΡΑ ΜΙΑ ΕΔΕΙΜΑΤΟ ΣΥ ΔΕ Ω ΞΕΝΕ
ΕΣΘΙΕ ΚΑΙ ΠΙΝΕ ΚΑΙ ΠΑΙΖΕΩΣ ΤΑΛΛΑ
ΤΑ ΑΝΘΡΩΠΙΝΑ ΟΥΚ ΟΝΤΑ ΤΟΥΤΟΥ
ΑΞΙΑ.

L'Historien dit encore, que par ce mot, *τέτις*, on avoit voulu marquer le son que fait le battement des mains, & que le mot Assyrien, auquel répondoit *παίζει*, étoit obscène. En effet il a été rendu dans d'autres Auteurs (1) par *ἔχει*, ou par *ἀφροδισιάζει*. Dans quelques-uns (2) l'Inscription finit ainsi: ΩΣ ΤΑΛΛΑ ΤΟΥΤΟΥ ΟΥΚ ΑΞΙΑ ΤΟΥ ΑΠΟΚΡΟΤΗΜΑΤΟΣ. Mais ces deux derniers mots sentent la glose marginale, comme l'a reconnu Casaubon. Plutarque (3) paroît n'avoir voulu rapporter cette Inscription qu'en abrégé, en cette sorte: ΤΑΛΛΑ ΔΕ

(1) Suidas, v. *Σαρδανάπαλος*. Plutarque, *Tom. 2, p. 336*. Le Scholiaste d'Aristophane, *in Aves*, v. 1022, *Esc.*

(2) Strabon, *Lib. 14, p. 672*. Etienne de Byzance, v. *Ἀγχιάλη*.

(3) Plutarque, *loc. cit.*

ΔΕ ΟΥΔΕΝ. Et dans Athénée (1) on la trouve conçue ainsi:

ΣΑΡΔΑΝΑΠΑΛΟΣ ΑΝΑΚΥΝΔΑΡΑΞΕΩ
ΑΓΧΙΑΛΗΝ ΕΔΕΙΜΕ ΚΑΙ ΤΑΡΣΟΝ ΜΗ
ΗΜΕΡΗ ΑΛΛΑ ΝΥΝ ΤΕΘΗΚΕΝ.

Il n'ajoute pas le reste. Mais par l'explication qu'il en donne dans ce qui précède, on voit bien que la fin ne lui en étoit pas inconnue. Il est le seul qui ait ajouté ces derniers mots: Ἀλλὰ νῦν τέθηκεν, qui néanmoins paroissent nécessaires, pour préparer à cette conclusion: Σὺ δὲ, ὃ ξίε, ἔδρε, ἐπὶ, &c. Il faut donc rétablir sur ce pied l'Inscription, que je traduirois ainsi:

SARDANAPALUS, ANACYNDARAXIS F.
ANCHIALEN CONDIDIT, ET TARSON
EODEM TEMPORE. SED NUNC OBIIT. TU
VERO,
HOSPES, EDE, BIBE, LUDE. QUIPPE CETERA
HUMANA NON SUNT FACIENDA HUIUS.

J'ai fait voir ci-dessus (2) qu'Anacyndaraxe étoit vrai-semblablement l'Assarhaddon, dont il est parlé dans l'Ecriture.

Pour les villes d'Anchiale & de Tarfe, tous les Anciens conviennent que Sardanapale les a fait bâtir. Mais que ç'ait été en un seul jour, c'est ce qui n'est pas
croya-

(1) Athénée, XII, 7. p. 529.

(2) §. III, & IV.

croyable ni possible. Aussi saint Jérôme en sa Chronique sous l'An du Monde MCLXXXIV, a-t-il rendu cette expression, ἐν ἡμέρᾳ μιᾷ, par *in eodem tempore*; & je m'y suis conformé. En effet dans le langage des Orientaux, & même des Grecs de l'Asie, ἡμέρα est souvent pris pour le temps en général, comme les Savans (1) l'ont observé.

J'ai suivi pour les dernières paroles de l'Inscription la traduction de Casaubon (2), qui l'a justifiée par l'exemple de Térence, qui a dit de même: *Hujus non faciam*. Nous disons pareillement en notre langue: *Toutes les autres choses de ce monde ne valent pas cela*, en accompagnant ces mots d'un geste de deux doigts, savoir du pouce, & du doigt du milieu, dont on tire une espèce de petit son. Aussi est-ce l'attitude dans laquelle, suivant Athénée (3), Strabon & Suidas, Sardanapale étoit représenté dans le Monument d'Anchiale; & c'étoit sans doute
la

(1) Voyez entre autres Glassius, *Philolog. Sacr. Lib. 3, Tract. 1, Cap. 38, in fin.* Suicer, *Thesaur. Ecclesiastic. v. ἡμέρα*. Jac. Gronovius, *in Arrian. de Expedit. Alex. II, 5.*

(2) Casaubon, *in Athen. XII, 7.*

(3) Athénée, *dict. loc.* Strabon, *Lib. 14, p. 672.* Suidas, *v. Σαρδανιάπυλος*. Voyez aussi le P. André Schot, *in Proverb. Græc. p. 313.*

la véritable. Celle que lui suppose Arrien, ne convient en aucune manière au sens de l'Inscription.

Quelques Savans (1) ont voulu rapporter à cela d'anciennes Médailles de la ville de Tarse, qui représentent une espèce de Monument, terminé en pyramide, où l'on voit au milieu un homme debout, ayant les pieds sur un béliet, ou autre animal, faisant de la main droite je ne sais quel geste, & tenant un broc de l'autre. Jaques Gronovius (2) avoit dans son Cabinet de pareilles Médailles, dont il nous a donné les types. Mais il ne croit pas qu'il y soit question de Sardanapale. Le savant M. Liébe (3) est du même avis, & il est difficile de ne se pas rendre à leurs raisons. J'y ajouterai seulement, que dans ces Médailles la figure dont il s'agit, paroît gravée en bas relief au milieu de la pyramide; au lieu que dans le Monument d'Anchiale, la statue du Roi étoit placée au-dessus. C'est une différence essentielle.

De plus, si l'on en croit Plutarque (4), Sardanapale étoit représenté en cette statue comme un homme qui danse. Ce
qui

(1) Beger, *Thesaur. Brandenburg. Tom. I.* p. 507.

(2) Jaq. Gronovius, in *Arrian. de Exped. Alex. II*, 5.

(3) Liébe, *Gotha Nummar.* p. 289, 290.

(4) Plutarque, *Tom. 2*, p. 336.

qui n'est pas sur les Médailles. Voici le passage où s'en explique cet Auteur:

Ἀποθνήσκοντι δὲ αὐτῷ, λιθίνῃ εἰκόνα κατασκευάσαντες ἱπορχυμένῳ ἑαυτῇ βαρβαρίῃ, &c. *Cui mortuolapideum posuerunt simulacrum, barbarico more sibi saltantis, &c.* Plutarque est le seul qui nous rapporte ce fait. Mais il ne faut pas douter qu'il ne l'ait puisé dans quelque bonne source. Je crois seulement que le mot, ἑαυτῇ, doit être retranché, ou du moins qu'il est corrompu. Car il ne fait ici aucun sens raisonnable.

Mais ce Monument étoit-il un tombeau, comme l'a crû Arrien, & plusieurs autres? Cela ne peut être, qu'en supposant qu'il y a eu deux Sardanapales, qui ont eu un même penchant pour la vie molle & voluptueuse. Il est vrai que M. Fréret (1) retranche de l'inscription tout ce qui est après ces mots: Ἀλλὰ νῦν τέθηκεν. On voit bien qu'il le fait pour rapporter ce Monument à un autre Sardanapale, plus actif, & plus courageux que le dernier; n'étant pas impossible que ce soit cet autre Roi de même nom, que quelques Historiens disent être mort fort âgé, après avoir été chassé de son trône, & qui pourroit s'être retiré en Cilicie.

Mais ce sentiment est trop opposé au té-

(1) M. Fréret, *Dissertat. ci dessus citée*; p. 598, & seq.

témoignage de tous les Anciens, qui ont parlé de l'Inscription. Car ils conviennent, qu'elle finissoit par une exhortation à tous les hommes de préférer les plaisirs des sens à tous les autres. D'ailleurs on ne sauroit expliquer sans cela l'attitude de ce Roi, telle qu'ils nous la dépeignent; en sorte que le rapport est évident entre sa Statue, & l'Inscription. Or comme il n'y a eu qu'un Sardanapale, célèbre par son excessive mollesse, & dont le tombeau ne pouvoit être qu'à Ninive, puisqu'il y mourut, je crois pouvoir en conclure, que l'inscription d'Anchiale n'étoit point sépulcrale; mais qu'elle avoit été seulement posée par les habitans de cette Ville, pour orner le Monument qu'ils avoient érigé en l'honneur de leur fondateur. Ou, si ce Monument étoit sépulcral, c'étoit tout au plus un Cénotaphe, dont l'usage étoit commun, comme chacun fait.

Je ne dois pas oublier une idée singulière sur ce Monument, qu'a proposée un autre illustre Académicien (1). Après avoir retranché de l'Inscription tout ce qu'en supprime M. Fréret, il la donne telle qu'il se persuade qu'elle étoit dans l'original Chaldaïque, & la traduit ainsi;

Sardan

(1) M. Fourmont, *Dissert. insérée au Tom. 7, p. 225. de l'Hist. de l'Acad. des Inscriptions. édit. in 4.*

Sardan Phul edificavit saltum Torrentis, Anchialam, & Tarsum die unico. Imo perfecit eas; id est, fundavit, & pessulis clausit.

Il est inutile de répéter ce que j'ai dit, pour faire voir qu'il n'y avoit rien à retrancher de cette Inscription. Je ne dirai rien non plus sur les termes Chaldaïques, m'en rapportant au docte Académicien sur une Langue qu'il entend infiniment mieux que moi. Il me permettra seulement de faire quelques observations sur sa conjecture.

1°. Il suppose que parmi les Anciens, qui ont parlé de cette Inscription, aucun n'entendoit le Chaldéen. Cependant Strabon & Athénée en tenoient l'explication de Cléarque & d'Aristobule, tous deux contemporains d'Alexandre le Grand. Le dernier accompagna même ce Prince dans ses expéditions, & étoit Juif de nation. Or peut-on douter, qu'il n'eût quelque connoissance de la langue Chaldaïque? S'empêchera-t-on que dans l'armée d'Alexandre, qui campa à Anchiale, il n'y eût personne qui entendît cette Langue? Il n'y a donc aucune apparence que ces Historiens se soient si fort égarés sur le sens de l'Inscription.

2°. L'étymologie de *Quinda*, que ce Savant traduit par *saltus Torrentis*, suppose que près de ce Fort il y avoit un torrent, & un pont construit dessus. J'en demanderois volontiers la preuve.

3°. Cette clause, *imo perfecit eas*, paroît

roît fort inutile. Tout étoit dit par ce mot, *ædificavit*. Je n'en dirai pas davantage sur cet article, laissant aux Savans à décider sur la certitude d'une conjecture, qui du moins est très-ingénieuse.

§. X.

Sur le sort de Ninive, après la mort du dernier Sardanapale.

On a vû ci-dessus, §. V, qu'Arbace & Béléfis, l'un Chef des Mèdes, & l'autre des Babyloniens, se rendirent maîtres de Ninive, après la mort de Sardanapale, & que cette catastrophe causa la ruine du fameux Empire des Assyriens.

Cette prise de Ninive est évidemment la même que celle dont il est parlé au Livre de Tobie (1), où il est dit, que Tobie le fils mourut à Ecbatane âgé de 127 ans, & qu'avant sa mort il apprit la destruction de Ninive, qui avoit été subjuguée par Nabuchodonosor, & par Assuérus : *ἡ γὰρ ἡμαλώτισε Ναβουχοδονόσορ, καὶ Ἀσούρ* ②. Je suis ici le texte Grec. Car ces dernières paroles ne se trouvent point dans l'Hébreu, ni dans la Vulgate.

La différence des noms ne doit point nous arrêter. On a déjà vû aux §. II & III, que dans l'Orient il étoit ordinaire à

(2) Tobie, cap. ult. v. 14, 15, de la Version des LXX.

à un même Roi de porter différens noms, qui d'ailleurs étoient presque toujours défigurez par les étrangers, en les transposant dans leurs Langues. *Baladan* étoit un nom commun aux Rois de Babylone, comme il paroît par quelques endroits de l'Ecriture (1). Les Grecs ont fait de là leur Béléfis. Ainsi rien n'empêche que le Roi Nabuchodonosor n'ait pû être appelé de ce nom.

A l'égard d'Assuérus, il y a apparence qu'il est formé d'*Assar*, qui entroit dans la plupart des noms des Rois d'Assyrie, comme il a été observé ci-dessus. Ainsi le vrai nom de Cyaxare, qui est l'Arbace de Diodore de Sicile, étoit apparemment *Ku-Assar*. Car *Ku* dans la Langue des Perses signifioit *Seigneur*, comme Scaliger (2) l'a remarqué. Peut-être aussi étoit-il nommé *Kur-assar*. Car j'observe qu'il a été appelé *Cyrus* par Amyntas (3), dont le texte ne doit point être corrigé, comme l'a crû M. Fréret (4). Cet habile homme n'a pas pris garde, que chez les Assy-

(1) Au Livre *IV des Rois*, *XX*, 12. Et dans *Isaïe*, *XXXIX*, 1.

(2) Jos. Scaliger, *De Emend. Temp. Lib.* 6, p. 587, *edit.* 1629. Drusius, in *Nahum*. I, 1.

(3) Amyntas, dans Athénée, *XII*, 7. p. 529.

(4) M. Fréret, *Dissert. ci dessus citée*, p. 596. Voyez ci-dessus, §. VI.

Assyriens le mot, *Chour*, qui signifioit le Soleil, & d'où est venu le nom de *Cyrus*, comme d'autres (1) l'ont observé, étoit pareillement celui de la plupart de leurs Rois. En effet l'on voit dans Joseph (2), que le Roi Assuérus, mari de la célèbre Esther, étoit appelé *Cyrus* par les Assyriens, & Artaxerxès par les Grecs, parce qu'apparemment on lui donnoit quelquefois le nom de *Kur-art-assar*; ce mot *Art* signifioit *grand*, suivant Hérodote (3). Le même Cyaxare avoit encore quelques autres noms, ainsi que je l'ai remarqué au §. III; & ils prouvent de plus en plus, que la différence de ceux qu'ont employez les Historiens, pour désigner les destructeurs de Ninive, ne doit pas nous faire de peine.

Puisque Tobie le fils apprit avant que de mourir la destruction de Ninive, il est essentiel de fixer le temps de sa mort, pour savoir à peu près celui de la conquête de Ninive. Mais il naît sur cela une grande difficulté de la différence du texte Hébreu & du Grec de Tobie. Car suivant l'Hébreu, auquel la Vulgate est

con-

(1) Had. Reland. *Dissert. Miscell. Part. 2.*
p. 166.

(2) Joseph, *Antiq. Jud. XI, 6.*

(3) Hérodote, *VI, 98.* Voyez aussi Grotius, *in Esdr. IV, 6*; & Reland, *loc. cit.* p. 139.

conforme, Tobie le fils mourut à 99 ans. Or supposé qu'il ne fût que de naître l'an de la Période Julienne 3994, qui est celui où il fut emmené en captivité à Ninive par le Roi Salmanassar, il mourut vers l'an 4092. A la vérité quelques années auparavant Cyaxare avoit mis le siège devant Ninive. Mais il fut obligé de le lever, comme le raconte Hérodote (1), & ce ne fut que 28 ans après qu'il se trouva en état d'assiéger de nouveau cette Place. Si donc Tobie n'a vécu que 99 ans, il ne lui a pas été possible d'en apprendre la prise de son vivant.

Le P. Pétau (2), qui a senti cette difficulté, a cherché à concilier la différence de ces textes, en supposant que les 99 ans de Tobie ne devoient être comptés que depuis son mariage; en sorte que s'il avoit été marié à 28 ans, on a pu dire qu'il en avoit vécu 127. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'on ne sauroit accorder l'Histoire de ce Juif avec les autres Historiens, qu'en lui donnant en effet 127 ans de vie. Or en les supposant, il est très-probable qu'il a vécu jusques à l'an 4120, & que par conséquent il a pu apprendre la nouvelle du sac de Ninive.

Ceux

(1) Hérodote, I, 103, & seq.

(2) Le P. Pétau, *De Doctrin. Tempor.*
I, 4.

Ceux (1) qui ont voulu s'en tenir au texte Hébreu, n'ont pu s'en tirer, qu'en disant qu'Hérodote, s'étoit trompé sur le temps de la prise de Ninive par Cyaxare, & en soutenant que cet événement étoit arrivé environ la neuvième année du règne de ce Prince. Mais quand on trouve un moyen de concilier cet Historien avec l'Ecriture, avec laquelle il s'accorde si fort d'ailleurs, ne vaut-il pas mieux s'en servir, que de le contredire sans une nécessité absolue?

Notre Chronologie se trouve aussi parfaitement d'accord avec le temps du règne de Nabuchodonosor. Car, suivant le P. Pétau, il commença à régner à Babylone l'an de la Période Julienne 4107. Ce fut cette même année, qu'il revint victorieux de la Judée, contre laquelle il ne recommença la guerre que l'an 4115. Ainsi la prise de Ninive a dû arriver dans cet intervalle.

D'autre côté ce ne fut que l'an 4108. que Cyaxare, après s'être défait des Scythes, qui depuis vingt-huit ans, suivant Hérodote, le tenoient dans leur dépendance, pût recommencer le siège de Ninive. Or il devoit déjà être maître de cette Place l'an 4112, puisque, selon le calcul du même Historien (2), ce fut à peu

(1) Le P. Nic. Abram, *in Phar. Vet. Testam.* p. 164, 165.

(2) Hérodote, I, 73, 74.

peu près cette année qu'il entra en guerre avec Alyatte, Roi de Lydie. Il est donc très probable que Ninive fut prise l'an 4111, & je ne vois rien de considérable qui s'oppose à cette date.

Un savant (1) Professeur de Strasbourg a peine à se persuader, que ce Cyaxare soit le même Prince, qui environ trente ans auparavant avoit déjà assiégé Ninive. Après avoir été, dit-il, si longtemps soumis aux Scythes, comment peut-il être si-tôt en état de ramasser assez de forces pour attaquer les Assyriens, & pour détruire leur Empire? En quel endroit enfin s'étoit-il réfugié, pendant la domination de ces Etrangers?

Il est aisé de répondre, que l'irruption des Scythes avoit bien affoibli la puissance de Cyaxare, & l'avoit peut-être réduit à se rendre leur tributaire. Mais qu'ils l'eussent entièrement détrôné, c'est ce qui ne paroît point. Il faut au contraire, qu'il eût conservé quelques Etats, & qu'il vécût avec eux dans une apparence d'amitié, puisqu'ayant un jour donné un grand festin aux principaux d'entre eux, & les y ayant enivrez, il se servit de cette occasion pour se défaire d'eux, & pour forcer les autres à retourner dans leur Pays, selon qu'Hérodote

(1) Jean Christoph. Artopæus, *De summis Imperiis*, Dissert. 3, p. 15.

rodote (1) le raconte. Après cela il ne lui fut pas difficile de rassembler assez de troupes pour attaquer les Assyriens, qui peut-être avoient déjà été fort affoiblis eux-mêmes par les Scythes, & contre qui d'ailleurs il s'étoit ligué avec les Babyloniens, & les Arabes. En un mot, un temoignage aussi positif que celui d'Hérodote, ne peut être balancé par des conjectures aussi légères que celles qu'on lui oppose.

Tel fut le sort de Ninive sous le malheureux Sardanapale. Si l'on en croit Ctésias (2), & Diodore de Sicile (3), il laissa deux fils, & trois filles, qu'il eut la précaution de mettre en lieu de sûreté avec de grands trésors, avant que de s'enfermer dans sa Capitale. Mais il y a dans la narration de Ctésias une chose qu'il n'est pas aisé de digérer. C'est que Sardanapale envoya ses enfans au Roi de Ninive: *προπεπόμφει εἰς Νῖνον πρὸς τὸν ἐκεί βασιλέα*. D'où quelques Savans (4) ont crû pouvoir conclure que Sardanapale ne périt point dans cette Ville, comme on le croit communément.

Mais

(1) Hérodote, I, 106.

(2) Ctésias, dans Athénée, XII, 7, 7.

529.

(3) Diodore de Sicile, *Biblioth. Lib. 2.*

p. 113.

(4) Rupert. *Observat. in Besold. Synopf. minor. Hist. cap. 3.*

Mais ils n'ont pas pris garde, qu'on en pourroit aussi conclure que Sardanapale n'étoit pas non plus Roi d'Assyrie, dont Ninive étoit la capitale. Ce qui feroit absurde, comme l'a observé Scaliger (1). Il est donc plus naturel de penser qu'il y a quelque faute dans le texte de Ctésias; & je suis surpris qu'on n'ait pas songé à la corriger sur le récit de Diodore de Sicile, qui paroît avoir copié l'autre Historien, & qui dit que Sardanapale envoya ses enfans chez Cotta, Satrape de Paphlagonie: εἰς Παφλαγονίαν ἀπέστειλε πρὸς Κότταν τὸν ἑπαρχόν. Voilà sans doute comme le fait étoit conté dans Ctésias; si ce n'est peut-être à l'égard du nom de *Cotta*, qui ne paroît pas Assyrien. Cela me fait soupçonner que Ctésias avoit écrit: εἰς Παφλαγονίαν πρὸς τὸν Νῆϊον τὸν ἐκτὶ βασιλέα.

Quoi qu'il en soit, l'on pourroit se persuader sur ce témoignage, que l'un de ces enfans fut ce jeune Ninus, qui suivant la Chronologie de Castor (2) régna encore à Ninive après la mort de Sardanapale son père. Mais ce qui l'a trompé sans doute, & ceux qui l'ont suivi, c'est qu'Assar-haddon père de Sardana-

(1) Joseph. Scaliger, *Not. in Porphyr. Fragm. ad calc. libr. de Emend. Temp.* p. 43, *edit.* 1629.

(2) Castor, dans Syncelle, *Chronogr.* p. 205, 206.

danapale, a été aussi appelé du même nom que son fils, suivant que je l'ai montré au §. IV, en sorte que *Ninus* pouvoit bien être un autre nom qu'on a donné au second Sardanapale. C'est une remarque que j'ai déjà faite au §. V, & qui se trouve confirmée par la signification du mot Chaldaïque *Nin*, ou *Nun* (1), qui veut dire un fils, en sorte que *Sardan-Pal Nin* étoit la même chose que Sardanapale le fils, ou le jeune. Cet éclaircissement donne un grand jour à l'histoire de ce malheureux Prince.

Hérodote, que je crois le plus sûr des Historiens profanes de ces temps-là, dit formellement (2) que Cyaxare, après la prise de Ninive, devint le maître de tout l'Empire d'Assyrie, à l'exception de ce qu'il en laissa aux Rois de Babylone. Il paroît même par un autre passage de cet Historien (3), que Ninive tomba en partage aux Babylonniens. Car il nous apprend, qu'environ trente ans après, les Médes reprirent sur eux cette Ville. Ainsi il doit demeurer pour constant, qu'il n'y eut plus de Roi à Ninive.

Quelques Savans (4) vont même plus loin,

(1) Schroeer, *Imper. Babylonis & Nini*, p. 132.

(2) Hérodote, I, 106.

(3) Le même, I, 185.

(4) M. Fréret, *Dissert. ci-dessus citée*, p. 538, 576, 579, 640.

loin, en ce qu'ils soutiennent que cette Ville fut totalement ruinée par Arbace; enforte que les édifices en furent rasez, & les habitans transportez dans d'autres contrées. Mais ce fait est manifestement détruit par le témoignage d'Hérodote, que je viens de citer. Lucien (1) dit à la vérité qu'on ne voyoit pas même les traces du lieu où avoit été autrefois Ninive. Mais sans examiner ici la vérité de ce fait, il ne parle que de son temps, ou tout au plus de celui de Cyrus, où il suppose que s'est passé son Dialogue entre Charon & Mercure.

Il y a pourtant quelque chose de plus positif dans un passage de Strabon (2) où il assure qu'à la chute de l'Empire des Assyriens Ninive fut entièrement détruite: Νῦν δὲ πόλις ἠφανίσθη παρὰ χρεῖμα μετὰ τῶν Σύρων κατάλυσιν. Mais cela ne doit pas être pris tout-à-fait à la lettre, & signifie seulement, que cette Ville ne tarda pas à être absolument ruinée. On ne peut douter en effet qu'elle n'eût déjà infiniment souffert de la façon des armées confédérées des Médes, des Babyloniens, & des Arabes. Mais elle reçut le dernier coup, lorsqu'elle fut prise une seconde fois par les Médes, comme le raconte Hérodote; & l'on peut dire qu'elle ne
se

(1) Lucien, *in Charont. seu Contemplans.* p. 180, edit. 1615.

(2) Strabon, *Lib. 16. p. 737.*

se releva plus de cette chute, ou du moins que ce ne fut plus qu'un lieu presque abandonné. Ces deux événemens arrivèrent en si peu de temps, qu'il ne faut pas être étonné s'ils ont été confondus par les Historiens.

Ce seroit ici le lieu de parler des témoignages qui se trouvent dans l'Ecriture-Sainte, sur la destruction de Ninive. Mais il est bon de commencer par éclaircir plus particulièrement le fait de la seconde prise de cette Ville, dont Hérodote nous a conservé la mémoire.

§. XI.

De la seconde prise de Ninive par Astyage, Roi des Médes, & des successeurs de Nabuchodonosor.

Hérodote (1) nous apprend que Nitocris, Reine de Babylone, voyant l'Empire des Médes s'augmenter tous les jours, & que leur puissance étoit encore devenue plus redoutable aux Babylonniens, depuis qu'ils s'étoient rendus maîtres de Ninive, qui servoit comme de rempart à la Mésopotamie du côté du Tigre, redoubla ses soins pour fortifier Babylone, & pour la mettre hors d'insulte.

Il ajoute (2) que cette Reine étoit mère

(1) Hérodote, I, 185.

(2) Le même, I, 188.

mère de Labynite, ou plutôt Labynète, fils d'un autre Roi de Babylone, qui portoit le même nom, & que ce fils fut celui sur qui le grand Cyrus fit dans la suite la conquête de Babylone.

De cela on peut conclure sûrement, que cette seconde conquête de Ninive fut faite par Astyage, qui succéda à Cyaxare dans le Royaume des Médes, comme le dit S. Jérôme (1), qui fixe à ce temps la destruction de cette grande Ville.

Mais qui est cette Nitocris dont a parlé Hérodote? Qui étoit ce Labynète qu'il dit avoir été son mari, & cet autre Labynète, qu'il lui donne pour fils? C'est ce qui n'est pas sans difficulté.

On voit bien que le dernier Labynète est le même que le Nabonnédus de Bérose (2), le Nabonnidochus de Mégasthène, le Naboandélus de Josèphe (3), & le Nabonadius du Canon Chronologique de Ptolémée (4). On convient (5) assez aussi que Labynète le père, n'est
au-

(1) S. Jérôme, *Proam. in Jonam.*

(2) Fragmens de Bérose, & autres, imprimez à la fin de Scaliger, *De Emend. Tempor.*

(3) Josèphe, *Antiquit. X*, 12.

(4) Dans le P. Pétau, *De Doctrin. Tempor. LX*, 52.

(5) Scaliger, *Not. in dict. Fragment. p. 14.* Pétau, *De Doctr. Temp. X*, 9, & presque tous les Savans.

autre que le célèbre Nabuchodonosor. Et cette conformité de noms entre le père & le fils a fait croire avec assez de vraisemblance au P. Hardouin (1), que *Labynète* étoit un nom commun à tous les Rois de Babylone, comme celui de *Pharaon* aux Rois d'Égypte, celui d'*Assuérus* aux Rois d'Assyrie, celui de *Syennésis* aux Rois de Cilicie, &c. Il est vrai que M. Prideaux (2) a crû que le mari de Nitocris étoit plutôt Evilmérôdach, fils de Nabuchodonosor. Mais ce ne pouvoit être la pensée d'Hérodote, dont la Chronologie fixe le temps de Labynète à celui de Nabuchodonosor.

Quoi qu'il en soit, il y a eu depuis peu un habile homme (3), qui a entrepris de nier que Labynète I. ait été Roi de Babylone. Selon lui, Hérodote dit bien que son fils succéda à son nom ; mais non pas qu'il tint de lui sa couronne. Et quand cet Historien a donné le nom de Reine à Nitocris, femme du père, ç'a été, dit-il, comme à une mère, & non comme à une femme de Roi.

Ce Savant n'y a pas fait assez d'attention.

(1) Le P. Hardouin, *Chronol. Vet. Testam. ad ann. ante Chr. 536.*

(2) Prideaux, *Hist. des Juifs, Tom. 1. p. 254, édit. de 1726.*

(3) Aux Supplémens du Journal de Leipzig, *Tome IX, p. 407.*

tion. Les termes d'Hérodote (1), marquent clairement, que le jeune Labynète porta le nom, & la couronne de son père: ἔχοντά τι τῷ πατρὶ τὴν ἐμὴν τ' ἄνομα, καὶ τὴν Ἀσσυρίων ἀρχὴν. Si Nitocris avoit été la veuve d'un particulier, Hérodote n'auroit pas dit qu'elle étoit l'une des Reines de Babylone qui s'étoient rendues célèbres. Ce Royaume, dit-il, a été gouverné par plusieurs grands Rois, & aussi par deux Reines illustres: ἐν ᾗ δὲ ἐγενήσασθαι δύο, savoir Sémiramis, & Nitocris. De plus cette Reine parle ainsi dans son Epitaphe (2): τῶν τις ἐμεῦ ὕστερον γινομένων Βαβυλῶν βασιλείων, &c. *Si cui Regum Babylonis post me futurorum, &c.* Parle-t-on ainsi, quand on n'est pas effectivement Reine? Et à l'égard de son mari, on ne sauroit non plus raisonnablement douter qu'il ne fût Roi, quand on lit dans le même Historien (3), que ce fut lui, qui avec Syennésis Roi de Cilicie, fut médiateur de la paix entre Cyaxare, & le Roi de Lydie. Je fais bien qu'Hérodote ne donne la qualité de Roi à aucun des deux médiateurs. Mais quels autres que des Rois pouvoient s'entremettre en de tels différends? D'ailleurs on voit assez par un autre passage de cet Historien (4), que

(1) Hérodote, I, 188.

(2) Le même, I, 187.

(3) Le même, I, 74.

(4) Le même, V, 118.

que *Syennéſis* étoit un nom général que les Ciliciens donnoient à leurs Rois. Si donc celui-ci l'étoit, la vrai-ſemblance eſt entière, que ſon aſſocié n'étoit pas d'une moindre qualité.

Il doit donc demeurer pour conſtant, que ſuivant le ſyſtème d'Hérodote, Nitocris étoit femme de Nabuchodonofor, ſoit qu'elle ait été cette *Aroëtis*, ou *Amyitis*, qu'il avoit épouſée du vivant de ſon père, ſoit une autre femme, comme il eſt plus vrai-ſemblable. Ce fut apparemment pendant la fameuſe maladie de ſon mari; dont les ſymptômes extraordinaires furent cauſe qu'on le cacha aux yeux du public, & donnèrent lieu de croire qu'il vivoit parmi les bêtes; ce fut, diſ-je, à cette occaſion que Nitocris prit les rênes du gouvernement, & fit tous ces beaux ouvrages, qui ſont décrits dans Hérodote. Circonſtance qui confirme le témoignage du même Hiſtorien ſur le temps où elle a régné; puis-que tous ces ouvrages ont été certainement faits ſous Nabuchodonofor, au rapport de Béroſe. Ce fut auſſi pendant cette eſpèce de déſeſpérance de Nabuchodonofor, que les Aſſyriens ſe haſardèrent d'envahir ſes Etats, & de ſ'emparer de Ninive. A l'égard du fils de Nitocris, on ne peut douter, ſuivant le même Hiſtorien, que ce n'ait été le dernier Roi de Babylone.

Cependant la narration d'Hérodote ſouffre de grandes contradictions. La
pre-

première est tirée de Daniel (1), Auteur contemporain, qui dit que Balfasar fut assassiné, & qu'il eut un successeur, favoir Darius, fils d'Assuérus, Prince Méde. Ce qui étant supposé, il ne peut être vrai que la conquête de Babylone par Cyrus ait été faite sur le fils de Nitocris, & sur un descendant de Nabuchodonosor.

La seconde contradiction vient de la part des Historiens Bérose & Mégasthène, qui assurent que ce fut Evilmérôdach, qui succéda à son père Nabuchodonosor, & qui après deux ans de règne fut tué par Nériglissar son beau-frère. Ils ajoutent, que ce dernier régna quatre ans, & laissa sa couronne à son fils Laborosoarchod, qui fut assassiné au bout de neuf mois à l'instigation de Nabonnédus, Prince Méde, qui lui succéda, & fut à son tour détrôné par Cyrus. Tous ces faits ne peuvent guère se concilier avec le récit d'Hérodote.

Mais d'autre part ces deux derniers Historiens ne s'accordent pas mieux avec le Prophète Jérémie (2), dont voici les termes: *Et servient ei (Nabuchodonosoro) omnes gentes, & filio ejus, & filio filii ejus.* D'où il suit que Balfasar étoit fils d'Evilmérôdach, & non de Nériglissar, comme l'ont raconté les Historiens. Ils ne
s'ac-

(1) Daniel, V, 1, & seq.

(2) Jérémie, XXVII, 7.

s'accordent pas non plus avec Daniel, suivant lequel (1) il paroît que Balfasar parvint au moins à la troisième année de son Règne; au lieu que selon Bérosc, il ne régna que neuf mois.

Il n'y a forte d'efforts que les Savans (2) n'aient fait, pour concilier ces contrariétés, & l'on ne sauroit assez louer leur travail. Mais s'il m'est permis de dire mon sentiment sur une matière aussi obscure, & aussi difficile, il me semble que le système le plus simple & le plus naturel de tous, est celui qu'a proposé Conringius; puisque c'est le seul où l'Histoire Sainte puisse s'accorder presque en tout à la prophane. On en jugera par

(1) Daniel, VIII, 1.

(2) Scaliger, *De Emend. Temp.* p. 580, & seq. & *in Prolegom.* p. 31, & seq. edit. 1629. & *in Fragm. ad calcem*, p. 20, 21. Le P. Pétau, *De Doctr. Temp.* X, 7, & seq. Le P. Abram, *In Phar. Vet. Testam.* p. 311. Conringius, *Adversar. Chronol.* cap. 13, Marsham, *Chronic.* p. 594. edit. Lipsiens. Schroeer, *De Imper. Babylonis & Nini*, p. 370. Prideaux, *Hist. des Juifs*, Part. I, Liv. 2. Le P. de Tournemine, *Dissert. Chronol.* p. 453. L'Auteur des Dissertations insérées au Journ. de Leipzig, de 1722, p. 201, & de 1723, p. 270. Et Supplem. Tom. 9, p. 398. Et enfin M. Newton, *Chronol.* p. 326. edit. 1728.

par les preuves que je vais en rapporter succinctement.

Conringius suppose que le premier successeur de Nabuchodonosor, savoir son fils Evilmérodach, est le même que le Balsasar de Daniel. Je ne vois rien dans l'Ecriture qui s'y oppose. Daniel dit au contraire (1), que Balsasar étoit fils de Nabuchodonosor. Cela suffit. Evilmérodach se gouverna mal, & fut assassiné par ses sujets. Cela convient encore à Balsasar. Bérosee dit, qu'Evilmérodach avoit régné deux ans quand il mourut. Suivant le récit de Daniel (2) Balsasar avoit commencé la troisième année de son Règne. Cette différence est trop légère, pour arrêter. D'ailleurs Conringius croit avec assez de vrai-semblance, qu'il s'est glissé une faute dans le chiffre de Bérosee.

Il soupçonne encore, que le Nériglissar de Bérosee, & de Mégasthène, est le Darius Médus de Daniel. Qu'y a-t-il de contraire dans l'Ecriture? Darius succéda à Balsasar, suivant Daniel (3), comme Nériglissar à Evilmérodach. Il avoit épousé une fille de Nabuchodonosor, & par conséquent il étoit d'un sang étranger. Aussi Daniel dit-il (4), qu'il étoit

(1) Daniel, V, 2, 11, &c.

(2) Le même, VIII, 1.

(3) Le même, V, 31.

(4) Le même, IX, 1.

étoit fils d'Assuérus, & Prince du sang des Médes. Cet Assuérus étoit vrai-semblablement le Cyaxare dont j'ai parlé au §. X, & qui avoit été en grande liaison avec Nabuchodonosor. L'âge de Darius sert à confirmer cette vérité. Car il avoit soixante-deux ans, suivant Daniel (1), quand il monta sur le trône. Bérosee dit qu'il régna quatre ans. L'Ecriture n'a rien qui s'y oppose.

Il ajoute, que son fils Laborosoarchod, qui lui succéda, ne régna que neuf mois, & qu'il fut tué par une conjuration de ses courtisans. L'Ecriture n'en parle point; mais seulement de son successeur, qui est, à mon avis, le Mérodach de Jérémie (2), le Nabonnédus de Bérosee, & le Labynète d'Hérodote.

On ne doit pas douter qu'il ne fût fils d'Evilmérodach; puisque, comme je l'ai remarqué plus haut, Jérémie avoit prédit que le fils, & le fils du fils de Nabuchodonosor régneraient à Babylone. Il est vrai que suivant Hérodote, ce dernier Roi étoit fils, & non petit-fils de l'autre Labynète, qui constamment étoit Nabuchodonosor. Mais il a pu être trompé par les Ecrivains Orientaux, qui donnoient souvent le nom de fils aux petits-fils.

Ce que dit Mégasthène, & qui paroît con-

(1) Daniel, V, 31.

(2) Jérémie, L, 2.

conforme à Bérofe, que ce dernier Roi n'étoit point parent du précédent, peut être expliqué, en fupposant que Darius avoit eu Laborosoarchod d'une autre femme que de la sœur d'Evilmérodach. En tout cas ce peut être une erreur de ces deux Historiens, dont on trouveroit beaucoup d'exemples dans les autres. M. Prideaux s'écarte en bien d'autres choses de ces deux Ecrivains. Il nous suffit d'avoir montré sur tout le reste un accord parfait entre eux, & les Livres Saints. C'est à quoi je me tiendrai jusqu'à ce qu'on ait trouvé quelque chose de mieux.

A l'égard de Nitocris, comme par les raisons que j'ai déduites, elle me paroît femme de Nabuchodonosor, il faut que le dernier Roi de Babylone fût son petit-fils, & non son fils, comme l'a cru Hérodote, par une suite de la même erreur, qui lui avoit fait croire que Labynète étoit son père. Encore ce dernier fait pourroit n'être point contraire à la vérité, s'il étoit bien constant que le nom de *Labynète* fût commun à tous les Rois de Babylone, comme le P. Hardouin l'a soupçonné. Mais c'est un fait qui ne mérite pas une plus grande discussion.

§. XII.

Sur les Prophéties qui ont annoncé la destruction de Ninive.

Après avoir tâché d'éclaircir les faits
Tome III. S qui

qui regardent les destructeurs de Ninive, & le temps où ils ont vécu, il me reste à dire un mot des Prophéties qui ont préparé les Peuples à ce grand événement.

Je ne parlerai point de celle de Jonas (1), parce que ce ne fut qu'une menace, qui par la pénitence des Ninivites, ne fut point accomplie, ou plutôt dont l'effet fut différé à un autre temps, suivant ce decret de Dieu, dont il est parlé au même endroit (2): *Non parcam: Ninive civitati magnæ*. Tout ce qu'on sait de ce Prophète (3), c'est qu'il vécut sous le Règne de Jéroboam, fils de Joas, qui commença à régner sur les Israélites l'an de la Période Julienne 3890.

Vient ensuite Sophonias, qui vivoit sous le Roi Josias, & qui paroît avoir prophétisé avant la dix-huitième année de ce Prince, comme les Savans (4) l'ont observé. Voici ce qu'il annonce aux Assyriens (5): *Et extendet manum suam super Aquilonem, & perdet Assur; & ponet speciosam* (c'est Ninive dans le Texte Hebreu, & dans le Grec) *in solitudinem, & invium, & quasi desertum; & accubabunt in medio ejus greges, &c.* Comme cet événement fut.

(1) Jonas, III, 4.

(2) Ibid. IV, 11.

(3) Voyez le IV. Livre des Rois. XIV, 25.

(4) Voyez Dom Calmet, *disc. sur Sophonias*.

(5) Sophonias, II, 13, 14.

fut prédit avant la prise de Ninive par Cyaxare & Nabuchodonosor, la prédiction peut tomber sur le pillage de cette ville fait par leur armée.

Il me paroît pourtant plus probable, qu'elle embrassoit aussi la totale destruction de Ninive, qui arriva sous Astyage, fils de Cyaxare, comme je l'ai montré au §. précédent. En effet ce fut dès-lors, qu'on ne parla plus de cette ville, qui en cela disparut en quelque manière, pour me servir des termes de Strabon (1), en sorte qu'il n'en restoit plus de vestiges au temps de Cyrus, ainsi que je l'ai prouvé au §. X.

Cela ne doit pourtant pas être tellement pris à la lettre, qu'on ne puisse dire, qu'il restât encore long-temps dans le même endroit quelque Bourg, ou Village qui portoit le nom de Ninive. On peut voir les preuves que Marsham (2) en a ramassées. Mais ce lieu étoit si peu considérable, qu'il a pû être compté pour rien au prix d'une ville aussi superbe que l'étoit autrefois celle-là, & qui du temps de Jonas (3) contenoit plus de six vingt mille enfans à la mamelle. Ce qui, suivant les meilleurs Interprètes (4), suppose
une

(1) Strabon, *Liv. XVI*, p. 737.

(2) Marsham, *Canon. Chronic.* p. 599, 600, *édit. Lips.*

(3) Jonas, *IV* 11.

(4) Drusius, *ibid.* & *in Nahum*, II, 2.

une quantité prodigieuse d'Habitans.

La dernière Prophétie sur Ninive est de Nahum, qui vivoit (1) sous Ezéchias. On croit (2) qu'il ne pût guère prophétiser avant la quinzième année de ce Roi, qui tombe sous l'an 4002. de la Période Julienne. On ne sauroit même douter que la Prophétie ne soit encore plus ancienne, s'il est vrai, comme il y a toute apparence, qu'il ait annoncé la deroute de Sennachérib, qui arriva l'an 4000. Comme donc cela précède tous les malheurs arrivés à Ninive, il est bon d'examiner l'application qu'on leur peut faire des prédictions de ce Prophète..

Le P. Pétau (3) s'est persuadé qu'elles ne regardoient que la conquête de cette Ville, faite par les Médes & par les Babyloniens. Mais c'est une suite de l'opinion erronée où il étoit, que cette conquête étoit différente de celle d'Arbace & de Bélésis. Il y a toute apparence que les Prophéties de Nahum renferment tant cette première prise de Ninive que la seconde, qui arriva sous Astyage. Du moins les termes du Prophète peuvent aisément être entendus de l'une & de l'autre. Venons à la preuve.

L'interprétation la plus naturelle qu'on ait

(1) Voyez le P. Pétau, *De Doctr. Temp.* X, 3.

(2) Voyez Dom Calmet, *Disc. sur Nahum*

(3) Le P. Pétau, *loc. cit.*

ait donnée au Chapitre I, est qu'après diverses menaces contre les Assyriens, cruels ennemis des Juifs, il annonce enfin, pour la consolation de ces derniers, la vengeance sanglante que Dieu tira du Roi Sennachérib. On ne doute pas qu'il ne soit désigné par ces mots (1): *Ex te exhibit cogitans contra Dominum malitiam, &c.* & que les versets suivans ne marquent la déroute miraculeuse de la nombreuse armée de ce Prince; sa mort qui arriva peu après; & les réjouissances qu'en firent les Juifs.

Le Chapitre II. prédit le saccagement de Ninive par les Babyloniens & les Médes. *Ascendit, qui dispergat coram te* (2), &c. C'est Nabuchodonosor qui étoit destiné à être maître de Ninive. Le Prophète dépeint ensuite les préparatifs de ce conquérant, & enfin les attaques qu'il fit faire contre les murs de cette ville. Après quoi il ajoute: *Porte fluviorum aperte sunt.* On ne peut marquer plus clairement la véritable cause de la perte de Ninive, suivant Diodore de Sicile (3); je veux dire le débordement du Tigre, que cet Historien confond mal-à-propos avec l'Euphrate. Car l'inondation fut si violente, qu'elle renversa un pan considérable
des

(1) Nahum, I, 11, & seq.

(2) Le même, II, 1, & seq.

(3) Diodore de Sicile, Biblioth. Lib. 2.

des murs de la Ville, dont par là elle facilita l'entrée aux assiégeans, qui s'emparèrent du Palais du Roi, le saccagèrent, ainsi que le reste de la ville, & en emmenèrent les Habitans en captivité.

Tout cela est dépeint par le Prophète d'une manière très-énergique; mais néanmoins un peu exagérée, suivant la coutume des Prophètes (1). Car il faut convenir, ou que tous les habitans de Ninive ne furent point transférez en d'autres lieux, ou que les vainqueurs leur en substituèrent d'autres; puisqu'alors Ninive ne cessa pas d'être habitée, quoiqu'on ne puisse nier que par cet événement elle ne perdît la plus grande partie de son ancien lustre.

On croit communément qu'au Chapitre III. de Nahum il est encore question des malheurs de cette belle ville. Mais cela ne sauroit être. Car il y est parlé (2) de la désolation de l'Egypte, comme d'une chose déjà arrivée. Or cela ne sauroit s'entendre d'aucune autre catastrophe de cette nature, qui ait précédé la première prise de Ninive. Grotius l'explique à la vérité de la conquête de l'Egypte, faite par Sabacon, Roi d'Ethiopie. Mais outre que ce Conquérant ne traita pas durement les vaincus, comme il paroît

(1) Voyez le P. Pétau, *De Doctr. Temp.* X, 17, *sub fin.*

(2) Nahum, III, 8. & seq.

roit par Hérodote (1), & par Diodore de Sicile (2), il est prouvé par Nahum même, qu'il n'a point parlé de cette conquête des Egyptiens. Car il dit (3) que l'Egypte fut désolée, quoique les Ethiopiens fussent venus à leur secours. *Æthiopia fortitudo ejus*. Il faut donc s'en tenir au sentiment des autres Interprètes, qui croient que Nahum a voulu parler de l'expédition de Nabuchodonosor en Egypte. Mais comme elle n'arriva que plus de 25. ans après la première prise de Ninive, il est évident que ce Chapitre de Nahum doit être entendu de la conquête de cette Place par Astyage, & postérieure de quelques années à l'expédition de l'Egypte, dont je viens de parler.

En effet tout ce qui est dit en ce Chapitre convient fort à cet événement. Qui-conque te verra, dit le Prophète, en s'adressant à Ninive, s'éloignera de toi, & dira que tu es détruite: *Omnis qui viderit te, resiliet à te, & dicet, Vastata est Ninive*. Cela arriva véritablement alors, ainsi que tout le reste de la prédiction du Prophète, où il compare les Ninivites aux fauterelles, qui souvent au lever du soleil dispa-roissent de telle sorte, qu'on n'en reconnoit plus les traces: *Sol ortus est*.

(1) Hérodote, II, 137, & seq.

(2) Diodore de Sicile, *Biblioth.* Lib. I.

p. 59.

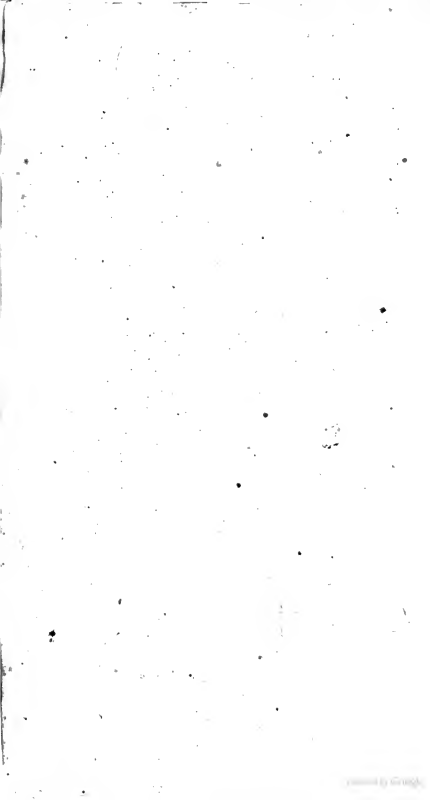
(3) Nahum; .III, 9.

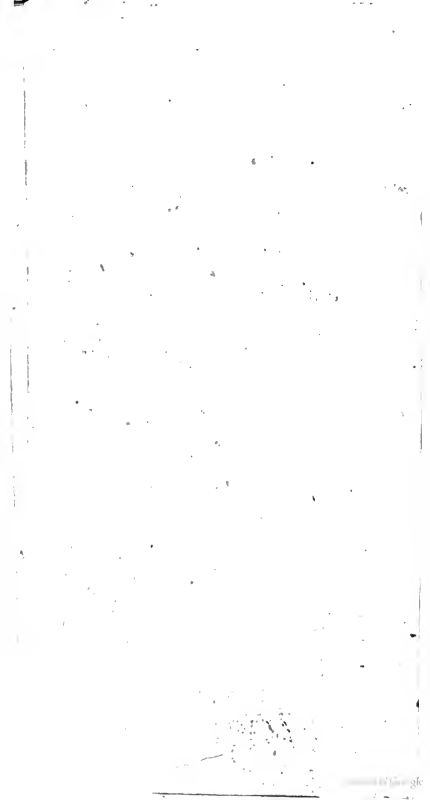
est, & avolaverunt, & non est cognitus locus earum, ubi fuerint. Il en attribue la cause à la négligence de ceux qui commandoient en cette Place, & qui apparemment se laissèrent surprendre par le Roi des Médes: *Dormitauerunt Pastores tui, Rex Assur.* Peut-être aussi cela doit-il être entendu de l'état d'inaction, où étoit alors Nabuchodonosor par sa maladie. Quoi qu'il en soit, je ne fais nul doute, que Nahum n'ait eu en vûe cette fameuse révolution. Telle fut la fin d'une ville qui avoit si long-temps dominé sur la haute Asie. Tel fut aussi le sort d'un Roi que sa mollesse n'a pas rendu moins célèbre que ses malheurs; & dont l'exemple s'est à peu près renouvelé de nos jours dans la personne d'un Roi de Perse non moins voluptueux que Sardanapale, mais bien moins courageux que lui.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit intitulé: *Remarques de Mr. le Président BOUHIER sur les Tusculanes de Cicéron, avec une Dissertation sur Sardanapale, dernier Roi d'Assyrie; où je n'ai rien vû qui ne réponde à la réputation du savant & illustre Auteur.* A Paris, ce 20, Mars 1737.

SALLIER





134900

